

Prisons d'eau et de bois

Hobb, Robin

VISIT...

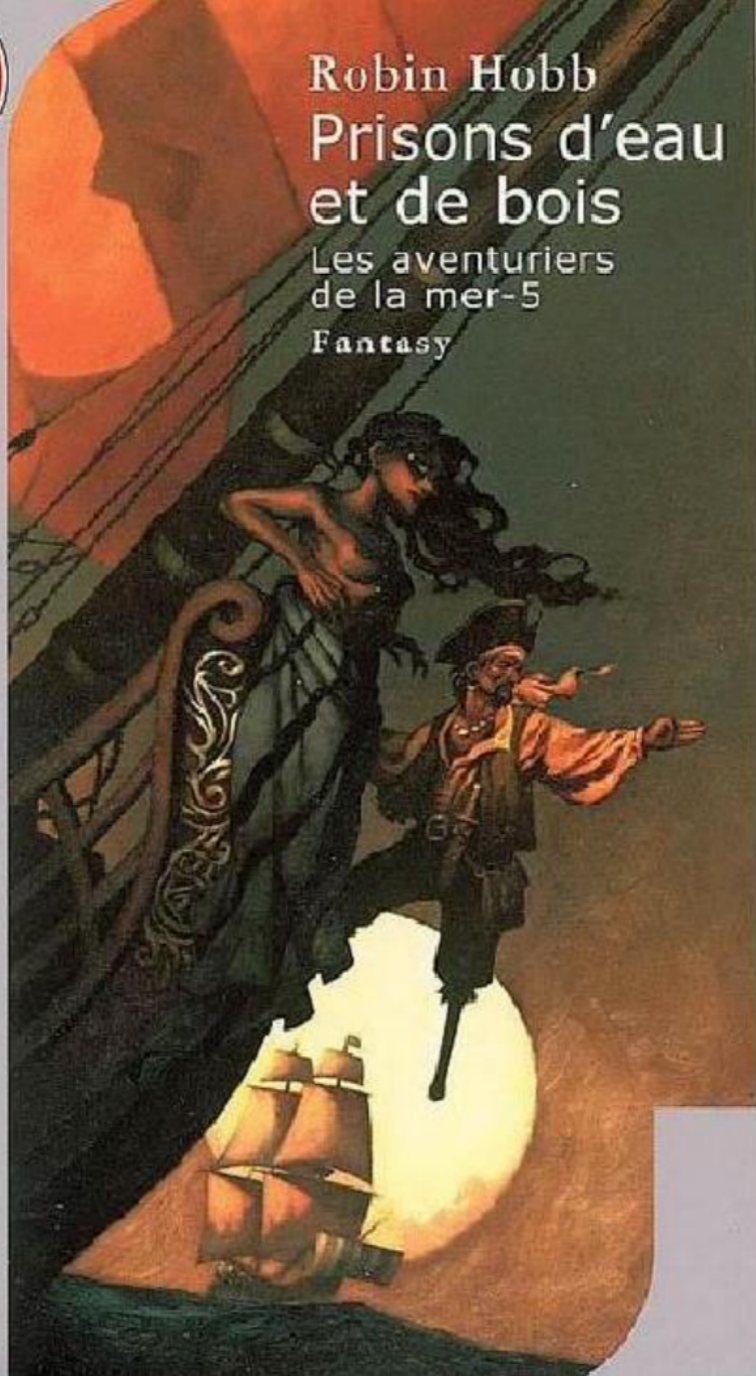
LANZAROTE
Caliente.COM



Robin Hobb
**Prisons d'eau
et de bois**

Les aventuriers
de la mer-5

Fantasy



ROBIN HOBB

PRISONS D'EAU ET DE BOIS

Les Aventuriers de la mer

Roman

Traduit de l'anglais par
Véronique David-Marescot



Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

Titre original :
MAD SHIP
(deuxième partie)
The Liveship Traders – Livre II

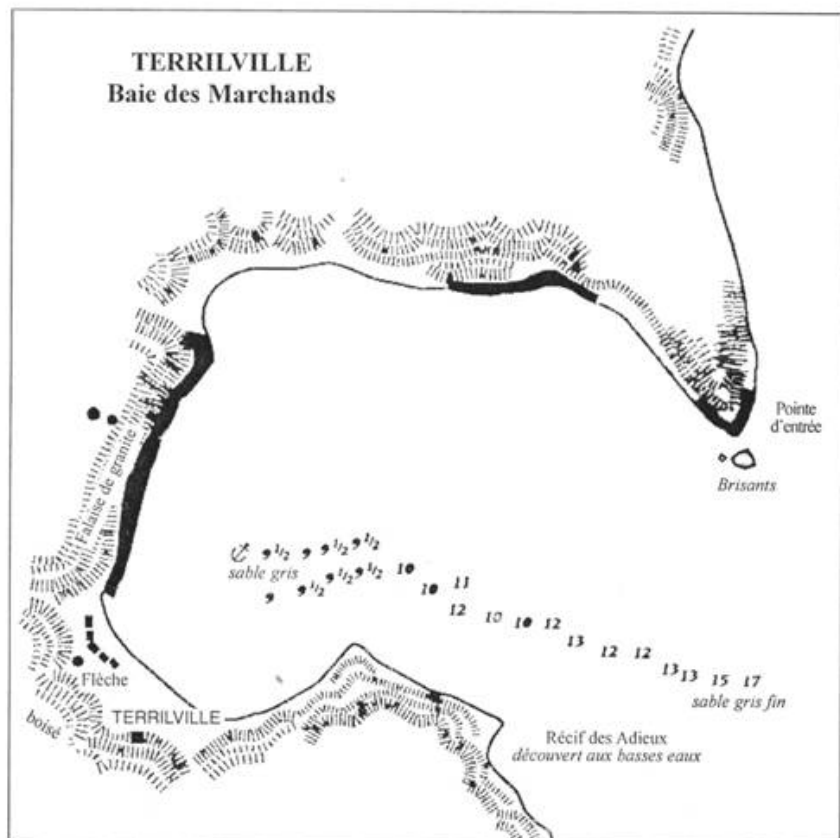
© 1999, Robin Hobb

L'édition originale est parue aux Etats-Unis en 1999 chez Bantam.

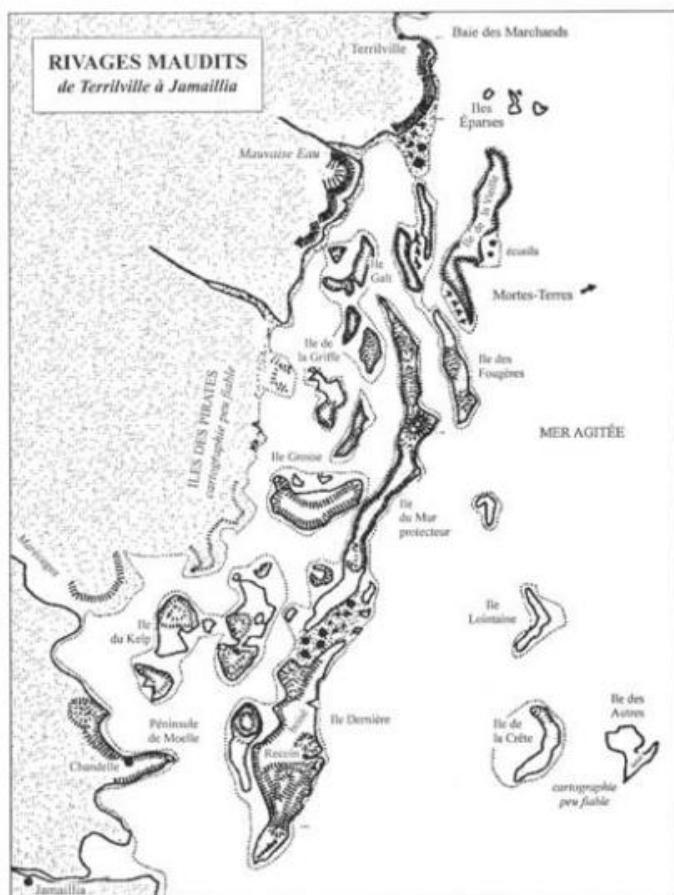
© 2005 Editions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris pour la
traduction française

ISBN : 2-85704-967-6

TERRILVILLE Baie des Marchands



RIVAGES MAUDITS
de Terrilville à Jamaillia



ÉTÉ

INTERMEDE

Il ne s'agit pas d'un véritable nœud, se dit Shriver. Un véritable nœud se rassemble autour de son chef respecté. Ces serpents-ci étaient des égarés qu'ils avaient recueillis, un ou deux à la fois, en suivant le pourvoyeur vers le nord. Les serpents qui nageaient à leurs côtés aujourd'hui ne partageaient aucun lien fraternel avec le nœud de Maulkin. Ils ne faisaient que suivre la même source de provende. Pourtant, leur compagnie était réconfortante. Par moments, certains paraissaient presque lucides. D'autres, avec leur silence et leurs regards vides, ressemblaient à des fantômes. Les pires étaient à peine plus conscients que des animaux, capables d'attaquer avec leur venin ou leurs dents quiconque s'approchait trop de la nourriture qu'ils s'étaient appropriée. Shriver, Maulkin et Sessurée avaient appris à ignorer ceux qui étaient retournés à cet état bestial. En vérité, ils n'étaient pas les plus pénibles à supporter. Ceux-là qui étaient près de se rappeler leur état présent et passé, c'étaient eux les plus navrants, les plus pitoyables.

Les trois serpents du nœud originel n'étaient guère plus loquaces que les nouveaux venus. Il était difficile de trouver un sujet de conversation qui ne les conduisît pas plus loin dans le désespoir. Shriver se souvenait vaguement d'avoir connu d'autres périodes de famine. Un jeûne trop prolongé pouvait entraîner un éparpillement, une dispersion de la pensée. Elle avait ses petits rites pour préserver sa santé mentale. Chaque jour, elle se remettait en mémoire le but commun. Ils avaient émigré vers le nord quand Maulkin avait su que le moment était venu. Celle-Qui-Se-Souvient aurait dû les accueillir. Elle aurait dû faire renaître leurs souvenirs, elle aurait dû les guider vers l'étape suivante.

« Mais quelle aurait été cette étape ? marmonna-t-elle pour elle-même.

— Quoi ? » demanda Sessurée d'une voix ensommeillée.

Ils étaient ancrés ensemble au cœur d'une gerbe de serpents endormis. Une dizaine environ. Ce n'était que la nuit qu'ils paraissaient se rappeler quelques vestiges de manières civilisées, ils joignaient leurs anneaux dans le sommeil, comme s'ils formaient un véritable nœud. Shriver s'accrocha fermement à sa pensée.

« Quand nous aurons trouvé Celle-Qui-Se-Souvient, et que les souvenirs nous seront revenus, que se passera-t-il alors ? »

Sessurée poussa un soupir somnolent. « Si je connaissais la réponse, nous n'aurions sans doute pas besoin de chercher un gardien de mémoire. »

Maulkin qui était entre eux deux ne bougea même pas. Le prophète semblait s'affaiblir de jour en jour. Shriver et Sessurée, devenus plus agressifs, ne lâchaient pas la nourriture que le pourvoyeur leur distribuait. Maulkin, lui, ne voulait pas se défaire des anciens usages. Même après qu'il avait saisi un corps sans vie dégringolant dans le Plein, si l'une de ces créatures sans âme s'emparait, il le lui abandonnait. Il préférerait se priver de manger plutôt que de se battre comme un animal. Les ocelles qui brillaient jadis tout au long de son corps ne faisaient plus que de pâles mouchetures. Parfois, il permettait à Shriver de lui apporter de la nourriture mais, le plus souvent, il refusait de s'alimenter. Elle n'avait pas eu le courage de lui demander si lui aussi était près de renoncer à leur quête.

Soudain, il se fit un mouvement dans la forêt de reptiles endormis. Avec la lenteur des rêves, un serpent mince, d'un vert vif, se libéra d'une torsion et remonta mollement vers le Vide.

Trop las pour éprouver une véritable curiosité, Shriver et Sessurée échangèrent des regards déconcertés. Les actes des sans-âme étaient absurdes : il était vain de s'interroger. Shriver ferma les paupières.

Puis, de très loin au-dessus d'eux, leur parvinrent les notes étrangement pures d'un chant. Shriver écouta un moment, saisie d'une crainte respectueuse. Les sons étaient justes, la diction parfaite. Ce n'étaient pas la sonorité flûtée ni le rugissement d'un serpent donnant libre cours à son allégresse mais la réponse éclatante, triomphante, à un appel. Elle rouvrit les yeux.

« Le chant de la Simplicité », déclara Maulkin d'une voix rauque, le souffle court. Sessurée roula lentement des yeux pour marquer son assentiment. Les trois serpents se dégagèrent en douceur et montèrent en ondulant pour pointer leurs têtes dans le Vide.

Là, dans la clarté d'une lune pleine et toute ronde, le serpent vert chantait, la tête renversée en arrière. Sa lourde crinière pendait lâchement sur son poitrail. Sa gueule béait. Claires et douces, les paroles s'élevaient de celui qui avait été muet. Vers après vers, il scandait les paroles précieuses de l'antique complainte des origines. Jadis, les autres auraient repris en chœur le refrain, célébrant à l'unisson l'époque d'un Plein plus chaud, des poissons migrateurs. A présent, ils étaient sans voix, ils écoutaient ce don du ciel mais craignaient de l'interrompre en y participant.

Le chanteur était beau dans sa puissance et sa concentration. Il

balançait lentement la tête, dilatait puis étirait le poitrail en produisant les notes amples et profondes. Shriver ne regardait pas ses yeux. Ils étaient larges et vides alors qu'il prêtait sa voix au plus sacré des chants. A ses côtés, Maulkin inclinait la tête. Des ondes d'émotion le submergeaient et faisaient luire ses ocelles d'un éclat fugace. Très lentement, sa crinière se déploya sur son poitrail. Son venin, autrefois si abondant et toxique, montait à peine jusqu'aux pointes. Shriver extasiée en sentit une goutte lui brûler la peau. La nuit était claire, brillante, chaude de promesses.

« Épargne tes forces, lui conseilla tristement Sessuréea. Son chant est beau mais sans âme. Nous ne pouvons lui redonner vie. L'effort ne ferait que t'affaiblir davantage.

— Il ne m'appartient pas d'économiser mes forces, rétorqua Maulkin qui ajouta d'un ton morose : Parfois, je crains qu'il n'y ait plus lieu de les épargner. » Néanmoins, il ne s'approcha pas du serpent vert. Ils restèrent ainsi, tous les trois, unis dans l'écoute de cette mélopée envoûtante, mais étrangement séparés de lui, comme si les paroles leur parvenaient d'un lointain passé, d'une époque à jamais abolie.

Le regard fixé sur la lune, la tête oscillant avec grâce au rythme de son chant, le serpent vert répéta le refrain trois fois comme il était prescrit. A la dernière note, qu'il tint haute et pure, Shriver s'aperçut que d'autres serpents les avaient rejoints. La plupart regardaient autour d'eux comme s'ils s'attendaient à découvrir une source de nourriture. Le pourvoyeur avait continué sa progression de nuit, comme il le faisait toujours. Sa masse ne déformait pas l'horizon. Demain, ils le suivraient tous à son odeur flottant dans le Plein. Il était facile à rattraper.

En l'absence du pourvoyeur, ils reportèrent les yeux sur le serpent vert. Figé dans la posture qu'il avait adoptée, il contemplait la lune. Dans un dernier souffle, il exhala cette ultime note. Puis, seul prolongement possible du chant, le silence les engloutit. A cet instant précis, Shriver perçut une très subtile modification qui s'opérait dans le groupe. Certains serpents semblaient désorientés, comme s'ils tâchaient de se rappeler quelque chose. Tous restaient immobiles et muets.

Tous sauf Maulkin. Avec une soudaineté que démentaient sa peau ternie et ses flancs creux, il franchit comme un éclair la distance qui le séparait du serpent vert. Ses ocelles d'or miroitèrent brièvement et ses yeux lancèrent des étincelles cuivrées alors qu'il l'enveloppait. Il l'aspergea du peu de toxines qu'il était capable de produire puis il l'entraîna vers le bas sans relâcher son étreinte.

Shriver entendit le cri perçant et indigné de l'autre, qui ne témoignait aucunement d'une conscience intelligente. C'était la fureur

déchaînée d'une bête acculée. Sessurée et Shriver plongèrent à leur suite jusqu'au fond. Agitée par les coups de queue, la vase troubla et gorgea le Plein. « Il va étouffer ! s'écria Shriver, affolée.

— Si le vert ne le met pas d'abord en pièces », répondit Sessurée lugubrement. Leurs crinières se gonflèrent de toxines tandis qu'ils descendaient en battant de la queue. Derrière eux, les autres serpents s'enchevêtraient dans une mêlée confuse. Les actes de Maulkin les avaient inquiétés ; impossible de savoir comment ils allaient réagir. Il se pouvait, pensa froidement Shriver, qu'ils se retournent tous contre eux trois. Dans ce cas, le nœud de Maulkin n'avait guère de chance d'en réchapper.

Elle flanqua Sessurée qui plongeait dans les ténèbres alourdies de vase. Presque aussitôt, elle suffoqua. Tout son instinct lui criait de regagner des eaux plus claires. Mais elle n'allait pas se laisser dominer par son instinct, comme un animal. Elle se força à descendre plus bas jusqu'à sentir les vibrations de la lutte. Elle étouffait au point de ne pouvoir identifier l'odeur des combattants. Elle avait fermé deux fois les yeux pour se protéger des grains de sable. Elle lâcha les faibles toxines dont elle était capable en espérant qu'elles ne paralyseraient ni n'affaibliraient Sessurée. Puis elle s'enroula autour des lutteurs et banda toutes ses forces pour les entraîner vers l'eau claire où ils pourraient respirer.

Elle sentit qu'elle traversait un banc de petits poissons étincelants. Des taches, des traînées colorées lui brouillèrent la vue. Quelqu'un derrière elle avait déchargé du venin, qui la brûlait, la transperçait. C'était le fond du Plein, certainement, qu'elle s'efforçait de soulever. Elle n'aspirait qu'à se débarrasser de son fardeau et à filer pour respirer. Mais elle continua de lutter avec acharnement.

Soudain, ses ouïes béantes sentirent l'eau plus pure. Elle souleva les paupières, ouvrit la gueule toute grande, en déployant ses branchies qui absorbèrent les poisons mêlés à l'eau. Elle reconnut l'arrière-goût éventé des toxines de Maulkin, jadis puissantes, et les acides moins disciplinés de Sessurée. Le serpent vert avait lui aussi lâché des toxines : épaisses et fortes, elles étaient surtout destinées à paralyser les poissons. Mais Shriver ne se laissa pas troubler. Son regard croisa celui de Sessurée. Il secoua sa crinière et le serpent vert qui se débattait faiblement devint flasque. Maulkin parvint à relever la tête.

« Doucement, doucement, leur dit-il. Pendant qu'on se battait, il m'a parlé. D'abord, c'étaient des malédictions, puis il a demandé de quel droit je l'avais attaqué. Je crois qu'il peut encore être éveillé. »

Shriver n'eut pas la force de répondre. Il lui fallait toute sa volonté pour maintenir sa prise sur les autres tandis qu'elle se démenait avec Sessurée pour traverser le fond troublé. Son

compagnon repéra un pli rocheux. Il fut difficile de les entraîner jusque-là, et plus difficile encore de trouver des prises qui les assureraient tous. Maulkin n'était pas plus utile qu'un tas de varech. Le serpent vert était toujours sans connaissance. Quand ils se furent installés, Shriver n'eut qu'une pensée : se reposer. Pourtant, elle n'osait pas se détendre. Ils berçaient parmi eux un étranger, qui pouvait se réveiller brutalement. Plusieurs autres serpents les avaient découverts. Ils se tenaient à distance, en les couvant d'un regard curieux. Ou avide, peut-être. Avec un frisson de dégoût, elle se demanda s'ils auraient intérêt à les attaquer. S'ils avaient vu le nœud de Maulkin dévorer le serpent vert, se seraient-ils pressés autour pour en arracher un morceau ? Elle avait peur et elle les guettait, méfiante.

Maulkin était épuisé. L'affreux brun grisâtre de sa crinière en témoignait. Mais il ne renonçait pas. Il frottait le serpent vert de ses anneaux, il l'oignait des quelques gouttes de toxines qu'il pouvait puiser en lui. « Qui es-tu ? interrogeait-il sans répit. Autrefois, tu étais un ménestrel, et un fameux. Autrefois, ta mémoire renfermait mille mélodies, mille paroles de chants. Essaie de te souvenir. Dis-moi ton nom. Seulement ton nom. »

Shriver voulut lui conseiller de ne pas gaspiller ses forces mais n'en eut pas l'énergie. C'était vain, manifestement. Il lui semblait que le serpent vert n'était même pas conscient. Maulkin allait-il insister encore longtemps ? Auraient-ils assez de forces pour rattraper le pourvoyeur demain ? Les actes de Maulkin leur avaient peut-être coûté leur dernière chance de survie.

« Conteur, marmonna le serpent vert, les ouïes palpitantes. Je m'appelle Conteur. » Un frisson courut le long de son corps. Il s'enroula autour de Maulkin et le serra étroitement comme si un fort courant menaçait de l'emporter. « Conteur ! s'écria-t-il. Conteur ! Je m'appelle Conteur. » Il ferma les paupières et baissa la tête. « Conteur », marmonna-t-il. Il était épuisé. Shriver chercha en elle une pointe de triomphe. Maulkin avait éveillé celui-ci. Mais pour combien de temps ? Les assisterait-il dans leur quête ou ne ferait-il que puiser davantage dans leurs ressources ?

Le cercle d'observateurs se resserra autour d'eux. Shriver sentit Sessurée remuer avec lassitude et devina qu'il se préparait au combat. Elle leva la tête et voulut secouer sa crinière, d'où s'échappa un peu de son précieux venin. Elle décocha un regard menaçant à ceux qui les entouraient. Ils ne s'en émurent pas. Le plus grand de tous, un bleu cobalt, se rapprocha. Il mesurait bien un tiers de plus que Sessurée, et il était deux fois plus gros. De sa gueule béante, il tâtait l'eau à la recherche de toxines. Soudain, il rejeta la tête en arrière et déploya sa crinière. « Kelaro ! brailla-t-il. Je m'appelle Kelaro ! » Il claqua des mâchoires, avidement, il avalait les toxines, les aspirait par ses ouïes.

« Je me souviens, déclara-t-il. Je m'appelle Kelaro ! » A son hurlement, certains battirent en retraite, surpris. D'autres ne firent pas attention. Il tourna la tête pour regarder un serpent rouge tout couturé. « Et toi, tu t'appelles Sylic. Mon ami Sylic. Autrefois, nous faisons partie du nœud de Xecrès. Qu'est-il devenu ? Où sont les autres de notre nœud ? » L'air furieux, il s'approcha du serpent rouge aux multiples cicatrices qui le contemplait toujours, les yeux vides. « Sylic. Où est Xecrès ? »

Le regard inexpressif de Sylic provoqua sa fureur. Le grand serpent bleu s'enroula autour de son compagnon, le serra comme s'il était une baleine qu'il voulait noyer et dévorer. Sa collerette se dressa, gonflée de poison. Ils luttèrent dans un nuage de toxines. « Où est Xecrès, Sylic ? » demandait-il. Mais le serpent rouge se débattit de plus belle, l'autre le serra plus étroitement. « Sylic ! Dis ton nom ! Dis : Je m'appelle Sylic ! Dis-le !

— Il va le tuer, déclara tout bas Sessurée, horrifié.

— Ne t'en mêle pas, gronda Maulkin. Laisse faire, Sessurée. Car s'il ne peut pas éveiller Sylic, alors il vaut mieux qu'il meure. Ainsi que nous tous. »

La résignation dans sa voix était glaçante. Shriver tourna la tête pour le regarder mais Maulkin reporta les yeux sur le serpent vert endormi, au cœur du nœud. Elle entendit une voix nouvelle derrière eux, perçante, essoufflée.

« Sylic. Je m'appelle Sylic. » Le serpent rouge luttait faiblement. Kelaro desserra un peu ses anneaux sans le libérer.

« Qu'est devenu Xecrès ?

— Je n'en sais rien. » Les paroles étaient confuses, les phrases lentes, comme si parler, lier pensées et mots représentait un grand effort. « Il s'est oublié. Un matin, nous nous sommes réveillés et il avait disparu. Il avait abandonné son nœud. Peu après, les autres ont commencé eux aussi à s'oublier. » Furieux, il secoua la tête et un nuage de toxines s'échappa de sa crinière déchiquetée. « Je m'appelle Sylic ! répéta-t-il amèrement. Sylic, le sans-ami. Sylic le sans-nœud.

— Sylic du nœud de Maulkin. Kelaro du nœud de Maulkin. Si tu le souhaites. »

La voix de Maulkin avait retrouvé son timbre passé. Ses ocelles dorés luirent brièvement. Kelaro et Sylic lui lancèrent un rapide coup d'œil. Puis le premier s'approcha d'eux, sans lâcher Sylic. Immenses et menaçants, ses yeux noirs piqués d'argent roulèrent dans leurs orbites tandis qu'il contemplait le nœud pitoyable auquel on lui avait proposé de se joindre. Puis il inclina gravement sa grande tête.

« Maulkin. » Il le salua, enroula l'un de ses anneaux autour du rocher auquel ils étaient ancrés et attira son ami plus près d'eux. Avec prudence, de crainte de leur déplaire, il se mêla à Sessurée, Shriver et

Maulkin. « Kelaro du nœud de Maulkin vous salue tous.

— Sylic du nœud de Maulkin », fit en écho le serpent rouge tout meurtri.

Alors que, fatigués, ils s'installaient pour se reposer, Sessurée déclara : « Nous ne pouvons dormir longtemps si nous voulons rattraper le pourvoyeur.

— Nous pouvons dormir jusqu'à ce que nous soyons prêts à voyager, corrigea Maulkin. C'en est fini des pourvoyeurs. A partir de maintenant, nous chasserons comme de véritables serpents. Un nœud fort ne doit pas dépendre de la générosité d'autrui. Quand nous ne chasserons pas pour nous nourrir, nous chasserons pour trouver Celle-Qui-Se-Souvient. On nous a accordé une dernière chance. Nous ne devons pas la gâcher. »

LE CHOIX DE SÉRILLE

Dans la chambre somptueusement aménagée, l'air était étouffant et saturé de fumée. Sérille en avait des étourdissements, et son estomac protestait à l'oscillation constante du plancher. Toutes ses articulations étaient douloureuses. Elle n'avait jamais eu le pied marin, pas même petite fille. Et les années passées au palais du Gouverneur n'avaient pas contribué à améliorer sa résistance. Elle aurait préféré embarquer sur un vaisseau plus petit, qui aurait mieux tenu la mer. Le Gouverneur avait exigé pour lui et sa cour un navire immense, à panse pleine. Le retard pris au départ était en partie dû à l'emménagement du bateau en appartements spacieux. Sérille avait entendu les charpentiers chargés du travail discuter du lest et de la stabilité. Alors, elle n'avait pas compris leurs inquiétudes, mais aujourd'hui elle devinait que le roulis permanent du navire était le résultat de l'obstination capricieuse de Cosgo. Pourtant, elle se répétait une fois encore que chaque embardée, aussi pénible qu'elle fût, la rapprochait de Terrilville.

Il était fâcheux de se rappeler qu'elle avait attendu ce voyage avec tant d'impatience. Elle avait fait et refait ses malles, choisissant des vêtements, les écartant, se ravisant. Elle ne voulait pas paraître aguicheuse ni mal fagotée. Ni jeune ni vieille. Elle avait longuement hésité pour choisir les toilettes qui lui donneraient l'air d'une femme cultivée et séduisante. Elle s'était décidée pour des robes simples, de coupe sobre, mais délicatement brodées de ses propres mains. Elle n'avait pas de bijoux. Il était d'usage qu'une Compagne de Cœur ne possède et ne porte que les bijoux donnés par le Gouverneur. Le vieux Gouverneur avait toujours préféré lui offrir des livres et des manuscrits. Quant à Cosgo, il ne lui avait jamais fait de cadeau, alors qu'il couvrait de bijoux les Compagnes qu'il s'était choisies, à croire qu'elles étaient des gâteaux qu'il fallait saupoudrer de sucre étincelant. Elle tâcha de ne pas s'inquiéter de son absence d'ornement : elle ne se rendait pas à Terrilville pour impressionner les Marchands avec ses bijoux. Elle y allait pour voir, enfin, le pays et le

peuple qu'elle avait étudiés durant une grande partie de sa vie. Elle n'avait pas éprouvé pareille impatience depuis que le vieux Gouverneur l'avait remarquée et invitée à devenir sa Compagne. Elle priaït pour que cette visite à Terrilville prélude de même à une nouvelle vie.

Pour l'heure, il était difficile de se raccrocher à ces rêves. Elle n'avait jamais vécu de façon aussi sordide et indigne. A Jamaillia, elle était en mesure de s'isoler des pratiques les plus dépravées de la cour. Lorsque le jeune Gouverneur avait commencé à laisser les fêtes dégénérer en orgies, elle avait simplement cessé d'y assister. A bord du navire, elle n'avait aucun moyen de se soustraire à ses excès. Si elle voulait manger, elle devait prendre ses repas avec le Gouverneur. Quitter la chambre de Cosgo, se promener sur le pont pour prendre l'air, à supposer qu'elle y soit autorisée, c'était s'attirer les grossièretés de l'équipage chalcédien. Elle n'en tirait donc aucun réconfort.

Le Gouverneur et la Compagne Keki étaient étalés sur le grand divan, quasiment hébétés par la fumée des herbes à plaisir. Keki avait dit en geignant que fumer était le seul moyen pour elle d'oublier ses nausées et elle se plaignait haut et fort de n'avoir jamais autant souffert du mal de mer. Sérille avait trop de tact pour lui demander si elle n'était pas enceinte. Il était déjà arrivé qu'un Gouverneur fécondât l'une de ses Compagnes de Cœur, mais le fait était considéré comme du dernier mauvais goût. Les fruits de ces amours étaient confiés dès leur naissance aux serviteurs de Sâ pour être éduqués à la prêtrise. Ils ignoraient leur origine. Le Gouverneur ne pouvait concevoir un héritier qu'avec son épouse légitime. Cosgo n'avait pas encore pris femme. Sérille doutait qu'il se marie jamais, à moins qu'il n'y soit forcé par ses nobles.

S'il vivait jusque-là. Elle lui jeta un coup d'œil : il était vautré sur Keki, le souffle rauque. Une autre Compagne, elle aussi en état de stupeur, se prélassait à ses pieds, la tête rejetée en arrière, ses cheveux noirs épars sur les coussins. Ses yeux bridés étaient révoltés, et ses doigts agités de spasmes. Sérille en avait le cœur soulevé.

Jusqu'ici, le voyage n'avait été qu'une suite de fêtes et de divertissements, entrecoupée de périodes de nausée et de stupeur induites par l'excès de vin et de soporifiques. Alors Cosgo réclamait ses guérisseurs qui lui prescrivaient d'autres drogues jusqu'à ce qu'il se sente suffisamment d'aplomb pour se livrer de nouveau à ses plaisirs. Les nobles de sa cour étaient aussi dépravés que lui, à l'exception de quelques-uns qui prétextaient souvent de leur mal de mer pour rester dans leurs cabines.

Plusieurs nobles chalcédiens étaient du voyage. Leurs navires, battant pavillon du Gouverneur, naviguaient de conserve. Ils se joignaient fréquemment à Cosgo pour le dîner. Les femmes qu'ils

amenaient avec eux ressemblaient à de dangereux animaux familiers rivalisant pour attirer l'attention de ceux qu'elles estimaient les plus puissants. Sérille était horrifiée. Les aspects les plus terrifiants de ces dîners étaient les discussions politiques qui leur succédaient. Les nobles chalcédiens persuadaient Cosgo de faire de Terrilville un exemple, de ne tolérer de la part des Marchands aucun propos rebelle, de se montrer ferme et de les écraser. Ils faisaient monter, dans l'esprit du Gouverneur, une fureur et une suffisance que Sérille jugeait injustifiées. Elle avait renoncé à faire entendre sa voix. Les Chalcédiens la réduisaient au silence en riant et en se gaussant d'elle. La veille au soir, Cosgo lui avait intimé l'ordre de se taire, ainsi qu'il convenait à une femme de son espèce. En repensant à cette humiliation publique, elle sentait renaître sa colère.

Le commandant chalcédien, s'il acceptait les vins fins que lui offrait le Gouverneur, faisait fi de sa compagnie. Il arguait de ses responsabilités de capitaine mais Sérille lisait dans ses yeux un mépris voilé. Plus Cosgo s'évertuait à l'impressionner, plus l'autre le dédaignait. Les tentatives du Gouverneur pour singer l'arrogance et l'attitude agressive des Chalcédiens donnaient un pitoyable spectacle. Sérille souffrait de voir des Compagnes comme Keki l'encourager dans cette voie, comme si l'arrogance juvénile était une preuve de virilité. Cosgo prenait ombrage de tout ce qui contrariait un tant soit peu ses ordres. Il se comportait en enfant gâté. Il n'était jamais content. Il avait emmené avec lui des jongleurs et des musiciens mais le charme de leurs numéros s'était évanoui. L'ennui le rongait. La moindre contestation le mettait en rage, il jurait et tapait du pied.

Sérille soupira. Elle arpenta la cabine, s'arrêta pour jouer avec les franges de la nappe brodée. D'un geste las, elle déplaça des plats poisseux qui encombraient la table. Elle s'assit et attendit. Elle brûlait de retrouver le petit réduit qui lui servait de cabine mais, comme Cosgo l'avait convoquée sous prétexte de lui demander conseil, elle ne pouvait s'en aller sans qu'il l'ait congédiée. Si elle le réveillait, il lui refuserait certainement son autorisation.

Elle avait bien tenté de le dissuader d'entreprendre ce voyage. Il l'avait soupçonnée de vouloir voyager seule. C'était vrai. Elle aurait grandement préféré se rendre seule à Terrilville, dotée des pleins pouvoirs afin de prendre des décisions concernant un pays qu'elle connaissait beaucoup mieux que lui. Pourtant, il était trop jaloux de sa propre autorité pour accepter. Lui, Gouverneur souverain, débarquerait à Terrilville dans toute sa puissance, dans toute sa pompe, il materait les habitants, il mettrait les Marchands au pas, il leur rappellerait qu'il les gouvernait tous par la grâce de Sâ. Ils n'avaient aucun droit de contester.

Convaincue que le Conseil des Nobles le détournerait de ses

projets, elle avait été stupéfiée quand ses membres, ainsi que les alliés chalcédiens, l'avaient encouragé. Il y avait eu maintes nuits de beuverie en leur compagnie avant que commencent les préparatifs du voyage. Elle avait été témoin de leurs fanfaronnades et de leurs promesses. Ils le soutiendraient. Il devait montrer à ces parvenus de Terrilville qui était le chef. Ses amis chalcédiens l'épauleraient. Qu'y avait-il à craindre de ces charognes de rebelles ? S'ils osaient lever la main sur leurs chefs légitimes, le duc Iadfine et ses mercenaires leur donneraient une bonne raison d'appeler leur pays les Rivages Maudits. Sérille secoua la tête en y repensant. Comment Cosgo ne voyait-il pas qu'il n'était qu'un appât dans le piège tendu par les Chalcédiens ? Si ces derniers incitaient les Premiers Marchands à tuer le Gouverneur, ils auraient beau jeu alors de piller et de détruire Terrilville.

Le navire ballottant transportait, outre le Gouverneur, quelques Compagnes, un train complet de serviteurs et six nobles que Cosgo avait désignés pour le servir, avec leur entourage plus modeste. Un vaisseau de moindre envergure, chargé de fils de la noblesse, naviguait de conserve. Le Gouverneur les avait attirés dans l'aventure en leur faisant miroiter l'octroi de terres à Terrilville, si leurs familles participaient financièrement à l'expédition. Sérille avait protesté en vain. Arriver avec ces colons en puissance, c'était insulter les Marchands. C'était la preuve flagrante que le Gouverneur n'avait jamais pris au sérieux leurs doléances concernant les Nouveaux Marchands. Cosgo avait ignoré ses protestations.

Pour comble, sept grandes galères, bien armées et pourvues de mercenaires chalcédiens, s'alignaient devant les navires ou les flanquaient. Ceux-ci prétendaient faire escorte au navire du Gouverneur dans les eaux de la Passe Intérieure, infestées de pirates. Mais quand on se fut mis en route, Sérille découvrit qu'ils fournissaient au Gouverneur une démonstration supplémentaire de sa puissance. Ils avaient l'intention d'opérer des incursions et de piller toutes les colonies pirates qu'ils découvriraient au cours de leur voyage vers le nord. Le butin et les esclaves, ils les emporteraient en Chalcède sur le navire des jeunes nobles pour compenser les frais de la mission diplomatique. Les fils de famille participeraient aux coups de main afin de mériter les faveurs qu'on leur accordait.

Le Gouverneur était particulièrement fier de ce dernier calcul. Sérille avait dû l'écouter en ressasser tous les avantages. « Et d'un, Terrilville sera forcée d'admettre que mes navires de patrouille ont découragé les pirates. Les esclaves que nous attraperons en seront la preuve. Et de deux, la ville sera impressionnée par la puissance de mes alliés, et ainsi moins encline à s'opposer à ma volonté. Et de trois, nous renflouerons le trésor et rentrerons dans les frais de cette petite expédition. Et de quatre, elle fera de moi une légende vivante. Quel

Gouverneur s'est ainsi risqué à aller de l'avant, à prendre les choses en main et à redresser la situation ? Quel Gouverneur a montré pareille audace ? »

Sérille ne savait que redouter le plus : que les Chalcédiens emmènent Cosgo en Chalcède, le retiennent en otage et en fassent un gouverneur fantoche, ou bien que la noblesse de Jamaillia profite de l'absence du Gouverneur pour s'emparer de la moindre miette de pouvoir. Ceci était probablement autant à craindre que cela, concluait-elle amèrement. Parfois, comme ce soir, elle se demandait si elle verrait jamais Terrilville. Ils étaient complètement à la merci des mercenaires chalcédiens qui commandaient les navires. Rien ne les empêchait d'emmener Cosgo directement en Chalcède. Il était tout à leur avantage de le débarquer d'abord à Terrilville, elle espérait qu'ils le comprendraient. Le cas échéant, elle se jurait bien de prendre la fuite. D'une façon ou d'une autre.

Seuls deux des vieux conseillers du Gouverneur avaient tenté de le dissuader d'entreprendre le voyage. Les autres avaient opiné du bonnet avec affabilité, convenant qu'un Gouverneur souverain en voyage constituait un cas unique, tout en l'encourageant à faire pour le mieux. Ni les uns ni les autres n'avaient proposé de l'accompagner. Ils l'avaient couvert de cadeaux pour la route et l'avaient pratiquement poussé à bord. Ceux qu'il avait désignés pour faire partie de sa suite s'étaient inclinés de mauvaise grâce. Pourtant, Cosgo avait été incapable de discerner les menaces d'un complot visant à se débarrasser de lui. Récemment, elle avait osé lui faire part de ses inquiétudes. D'abord, il s'était moqué d'elle puis il s'était fâché. « Tu joues avec mes peurs ! Tu sais très bien que mes nerfs me tracassent. Tu cherches à m'inquiéter, à me gâter la santé et la digestion avec tes sottises. Tais-toi ! Va dans ta cabine et restes-y jusqu'à ce que je t'appelle. »

Les joues brûlantes, elle se rappela qu'elle avait été forcée d'obéir. Deux matelots chalcédiens hilares l'avaient escortée. Ils ne l'avaient pas touchée mais avaient, sans se gêner, détaillé son corps en gestes et en paroles. Une fois dans sa cabine, elle avait poussé le loquet peu résistant et bloqué la porte avec son coffre à vêtements. Cosgo avait laissé un jour entier s'écouler avant de la convoquer. Alors il lui avait demandé si elle avait compris la leçon. Poings sur les hanches, il avait attendu sa réponse avec un sourire narquois. Il n'aurait jamais osé lui parler sur ce ton à Jamaillia. Elle avait baissé les yeux et marmonné un acquiescement. Ce qui lui avait paru le parti le plus sage mais, en son for intérieur, elle bouillait de rage.

Oui, elle avait compris la leçon. Elle avait compris qu'il avait laissé derrière lui ses manières civilisées. Naguère, il ne faisait que jouer au dépravé. Désormais, il optait pour la déchéance. Elle avait

décidé de reprendre sa liberté dès que possible. Elle ne devait rien à ce porc. Seule sa fidélité à l'institution troublait sa conscience. Elle avait fait taire ses scrupules en se disant qu'une femme isolée ne pouvait faire grand-chose pour en freiner le déclin.

Depuis lors, le Gouverneur la guettait comme un chat, il attendait qu'elle le provoque. Elle avait eu la prudence de s'en abstenir mais elle ne se montrait pas autrement servile. Elle serrait les dents, se comportait avec déférence et courtoisie, mais s'appliquait à l'éviter le plus possible. Ce soir, quand il l'avait convoquée, elle avait craint un affrontement. Elle avait béni la jalousie féroce de Keki. Dès l'instant où Sérille avait été admise dans la chambre du Gouverneur, l'autre Compagne avait tout fait pour distraire Cosgo. Elle y avait parfaitement réussi. Il était inconscient.

Keki était sans vergogne. Elle était devenue Compagne grâce à sa connaissance de la langue et des mœurs chalcédiennes. Il était manifeste aux yeux de Sérille qu'elle avait aussi adopté la culture du pays. En Chalcède, une femme ne pouvait exercer un quelconque pouvoir qu'à travers l'homme qu'elle était parvenue à séduire. Ce soir, Keki avait démontré qu'elle était prête à tout pour capter l'attention de Cosgo. Dommage, pensa Sérille, qu'elle ait choisi le plus sûr moyen de le lasser. Elle serait bientôt congédiée. Sérille espérait seulement que les flatteries de Keki le distrairaient jusqu'à l'arrivée à Terrilville.

Elle était toujours en train de les contempler quand le Gouverneur ouvrit un œil rougi par la drogue. Elle ne détourna pas le regard. Elle doutait qu'il s'aperçoive même de sa présence.

Elle se trompait.

« Viens ici », ordonna-t-il.

Elle foula l'épais tapis, en contournant les vêtements et les plats jetés çà et là. Elle se tint à une coudée du divan.

« Vous m'avez fait appeler pour consultation, Magnadon ? lui demanda-t-elle cérémonieusement.

— Viens ici ! » répéta-t-il, irrité. Il tapota du doigt une place à côté de lui.

Elle ne put se résoudre à faire ces derniers pas. Sa fierté l'en empêchait. « Pourquoi ? interrogea-t-elle.

— Parce que je suis le Gouverneur et que je l'ordonne ! cracha-t-il, fou furieux. Tu n'as pas besoin d'autre raison. » Il s'assit brusquement, écarta sans ménagement Keki qui poussa un gémissement lamentable et roula sur elle-même.

« Je ne suis pas une servante, fit remarquer Sérille. Je suis une Compagne de Cœur. » Elle se redressa et récita : « Afin que les complaisances des femmes ne lui tournent pas la tête, afin que sa vanité ne soit pas flattée par ceux qui ne cherchent que leur propre intérêt, qu'il se choisisse des Compagnes qui siègeront à ses côtés.

Qu'elles ne soient pas au-dessus de lui, qu'elles ne soient pas en dessous, mais qu'elles expriment ouvertement leurs paroles de sagesse, qu'elles conseillent le Gouverneur dans leur domaine de compétence. Qu'il n'ait aucune favorite. Qu'il ne choisisse pas les Compagnes pour leur beauté ni pour leur caractère aimable. Que la Compagne ne le loue pas, qu'elle ne s'en remette pas au jugement du Gouverneur, qu'elle ne craigne pas d'être en désaccord avec lui, toutes choses qui pourraient compromettre l'honnêteté de ses conseils. Qu'elle...

— Qu'elle la ferme ! » cria Cosgo, et il rugit de rire à son propre trait d'esprit.

Sérille se tut, mais ce n'était pas parce qu'il l'avait ordonné. Elle ne bougea pas.

Il la dévisagea un moment sans parler. Une étrange lueur d'amusement s'alluma dans ses yeux. « Tu es bien imprudente. Tu es tellement imbue de toi-même, tellement certaine qu'il te suffit de quelques mots pour te protéger. Compagne de mon Cœur, ajouta-t-il d'un ton railleur. Quel titre pour une femme qui a peur d'être femme. » Il s'adossa à Keki comme à un coussin. « Je pourrais te guérir de ta peur. Je pourrais te livrer aux matelots. Y as-tu jamais songé ? Le capitaine est chalcédien. Il trouverait tout naturel que je rejette une femme qui m'a déplu. » Il marqua une pause. « Peut-être te prendra-t-il en premier. Avant de te refiler aux autres. »

Sérille sentit sa bouche s'assécher, sa langue se coller à son palais. Il pouvait le faire. Il en était devenu capable. Des mois se passeraient avant qu'il revienne à Jamaillia. Qui lui demanderait des comptes, qui donc l'interrogerait sur ce qu'elle était devenue ? Personne. Aucun noble à bord ne s'opposerait à lui. S'ils avaient eu cette force de volonté, ils ne seraient pas avec lui aujourd'hui. Certains penseraient même qu'elle l'avait bien cherché.

Elle n'avait pas le choix. Si elle lui cédait, il s'acharnerait à l'avilir. Si elle montrait qu'elle le craignait, il continuerait à la menacer. Elle le comprit soudain, avec clarté. Sa seule chance, c'était de le défier. « Allez-y », dit-elle froidement. Elle se redressa davantage et croisa les bras sur la poitrine. Elle sentait son cœur battre à grands coups. Il pouvait le faire. Peut-être. Dans ce cas, elle n'y survivrait pas. Les matelots étaient nombreux et brutaux. Elle avait déjà aperçu quelques servantes au visage meurtri et à la démarche incertaine. Elle n'avait rien entendu à ce sujet, mais elle n'avait pas besoin de rumeurs pour concevoir des soupçons. Les Chalcédiens considéraient les femmes à peine mieux que du bétail.

Elle pria le ciel qu'il recule.

« C'est ce que je vais faire. » Il bondit sur ses pieds et fit deux pas chancelants en direction de la porte.

Elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle serra les

mâchoires pour empêcher ses lèvres de trembler. Elle avait risqué son coup et avait perdu. *Sâ, aide-moi*, supplia-t-elle. Elle eut envie de gémir d'effroi. Elle craignit de s'évanouir. Elle cilla, cherchant à chasser les ombres qui lui brouillaient la vue. C'était une manœuvre d'intimidation. Il allait s'arrêter. Il n'oserait pas aller jusqu'au bout.

Le Gouverneur fit une halte. Il vacillait mais était-ce hésitation ou manque d'équilibre, elle n'aurait su le dire. « Tu es bien sûre que c'est ce que tu veux ? » Les mots recelaient une raillerie égrillarde. Il pencha la tête vers elle. « Tu préfères passer entre leurs mains plutôt que chercher à me plaire ? Je te laisse une minute pour décider. »

Elle fut saisie de vertige et de nausée. C'était bien la plus grande cruauté que de lui offrir cette dernière chance. Elle sentit ses forces l'abandonner. Elle eut envie de se jeter à genoux et de l'implorer. Seule la certitude qu'il ignorait la miséricorde la retint et la garda droite. Elle déglutit. Elle ne pouvait répondre. Elle s'obstina dans son silence en espérant qu'il l'interpréterait comme un refus.

« Très bien. N'oublie pas, Sérille, c'est toi qui l'auras voulu. Tu aurais pu me choisir, moi. »

Il ouvrit la porte où un matelot se tenait en faction, comme toujours. Sérille devinait qu'il était geôlier autant que sentinelle. Cosgo s'appuya au chambranle et tapota l'homme affectueusement sur l'épaule. « Un message pour ton capitaine, mon gars. Dis-lui que je lui offre l'une de mes femmes. Celle aux yeux verts. » Il pivota en vacillant pour la lorgner. « Préviens-le qu'elle a mauvais caractère et qu'elle n'est pas consentante. Mais c'est tout de même un bon coup. » Il la détailla des pieds à la tête. Un sourire cruel se dessina sur ses lèvres. « Qu'il envoie un homme la chercher. »

DES NOUVELLES

Althéa soupira brusquement, repoussa la table, ce qui fit déraiper la plume de Malta sur le papier. Elle se leva, se frotta les yeux et planta là table, papiers et baguettes de comptes. « Il faut que je sorte », annonça-t-elle.

Ronica Vestrit venait d'entrer dans la pièce avec un panier de fleurs coupées au bras et une cruche d'eau à la main. « Comme je te comprends ! » reconnut-elle en déposant ses fardeaux sur une petite table. Elle remplit un vase et se mit à arranger son bouquet de marguerites, de gypsophiles, de roses et de frondes de fougère. Elle regarda les fleurs en fronçant les sourcils comme si c'était leur faute. « Faire le compte de nos dettes, ce n'est pas vraiment réjouissant. Même moi j'ai besoin de m'en échapper au bout de quelques heures. » Elle marqua une pause puis reprit, pleine d'espoir : « Il faudrait s'occuper des massifs devant la porte si tu es d'humeur à travailler dehors. »

Althéa secoua la tête avec impatience. « Non ! Je vais faire un tour en ville, ajouta-t-elle plus doucement. Me dégourdir les jambes, voir des amis. Je serai de retour avant le dîner. » Puis, devant l'air renfrogné de sa mère : « Je m'occuperai des massifs, promis. »

Ronica pinça les lèvres sans répondre. Althéa était presque à la porte quand Malta demanda avec curiosité : « Tu vas encore voir la fabricante de perles ? » Elle fit semblant de se frotter les yeux en reposant sa plume.

« Ça se pourrait », répondit Althéa d'un ton égal. Malta perçut l'exaspération contenue dans sa voix.

Ronica laissa échapper un petit bruit, comme si elle hésitait à parler. Althéa se tourna vers elle avec lassitude. « Quoi ? »

Sa mère eut un léger haussement d'épaules, tout en continuant d'arranger les fleurs. « Rien. Si tu pouvais ne pas passer tant de temps avec elle, au vu de tout le monde. Elle n'est pas de Terrilville, tu le sais. Et d'aucuns disent qu'elle ne vaut pas mieux que les Nouveaux Marchands.

— C'est mon amie, répondit Althéa, impassible.

— Le bruit court qu'elle s'est installée dans la vivenef des Ludchance. Ce pauvre navire n'a jamais été normal et elle l'a tellement détraqué en vivant à son bord que, quand les Ludchance ont envoyé des hommes pour la chasser de leur propriété, il a eu une crise. Il a dit qu'il allait leur arracher les bras s'ils essayaient de monter à bord. Tu peux imaginer l'embarras de la Marchande Ludchance. Pendant des années, Amis a tout fait pour protéger sa famille du scandale. Aujourd'hui, voilà qu'on le réveille, avec toutes les vieilles histoires sur la folie meurtrière de *Parangon*. C'est entièrement la faute de cette femme. Elle ne devrait pas se mêler des affaires des Marchands.

— Mère, reprit Althéa d'un ton où perçait l'impatience, tu ne connais pas tous les détails de l'histoire. Si tu veux, je te raconterai ce que je sais. Mais plus tard. Quand nous serons entre adultes. »

Malta comprit que la petite pointe lui était destinée. Elle se hérissa, piquée au vif. « La fabricante de perles a une drôle de réputation en ville. Oh, tout le monde reconnaît qu'elle est une merveilleuse artiste. Mais on sait bien que les artistes sont bizarres. Elle vit avec une femme qui s'habille et se comporte en homme. Tu le savais ?

— Jek vient des Six-Duchés, ou d'une de ces contrées barbares. Les femmes se conduisent simplement comme ça là-bas. Grandis un peu, Malta, et cesse d'écouter les vilains petits ragots », rétorqua brusquement Althéa.

Malta se redressa de toute sa taille. « D'habitude, je ne fais pas attention aux commérages. Jusqu'à ce que notre nom y soit mêlé. Je sais qu'il n'est pas d'usage pour une dame de discuter de ces sujets mais il me semble que tu devrais le savoir : on dit que tu vas la voir pour la même raison. Pour coucher avec elle. »

Durant le silence scandalisé qui s'ensuivit, Malta rajouta une cuillerée de miel dans sa tisane. Quand elle remua son breuvage, le tintement de la cuiller contre la tasse parut presque joyeux.

« Si tu veux dire baiser, eh bien dis-le ! » répliqua Althéa en prononçant à dessein le mot cru, d'une voix glacée de fureur. « Si tu as l'intention d'être grossière, autant employer les bons mots.

— Althéa ! s'exclama Ronica, sortant enfin de son mutisme. On ne parle pas ainsi sous notre toit !

— Elle avait déjà dit la chose. Je n'ai fait que mettre les points sur les i, vociféra Althéa en foudroyant Malta du regard.

— Tu ne peux tout de même pas reprocher aux gens de parler », poursuivit Malta après avoir siroté sa tisane. Puis elle ajouta d'une voix désinvolte : « Après tout, tu es partie presque un an, et tu es revenue habillée en homme. Tu as largement passé l'âge de te

marier mais tu ne montres aucun intérêt pour les hommes. En revanche, tu te pavanés en ville comme si tu en étais un toi-même. Les gens sont en droit de se demander si tu n'es pas... bizarre.

— Malta, ce que tu dis est à la fois méchant et faux, intervint Ronica d'un ton ferme, tandis que ses pommettes se marbraient de taches rouges. Althéa n'a pas passé l'âge de se marier. Tu sais très bien que ces derniers temps Grag Tenira lui porte une attention toute particulière.

— Oh, lui ! On sait très bien que les Tenira portent une attention encore plus grande à l'influence que les Vestrit pourraient avoir sur le Conseil. Depuis qu'ils se sont engagés dans cette vaine épreuve de force au quai des Taxes, ils ont essayé de rallier les autres à leur cause...

— C'est loin d'être vain. C'est l'autorité de Terrilville qui est en jeu, mais je n'attends pas que tu le comprennes. Les Tenira contestent les taxes du Gouverneur parce qu'elles sont illégales et injustes. De toute façon, cela dépasse certainement ton entendement, et je n'ai pas envie de perdre mon temps à écouter une gamine qui parle de ce qu'elle ne connaît pas. Mère. Bonne après-midi. »

La tête droite, le visage crispé de colère, Althéa sortit en trombe.

Malta entendit le bruit de ses pas décroître dans le vestibule. Elle repoussa d'un air désolé les papiers devant elle et leur bruissement rompit le silence.

« Pourquoi as-tu fait cela ? » demanda sa grand-mère à mi-voix. Sans véritable colère mais avec une curiosité neutre.

« Je n'ai rien fait, rétorqua Malta puis, avant que Ronica ait eu le temps de protester, elle demanda : Pourquoi Althéa peut-elle brusquement déclarer qu'elle en a assez de travailler et qu'elle va en ville, alors que moi...

— Althéa est plus âgée que toi. Elle est plus mûre. Elle est habituée à décider par elle-même. Elle a respecté le marché que nous avons conclu. Elle s'est comportée avec discrétion et respect, elle n'a pas...

— Alors, pourquoi ces rumeurs ?

— Je ne suis pas au courant. » Sa grand-mère ramassa le panier vide, la cruche et déposa le bouquet au centre de la table. « J'en ai assez de toi pour le moment. Bonne après-midi, Malta. »

Il n'y avait toujours pas de colère, seulement cette étrange uniformité, comme si elle jugeait inutile de poursuivre. Son visage exprimait le dégoût. Elle se détourna et s'éloigna sans ajouter un mot.

Elle n'était pas encore hors de portée lorsque Malta dit tout haut : « Elle me déteste. Cette vieille me déteste. Oh, faites que papa revienne bientôt ! Il va vite redresser la situation, ici. »

Les pas de Ronica Vestrit ne ralentirent pas. Malta se laissa retomber sur sa chaise. Elle repoussa la tisane trop sucrée. Quelle tristesse depuis le départ de Reyn ! Même pas moyen de provoquer une dispute entre ses proches. L'ennui la rendait folle. Dernièrement, elle s'était surprise à les agacer pour les pousser à bout. L'animation suscitée par la visite de Reyn et l'importance qu'elle avait prise alors lui manquaient. Les fleurs étaient fanées depuis longtemps, les friandises dévorées. Si l'on exceptait les colifichets clandestins, c'était comme s'il n'était jamais venu. A quoi bon un soupirant qui vit au loin ?

Elle était retombée dans la fosse de la vie ordinaire. Chaque journée était remplie de corvées et de travail. Ronica harcelait sans répit sa petite-fille pour que celle-ci se montre à la hauteur des espérances de la famille, alors qu'elle laissait Althéa faire ce qui lui chantait. On en revenait toujours à la même chose : faire ce que voulaient sa mère et sa grand-mère. Etre un pantin entre leurs mains. C'était aussi ce que Reyn attendait d'elle. Elle le voyait bien, même si lui ne l'admettait pas. Il n'était pas seulement attiré par son charme et sa beauté, mais aussi par sa jeunesse. Il croyait pouvoir lui dicter ses actes et même ses pensées. Eh bien, il allait voir qu'il se trompait ! Ils allaient tous voir qu'ils se trompaient !

Elle se leva de la table où elle avait fait les comptes et se dirigea nonchalamment vers la fenêtre qui donnait sur le jardin négligé et sauvage. Althéa et grand-mère y faisaient quelques rares incursions pour l'entretenir mais il aurait fallu un vrai jardinier et au moins une dizaine d'aides pour le maintenir en état. D'ici la fin de l'été, du train où allaient les choses, il serait complètement abandonné. Mais non, bien sûr ! Son père serait revenu depuis longtemps, les poches pleines. Il redresserait la situation. Il y aurait de nouveau des domestiques, de bons repas, du vin. Il allait rentrer d'un jour à l'autre, maintenant.

Elle serra les dents en repensant à la conversation du dîner, la veille au soir. Mère avait exprimé tout haut son inquiétude devant le retard du navire. Tante Althéa avait ajouté qu'on n'avait aucune nouvelle de *Vivacia* au port. Aucun bateau n'avait signalé l'avoir croisée. Mère avait dit que Kyle avait peut-être décidé de mener sa cargaison directement en Chalcède, sans passer par Terrilville. « Aucun navire en provenance de là ne l'a vue non plus, avait fait remarquer Althéa d'un air sombre. Je me demande s'il a jamais eu l'intention de revenir. Peut-être est-il allé directement de Jamaillia vers le sud. »

Elle avait parlé avec prudence, feignant de ne vouloir offenser personne. Mère avait répondu à mi-voix mais d'un air farouche : « Kyle n'aurait jamais fait ça. » Après quoi, tante Althéa avait gardé le

silence. Elle avait découragé toute conversation.

Malta cherchait à se distraire. Peut-être allait-elle utiliser le coffre à rêves cette nuit. L'émoi suscité par le rêve interdit et partagé l'attirait. La dernière fois, ils avaient échangé un baiser. Le prochain rêve s'arrêterait-il là ? Avait-elle envie d'aller plus loin ? Elle frissonna. Reyn lui avait dit de patienter dix jours après son départ pour reprendre le coffre. Il serait rentré chez lui, alors. Malta n'en avait rien fait. Il avait été persuadé qu'elle obéirait. Elle avait beau en avoir envie, elle ne céderait pas. Qu'il attende un peu et se demande pourquoi elle ne se servait pas de la poudre. Qu'il se rende compte qu'elle n'était pas son jouet. Cervin, lui, avait bien compris la leçon.

Elle eut un léger sourire. Dans le revers de sa manche, elle gardait le dernier billet de Cervin la suppliant de lui accorder un rendez-vous, à l'heure et au lieu qu'elle pourrait lui fixer. Il jurait que ses intentions étaient parfaitement honorables. Il amènerait avec lui sa sœur Délo afin de ne pas compromettre la réputation de Malta. L'idée qu'on allait la livrer à cet homme du désert des Pluies le rendait fou. Il savait depuis toujours qu'elle lui était destinée. De grâce, de grâce, si elle éprouvait le moindre sentiment à son égard, il fallait qu'ils se voient afin de discuter ensemble du moyen de prévenir cette tragédie.

Elle connaissait le billet par cœur. C'était une belle calligraphie à l'encre noire sur un épais papier crémeux. Délo le lui avait remis la veille quand elle était venue lui rendre visite. Le cachet de cire, empreint du saule des Trell, était intact. Néanmoins, les grands yeux de Délo et ses manières de conspiratrice avaient témoigné qu'elle était parfaitement au courant du contenu. Une fois seules, elle avait confié qu'elle n'avait jamais connu son frère si angoissé. Depuis qu'il avait vu Malta danser dans les bras de Reyn, il avait perdu le sommeil et l'appétit. Il avait même renoncé au jeu. Il passait ses nuits, jusqu'au petit matin, seul au coin du feu, dans le cabinet de travail. Son père commençait à s'impatienter contre lui. Il lui reprochait sa paresse, déclarait qu'il n'avait pas déshérité l'aîné pour que le cadet devienne aussi fainéant que son frère. Délo ne savait plus que faire. Malta ne pouvait-elle donner à Cervin une mince lueur d'espoir ?

Elle revit la scène. Elle avait regardé au loin. Une petite larme avait roulé sur sa joue. Elle avait répondu à Délo que malheureusement elle n'y pouvait pas grand-chose. Sa grand-mère y avait veillé. Elle n'était plus à présent qu'un joli ornement brillant à vendre au plus offrant. Elle ferait de son mieux pour retarder tout jusqu'au retour de son père. Elle était certaine qu'il préférerait voir sa fille dans les bras d'un homme qu'elle affectionnait plutôt que dans ceux du plus riche. Puis elle avait transmis à Délo une réponse orale qu'elle n'osait confier au papier. Elle s'en remettait à la loyauté de son amie. Malta retrouverait Cervin à minuit au belvédère, près du chêne

couvert de lierre, au fond de la roseraie.

C'était ce soir. Elle n'avait pas encore décidé si elle irait au rendez-vous. Une nuit d'été passée à la belle étoile sous le chêne ne ferait certainement aucun mal à Cervin. Ni à Délo. Elle pouvait toujours prétexter plus tard qu'elle n'avait pu échapper à la vigilance de ses gardiennes. Et la déconvenue pouvait exacerber l'impatience de Cervin.

*

« Le pire, c'est qu'elle a de l'esprit et qu'elle est intelligente. En la regardant, je me dis que, si mon père n'était pas intervenu, s'il ne m'avait pas emmenée avec lui en mer, si j'avais été forcée de rester à la maison, si j'avais été étouffée par les « ce qui est convenable pour une jeune fille », j'aurais pu me rebeller de la même façon. Je crois que ma mère et ma sœur ont tort de lui permettre de s'habiller et de se conduire en femme, mais elle n'est certes plus une enfant. Elle s'oppose à nous et ne veut pas comprendre que nous sommes une famille et que nous devons agir ensemble. Elle est si préoccupée de défendre son idée du père parfait qu'elle ne voit pas les autres problèmes. Quant à Selden, il a pratiquement disparu. Il fouine partout dans la maison, et il parle à peine sauf pour pleurnicher. Alors on lui donne des bonbons et on lui dit d'aller jouer, qu'on est occupé. Malta est censée l'aider dans ses leçons mais elle ne réussit qu'à le faire pleurer. Je n'aurais pas le temps de m'en occuper, même si je connaissais les besoins d'un garçon de son âge. » Althéa secoua la tête, exaspérée, et laissa échapper un soupir.

Elle leva les yeux de la tisane qu'elle remuait machinalement en parlant et les posa sur Grag. Ils étaient attablés à la terrasse d'une boulangerie. Là, à la vue de tous, ils n'avaient pas à craindre les commères qui auraient pu s'étonner de l'absence de chaperon. Althéa avait rencontré Grag dans la rue alors qu'elle se rendait à la boutique d'Ambre. Il l'avait persuadée de boire un rafraîchissement en sa compagnie. Quand il lui avait demandé ce qui l'avait contrariée au point de sortir sans chapeau, elle lui avait raconté la scène du matin. A présent, elle se sentait un peu honteuse.

« Excusez-moi. Vous m'invitez à prendre une tisane et je ne fais que gémir sur ma nièce. Ces histoires n'ont sûrement aucun intérêt pour vous. Et je ne devrais pas parler ainsi de ma famille. Mais cette Malta ! Je sais qu'elle rentre dans ma chambre quand je ne suis pas là. Je sais qu'elle fouille dans mes affaires. Mais... » Althéa se reprit un peu tard. « Je ne devrais pas m'énerver à cause de cette petite peste. Je comprends maintenant pourquoi ma mère et ma sœur ont accepté qu'elle soit courtisée. C'est peut-être notre seule chance de nous

débarrasser d'elle.

— Althéa ! dit Grag sur un ton de reproche, avec un sourire épanoui. Ce n'est certainement pas pour cette raison !

— Non. En fait, elles prennent en compte l'intérêt général. Ma mère me l'a avoué franchement : elle s'attend que Reyn renonce à sa cour quand il connaîtra davantage Malta. » Althéa soupira. « Si cela ne tenait qu'à moi, je précipiterais les choses avant qu'il ouvre les yeux. »

Grag leva son doigt posé sur la nappe et effleura avec audace la main d'Althéa. « Non, vous ne feriez pas cela. Vous n'êtes pas mesquine.

— En êtes-vous sûr ? » demanda-t-elle pour le taquiner.

Il écarquilla ses grands yeux bleus d'un air faussement inquiet.

« Oh, parlons de choses plus agréables ! Dites-moi où en est votre conflit. Le Conseil a-t-il accepté de vous entendre ?

— Le Conseil de Terrilville s'est montré un adversaire encore plus acharné que les fonctionnaires du Gouverneur. Mais oui, finalement, ils ont accepté de nous entendre. Demain soir.

— J'y serai, promit Althéa. Je vous soutiendrai autant que je le peux. Et je ferai mon possible pour que ma mère et ma sœur assistent aussi à la réunion.

— Je ne suis pas certain que cela serve à grand-chose mais je serai content d'avoir des auditeurs. Je ne sais pas du tout ce que Père va décider, fit-il en secouant la tête. Jusqu'ici, il a refusé le moindre compromis. Il ne paiera pas ; il ne s'engagera pas à payer plus tard. Et nous sommes là, avec notre cargaison, les négociants nous attendent, mais le quai des Taxes ne veut pas nous lâcher, Père ne veut pas payer et il n'y a pas un seul Marchand pour nous soutenir. On est touchés, Althéa, salement touchés. Si cela continue, il se peut qu'on craque. » Il s'interrompit en secouant la tête. « Vous n'avez pas besoin de soucis supplémentaires. Vous avez assez des vôtres. Mais, vous savez, il y a tout de même de bonnes nouvelles. Votre amie Ambre a terminé les mains d'*Ophélie*. Le résultat est splendide. Ça a été difficile pour *Ophélie*. Elle a beau dire qu'elle ne ressent pas comme nous la douleur, j'ai l'impression d'une perte, d'une gêne, quand... »

Grag laissa la phrase en suspens. Althéa n'insista pas. Elle comprenait que parler des liens qu'il entretenait avec la vivenef pouvait être trop révélateur.

La douleur sourde qu'elle éprouvait à être séparée de *Vivacia* fut avivée par une sensation aiguë d'isolement. Elle serra les mains au creux de ses genoux, en repoussant avec détermination son angoisse. Elle ne pouvait rien faire, tant que Kyle n'avait pas ramené *Vivacia* au port d'attache. S'il la ramenait un jour. Keffria affirmait qu'il n'abandonnerait jamais sa femme et ses enfants. Mais Althéa ne voyait pas les choses du même œil. Il avait entre les mains un navire sans

prix, auquel il n'avait pas droit. S'il l'emmenait dans le sud, il pouvait agir comme si la vivenef lui appartenait bel et bien. Il pouvait devenir riche, sans avoir à rendre de comptes à quiconque.

« Althéa ? »

Elle sursauta d'un air coupable.

« Excusez-moi. » Grag eut un sourire compréhensif. « A votre place, je serais tout aussi préoccupé. Je continue à demander de ses nouvelles à tous les navires qui entrent au port. Malheureusement, je ne peux pas faire grand-chose d'autre pour le moment. Le mois prochain, quand nous repartirons pour Jamaillia, je tâcherai de m'informer auprès de tous les bateaux que nous rencontrerons.

— Merci, lui dit-elle avec chaleur ; puis comme le regard de Grag se faisait trop tendre, elle changea de sujet. *Ophélie* me manque. Si je n'avais pas promis à ma mère de me conduire de façon plus conformiste, je serais allée lui rendre visite. La seule fois où je me suis risquée sur le quai des Taxes, les gardes du Gouverneur m'ont interpellée. Par respect des convenances, je n'ai pas fait d'histoires. » Elle soupira puis changea de ton. « Alors, Ambre a été en mesure de réparer les mains d'*Ophélie*. »

Grag se carra sur sa chaise. Il cligna les yeux au soleil de l'après-midi. « Elle a fait plus que réparer. Elle a dû les refaçonner pour respecter les proportions car les doigts étaient plus fins. Quand *Ophélie* s'est inquiétée des copeaux de bois-sorcier qu'il a fallu enlever, Ambre s'est fait un devoir de les récolter et de les ranger dans une boîte, qui n'a jamais quitté le gaillard d'avant. *Ophélie* se sentait très menacée à l'idée de les perdre. Et j'ai été surpris qu'une étrangère à Terrilville se montre si sensible à l'angoisse de la vivenef. Et elle est même allée plus loin. Après avoir consulté *Ophélie*, elle a obtenu de mon père la permission de confectionner un bracelet avec les plus grands copeaux. Elle va les débiter en fins bâtonnets et en barrettes et les assembler. Aucune vivenef dans le port ne possède un tel bijou, non seulement fabriqué avec son propre bois-sorcier mais sculpté de surcroît par un artiste fameux. *Ophélie* est au comble du ravissement. »

Althéa sourit mais c'est avec un léger scepticisme qu'elle demanda : « Votre père a permis à Ambre de travailler le bois-sorcier ? Je croyais que c'était interdit.

— Ce n'est pas la même chose, se hâta de préciser Grag. Cela fait partie de la réparation. Ambre ne fait que rendre à *Ophélie* le bois-sorcier qu'elle a perdu. Ma famille en a longuement discuté avant que mon père ne donne son autorisation. L'honnêteté d'Ambre a grandement pesé sur notre décision. Elle n'a pas tenté de prendre le moindre fragment de bois-sorcier. Nous l'avons surveillée, vous savez, car ce bois est si rare que même le plus petit éclat a de la valeur. Elle a été honnête. Plus encore, elle a fait preuve d'une extraordinaire

souplesse en accomplissant son travail à bord du navire. Même le bracelet sera sculpté à bord, et non dans son atelier. Elle a dû transporter de nombreux outils, et toujours déguisée en esclave prostituée. » Grag mordit dans son gâteau et mâcha pensivement.

Ambre n'avait rien dit de tout cela à Althéa. Celle-ci n'en était pas surprise. La fabricante de perles recelait des abîmes de secret que son amie ne s'attendait nullement à sonder. « C'est vraiment une personnalité, fit observer Althéa, autant pour elle-même qu'à l'intention de Grag.

— C'est ce que répète ma mère. Et voilà bien le plus curieux, je crois. Ma mère et *Ophélie* ont toujours été très proches, vous savez. Elles étaient amies avant le mariage de mes parents. Quand elle a appris qu'*Ophélie* avait été blessée, elle était affolée. Elle était très réticente à laisser une étrangère travailler sur les mains d'*Ophélie* et elle a été plutôt dépitée que mon père ait donné son accord sans la consulter au préalable. »

Althéa sourit d'un air entendu devant le sérieux imperturbable de Grag, qui minimisait le mauvais caractère légendaire de Naria Tenira. Le beau visage du jeune homme s'épanouit à son tour. L'espace d'un instant, elle entrevit le marin insouciant sous le Marchand conformiste qui constituait l'autre aspect de son tempérament. Ici, à Terrilville, Grag était plus attentif à la réputation de sa famille et aux convenances. Ses habits de marin avaient laissé la place à un manteau foncé, des culottes et une chemise blanche. Elle repensa à la tenue classique de son père quand il était à Terrilville. Ainsi vêtu, il paraissait plus âgé, plus sérieux et stable. Elle ressentit un léger frémissement de curiosité en constatant qu'un sourire malicieux pouvait éclairer son visage. Le Marchand était intéressant et respectable ; le marin était séduisant.

« Mère a exigé d'être présente quand Ambre travaillerait sur les mains d'*Ophélie*. Et Ambre n'a pas soulevé d'objection mais je crois qu'elle a été un peu froissée. Quand on se méfie de vous, ça n'a rien d'agréable. Mais, en l'occurrence, elles ont bavardé des heures entières, de tout et de rien, pendant qu'Ambre travaillait. *Ophélie* participait à la conversation, naturellement. Vous savez bien qu'on ne peut pas dire un mot sur le gaillard d'avant sans qu'*Ophélie* fasse part de son avis. Le résultat a été surprenant. Mère est devenue une farouche adversaire de l'esclavage. L'autre jour dans la rue, elle a abordé un homme accompagné d'une petite fille tatouée au visage qui portait ses paquets. Mère a fait tomber les paquets des mains de la gamine et a dit à l'homme qu'il devrait avoir honte d'avoir séparé une enfant si jeune de sa mère. Et elle a ramené l'enfant à la maison. » Grag prit une mine un peu déconfite. « Je ne sais pas ce que nous allons faire d'elle. Elle a tellement peur qu'elle n'ouvre pas la bouche

mais ma mère assure qu'elle n'a pas de famille à Terrilville. Elle a été enlevée et vendue, comme un veau », conclut-il d'une voix étouffée par l'émotion. Encore une nouvelle facette de son caractère.

« Et l'étranger a accepté, comme ça, que votre mère prenne l'enfant ? »

Grag sourit de toutes ses dents, avec une certaine férocité. Une étincelle s'alluma dans ses yeux. « Pas de bonne grâce. Mais Lénéel, notre cuisinier, accompagnait ma mère. Il n'est pas du genre à tolérer qu'on badine avec la maîtresse. Le propriétaire de l'esclave est resté planté au milieu de la rue, à hurler des menaces mais ça n'est pas allé plus loin. Ceux qui ont remarqué la scène ont ricané ou ri franchement. Que va-t-il faire ? Aller se plaindre au conseil municipal qu'on a enlevé l'enfant qu'il retenait illégalement en esclavage ?

— Non. Il va plus probablement apporter son soutien à ceux qui veulent faire rentrer l'esclavage dans la loi comme dans les faits.

— Ma mère a prévenu que, quand nous viendrons devant le Conseil déposer plainte contre les fonctionnaires du Gouverneur, elle soulèverait aussi la question de l'esclavage. Elle a l'intention d'exiger le renforcement des lois qui l'interdisent.

— Comment ? » demanda Althéa avec amertume.

Grag la regarda simplement et répondit d'une voix basse : « Je n'en sais rien. Mais il faut au moins essayer. Nous avons fermé les yeux sur ce problème. Selon Ambre, si les esclaves croyaient vraiment que nous nous battons pour leur affranchissement, ils n'auraient pas peur d'admettre qu'ils sont esclaves. Leurs maîtres les ont menacés, s'ils se rebellaient et réclamaient la liberté, de les torturer à mort sans que personne intervienne. »

Althéa sentit un froid terrible l'envahir. Elle songea à l'enfant que Naria avait emmenée. Craignait-elle toujours la torture et la mort ? Grandir sous pareille menace, que pouvait-il en résulter ?

« Ambre pense que, si on les soutient sérieusement, ils se soulèveront et se libéreront. Ils sont beaucoup plus nombreux que leurs maîtres. Elle croit aussi que, si Terrilville n'agit pas bientôt pour leur rendre la liberté, il y aura une rébellion sanglante qui ruinera la ville entière.

— Bon. Soit nous les aidons à recouvrer la liberté, soit nous partons tous en fumée s'ils décident d'agir par eux-mêmes ?

— C'est à peu près ça. » Grag leva sa chope de bière et but pensivement. Au bout d'un long moment, Althéa lâcha un soupir. Elle avala une gorgée de tisane et regarda au loin.

« Althéa, ne prenez pas cet air abattu. Nous faisons tout notre possible. Demain soir, nous allons devant le Conseil. Peut-être pourrons-nous leur faire entendre raison à la fois sur les taxes du Gouverneur et sur l'esclavage à Terrilville.

— Cela se peut », convint-elle sur un ton morose. Elle ne lui dit pas qu'elle n'avait pas pensé à l'esclavage ni aux taxes. Elle regardait le beau jeune homme au grand cœur en face d'elle, et elle attendait. Elle attendait en vain. Elle n'éprouvait pour lui qu'une amitié affectueuse. Elle avait soupiré, en se demandant pourquoi un homme aussi convenable et respectable que Grag Tenira ne pouvait émouvoir son cœur et ses sens comme l'avait fait Brashen Trell.

*

Il faillit faire le tour par la porte de service mais, retenu par un reste d'ancienne fierté, il se dirigea à grands pas vers la porte d'entrée et sonna. Il ne voulut pas s'inspecter : il n'était pas dépenaillé, il n'était pas sale. Sa chemise de soie jaune était de la meilleure qualité ainsi que le foulard à son cou. Les culottes bleu marine et la veste courte qu'il portait avaient connu quelques ravaudages, mais tirer l'aiguille ne faisait jamais honte à un bon marin. Et si l'étoffe et la coupe de ses vêtements convenaient davantage à un pirate des Iles qu'au fils d'un Marchand de Terrilville, eh bien... c'était que Brashen Trell était davantage l'un que l'autre, ces derniers temps. Il avait une petite brûlure de cindine à la commissure des lèvres, car il s'était endormi en chiquant, mais sa moustache en dissimulait une bonne partie. Un léger sourire passa sur son visage. Si Althéa s'approchait d'assez près pour la remarquer, elle n'en penserait certainement rien. Son ouïe fine perçut le pas d'une servante dans le corridor. Il ôta son chapeau.

Une jeune femme bien accastillée ouvrit la porte. Elle le toisa des pieds à la tête, désapprouvant manifestement sa tenue un peu cavalière. Elle répondit à son sourire jovial par un regard outré. « Vous désirez ? » demanda-t-elle avec hauteur. Il lui fit un clin d'œil. « J'aurais apprécié un accueil plus courtois mais je doute de l'obtenir. Je viens voir Althéa Vestrit. Si elle n'est pas disponible, je voudrais parler à Ronica Vestrit. J'ai des nouvelles urgentes.

— Vraiment ? Eh bien, je crains qu'il vous faille attendre, car elles ne sont là ni l'une ni l'autre. Bonjour. »

L'inflexion de sa voix démentait clairement le « bonjour ». Il fit un pas en avant pour empêcher la porte de se refermer.

« Mais Althéa est bien rentrée au port ? insista-t-il, désireux d'entendre les mots de vive voix.

— Voilà des semaines qu'elle est revenue. Otez-vous de là ! » fit-elle hargneusement.

Brashen sentit son cœur bondir de soulagement. Elle était rentrée, saine et sauve. La fille continuait de tirer la porte qu'il coinçait. C'en était assez de la courtoisie. « Je ne m'en irai pas. Je ne

peux pas. J'apporte des nouvelles importantes. Je ne vais pas me laisser rembarquer par une servante qui fait sa crise. Laisse-moi entrer, tout de suite, ou tes maîtresses vont être très fâchées contre toi. »

La petite bonne recula d'un pas, suffoquée. Brashen en profita pour franchir le seuil. Il jeta un regard autour de lui en fronçant les sourcils. L'entrée avait été la fierté du capitaine. Elle était toujours propre et claire mais le bois et le cuivre étaient ternis. Et les chaudes odeurs de cire et d'huile avaient disparu. Il aperçut même une toile d'araignée dans un coin. Il n'eut pas le temps d'en voir davantage. La bonne tapait du pied, indignée.

« Je ne suis pas une servante, espèce de bâtard, vaurien ! Je suis Malta Havre, la fille de la maison. Et je vous serais reconnaissante de débarrasser le plancher, vous puez.

— Pas tant que je n'aurai pas vu Althéa. J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra. Mettez-moi n'importe où. Je resterai tranquille et me tiendrai comme il faut. » Il scruta la jeune fille de plus près. « C'est Malta ! Je vous demande pardon, je ne vous avais pas reconnue. La dernière fois que je vous ai vue, vous étiez en robe courte. » Il tâchait de se faire pardonner sa bévue et lui sourit. « Mazette ! Vous avez l'air d'une dame, maintenant ! Vous jouez à prendre le thé avec vos amies ? »

Sa tentative pour la désarmer échoua lamentablement. Elle écarquilla les yeux et retroussa la lèvre en une moue de dédain. « Qui êtes-vous donc, matelot, pour oser me parler si familièrement dans la maison de mon père ?

— Brashen Trell, ex-second du capitaine Vestrit. Pardon de ne pas l'avoir dit plus tôt. J'apporte des nouvelles de la vivenef *Vivacia*. Il faut que je voie votre tante ou votre grand-mère immédiatement. Ou votre mère. Elle est à la maison ?

— Non. Elles sont allées en ville pour discuter des plantations de printemps. Elles rentreront tard. Althéa est sortie s'amuser. Sâ seul sait quand elle rentrera. N'importe, vous pouvez me confier vos nouvelles. Pourquoi le navire a-t-il tant de retard ? Ils en ont encore pour longtemps ? »

Brashen se maudit. La perspective de voir Althéa avait quelque peu atténué dans sa tête la gravité des nouvelles qu'il apportait. Il regarda la jeune fille qui était devant lui. Il allait révéler que le navire de la famille avait été capturé par des pirates. Il n'était pas en mesure de lui apprendre si son père était toujours en vie. Il n'allait pas lâcher cela tout à trac à une enfant seule chez elle. Il regretta amèrement qu'elle n'ait pas laissé une servante ouvrir la porte. Il regretta plus encore de n'avoir pas eu la présence d'esprit de tenir sa langue et d'attendre qu'un adulte soit présent. Il se mordit la lèvre et grimaça car la petite plaie de cindine l'élançait. « Vous feriez bien, je crois,

d'envoyer un garçon en ville pour demander à votre grand-mère de rentrer le plus vite possible. C'est à elle d'abord que je dois annoncer les nouvelles.

— Pourquoi ? Il est arrivé quelque chose ? »

Pour la première fois, la jeune fille parla de sa propre voix, sans singer une adulte. Bizarrement, elle en parut plus mûre. La peur soudaine qu'on percevait dans son regard et dans son ton alla droit au cœur de Brashen. Il resta coi. Il ne voulait pas lui mentir. Il ne voulait pas non plus l'accabler de la vérité sans que sa mère ou sa tante puissent l'aider à absorber le choc. Il tritura son chapeau. « Je crois qu'il vaut mieux attendre qu'une grande personne soit là, déclara-t-il avec fermeté. Vous pouvez envoyer quelqu'un chercher votre grand-mère ou votre tante ? »

Elle crispa les lèvres et sa peur fit place à la colère. Les yeux étincelants, elle répondit sèchement : « Je vais envoyer Rache. Restez ici. »

Elle s'éloigna d'un pas résolu et le laissa planté sur le seuil. Pourquoi n'avait-elle pas tout simplement appelé une servante pour porter le message ? Et elle avait ouvert elle-même la porte. Il avança de quelques pas dans l'entrée jadis familière et risqua un coup d'œil dans le couloir. Il fut prompt à remarquer là aussi des signes de manque d'entretien. Il repensa à l'allée qu'il venait d'emprunter, jonchée de branches cassées et de feuilles mortes. Les marches du perron n'avaient pas été balayées. La famille Vestrit traversait-elle une période difficile ou Kyle était-il pingre ? Il attendit avec nervosité. Les mauvaises nouvelles qu'il apportait pouvaient se révéler beaucoup plus graves qu'il ne l'avait imaginé. La capture du navire pouvait précipiter la ruine de la famille. Althéa ! pensa-t-il intensément comme s'il pouvait la faire venir par la seule force de sa volonté.

La *Veille du Printemps* mouillait au port de Terrilville. Ils étaient arrivés le jour même. Dès que le navire avait été solidement amarré, Finney avait envoyé Brashen à terre. Le capitaine comptait sur lui pour trouver un acheteur qui leur prendrait le meilleur du butin. Mais Brashen s'était rendu directement chez les Vestrit. Le portrait de la *Vivacia* était à bord de la *Veille du Printemps*, preuve muette de la véracité de ses dires. Il doutait qu'elles veuillent le voir, même si Althéa le réclamait par la suite. Il ignorait quels étaient les sentiments de celle-ci à son égard mais elle saurait qu'il n'était pas un menteur.

Il chercha à repousser ces pensées mais, quand il s'agissait d'Althéa, son esprit se montrait récalcitrant. Que pensait-elle de lui ? Pourquoi accordait-il une telle importance à son opinion ? Parce que. Parce qu'il voulait qu'elle ait bonne opinion de lui. Ils s'étaient séparés en mauvais termes et il n'avait cessé depuis de le regretter. Elle ne lui tenait certainement plus rigueur de sa grossière plaisanterie. Elle

n'était pas comme ça. Elle n'était pas de ces bégueules qui s'offusquent d'une blague maladroite. Il ferma les yeux brièvement et souhaita avoir raison. Il avait beaucoup d'estime pour elle. Il fourra les mains dans ses poches et se mit à arpenter le vestibule.

*

Dans la boutique d'Ambre, Althéa fouillait machinalement une corbeille de breloques en bois. Elle en cueillit une au hasard et l'examina. Une pomme. Puis une autre : une poire. Une autre encore : un chat, la queue enroulée. A la porte, Ambre raccompagnait un client, en lui promettant que son collier serait prêt le lendemain. Alors que la porte se refermait derrière lui, elle déposa une poignée de breloques dans une petite corbeille puis commença à remettre en place celles qui n'avaient pas été choisies. Althéa vint l'aider et elles reprirent leur conversation interrompue.

« Bon. Naria Tenira va interpellier le Conseil au sujet de l'esclavage ? C'est ce que tu es venue m'apprendre ?

— J'ai pensé que tu aimerais savoir à quel point elle t'a trouvée persuasive. »

Ambre sourit, ravie. « Je le savais déjà, évidemment. Naria me l'avait dit. Je l'ai choquée en lui avouant que j'aurais aimé être présente.

— Les réunions sont réservées aux Marchands, protesta Althéa.

— C'est ce qu'elle a dit, reprit Ambre aimablement. C'est ce qui t'a amenée ici si vite ?

— Il y a un bout de temps que je ne t'ai vue, expliqua Althéa en haussant les épaules. Et je n'avais pas le cœur à rentrer à la maison pour affronter les comptes ou Malta. Un jour, Ambre, je vais te la secouer comme un prunier, cette fille. Elle est tellement exaspérante.

— En fait, on dirait qu'elle te ressemble beaucoup. » Devant le regard furibond et outré d'Althéa, elle se reprit : « Telle que tu aurais été si ton père ne t'avait pas emmenée naviguer avec lui.

— Parfois, je me demande s'il a bien fait », répliqua Althéa malgré elle. Ce fut au tour d'Ambre d'être surprise. « Tu aurais voulu que ce soit autrement ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Je n'en sais rien. » Elle se passa distraitement les mains dans les cheveux. Son amie l'observait, amusée.

« Tu ne joues plus au gamin. Tu ferais mieux de te recoiffer. »

Althéa gémit et se tapota la tête. « Non, maintenant, je joue à la dame de Terrilville. Tout aussi faux. Là. C'est mieux comme ça ? »

Ambre tendit le bras au-dessus du comptoir pour remettre une mèche en place. « Voilà. C'est beaucoup mieux. Faux, comment cela ? »

Althéa se mordit la lèvre puis secoua la tête. « Faux, à tous les égards. Je me sens caparaçonnée dans ces vêtements. Je dois marcher d'une certaine façon, m'asseoir d'une certaine façon. Je peux à peine lever la main car je suis bridée par mes manches. Les épingles à cheveux me donnent mal à la tête. Je dois m'adresser aux gens selon l'étiquette. Même le fait d'être là avec toi dans ta boutique peut prêter à scandale. Mais le pire, c'est que je dois faire semblant de vouloir des choses dont je n'ai pas vraiment envie. » Elle marqua une brève pause. « Parfois, j'arrive presque à me convaincre que j'en ai vraiment envie, ajouta-t-elle d'un ton confus. Si c'était le cas, la vie serait plus simple. »

La fabricante de perles ne répondit pas tout de suite. Elle ramassa les petites corbeilles et Althéa la suivit dans une alcôve, au fond de la boutique. Ambre laissa retomber un rideau de breloques sculptées à la main qui les protégeait des regards indiscrets. Elle s'assit sur un tabouret près d'un établi. Althéa prit une chaise dont les accoudoirs portaient la marque d'entailles faites machinalement par Ambre.

« Qu'est-ce que tu ne veux pas ? demanda-t-elle gentiment en disposant les breloques devant elle sur l'établi.

— Je ne veux rien de tout ce que veut une vraie femme. C'est toi qui m'as fait prendre conscience de cela. Je ne rêve ni de bébés ni d'une jolie maison. Je ne veux pas m'installer ni fonder de famille. Je ne suis même pas sûre d'avoir envie de me marier. Aujourd'hui, Malta m'a accusée d'être bizarre. Cela m'a touchée plus que tout le reste. Parce que c'est vrai. Je suis bizarre, je crois. Je ne veux rien de tout ce qu'une femme est censée vouloir, pour-suivit-elle en se frottant les tempes. Je devrais vouloir Grag. C'est-à-dire... Je le veux. Je l'aime bien. J'aime bien sa compagnie, fit-elle en fixant son regard sur la porte, puis elle ajouta avec plus de franchise : Quand il me touche la main, cela me fait quelque chose. Mais quand je m'imagine l'épouser, avec tout ce que cela comporte... » Elle secoua la tête. « Ce n'est pas ça que je désire. Cela me coûterait trop. Pourtant, ce serait sage, sans doute. »

Ambre garda le silence. Elle triait des petits morceaux de métal et des rondelles d'écartement en bois. Elle mesura plusieurs longueurs de fil de soie brillante puis commença à les nouer ensemble pour en faire un cordon. « Tu ne l'aimes pas, dit-elle.

— Je pourrais. Mais je ne m'autorise pas à l'aimer. C'est comme désirer quelque chose qu'on ne peut s'offrir. Je n'ai aucune raison de ne pas l'aimer, sauf qu'il y a tant de choses... qui sont liées à lui. Sa famille. Son héritage. Son navire, sa position dans la société. » Elle soupira de nouveau, l'air malheureux. « Lui tout seul, il est merveilleux. Mais je ne peux me résoudre à renoncer à tout pour

l'aimer.

— Ah. » Ambre enfila une perle et fit un nœud. Althéa suivit du doigt une entaille sur l'accoudoir.

« Il a des projets. Mais que je commande ma vivenef n'en fait pas partie. Il veut que je m'installe et que je dirige les affaires à sa place. Que je lui organise un foyer, que j'élève nos enfants et que je m'occupe de la maison, dit-elle en fronçant les sourcils. Que je fasse tout ce qu'il faut pour qu'il puisse naviguer sans autre souci que son bateau. » Sa voix se teinta d'amertume. « Que je fasse tout pour qu'il puisse vivre comme il l'entend. » Et elle ajouta tristement : « Si je décide d'aimer Grag, de l'épouser, cela me coûtera tout ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie. Je devrais tout abandonner par amour pour lui.

— Et ce n'est pas ce que tu veux faire de ta vie ? » demanda Ambre.

Un sourire aigre crispa les lèvres d'Althéa. « Non, je ne veux pas être le vent dans ses voiles. C'est ce que je voudrais qu'on soit pour moi. » Elle se redressa brusquement. « C'est-à-dire... ce n'est pas ça. Je ne m'explique pas très bien. »

Ambre leva les yeux de son travail et lui sourit d'un air narquois. « Au contraire, tu es gênée, je crois, parce que tu t'es exprimée très clairement. Tu veux un compagnon qui partage ton rêve. Tu ne veux pas renoncer à tes ambitions au profit d'un autre.

— C'est vrai, je pense, admit Althéa de mauvaise grâce, puis elle demanda : Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ?

— Rien, assura Ambre, puis elle ajouta avec malice : Si tu es un homme. »

Althéa s'appuya au dossier de sa chaise et croisa les bras d'un air buté. « Je n'y peux rien. C'est ce que je veux. » Devant le silence de son amie, elle s'exclama, presque fâchée : « Et ne me dis pas que c'est justement cela l'amour : renoncer à tout pour l'autre !

— Pour certains, c'est cela », rétorqua-t-elle, impitoyable. Elle noua une autre perle au collier qu'elle souleva et examina d'un œil critique. « Les autres sont comme deux chevaux d'un attelage, qui tirent ensemble dans la même direction.

— Cela ne doit pas être si mal, je suppose, admit Althéa, en fronçant les sourcils comme si elle n'était pas entièrement convaincue. Pourquoi ne peut-on aimer et rester libre ? demanda-t-elle brusquement.

Ambre se frotta les yeux puis tira pensivement sur sa boucle d'oreille. « On peut aimer ainsi, concéda-t-elle à regret. Mais le prix de cet amour-là peut être très élevé. » Elle alignait ses mots avec autant de soin que ses perles. « Pour aimer ainsi, il faut admettre que la vie de l'autre a autant d'importance que la tienne. Plus dur encore, il faut

admettre que l'autre a des besoins que tu ne peux pas satisfaire et que tu as des tâches qui te retiendront loin de lui. Le prix, c'est la solitude, et la nostalgie, et le doute et...

— Pourquoi faut-il que l'amour ait un prix ? Pourquoi le désir doit-il être mêlé à l'amour ? Pourquoi ne peut-on être comme les papillons, nous unir en plein soleil et nous séparer quand il fait encore jour ?

— Parce que nous ne sommes pas des papillons. Prétendre qu'on peut s'unir, s'aimer puis se séparer sans souffrance, sans que cela tire à conséquence, c'est plus faux encore que jouer à la fille de Marchand comme il faut. » Elle reposa le collier et croisa le regard d'Althéa ; puis elle déclara sans ambages : « N'essaie pas de te convaincre, je t'en prie, que tu peux coucher avec Grag Tenira puis t'en aller sans dommages pour l'un comme pour l'autre. Tout à l'heure, tu as parlé de l'amour sans désir. Satisfaire ton désir sans amour, c'est du vol. Si tu dois le faire, alors engage les services de quelqu'un. Mais ne vole pas Grag sous prétexte que c'est gratuit. Je connais Grag Tenira maintenant. Il ne peut pas te donner cela, pas de cette façon. »

Althéa croisa les bras sur la poitrine. « Je n'en avais pas l'intention.

— Si, tu y pensais, affirma Ambre, en baissant les yeux sur ses perles. On y pense tous. Cela ne veut pas dire que c'est bien. » Elle retourna son travail et commença un nouveau motif de nœuds. Elle rompit le silence en ajoutant : « Coucher avec quelqu'un, c'est toujours s'engager. Parfois, l'engagement consiste seulement à prétendre des deux côtés que l'acte n'a aucune importance. » Ses yeux de si étrange couleur soutinrent un instant le regard d'Althéa. « Parfois, tu es seul à t'engager. L'autre ne le sait pas ou bien il l'accepte. »

Brashen. Mal à l'aise, Althéa remua sur sa chaise. Pourquoi se rappelait-il toujours à elle aux moments les plus inopportuns ? Dès qu'elle croyait l'avoir extirpé de sa mémoire, les feuilles de cet intermède se déplaient à nouveau. Et sa colère renaissait mais elle n'était plus si sûre qu'elle soit dirigée contre lui. Elle repoussa ces pensées. C'était fini et bien fini, elle avait tiré un trait sur cette partie de sa vie. Elle pouvait la laisser derrière elle. Et la cacher sous tout le reste.

« Aimer, ce n'est pas seulement être sûr de l'autre, savoir qu'il va renoncer à tout pour toi. C'est aussi savoir avec certitude que tu es prêt à te sacrifier pour l'autre. Comprends-moi bien : chacun des partenaires renonce à quelque chose. Les rêves individuels sont sacrifiés à un rêve commun. Dans certains couples, un des partenaires sacrifie presque tout ce à quoi il croyait tenir. Mais il ne s'agit pas toujours de la femme. Un tel sacrifice n'est pas déshonorant. C'est

l'amour. Si tu juges que l'homme en vaut la peine, ça marche. »

Elle resta un moment immobile à réfléchir. Soudain, Althéa se pencha en avant pour lui demander : « Tu crois que, si j'épousais Grag, je changerais d'avis ?

— Eh bien, il faudra forcément qu'un des deux change d'avis », répondit-elle avec philosophie.

*

Brashen risqua un autre coup d'œil dans le couloir. Où était passée la jeune fille ? Allait-elle le laisser ainsi planté jusqu'à ce que le coursier revienne avec sa mère ? Il n'aimait pas attendre. Il sourit jusqu'aux oreilles, la perspective de revoir Althéa lui réjouissait le cœur malgré la gravité des nouvelles dont il était le messenger. Il regrettait de n'avoir pas le moindre petit morceau de cindine pour se soutenir mais il avait laissé résolument sa provision à bord de la *Veille du Printemps*. Il savait qu'Althéa désapprouvait son petit vice. Elle ne devait pas croire qu'il était intoxiqué au point d'en avoir toujours sur lui. Pour elle, le défaut était déjà suffisamment grave. Eh bien, lui, il connaissait tous ses défauts à elle. La proximité l'avait forcé à les tolérer, au fil du temps. Et peu lui importaient les défauts. Il en était venu à l'aimer, et ce n'était pas pour avoir couché une fois avec elle. Cette nuit-là, il avait été obligé d'admettre ce qu'il ressentait déjà. Il l'avait vue tous les jours pendant des années. Ils avaient partagé repas et chopes dans nombre de ports, joué ensemble, réparé des voiles ensemble. Elle le traitait non comme le fils paria d'un Marchand mais comme un officier compétent, elle le respectait pour son savoir et son aptitude au commandement. Elle était une femme mais il pouvait parler avec elle d'autre chose que de sa robe ou de ses yeux. N'était-ce pas rare, cela ?

Il alla vers une fenêtre d'un pas nonchalant et jeta un coup d'œil dans l'allée. Un pas léger le fit se retourner. C'était Malta qui revenait. Un peu gâtée, s'il fallait en croire Althéa. Leurs regards se croisèrent et elle sourit avec gravité. Son attitude avait de nouveau changé. « J'ai envoyé un coursier, comme vous l'avez suggéré. Si vous voulez bien me suivre, je peux vous proposer une tasse de café et de la brioche. » La voix agréablement modulée était celle d'une jeune dame bien élevée qui l'accueillait chez elle. Ce qui rappela à Brashen les bonnes manières. « Merci, très volontiers. »

Elle fit un geste vers le couloir, et le surprit en lui prenant le bras. Elle lui arrivait à peine à l'épaule. Il percevait son parfum, à présent, une essence florale, de violette peut-être, qui se dégageait de ses cheveux. Elle lui lança une œillade à travers ses cils tandis qu'il l'escortait dans le corridor. Ce regard le fit revenir de sa première

impression. Par Sâ, que les enfants grandissent vite ! N'était-elle pas une compagne de jeu de Délo ? La dernière fois qu'il avait vu sa sœur cadette, elle était en pénitence pour avoir crotté son tablier. Voici des années qu'il n'avait pas posé les yeux sur elle. Une peine singulière l'envahit. Il avait perdu davantage qu'un foyer et la fortune quand son père l'avait renié.

Elle le conduisit dans le petit salon. Le service à café et la brioche étaient déjà disposés sur une table basse flanquée de deux fauteuils confortables. La fenêtre ouverte offrait une perspective sur le jardin. « J'espère que vous serez à l'aise ici pour attendre. J'ai préparé le café moi-même. J'espère qu'il n'est pas trop fort.

— Ce sera parfait, certainement », dit-il gauchement. Il se sentait doublement honteux. C'était ce qui l'avait retenue et, certes, la famille Vestrit traversait une période difficile si la jeune fille de la maison préparait elle-même le café et coupait le pain pour les visiteurs. « Vous connaissez ma sœur, n'est-ce pas ? demanda-t-il abruptement. Délo ?

— Bien sûr. Chère, charmante Délo. C'est ma meilleure amie. » Elle lui adressa de nouveau ce sourire. Elle lui fit signe de s'asseoir, s'installa dans le fauteuil en face de lui puis versa le café et lui servit une tranche de brioche au carvi.

« Cela fait des années que je n'ai pas vu Délo, se surprit-il à avouer.

— C'est vrai ? Quel dommage ! Elle a bien grandi, vous savez, dit-elle, puis elle ajouta avec un sourire un peu changé et sur un ton entendu : Je connais aussi votre frère. »

Brashen fronça les sourcils. « Cervin. Il va bien, j'imagine.

— Je crois. Du moins, il allait bien la dernière fois que je l'ai vu. » Elle poussa un petit soupir et détourna les yeux. « Je ne le vois pas souvent. »

S'était-elle entichée du jeune Cervin ? Brashen calcula rapidement l'âge de ses frère et sœur d'après le sien. Allons ! Cervin était sans doute en âge de courtoiser les jeunes filles. Pourtant, si Délo et Malta étaient du même âge, cette dernière paraissait plutôt jeune pour être courtisée. Il commençait à se sentir un peu mal à l'aise. Cette jolie charmeuse était-elle une fillette ou une femme ? Elle remua son café en s'arrangeant pour qu'il remarque la finesse de ses mains. Puis elle se pencha sur la petite table et lui proposa des épices pour son café. Mais ce n'était certainement pas délibérément qu'elle mettait ainsi en valeur sa poitrine. Il détourna le regard mais le parfum flottait toujours à ses narines.

Elle se recula dans le fauteuil, leva sa tasse, but une gorgée et repoussa une mèche de cheveux de son front lisse. « Vous connaissez ma tante Althéa, je crois ?

— Bien sûr, nous avons navigué ensemble... sur la *Vivacia*, pendant de nombreuses années.

— Bien sûr.

— Elle est bien rentrée à Terrilville ?

— Oh, oui. Il y a des semaines. Elle est revenue à bord de l'*Ophélie*. C'est la vivenef de la famille Tenira, vous savez. » Elle le regarda droit dans les yeux en ajoutant : « Grag Tenira est très épris d'elle. Cela a fait jaser tout Terrilville. Ils sont quelques-uns à s'étonner qu'une femme impétueuse comme ma tante donne son cœur à un jeune homme aussi sérieux. Ma grand-mère est ravie, bien sûr. Nous le sommes toutes. Nous avons presque perdu l'espoir qu'elle fasse un bon mariage et qu'elle s'installe. Vous voyez ce que je veux dire, certainement. » Elle laissa échapper un petit rire discret, sous-entendant qu'elle n'aurait pas fait ces confidences à n'importe qui. Elle l'observait avec une grande attention, comme pour s'assurer que les pointes acérées de ses paroles lui entraient bien dans le cœur et le déchiraient.

« Un bon mariage », répéta-t-il, tout engourdi. Il se surprit à hocher la tête comme un pantin. « Tenira. Grag Tenira. Oh, c'est sûr. Un bon parti. Un bon marin, aussi. » Il ajouta ces derniers mots davantage pour lui-même. Il ne voyait pas quelle autre qualité aurait pu attirer Althéa. Soit, il était beau, aussi. Brashen l'avait entendu dire. Il n'était pas déshérité, il n'avait pas de penchant à la cindine, lui. Penser à la drogue réveilla brusquement son envie, la cindine l'aurait détourné de cette sensation nouvelle et déplaisante. Il y avait peut-être un bout de chique dans sa poche de veste mais il ne pouvait tout de même pas se permettre d'en prendre devant cette enfant si bien élevée.

« ... encore de la brioche, Brashen ? »

Il n'entendit que les derniers mots. Il baissa les yeux sur son assiette intacte. « Non, non, merci beaucoup. Mais elle est très bonne. » Il s'empressa de mordre une bouchée. Dans sa bouche sèche, la mie avait goût de sciure. Il avala une gorgée de café puis se rendit compte qu'il mangeait comme un matelot à la coquerie.

Malta tendit le bras et lui effleura la main de ses petits doigts fins. « Vous semblez fatigué par votre voyage. J'étais si bouleversée tout à l'heure, quand je vous ai fait entrer... Je ne vous ai même pas remercié d'avoir fait tout ce chemin pour nous apporter des nouvelles du navire de mon père. Vous êtes venu de loin, n'est-ce pas ?

— Un bout de chemin », admit-il. Il se recula et se frotta les mains, comme pour calmer le picotement ressenti à son contact. Elle eut un sourire entendu puis se détourna. Une rougeur envahit ses joues. Elle était consciente, décidément, ce n'était pas la caresse insouciance d'une enfant. Il se sentit assiégré, troublé. Il fallait tenir

compte de trop de choses. Il saliva en songeant au morceau de cindine qui lui éclaircirait les idées. Il se força à prendre une autre bouchée de brioche.

« Vous savez, je vous regarde, et je me demande à quoi ressemblerait votre frère avec une moustache. La vôtre vous flatte. »

Brashen leva une main pour se lisser la moustache d'un air emprunté. Ses paroles étaient inconvenantes, inconvenante aussi la quasi-avidité avec laquelle elle suivait le mouvement de ses doigts. Brashen se leva. « Peut-être devrais-je repasser plus tard dans l'après-midi. Dites-leur, s'il vous plaît. J'aurais dû prévenir.

— Pas du tout. » Elle ne se leva pas pour l'accompagner à la porte, et ne montra pas qu'elle remarquait son désir de s'en aller. « J'ai déjà envoyé un coursier. Elles ne vont pas tarder à rentrer. Elles seront impatientes d'avoir des nouvelles de mon père et du navire.

— Certainement », convint Brashen avec raideur. Il n'arrivait pas à comprendre cette jeune dame. Elle le regardait ingénument. Peut-être ne s'agissait-il que d'une bévue naïve, enfantine ? Peut-être était-il resté trop longtemps en mer ? Il se rassit, le dos rigide, le chapeau sur les genoux. « Alors, je vais les attendre. Je vous ai dérangée, certainement. Je vous en prie, ne vous croyez pas obligée de rester avec moi. Je peux très bien attendre seul. »

Elle rit légèrement de sa maladresse. « Oh, là, là. Je vous ai mis mal à l'aise. Je suis absolument désolée. Je me suis montrée trop familière avec vous, sans doute. C'est seulement parce que vous étiez l'officier affectionné de grand-père, j'ai l'impression que vous faites presque partie de la famille. Et connaissant Cervin et Délo comme je les connais, j'ai naturellement voulu accueillir chaleureusement leur frère. » Elle baissa la voix de manière dramatique. « C'est terrible que vous ne soyez plus le bienvenu dans votre famille, je trouve. Je n'ai jamais vraiment compris ce qui s'était passé entre votre père et vous... » Elle laissa la phrase en suspens, comme pour appeler à la confiance.

Raconter sa vie, c'était bien la dernière chose dont il avait envie. Il ne se souvenait pas de s'être jamais trouvé dans une situation aussi embarrassante. Tantôt Malta semblait une enfant innocente qui faisait son possible pour accueillir convenablement un hôte en l'absence de ses aînées, tantôt c'était une tentatrice qui flirtait avec lui. Les nouvelles qu'il apportait étaient urgentes, et il désirait voir Althéa mais, plus il restait, plus il se sentait mal à l'aise. Il lui vint à l'esprit un peu tard qu'on pouvait juger la situation inconvenante. Il était, selon toute apparence, complètement seul avec une jeune fille de bonne famille. Il connaissait des pères et des frères qui s'étaient battus en duel pour moins que cela. Il se leva de nouveau. « Malheureusement, je dois m'en aller. J'ai d'autres affaires qui

m'attendent. Je reviendrai plus tard. Transmettez mes respects à votre famille, je vous prie. »

Malta ne fit pas mine de se lever. Mais il n'attendit pas. « Très heureux de vous avoir revue. » Il s'inclina et tourna les talons.

« Votre frère Cervin ne me considère pas comme une enfant », déclara-t-elle sur un ton de défi.

Il se retourna malgré lui. Toujours assise, elle avait rejeté la tête en arrière, dévoilant ainsi sa gorge blanche. Elle entortillait une mèche de cheveux autour de son doigt et souriait langoureusement. « Il est charmant, on dirait un petit chat. Vous, vous ressemblez plutôt à un tigre, je trouve. » Elle mit un doigt dans sa bouche et le mordilla pensivement. « Mais les animaux familiers sont parfois tellement ennuyeux ! »

Brashen s'aperçut alors que sous la chemise du pirate battait le cœur d'un fils de famille. Il était profondément choqué. Impossible de se méprendre sur l'intonation. La petite-fille du capitaine, sous le toit des Vestrit, essayait sur lui ses artifices de séductrice. C'était scandaleux.

« Vous devriez avoir honte », dit-il, franchement indigné. Il ne se retourna pas en l'entendant suffoquer et poursuivit son chemin jusqu'à la porte d'entrée. En l'ouvrant, il se retrouva nez à nez avec Ronica Vestrit et Keffria Havre, stupéfaites. « Oh, Sâ merci ! Vous voilà ! s'exclama-t-il, avant que Keffria ne demande : Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? » Elle jetait des regards éperdus autour d'elle, comme si elle cherchait des serviteurs qui auraient pu le prendre au collet.

« Brashen Trell, répondit-il vivement en s'inclinant très bas. J'apporte des nouvelles de la *Vivacia*. Des nouvelles urgentes et graves.

— Que se passe-t-il ? Est-il arrivé quelque chose à Kyle ? Et mon fils, Hiémain ? demanda aussitôt Keffria.

— Non, interrompit Ronica Vestrit d'un ton impérieux. Pas ici, entrez, allons nous asseoir. Viens, Keffria. Dans le cabinet de travail. »

Brashen s'écarta pour les laisser passer. Il parlait en les suivant. « Votre petite-fille Malta m'a fait entrer. Je pensais que le coursier qu'elle a envoyé vous avait préparées à ces nouvelles. » Il eut envie de demander si Althéa allait venir mais il tint sa langue.

« Nous n'avons pas vu de messenger, répondit Ronica sèchement. Mais je craignais bien que, tôt ou tard, on frappe à notre porte avec de mauvaises nouvelles. » Elle les fit entrer dans le cabinet et referma la porte. « Asseyez-vous, Trell. Que savez-vous ? Vous n'étiez pas sur la *Vivacia* puisque Kyle vous a remplacé par un de ses hommes. Alors, comment se fait-il que vous nous apportiez des nouvelles ? »

Devait-il lui dire toute la vérité ? Si elle avait été Althéa, s'ils avaient été tous deux attablés devant des chopes de bière, il lui aurait

tout dévoilé, et lui aurait permis de le juger. Le trafic avec les pirates était puni de pendaison. Il était indéniable qu'il s'en était rendu coupable. Il ne mentirait pas, il le tairait simplement.

« *Vivacia* a été capturée par des pirates. » Il jeta les mots comme on jette une ancre sans chaîne. Avant qu'elles aient pu se ressaisir et l'assaillir de questions, il ajouta : « Je n'en sais pas beaucoup plus. Elle a été vue au mouillage dans un port de pirates. J'ignore ce qu'il est advenu du capitaine et de l'équipage. Je suis désolé de vous apprendre cela, et encore plus désolé de vous dire que le pirate qui s'est emparé d'elle est un certain capitaine Kennit. Je ne sais pas pourquoi il s'en est pris à *Vivacia*. Il a la réputation d'être un champion ambitieux : il rêve d'unifier les Iles des Pirates pour en faire un royaume. C'est dans ce but qu'il pourchasse les transports d'esclaves. D'après les rumeurs, il tue tout l'équipage et libère les esclaves pour s'acquérir leur soutien et celui des autres pirates qui honnissent comme lui l'esclavage. » Il était à court de mots et de souffle. Tandis qu'il parlait, Keffria parut devenir toute molle, elle s'enfonçait de plus en plus dans son fauteuil comme si ces paroles lui retiraient la vie. Elle avait levé les mains pour se couvrir la bouche, retenant un gémissement d'horreur.

Au contraire, Ronica semblait pétrifiée. Son visage était figé dans un rictus de désespoir. Ses mains de vieille femme agrippaient le dossier d'une chaise comme les serres d'un oiseau son perchoir.

Au bout d'un long moment, elle poussa un soupir et déclara dans un murmure qui parut lui coûter : « Vous nous apportez une demande de rançon ? »

Il eut honte. La vieille dame avait l'esprit vif. Elle avait remarqué les accrocs de ses vêtements et deviné comment il gagnait sa vie. Elle croyait qu'il était l'intermédiaire de Kennit. Il brûlait de honte mais ne pouvait lui en vouloir. « Non, répondit-il simplement. Je n'en sais pas beaucoup plus que ce que je viens de vous dire, et il s'agit en grande partie de rumeurs et de ragots. » Il soupira. « Je pense qu'il n'y aura pas de demande de rançon. Ce capitaine Kennit a l'air enchanté de sa prise. A mon avis, il gardera au moins le navire. Mais je ne sais rien de ceux qui étaient à bord. Je suis désolé. »

Le silence retomba, glacé. Les nouvelles qu'il avait annoncées avaient changé le cours de leur vie. En quelques mots, il avait anéanti tous leurs espoirs. Le navire n'était pas seulement retardé. Son capitaine ne rentrerait pas chez lui, il ne leur rapporterait pas l'argent nécessaire au rétablissement de leur fortune. Au contraire, ce qui leur restait devait être sacrifié pour payer la rançon, si du moins elles avaient la chance de recevoir une demande de rançon. Les nouvelles dont il était le messenger avaient ruiné la famille Vestrit. Elles allaient le haïr. Il attendit que l'orage éclate.

Elles ne pleurèrent ni l'une ni l'autre. Elles ne crièrent pas, ne l'accusèrent pas de mensonge. Keffria enfouit le visage dans ses mains. « Hiémain, dit-elle très doucement, mon petit garçon. » Ronica vieillissait à vue d'œil, les épaules affaissées, les rides creusées. Elle avança à tâtons jusqu'à son fauteuil et s'assit, le regard fixe. Brashen se sentait écrasé par le poids de sa responsabilité. A quoi s'était-il donc attendu ? Il chercha à rappeler ses rêveries enfuies, où il avait imaginé Althéa, les yeux flamboyants de colère, se tournant vers lui comme vers un ami afin qu'il l'aide à sauver son navire. C'était la réalité. Il avait porté le coup de grâce à une famille qui, jadis, l'avait accueilli en ami.

Soudain, on entendit un cri rauque, un bruit sourd contre la porte qui s'ouvrit à la volée. Althéa entra en poussant une Malta échevelée qui se débattait. « Keffria ! Cette petite morveuse était encore en train d'écouter aux portes. J'en ai assez de son espionnage et de son indiscrétion. C'est indigne... Brashen ? Que faites-vous ici ? Que s'est-il passé, qu'y a-t-il ? » Althéa lâcha Malta si brusquement que celle-ci tomba assise par terre avec un bruit mat. Elle le considéra, les yeux écarquillés, bouche bée, le souffle coupé.

Il se leva, fit un pas vers elle et déclara précipitamment : « La *Vivacia* a été capturée par les pirates. Je l'ai vue ancrée dans le port d'une place forte pirate, arborant le pavillon du Corbeau. C'est Kennit. Vous le connaissez certainement de réputation. On dit qu'il tue l'équipage des transports d'esclaves qu'il capture. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. »

Le cri perçant que poussa Malta étouffa la réponse des autres. Elle reprit haleine, se releva et marcha sur Brashen, en agitant les poings comme une folle. « Non. C'est un mensonge, un mensonge ! Père a dit qu'il rentrerait, qu'il allait tout arranger ! Il va rentrer, nous rendre riches, il va chasser Althéa et forcer tout le monde à me traiter comme il faut ! Espèce de porc ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Mon père ne peut pas être mort, impossible ! »

Il la saisit par un poignet, puis par l'autre après qu'elle l'eut frappé deux fois. Mais elle lui donna des coups de pied dans les tibias. « Malta ! Arrête immédiatement ! ordonna Ronica alors que Keffria criait : Arrête, arrête. Cela ne résoudra rien ! »

Althéa fut plus directe. En une enjambée, elle fut sur Malta qu'elle saisit aux cheveux et tira violemment en arrière. La jeune fille poussa un cri de douleur. Brashen lui lâcha les poignets. Alors Althéa fit un geste qui le stupéfia : elle prit Malta dans ses bras et la serra très fort. « Arrête, arrête maintenant, murmura-t-elle d'une voix étranglée à la jeune fille qui se débattait. Cela ne sert à rien. Reprends-toi, il ne faut pas gaspiller nos forces à nous battre. Nous avons un ennemi commun, maintenant. Nous ne devons plus avoir qu'un seul but : les

sauver. Malta. Malta. Je sais que c'est terrible mais il faut faire face, au lieu de piquer des crises de nerfs. »

Malta se calma instantanément. Elle repoussa Althéa avec violence, s'écarta en titubant de sa tante et se tourna vers elle, accusatrice. « Tu es contente de ce qui arrive. Oui ! Tu te moques complètement de mon père, tu ne l'as jamais aimé. Tout ce que tu veux, c'est le bateau. Tu espères bien qu'il est mort, je le sais ! Tu me détestes. Ne fais pas semblant d'être mon amie. » Elle serra les dents et lui lança un regard furieux. Un silence absolu se fit dans la pièce.

Althéa dit d'une voix dure : « Non, je ne suis pas ton amie. » Elle repoussa ses cheveux décoiffés. « La plupart du temps, je ne t'aime pas du tout. Mais je suis ta tante. Le destin a fait de nous une famille et maintenant il fait aussi de nous des alliées. Malta, laisse tomber tes grands airs, tes chichis et tes bouderies. Concentre-toi sur ce problème. Comme nous toutes. Nous devons reprendre notre navire et porter secours aux membres d'équipage qui sont peut-être encore vivants. C'est la seule chose qui doit mobiliser notre énergie pour le moment. »

Malta la toisa d'un air soupçonneux. « Tu essaies de m'avoir. Tu veux le bateau pour toi toute seule.

— Je veux toujours commander le navire de la famille, convint Althéa. C'est vrai. Mais cette querelle devra attendre le retour de *Vivacia* à Terrilville. Pour le moment, c'est notre volonté commune. Il est rare que les femmes de cette famille soient d'accord. Alors, tant que c'est le cas, il faut que tu arrêtes de te conduire comme une gamine hystérique et sans cervelle. »

Le regard d'Althéa engloba sa mère et sa sœur. « Nous ne pouvons, ni les unes ni les autres, nous permettre de laisser libre cours à nos émotions maintenant. Nous n'avons qu'une seule chose à faire. Réunir l'argent de la rançon. Une forte rançon. Franchement, c'est notre meilleure chance de récupérer le navire et l'équipage sans dommages. » Elle secoua la tête. « J'ai du mal à avaler le fait qu'il faille racheter ce qui nous appartient mais c'est le moyen le plus réaliste. Si nous avons de la chance, il prendra notre argent et nous rendra notre bien. Mais Brashen a raison. J'ai entendu parler de ce capitaine Kennit. S'il a pourchassé la *Vivacia*, c'est qu'il a l'intention de la garder. Auquel cas, il nous reste à prier Sâ qu'il ait eu la sagesse, pour son équilibre à elle, d'épargner la vie des membres de la famille et de l'équipage. Alors, tu vois, Malta, j'ai des raisons d'espérer que ton père et ton frère soient sains et saufs », déclara-t-elle ironiquement avec une ombre de sourire douloureux. Elle poursuivit en baissant la voix : « Le Conseil des Marchands se réunit demain soir. Il est censé écouter la famille Tenira exposer ses doléances à propos des taxes du Gouverneur, de la présence des prétendus bateaux de

« patrouille » chalcédiens et des esclaves à Terrilville. J'ai promis à Grag d'être là pour soutenir son père. Mère, Keffria, vous devriez venir aussi. Rallier le plus grand nombre à notre cause. Il est temps que les Marchands ouvrent les yeux sur ce qui se passe. L'audace croissante des pirates et l'aggravation de la situation, tout cela participe au gâchis mis par le Gouverneur. Quand ce sera le moment d'intervenir, il faudra parler de la situation de la *Vivacia* et demander aux familles propriétaires d'une vivenef de nous soutenir si nous ne pouvons convaincre les autres. C'est un problème qui nous concerne tous. Au risque de provoquer Malta, j'ajouterai qu'il est directement lié à la question de l'esclavage. Si Kyle ne s'était pas servi de *Vivacia* pour transporter des esclaves, rien ne serait arrivé au navire. Il est bien connu que Kennit vise les transports d'esclaves. Il est aussi notoire, ajouta-t-elle en haussant légèrement le ton alors que Malta allait l'interrompre, que les activités des pirates ont amené ces forbans de Chalcédiens dans notre port. Si Terrilville décide de se défendre contre les pirates, peut-être pourrions-nous démontrer au Gouverneur que nous n'avons pas besoin de ses bateaux de patrouille et que nous n'avons pas l'intention de payer pour eux. » Elle se tourna et regarda par la fenêtre : l'après-midi touchait à sa fin. « Et si nous réussissons, peut-être pourrions-nous faire comprendre à Terrilville que nous n'avons pas du tout besoin du Gouverneur ni de Jamaillia. Que nous pouvons très bien nous débrouiller tout seuls. » Elle prononça ces dernières paroles d'une voix très douce mais qui résonna dans le silence de la pièce.

Elle soupira profondément et ses épaules s'affaissèrent. « J'ai faim. C'est bête, non ? Brashen m'apporte les pires nouvelles qui soient et, pourtant, j'ai faim.

— Quoi qu'il arrive, le corps cherche toujours à reprendre le dessus », déclara Ronica gravement, avec l'expérience d'une survivante. Elle alla d'un pas raide vers sa petite-fille et lui tendit la main. « Malta, Althéa a raison. Nous devons nous présenter unies, maintenant, mettre de côté tous nos griefs. » Elle leva les yeux et eut un sourire amer. « Par Sâ, ce qu'il faut pour que nous nous souvenions que nous formons une famille ! J'ai honte. » Elle reposa le regard sur sa petite-fille, la main toujours tendue. Lentement, Malta avança la sienne. Ronica la prit, plongea les yeux dans les yeux furieux de sa petite-fille. Puis elle l'étreignit sèchement. Malta répondit avec circonspection.

« Malta et papa ne sont plus méchants ? » demanda une voix enfantine. Toutes les têtes se tournèrent vers le garçonnet sur le seuil.

« Oh, Selden ! » s'écria Keffria d'un ton las et consterné. Elle se leva péniblement et s'approcha de son fils. Elle voulut l'embrasser mais il la repoussa avec raideur. « Maman, je ne suis pas un bébé ! »

cria-t-il, fâché. Son regard alla de sa mère à Brashen qu'il considéra gravement. Il pencha la tête. « Vous avez l'air d'un pirate, décréta-t-il.

— Vraiment ? » dit Brashen. Il s'accroupit pour se mettre au niveau du gamin. Il lui sourit et lui tendit la main. « Mais je ne suis pas un pirate. Je suis un honnête marin de Terrilville, qui a un peu la poisse. » L'espace d'un instant, il crut à ses propres paroles. Il put presque oublier le morceau de cindine qu'il avait tâté au fond de sa poche de veste.

RESPONSABILITÉS

Althéa le regardait s'en aller. Elle ne s'était pas jointe à sa mère pour le raccompagner à la porte. Elle s'était précipitée dans une chambre de bonne au dernier étage de la maison. Elle n'avait pas éclairé la pièce poussiéreuse et évitait même de trop se pencher par la fenêtre de peur que Brashen ne se retourne et la surprenne. Le clair de lune éteignait les couleurs voyantes de ses vêtements. Il marchait lentement, sans un regard en arrière, d'une démarche aussi chaloupée que s'il était sur un pont.

Heureusement qu'elle était entrée dans le cabinet en se battant avec Malta : personne n'avait prêté attention à ses joues rouges et à son souffle court. Brashen lui-même n'avait sans doute pas remarqué sa réaction de panique en le voyant. Devant l'expression accablée de Keffria et de sa mère, son cœur avait failli s'arrêter. Durant quelques terribles secondes, elle avait cru qu'il était venu voir sa mère pour tout avouer et proposer de réparer en l'épousant. Bien qu'ébranlée par les nouvelles, elle avait été secrètement soulagée de n'avoir pas à avouer publiquement ce qu'elle avait fait.

Ce qu'elle avait fait. Elle l'acceptait, maintenant. Les paroles d'Ambre l'avaient forcée à regarder les choses en face, voilà des semaines. Elle avait presque honte, à présent, d'avoir cherché à masquer la vérité sous des excuses. Ce qu'ils avaient fait, ils l'avaient fait ensemble. Si elle voulait se respecter en tant que femme et adulte, elle ne pouvait prétendre le contraire. Si elle avait prétendu le contraire, avait-elle conclu à juste titre, c'était parce qu'elle n'avait pas voulu qu'on la blâmât d'avoir agi de façon aussi irresponsable. S'il l'avait vraiment forcée à coucher avec lui, alors la souffrance qu'elle ressentait depuis aurait été légitime. Elle aurait pu être la femme flouée, l'innocente séduite, abandonnée par un marin sans cœur. Mais ces rôles leur faisaient injure à tous deux.

Elle avait été incapable de rencontrer son regard, ce soir, et incapable aussi de détacher ses yeux de lui. Il lui avait manqué. Les années de camaraderie à bord pesaient plus lourd que leur séparation

brutale. Elle lui avait jeté des coups d'œil furtifs, enregistrant son image en elle comme pour assouvir une sorte de faim. Les nouvelles consternantes dont il était porteur lui fendaient le cœur mais ses yeux l'avaient trahie : elle avait scruté l'éclat des prunelles sombres, suivi le mouvement des muscles qui saillaient sous la chemise de soie. Elle avait remarqué l'irritation due à la cindine au coin de sa bouche ; il n'avait donc pas renoncé à la drogue. Son accoutrement de flibustier l'avait horrifiée. Elle était blessée et déçue qu'il soit devenu pirate. Certes, ces vêtements lui allaient beaucoup mieux que la tenue sobre d'un fils de Marchand. Elle réprouvait tout en lui et, pourtant, en le voyant, elle avait senti son cœur s'emballer.

« Brashen », dit-elle dans le noir, d'une voix désespérée. Elle secoua la tête en le regardant s'éloigner. Elle avait des regrets. C'était tout. Elle regrettait que leur étreinte eût détruit leur agréable camaraderie. Elle regrettait de s'être laissée aller à cet acte inconvenant avec le partenaire qui ne convenait pas. Elle regrettait qu'il eût baissé les bras et ne fût pas devenu l'homme qu'imaginait son père, par manque de jugement et faiblesse de caractère. C'était tout. Des regrets.

Qu'est-ce qui l'avait ramené à Terrilville ? Il n'avait pas fait tout ce chemin simplement pour leur annoncer la capture de *Vivacia*. A la pensée de son navire, son cœur se serra davantage. Le laisser aux mains de Kyle avait déjà été suffisamment dur ; maintenant, il se trouvait aux mains d'un pirate capable de meurtre. La vivenef en serait marquée. C'était inévitable. Si elle récupérait jamais *Vivacia*, celle-ci serait très différente du navire ardent et fougueux qui avait quitté Terrilville, voilà plus d'un an.

« Aussi différente que je le suis moi-même, dit-elle à voix haute, dans la nuit. Aussi différente que lui. » Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il soit happé par les ténèbres.

*

Minuit était bien passé avant que Malta n'ait pu se glisser hors de la maison. Elles avaient dîné de restes à la cuisine comme des servantes. Brashen leur avait tenu compagnie. Quand Rache était rentrée de sa journée de congé en ville, la famille et Brashen avaient regagné le cabinet de travail de son grand-père pour poursuivre leur discussion. Même Selden était de la partie, au grand dam de Malta. Il n'avait fait que poser des questions stupides, ce qui n'aurait pas été si pénible si les autres ne s'étaient ingéniés à y répondre de façon compréhensible pour lui tout en répétant qu'il ne fallait pas l'effrayer. Il avait fini par s'endormir sur les pierres du foyer. Brashen avait proposé de le porter jusqu'à son lit, ce que sa mère avait accepté pour

ne pas réveiller ce petit microbe.

Malta resserra sa cape autour des épaules. C'était une belle nuit d'été mais la mante sombre lui servait de camouflage et la protégeait de la rosée. Ses mules et l'ourlet de sa robe étaient déjà trempés. Il faisait beaucoup plus noir dehors qu'elle ne s'y attendait. L'allée de gravier blanc qui menait au chêne et au belvédère reflétait la clarté de la lune et guidait ses pas. Par endroits, l'herbe débordait sur l'allée. Des feuilles humides, qu'on n'avait pas ramassées depuis l'automne dernier, collaient à ses semelles. Elle s'efforça de ne pas penser aux limaces et aux vers qu'elle écrasait en marchant.

Elle entendit un bruissement dans le taillis à sa droite et s'arrêta, le souffle coupé. Quelque chose filait entre les broussailles, elle s'immobilisa et tendit l'oreille. Il y avait longtemps de cela, on avait aperçu des félins de montagne aux environs de Terrilville. On disait qu'ils enlevaient le bétail, et même des enfants. Elle eut envie de battre en retraite dans la maison mais elle devait être courageuse. Il ne s'agissait pas d'une gaminerie, ni d'une mise à l'épreuve de sa volonté. Ce qu'elle faisait maintenant, elle le faisait par amour pour son père.

Elle était certaine qu'il comprendrait.

Elle avait trouvé très ironique que tante Althéa la suppliât de s'unir aux autres membres de la famille pour récupérer le bateau et ramener son père. Même sa grand-mère avait bien joué la comédie, avec son baiser visqueux. La vérité, c'était qu'elles ne croyaient pas que Malta puisse leur être d'aucune aide, sinon en se tenant tranquille. Mais c'était tout le contraire. Alors que Mère pleurait dans sa chambre et faisait des libations de vin chaud à Sâ, que tante Althéa et sa grand-mère étaient couchées sans dormir, en pensant à ce qu'on pourrait vendre pour se procurer de l'argent, Malta était la seule à agir. Elle était la seule à comprendre qu'elle pouvait rallier des soutiens. Sa résolution s'affermir. Elle ferait tout ce qu'il faudrait pour ramener son père sain et sauf à la maison. Et alors, elle veillerait à ce qu'il sache qui avait vraiment fait des sacrifices pour lui. Qui a dit que les femmes n'ont pas assez de courage et d'audace pour venir au secours de ceux qu'elles aiment ? Fortifiée par cette idée, elle reprit son chemin.

Une mystérieuse lueur à travers le treillage de roses la fit frissonner. Une douce lumière jaune clignotait et vacillait. L'espace d'une seconde, toutes les histoires terrifiantes qu'elle avait entendues sur le désert des Pluies lui revinrent. Reyn la faisait-il surveiller par quelqu'un – ou quelque chose –, qui croirait à la trahison ? Elle allait se retourner quand une brise légère lui apporta l'odeur d'une chandelle de cire et le parfum de jasmin que Délo avait adopté depuis peu. Elle se faufila jusqu'au chêne. Dans l'ombre épaisse, elle distingua la source de lumière. Une clarté jaune brillait doucement à travers les

lattes du vieux belvédère, découpant les feuilles du lierre qui tapissait la structure. L'endroit paraissait magique, romanesque, mystérieux.

Cervin l'attendait. Il avait allumé une bougie pour la guider. Le cœur de Malta bondit et se mit à battre plus fort. C'était parfait, une histoire sentimentale de ménestrel dont elle était l'héroïne, la belle jeune femme injustement traitée par le destin, par sa famille, le cœur brisé par la captivité de son père. Malgré la dureté dont les siens avaient fait preuve à son égard, elle serait celle qui consentirait l'ultime sacrifice pour les sauver tous. Cervin était le jeune homme venu la délivrer car son cœur viril brûlait d'amour pour elle. Il ne pouvait agir autrement. Elle s'immobilisa dans la clarté capricieuse de la lune, en savourant le côté dramatique de la situation.

Elle avança sans bruit jusqu'au rideau de feuilles. Deux silhouettes attendaient à l'intérieur. Délo était blottie dans un coin, enveloppée dans sa cape mais Cervin allait et venait. C'était ce mouvement qui faisait danser la lueur de la bougie. Il avait les mains vides. Elle se renfroigna. Voilà qui n'allait pas du tout ! Reyn lui aurait au moins apporté des fleurs. Mais peut-être Cervin avait-il un cadeau plus petit pour elle dans sa poche. Elle ne voulut pas se gâcher le moment.

Elle s'arrêta pour repousser son capuchon, secouer ses cheveux et les étaler soigneusement sur ses épaules. Elle se passa les dents sur les lèvres pour les rougir puis entra dans la flaque de lumière. Elle s'avancait, la démarche pleine de dignité, le visage grave. Cervin l'aperçut aussitôt. Elle fit halte, à demi dans l'ombre, tourna la tête vers la lumière caressante et ouvrit tout grand les yeux.

« Malta ! » chuchota-t-il d'une voix étouffée par l'émotion contenue. Il vint à sa rencontre. Il allait la soulever dans ses bras. Elle se prépara mais il s'arrêta devant elle, mit un genou en terre, baissa la tête. Elle ne voyait que ses boucles sombres. Il déclara d'une voix tendue : « Merci d'être venue. Quand minuit est passé, tu n'étais toujours pas là, et j'ai eu peur que... » Il étouffa un sanglot. « J'ai eu peur qu'il n'y ait plus d'espoir.

— Oh, Cervin », murmura-t-elle avec chagrin. Du coin de l'œil, elle vit que Délo s'était faufilée jusqu'à l'ouverture du belvédère et les observait. Elle en fut contrariée. La petite sœur qui les espionnait, ça gâchait tout ! Mais elle repoussa cette pensée. Ne fais pas attention à elle. Cela n'a pas d'importance. Délo ne pouvait rien dire sans s'attirer, elle aussi, de sérieux ennuis. Malta avança d'un pas vers Cervin. Elle posa ses mains blanches sur la tête brune et passa les doigts dans ses cheveux. Il retint son souffle. Elle lui releva le menton. « Comment as-tu pu croire que je ne viendrais pas ? » lui demanda-t-elle doucement. Elle soupira. « Quels que soient les malheurs qui m'assaillent, quel que soit le danger que je coure... je serais venue, tu aurais dû le savoir.

— J'ai osé espérer », avoua-t-il. Il leva les yeux vers elle et elle fut stupéfiée : il ressemblait beaucoup à Brashen et la comparaison n'était pas à son avantage. Elle l'avait cru viril et mûr. Mais maintenant, après avoir observé Brashen pendant toute la soirée, elle trouva que Cervin avait l'air d'un blanc-bec. Elle en fut contrariée. Sa conquête était moins glorieuse. Il lui prit les mains et se risqua à en baiser les paumes avant de les lâcher.

« Il ne faut pas, murmura-t-elle. Tu sais bien que je suis promise à un autre.

— Je ne le laisserai jamais te prendre à moi, jura-t-il.

— C'est trop tard, dit-elle en secouant la tête. Les nouvelles que ton frère nous a apportées ce soir me l'ont fait comprendre. » Elle détourna les yeux pour scruter la forêt obscure. « Je n'ai pas d'autre choix que de subir mon destin. La vie de mon père en dépend. »

Il se releva d'un bond. « Que dis-tu ? fit-il en laissant échapper un cri étouffé. Quelles nouvelles... ? Mon frère... ? La vie de ton père... je ne saisis pas. »

Elle déclara d'une voix remplie de vraies larmes : « Les pirates ont capturé notre navire. Brashen a eu la bonté de nous prévenir. Nous craignons que mon père et mon frère ne soient déjà morts mais, si ce n'est pas le cas, s'il reste la moindre chance... oh, Cervin, nous devons absolument réunir l'argent pour la rançon. Oui, mais comment ? C'est humiliant à reconnaître, mais tu es au courant de nos difficultés financières. Dès qu'on saura que notre bateau a été pris, nos créanciers vont fondre sur nous comme des requins. » Elle leva les mains à son visage. « Je ne sais pas comment on se nourrira, et encore moins comment on trouvera de quoi payer. J'ai peur qu'on me marie au plus vite au Marchand du désert des Pluies. J'ai beau en souffrir, je sais que c'est mon devoir. Reyn est généreux. Il m'aidera à secourir mon père. Et s'il faut pour cela que je l'épouse... cela m'est égal... tant pis. » Sa voix s'altéra en prononçant les derniers mots. Elle vacilla, réellement accablée par son cruel destin.

Il la prit dans ses bras. « Pauvre enfant courageuse. Peux-tu imaginer que je vais te laisser te marier sans amour, même pour le salut de ton père ?

— Nous n'avons pas le choix, murmura-t-elle contre sa poitrine. Je m'offrirai à Reyn. Il est riche et il peut m'aider. C'est ce à quoi je penserai quand... quand le moment sera venu... de le satisfaire. » Elle enfouit son visage dans la chemise de Cervin, comme honteuse d'aborder pareil sujet.

Il resserra son étreinte. « Jamais. Ce moment ne viendra jamais, assura-t-il en reprenant haleine. Je ne prétends pas être aussi riche qu'un habitant du désert des Pluies. Mais tout ce que je possède, tout ce que je posséderai jamais, je le mets à ta disposition. » Il l'écarta un

peu de lui pour scruter son visage. « Croyais-tu que je pourrais faire moins ? »

Elle haussa les épaules en signe d'impuissance. « Non, je ne croyais pas, avoua-t-elle. Ton père est le Marchand de la famille. Le pauvre Brashen est bien la preuve que c'est ton père qui commande. Je sais ce que ton cœur t'ordonne mais, en réalité... » Elle secoua tristement la tête. « ... tu n'as pas encore beaucoup de pouvoir.

— Pauvre Brashen ! dit-il en reniflant de mépris. Mon frère a causé son propre malheur. Ne le plains pas. Ce que tu dis, pour le reste, c'est vrai et je ne le nie pas. Je ne peux pas mettre toute la fortune des Trelle à ta disposition mais...

— Comme si je te le demandais ! Oh, Cervin, que dois-tu penser de moi ? Que je suis venue ce soir, en risquant ma réputation, pour te réclamer de l'argent ? » Elle se détourna dans un envol de cape qui révéla brièvement la chemise de nuit de coton blanc qu'elle portait dessous. Elle perçut le hoquet de surprise de Délo qui sortit précipitamment du belvédère pour se planter à côté de Malta.

« Tu es presque nue ! Malta, comment peux-tu ? »

Voilà. Si Cervin avait été assez bouché pour ne pas l'avoir remarqué, il savait maintenant. Elle se redressa avec dignité. « Je n'avais pas le choix. Je n'ai eu qu'une occasion de sortir et je l'ai saisie. Je ne le regrette pas. Cervin a été assez élégant pour ne pas y prêter attention et me faire honte. Mais je n'ai pas décidé de venir ainsi. Tu ne comprends pas que la vie de mon père est en jeu, Délo ? L'heure est exceptionnelle et les règles ordinaires ne s'appliquent pas. » Elle posa les mains sur son cœur d'un air implorant.

Elle observa du coin de l'œil la réaction de Cervin. Il la contemplait avec une admiration horrifiée. Il promenait le regard sur son corps, comme s'il avait pu voir à travers sa cape. « Délo, dit-il brusquement, cela n'a pas d'importance. Ne fais pas l'enfant. Je t'en prie, laisse-moi parler avec Malta tranquillement.

— Cervin ! » protesta Délo, outrée.

Il l'avait fâchée en la traitant d'enfant. Malta n'avait pas besoin de cela. Une Délo furieuse pouvait bavarder. Elle tendit vers son amie une main languide. « Je sais que tu ne cherches qu'à me protéger. Et je t'aime pour cela. Néanmoins, je suis certaine que ton frère ne me fera jamais de mal. » Elle croisa le regard de Délo. « Tu vois, je lis dans ton cœur, et j'en apprends beaucoup sur lui. Vous êtes des gens d'honneur. Je n'ai pas peur d'être seule avec lui. »

Les yeux brillants, Délo s'éloigna. « Oh, Malta, tu vois tant de choses ! » Manifestement émue, elle regagna le belvédère. Malta regarda Cervin. Elle resserra sa cape autour d'elle pour se couvrir, parfaitement consciente qu'ainsi elle soulignait la finesse de sa taille et la rondeur de ses hanches. Puis elle lui adressa un sourire timide.

« Cervin, fit-elle en soupirant. J'ai honte de te parler si franchement mais j'y suis forcée par la nécessité. Je ne te demande pas de me donner tout ce que tu as ni tout ce que tu posséderas plus tard. Mais ce que tu peux me proposer, discrètement et sans que cela te gêne, je l'accepterai volontiers. Le plus important pour moi serait que nos familles joignent leurs forces. Demain soir, il y a une réunion du Conseil des Marchands. J'y serai. Viens, je t'en prie. Si tu peux convaincre ton père d'y assister et de parler en notre faveur, cela nous aiderait beaucoup. La perte de notre navire et de mon père ne concerne pas seulement ma famille. Elle affecte tous les Marchands. Si ces coupe-jarrets de pirates ne craignent pas de capturer une vivenef, que ne prendront-ils pas ? S'ils ne craignent pas de retenir prisonniers un Marchand et son fils, qui est en sécurité ? » Malta s'exaltait, animée d'une juste colère. Elle saisit les mains de Cervin avec impétuosité. « Si ta famille pouvait se joindre à la mienne dans ce combat... » Et ici, elle baissa la voix. « ... alors peut-être ma grand-mère changera-t-elle d'avis au sujet de Reyn. Peut-être comprendra-t-elle qu'il y a... de meilleurs partis. » Elle desserra son étreinte, le cœur battant, et une chaleur inconnue l'envahit. Il allait la prendre dans ses bras, l'embrasser, et ce serait comme la fin d'une chanson de ménestrel. Elle attendit le contact de ses lèvres, qui l'emporterait comme une feuille au vent. Elle ferma à demi les paupières.

Mais il tomba à genoux devant elle. « Je viendrai au Conseil demain soir. Je parlerai à mon père et je le persuaderai de vous soutenir, affirma-t-il avec un regard d'adoration. Tu verras. Je prouverai, à toi et aux tiens, que je suis digne de toi. »

Elle mit un certain temps à trouver une réponse adéquate. Elle avait été tellement sûre qu'il allait l'embrasser. Où avait-elle échoué ? « Je n'ai jamais douté de ton mérite », dit-elle enfin d'une voix tremblante, avec le goût de la déception dans la bouche.

Il se releva lentement. Il la regarda, les yeux brillants. « Je me montrerai digne de ta confiance », promit-il.

Elle attendit, croyant qu'il allait brusquement l'enlacer et l'embrasser avec ardeur. Elle se sentait frissonner d'impatience. Elle lui lança un regard plein d'audace, brûlant de passion, s'humecta les lèvres, les entrouvrit de manière provocante en avançant le menton.

« A demain, Malta Havre, conclut-il avec ferveur. Et tu verras que je sais tenir ma parole. »

Puis, comme s'il lui disait au revoir après un thé l'après-midi, il s'inclina avec gravité et se tourna vers sa sœur. « Viens, Délo. Je te ramène à la maison. » Il se drapa dans sa cape, pivota sur ses talons et s'éloigna à grands pas dans la nuit.

« Adieu, Malta ! soupira Délo, puis elle agita les doigts vers son amie. Je vais demander à ma mère d'assister aussi au Conseil. Peut-

être pourrions-nous nous asseoir à côté l'une de l'autre. A bientôt, alors. » Elle fit demi-tour et s'en alla en toute hâte. « Cervin ! Attends-moi ! »

Malta resta plantée là, un petit moment, incrédule. Qu'avait-elle fait qui n'allait pas ? Pas de gage d'affection, pas de baiser passionné... il n'avait même pas demandé la permission de la raccompagner chez elle. Elle lança un regard désapprobateur dans leur direction. C'est alors que, subitement, elle comprit son erreur. Ce n'était pas sa faute à elle, mais celle de Cervin. Elle secoua la tête. Il n'était pas assez viril pour combler ses espérances.

Elle se mit en chemin dans l'obscurité pour retourner à la maison. Elle déplissa volontairement le front : pas question de se retrouver un jour avec les rides de sa mère. Brashen lui avait fait froncer les sourcils. Au début, il s'était montré si grossier avec elle mais, quand elle lui avait proposé du café et qu'elle avait un peu flirté, il avait fini par réagir. Il était à parier que, s'il s'était trouvé au belvédère cette nuit, il l'aurait embrassée, lui, et pour de bon. Un frisson lui parcourut l'échine. Ce n'était pas qu'il lui plût. Il avait l'air beaucoup trop brutal avec sa longue moustache et ses soieries de pirate. Il empestait encore le bateau et ses mains étaient couturées et calleuses. Non, elle ne se sentait pas attirée par lui. Mais les regards en biais qu'il coulait vers tante Althéa avaient éveillé sa curiosité. Il l'observait comme un chat affamé guette un oiseau. Althéa évitait son regard. Même quand elle s'adressait à lui, elle s'arrangeait pour regarder par la fenêtre, remuer une tasse de tisane ou se ronger les ongles. Attitude qui l'avait bouleversé. De temps à autre, il lui parlait directement. A un moment, elle s'était même assise par terre à côté de Selden et lui avait pris la main comme si le petit garçon avait pu la protéger des yeux avides de Brashen.

Si sa mère ou sa grand-mère n'avaient rien remarqué, en revanche Malta, elle, avait tout vu. Elle avait la ferme intention de percer à jour ce qu'il y avait entre eux. Elle découvrirait comment Althéa s'y prenait au juste pour qu'un homme la regarde de cette manière. Que devrait-elle dire pour que Cervin la dévisage, elle, avec autant de chaleur ? Elle secoua la tête. Non. Pas Cervin. La comparaison avec son frère aîné lui avait ouvert les yeux. Il était encore un enfant, il n'avait aucun pouvoir, et son regard était dénué de passion. Il n'était qu'une piètre prise, qu'elle devait rejeter à l'eau. Même Reyn était plus ardent. Il lui apportait toujours des cadeaux. Elle avait atteint la porte de la cuisine qu'elle ouvrit. Après tout, si elle se servait du coffre à rêves cette nuit ?

Brashen se leva de table. Il n'avait pas touché à la bière qu'il avait commandée. Alors qu'il quittait la taverne, il surprit le geste furtif d'un client qui s'appropriait sa chope. Il sourit amèrement. Bel endroit qu'il avait choisi ! Idéal pour un homme qui ne savait rien garder.

Dehors, c'était une nouvelle nuit de Terrilville qui s'effilochait. Il se trouvait dans le quartier le plus mal famé de la ville, où les bouges du port partageaient une rue avec les entrepôts, les bordels ou les hôtels borgnes. Il savait qu'il devait rentrer à bord de la *Veille du Printemps*. Finney l'attendait. Mais il n'avait rien à lui dire et il lui vint tout à coup à l'esprit qu'il n'y retournerait sans doute jamais. Il était peu probable que Finney vînt le chercher à Terrilville. Il était temps de couper les amarres avec ce genre d'activité. Evidemment, cela impliquait que le bout de cindine, dans sa poche, serait son dernier. Il s'arrêta net et le chercha en tâtonnant. Il était plus petit qu'il n'aurait cru. En avait-il déjà pris un morceau ? Possible. Sans regret, il le fourra sous sa lèvre et reprit son chemin dans la rue obscure. Il y avait un an de cela, Althéa et lui avaient arpenté ensemble une rue de Terrilville. Laisse tomber ! Peu de chances que ça se reproduise. Maintenant, elle se promène au bras de Grag Tenira.

Bon. S'il ne retournait pas à bord de la *Veille du Printemps*, où allait-il ? Ses pieds connaissaient déjà la réponse. Ils le portaient en dehors de la ville, loin des lumières, sur la longue plage déserte où le *Parangon* abandonné gisait dans le sable. Brashen eut un sourire sarcastique. Il y avait des choses qui ne changeaient jamais. Il était de retour à Terrilville, sans un sou vaillant, et son seul ami était un navire abandonné. Ils avaient beaucoup de choses en commun, tous les deux : ils étaient des parias.

Tout était paisible sous le ciel étoilé. Les vagues murmuraient et se taisaient tour à tour le long de la grève. Il y avait juste assez de brise pour l'empêcher de transpirer tandis qu'il foulait le sable mou. C'eût été une nuit exquise s'il avait eu une seule raison de se sentir bien.

Mais, en l'occurrence, le vent agitait le vide en lui et la clarté des étoiles était froide. La cindine lui avait redonné de l'énergie mais à quoi bon ? Elle n'avait eu pour effet que de le réveiller complètement, il était dans un état vigile et se sentait troublé. Malta, par exemple. A quel jeu, par la barbe de Sâ, s'était-elle livrée avec lui ? Il ignorait s'il devait se sentir importuné, ridiculisé ou flatté par l'attention qu'elle lui avait portée. Il ne savait que penser d'elle, femme ou enfant ? Au retour de sa mère, elle s'était transformée en jeune dame pleine de retenue, excepté quelques remarques acérées de temps à autre, lancées avec une telle innocence qu'elles paraissaient involontaires. Malgré ses manières apparemment décentes dès l'arrivée de ses aînées, elle l'avait

observé durant la soirée, il avait surpris ses regards curieux qui allaient d'Althéa à lui. Des regards dénués de bonté.

Il tâchait de se persuader que c'était à cause d'elle si Althéa avait évité de le regarder. Elle ne voulait pas que sa nièce devine ce qu'il s'était passé entre eux. Trois enjambées lui suffirent pour admettre tristement qu'elle ne lui avait pas manifesté la moindre chaleur ni le moindre intérêt. Elle avait été courtoise, tout comme Keffria. Ni plus ni moins. Comme il convenait à la fille d'Ephron Vestrit, elle avait été gracieuse, hospitalière, même pour le messager de mauvaises nouvelles. Elle n'avait manqué qu'une seule fois à la politesse, quand Ronica lui avait proposé de dormir sous leur toit. Keffria avait insisté pour qu'il accepte, arguant de l'heure tardive et de sa fatigue. Althéa, de son côté, avait gardé le silence. Ce qui avait emporté la décision de Brashen. Il était parti.

Althéa était ravissante. Oh, elle n'avait pas le genre de séduction de sa sœur ni le charme de Malta : leur beauté à toutes deux était soignée, apprêtée. Un peu de rouge, un soupçon de poudre, une coiffure compliquée et une toilette recherchée, tout était calculé pour les mettre en valeur. Althéa était rentrée de la ville, les sandales poussiéreuses, les cheveux frisstant de sueur sur son front et sa nuque. Ses joues brûlaient de la chaleur de l'été et l'animation du marché brillait dans ses yeux. Sa jupe et son corsage étaient simples, choisis pour la liberté de mouvement qu'ils permettaient plutôt que pour la finesse de leur étoffe. Même quand elle s'était battue avec Malta en entrant dans le cabinet de travail, elle l'avait impressionné par sa vitalité. Elle n'était plus le petit mousse du *Moissonneur*, ni même la fille du capitaine de la *Vivacia*. Le séjour à Terrilville avait profité à son teint et à ses cheveux. Sa tenue était plus féminine, moins utilitaire. Elle avait l'allure d'une fille de Marchand.

En conséquence, inaccessible.

Beaucoup de « et si ? » lui vinrent à l'esprit. S'il avait été l'héritier de la fortune des Trel et du statut de Marchand ? S'il avait suivi les conseils du capitaine Vestrit et économisé de l'argent ? Si Althéa avait hérité du navire et l'avait gardé, lui, comme second ? Tant de si, mais il n'avait pas plus d'espoir de la conquérir que de rentrer en possession de ses biens. Donc, à jeter, avec tous ses avenir mis au rebut. Continue à marcher dans la nuit déserte.

Avec les restes fibreux de la cindine, il cracha son amertume. La silhouette sombre du *Parangon* se découpait sur le dais brillant du ciel étoilé. Il perçut la vague odeur de fumée d'un feu quelque part. En approchant, il se mit à siffler. Il savait que *Parangon* n'aimait pas être surpris. Il l'interpella gaiement : « *Parangon* ! Personne ne t'a encore transformé en petit bois ?

— Qui va là ? » Dans l'obscurité, la voix froide le fit s'arrêter

net.

« *Parangon* ? interrogea Brashen, déconcerté.

— Non. *Parangon*, c'est moi. Si je ne me trompe, tu es Brashen, répondit la vivenef sur le ton de la plaisanterie, en ajoutant à l'intention d'un tiers : Il n'est pas dangereux, Ambre. Tu peux lâcher ton bâton. »

Brashen scruta les ténèbres. Une mince silhouette se dressait entre lui et le navire, sur le qui-vive. Elle se déplaça et il entendit le bruit du bâton qu'elle appuya à un rocher. Ambre ? La fabricante de perles ? Elle s'assit, sur un banc ou des pierres empilées. Il se risqua à approcher. « Salut.

— Salut, répondit-elle d'une voix prudente mais amicale.

— Brashen, je voudrais te présenter mon amie Ambre. Ambre, voici Brashen Trell. Tu le connais un peu. Tu as fait le ménage après lui quand tu t'es installée ici. » La voix de *Parangon* trahissait une excitation enfantine. Il était ravi de la rencontre, apparemment. Il taquinait Brashen sur le ton hâbleur d'un adolescent.

« Installée ici ? se surprit-il à demander.

— Oh, oui. Ambre habite à bord, maintenant. » Un instant d'hésitation. « Oh, tu venais certainement pour dormir, non ? Eh bien, ce n'est pas la place qui manque, tu sais. Elle n'a pris que la chambre du capitaine, et elle a entreposé quelques affaires dans ma cale. Ambre ? Cela ne te dérange pas, hein ? Brashen vient toujours dormir ici quand il n'a pas d'autre endroit où loger, et quand il n'a plus d'argent. »

Le silence dura un peu plus longtemps que ne l'exigeait la politesse. Brashen perçut un soupçon d'embarras dans la voix d'Ambre quand elle répondit : « Tu es ton maître, *Parangon*. Je n'ai pas mon mot à dire sur les gens que tu reçois à bord.

— Oui, hein ? Eh bien, si je suis mon maître, pourquoi es-tu si résolue à m'acheter ? » Maintenant, c'était elle qu'il taquinait, s'esclaffant comme un gamin à sa propre plaisanterie.

Brashen n'en goûta guère le sel. Que fabriquait-elle avec la vivenef ? « Personne ne peut acheter une vivenef, *Parangon*, corrigea-t-il doucement. La vivenef fait partie de la famille du Marchand. Tu ne peux pas naviguer sans un membre de la famille à ton bord, expliqua-t-il, et il ajouta plus bas : Déjà, ce n'est pas tellement bon pour toi d'être ici tout seul.

— Je ne suis plus tout seul, protesta la figure de proue. Ambre vient presque chaque nuit dormir à bord. Et tous les dix jours, elle prend un congé et vient passer l'après-midi avec moi. Si elle m'achète, elle ne naviguera pas. Elle va me renflouer et puis créer des sortes de jardins là-bas et...

— *Parangon* ! interrompit Brashen presque sévèrement. Tu

appartiens aux Ludchance. Ils ne peuvent pas te vendre et Ambre ne peut pas t'acheter. Pas plus que tu n'es un pot de fleurs géant pour qu'on t'enguirlande de vignes. Ce serait méchant de te faire croire des choses pareilles. » Et il décocha un regard noir à la frêle silhouette assise en silence dans l'ombre.

Ambre se releva en ondoyant. Elle marcha sur lui, en carrant les épaules, comme un homme s'apprêtant à défier un adversaire au combat. Sa voix était tendue mais égale quand elle déclara : « Si ce que vous prétendez est vrai, alors la cruauté vient d'abord des Ludchance. Ils l'ont laissé moisir ici et broyer du noir, pendant toutes ces années. Maintenant que les temps changent et que, apparemment, tout s'achète à Terrilville, ils considèrent les offres des Nouveaux Marchands. Ils ne feront pas de *Parangon* un pot de fleurs géant, non. Ils vont le débiter et le vendre en petits morceaux pour fabriquer des colifichets et des bibelots. »

Brashen fut frappé d'horreur. Machinalement, il tendit la main vers la coque argentée du navire, en un geste apaisant. « Cela ne se peut, affirma-t-il d'une voix étranglée. Tous les Marchands se soulèveront en armes pour empêcher une chose pareille. »

Ambre secoua la tête. « Vous êtes parti depuis longtemps, Brashen Trell. » Elle se tourna et donna des coups de pied dans le sable. Des étincelles jaillirent des braises mourantes d'un feu de camp. Elle se pencha et, après un moment, de petites flammes s'épanouirent. Brashen la regardait en silence ranimer le feu avec des brindilles et des bouts de bois. « Asseyez-vous », lui proposa-t-elle d'une voix lasse. Puis sur un ton conciliant elle ajouta : « Tout ceci a mal commencé. En fait, j'attendais votre retour avec impatience. J'espérais que vous m'aideriez avec Althéa. Elle a convenu à contrecœur que ce serait la meilleure solution pour *Parangon* si j'en faisais l'acquisition. Si vous joignez votre voix à la sienne, peut-être pourrions-nous tous les trois faire entendre raison aux Ludchance. » Elle leva les yeux vers Brashen qui la scrutait d'un regard désapprobateur. « Vous aimeriez une tasse de tisane ? »

Il se baissa, tout raide, pour se percher sur un gros bout de bois de flottage. Il s'appliqua à garder une voix neutre. « Il m'est difficile de croire qu'Althéa puisse jamais souscrire à la vente d'une vivenef.

— Je n'ai fait que lui exposer les faits et elle a été d'accord. » A la lueur du feu, elle roula des yeux vers *Parangon*. Son petit mouvement de tête indiquait clairement qu'elle ne voulait pas discuter davantage en présence du navire. Bien que dévoré de curiosité, Brashen dut admettre qu'elle était sage. Ce soir, *Parangon* était d'humeur joyeuse. Inutile de réveiller son côté querelleur. Pour le moment, le mieux était de les amadouer tous les deux et de recueillir le plus d'informations possible.

« Alors, je sais que *Parangon* est heureux de vous voir et voudra tout savoir de vos aventures. Depuis combien de temps êtes-vous à Terrilville ? poursuivit Ambre d'une voix naturelle.

— Nous avons mouillé aujourd'hui même », répondit-il. Un silence suivit ces paroles. L'étrangeté de la situation lui apparut soudain. Ambre menait la conversation comme une maîtresse de maison donnant une réception.

« Et vous allez rester longtemps ?

— Je n'en sais rien. Je suis revenu dire à Althéa que j'avais vu *Vivacia*. Les pirates l'ont capturée. Je ne sais pas si Kyle et Hiémain sont en vie. Je ne sais pas non plus quel a été le sort de l'équipage. » Les mots s'étaient échappés malgré lui, il n'avait pas réfléchi à l'opportunité de ses propos.

« Althéa est au courant ? Comment a-t-elle réagi ? demanda Ambre d'une voix où perçait une inquiétude sincère.

— Elle est anéantie, bien sûr. Demain, elle va se rendre au Conseil pour solliciter le secours des Marchands. Le pire, c'est que Kennit ne réclamera probablement pas de rançon. Il veut conserver le navire. A supposer que Hiémain et Kyle soient toujours vivants, il sera sans doute obligé de les garder aussi, s'il veut préserver l'équilibre du navire...

— Les pirates. » N'eût été la terreur que sa voix trahissait, le ton semblait rêveur. « Je les connais, les pirates. Ils tuent et tuent et tuent encore sur les ponts. Le sang s'infiltre, toujours plus profondément jusqu'à ce que le bois soit tellement saturé de vies que tu ne peux même plus distinguer la tienne. Puis ils te coupent le visage, ouvrent les robinets de noyage et tu coules. Le pire, c'est qu'ils te laissent en vie. » La voix se brisa, comme si *Parangon* muait, avant de retomber dans le silence.

Brashen croisa le regard d'Ambre, dont les yeux étincelaient d'horreur muette. Ils se levèrent et tendirent tous deux le bras vers le navire. La voix, profonde et rauque, arrêta leur geste. « Ne me touchez pas ! » C'était un ordre affolé. « Allez-vous-en, vermine, traîtres ! Vauriens, ordures, fumier ! Vous n'avez pas d'âme, sinon comment auriez-vous pu me faire subir ça ! » Il tournait la tête dans tous les sens, aveuglément, et brandissait ses grands poings pour se défendre. « Retirez-moi vos souvenirs. Je ne veux pas de vos vies. Vous me noyez. Vous cherchez à me faire oublier qui je suis... qui j'étais. Mais non ! » rugit-il, plein de défi. Puis il se mit à rire, d'un rire dément, suivi d'un chapelet d'obscénités.

« Ce n'est pas à nous qu'il s'adresse », dit Ambre à voix basse, mais Brashen n'en était pas si sûr. Pas plus qu'elle, il n'essaya de toucher le navire. Mais elle lui prit le bras et l'entraîna le long de la plage dans l'obscurité. Les malédictions et imprécations enragées de

Parangon continuaient de leur parvenir. Quand ils furent loin de la lueur du feu, elle s'arrêta et se tourna vers lui. Elle chuchota : « Il a l'ouïe exceptionnellement fine. Il vaut mieux le laisser seul quand il est dans cet état. Si on tente de le ramener à la raison, cela ne fait qu'empirer les choses. » Elle haussa les épaules en signe d'impuissance. « Il doit se ressaisir de lui-même.

— Je sais.

— Je sais que vous savez. Vous comprenez bien, je crois, qu'il ne peut pas en supporter davantage. A chaque minute, il redoute qu'on vienne le prendre. Il ne peut même pas dormir pour oublier. Presque chaque jour, maintenant, il se réfugie dans sa folie. J'essaye de lui éviter tout souci mais il n'est pas bête. Il sait que sa vie est menacée et qu'il ne peut pas grand-chose pour se défendre. » Même dans le noir, Brashen percevait l'intensité de son regard. « Il faut que vous nous aidiez.

— Mais je ne peux rien faire. Je ne sais pas ce que *Parangon* ou Althéa vous ont dit sur moi, si vous croyez que j'ai une quelconque influence. Mais ce n'est pas vrai. Bien au contraire. Si je prête mon soutien à une cause, alors les gens bien de Terrilville s'y opposeront vertueusement. Je suis un paria, comme ce bateau. Votre cause aboutira plus certainement sans moi, déplora-t-il en secouant la tête. Non que je croie, d'ailleurs, qu'elle puisse aboutir.

— Alors, il faudrait tout simplement que je renonce ? demanda-t-elle avec douceur. Que je le laisse s'enfoncer toujours plus dans la folie jusqu'à ce que les Nouveaux Marchands viennent le remorquer pour le débiter en morceaux ? Que nous dirons-nous l'un à l'autre, après, Brashen ? Que nous ne pouvions rien faire, que nous ne croyions pas cela possible ? Cela fera-t-il de nous des innocents ?

— Innocents ? » Qu'on insinue qu'il était responsable de ce gâchis le rendit furieux. « Je n'ai rien fait de mal, je n'ai aucune mauvaise intention, je suis innocent !

— La moitié du mal en ce monde s'accomplit sans que les honnêtes gens interviennent : ils ne font rien de mal. Il ne suffit pas de s'abstenir de faire le mal, Trell. On doit s'efforcer de faire le bien, même quand on ne croit pas au succès.

— Même quand c'est stupide ? répliqua-t-il, sarcastique.

— Surtout dans ce cas-là, répondit-elle doucement. C'est comme ça, Trell. On se brise le cœur contre ce monde impitoyable. On se jette à corps perdu du côté du bien sans demander le prix à payer. C'est comme ça qu'on y arrive.

— Qu'on arrive à quoi ? lança-t-il, en colère pour de bon, à présent. A se faire tuer ? Pour le plaisir d'être un héros ?

— Peut-être, concéda-t-elle. Peut-être, en effet. Mais alors on se rachète pour de bon. En devenant un héros. » Elle inclina la tête et le

jaugea du regard. « Ne me dites pas que vous n'avez jamais eu envie de devenir un héros.

— Non, je n'ai jamais voulu devenir un héros », fit-il sur un ton de défi. *Parangon* continuait ses imprécations. On aurait dit qu'il était ivre et qu'il délirait. Brashen tourna la tête pour contempler le navire. La lueur jaune du feu dansait sur sa figure mutilée par la hache. Qu'attendait-elle de lui, cette femme ? Il ne pouvait rien faire pour venir en aide au bateau, ni à qui que ce soit. « Je n'ai jamais voulu qu'une seule chose : vivre ma vie. Et sacrénom ! On ne peut pas dire que je me débrouille très bien. »

Elle rit tout bas. « C'est seulement parce que vous vous en écartez. Que vous lui tournez le dos. Et que vous l'évitez, ajouta-t-elle en secouant la tête. Trell, Trell. Ouvrez les yeux. Ce terrible gâchis, c'est votre vie. Inutile d'attendre qu'elle s'améliore. Arrêtez de tergiverser et vivez-la. » Elle se remit à rire. Sa voix, son regard semblaient venir de loin. « Tout le monde croit que le courage, c'est affronter la mort sans flancher. Mais tout le monde, ou presque, est capable de cela. Tout le monde, ou presque, est capable de se retenir de crier, le temps de mourir. Le vrai courage, c'est affronter la vie sans flancher. Je ne parle pas des moments où le chemin du bien est rude mais aboutit à la gloire. Je parle de l'ennui, des complications, des inconvénients qu'il y a à faire le bien. » Elle inclina la tête et le scruta. « Je pense que vous en êtes capable, Trell.

— Arrêtez de m'appeler comme ça », siffla-t-il. L'appeler par son nom de famille, c'était verser du sel sur sa blessure. Elle lui prit brusquement le poignet. « Non, c'est vous qui allez arrêter. Arrêtez de penser que vous êtes un fils déshérité. Vous n'êtes pas ce qu'il espérait, cela ne veut pas dire que vous n'êtes rien. Ni que vous êtes parfait. Arrêtez de vous servir de vos erreurs comme prétexte pour échouer complètement. »

Il se dégagea d'une secousse. « Qui êtes-vous, pour me parler ainsi ? Qui êtes-vous, pour en savoir autant ? » A son grand dépit, il finit par deviner la source de ses renseignements : Althéa avait parlé de lui. Que lui avait-elle raconté ? Il la regarda et comprit. Althéa lui avait tout dit. Tout. Il se tourna et s'éloigna rapidement. Il aurait souhaité que les ténèbres l'engloutissent complètement.

« Brashen ? Brashen ! »

Il poursuivit sa marche.

« Où allez-vous, Trell ? » C'était un cri rauque, dans l'obscurité. « Jusqu'où irez-vous pour vous fuir ? »

Il l'ignorait. Il ne pouvait répondre.

Les mules étaient trempées. Malta les jeta dans un coin de son placard et prit une robe chaude. Malgré la douceur de la saison, cette sortie nocturne l'avait gelée. Elle s'empara du coffre à rêves. Elle prit la poudre grise qu'elle avait dissimulée dans un sachet d'herbes contre le mal de tête. Un frisson d'excitation la parcourut quand elle ouvrit le sachet orné de dentelle. Elle le versa dans le coffre à rêves qu'elle secoua prudemment. Une fine poussière de rêve miroita, en suspension dans l'air. Malta éternua bruyamment et referma vivement le couvercle. Elle éprouva une sensation bizarre dans la gorge, une sorte d'engourdissement et de chaleur. « Secouez-la bien, attendez, puis ouvrez-la près de votre lit. » Elle se répéta les instructions. En se dirigeant vers le lit, elle secoua la boîte. Elle tira les draps, grimpa sur le matelas, souleva le couvercle. Elle souffla sa bougie, s'allongea sur les oreillers, ferma les yeux et attendit.

Attendit.

L'impatience la trahissait. Elle ne pouvait s'endormir. Elle gardait résolument les yeux fermés et s'exhortait au sommeil. En vain. Alors, elle se concentra sur Reyn. Elle le trouvait beaucoup plus séduisant, après l'attitude décevante de Cervin. Quand celui-ci l'avait prise dans ses bras, il lui avait paru chétif ; il n'avait pas la large poitrine de Reyn. Elle réfléchit. Lui, il n'aurait certainement pas laissé passer l'occasion de voler un baiser. Son cœur se mit à battre plus fort.

Reyn provoquait en elle une tempête d'émotions contradictoires. Par les cadeaux qu'il lui faisait, par l'attention qu'il lui prodiguait, elle se sentait importante. Sa fortune était attirante, surtout après une année entière de restrictions. Parfois, peu lui importaient son visage voilé et ses mains gantées. Elle pouvait imaginer que, sous ces voiles, se dissimulait un beau jeune homme. Lorsqu'il l'avait guidée avec tant de grâce dans des pas de danse compliqués, elle avait senti dans son contact force et agilité. De temps à autre, seulement, elle se demandait si le voile ne cachait pas un visage verruqueux et difforme.

Quand ils étaient séparés, elle était assaillie de doutes. La sympathie que lui témoignaient ses amis était encore pire. Ils étaient sûrs et certains qu'il était un monstre. La plupart du temps, Malta soupçonnait qu'ils étaient jaloux des cadeaux et des attentions dont il la comblait. Peut-être souhaitaient-ils qu'il fût laid, par envie. Oh, elle ne savait pas ce qu'elle éprouvait, elle ne savait que croire. Et elle ne s'endormait pas. Elle avait gaspillé la poudre de rêves. Tout allait de travers. Elle se retournait dans son lit, le corps et l'esprit agités de désirs qu'elle comprenait à peine. Oh, si son père était revenu, il aurait tout arrangé !

« *Je veux sortir, pourquoi ne m'aides-tu pas ?* »

— Je ne peux pas. Je t'en prie. Comprends que je ne peux pas, et arrête de me supplier. »

Le dragon emprisonné se montra méprisant. « *Tu ne veux pas. Tu pourrais mais tu ne veux pas. Il ne faudrait que la lumière du soleil. Ouvre les volets et laisse entrer la lumière. Je m'occuperai du reste.* »

— Je te l'ai dit. La salle dans laquelle tu te trouves est enterrée. Jadis, j'en suis sûr, il y avait de grandes fenêtres et des volets. Mais tout est enfoui, à présent. La terre te recouvre, et les arbres y poussent. Tu te trouves sous une colline boisée.

— *Si tu étais vraiment mon ami, comme tu le prétends, tu creuserais et tu me libérerais. Je t'en prie. Il faut que je sois libre. Pas seulement pour moi, mais pour tous mes semblables.* »

Reyn remua dans son lit, en chiffonnant les draps. Il ne se sentait pas complètement endormi, il ne rêvait pas ; mais il n'était pas éveillé non plus. La vision du dragon était devenue un tourment presque quotidien. Quand il dormait, le dragon le regardait, regardait en lui et à travers lui, avec d'immenses yeux cuivrés aussi larges que des roues de voiture. Il roulait des yeux, et les couleurs dansaient autour des vastes pupilles ovales. Il ne pouvait détourner le regard, il ne pouvait se libérer du rêve ni se réveiller. Le dragon était emprisonné dans son cocon de bois-sorcier et lui était emprisonné dans le dragon.

« Tu ne comprends pas, gémit-il dans son sommeil. Les volets sont enterrés, le dôme est enterré. Le soleil ne brillera plus jamais dans cette salle.

— *Alors, ouvre les portes et sors-moi de là. Place des rouleaux, s'il le faut, et prends des chevaux pour tirer. Sors-moi de là, peu m'importe comment. Expose-moi seulement au soleil.* »

Impossible de lui faire comprendre. « Je ne peux pas. Tu es trop grand pour qu'un homme seul puisse te bouger, et personne ne veut m'aider. Même si j'avais beaucoup d'ouvriers et des chevaux, cela ne servirait à rien. Cette porte ne s'ouvrira plus jamais. Personne ne sait comment elle s'ouvrirait à l'origine. D'ailleurs, elle est enterrée. Il faudrait que des dizaines d'hommes travaillent pendant des mois pour creuser et enlever la terre. Même ainsi, je doute qu'on puisse jamais ouvrir cette porte. La structure est lézardée et fragile. Si on retire la porte, je crois que le dôme cédera tout entier. Tu seras enseveli encore plus profondément.

— *Cela m'est égal ! Prends le risque, ouvre la porte. Je pourrais t'aider à trouver un moyen.* » Puis la voix se fit enjôleuse. « *Je pourrais te révéler tous les secrets de la cité. Tu n'auras qu'à me promettre d'ouvrir la porte.* »

Sa tête remua sur les oreillers humides de sueur. « Non. Tu me noierais de souvenirs. Cela ne nous avancerait à rien. Pour mon peuple, c'est la folie. Ne me tente pas.

— *Alors, attaque-toi à la porte. Avec des haches et des marteaux, elle devrait céder. Tant pis si elle doit tomber sur moi. Même si j'en meurs, je serai plus libre que maintenant. Reyn, Reyn, pourquoi ne me délivres-tu pas ? Si tu étais vraiment mon ami, tu me délivreras. »*

Il se tordit de douleur en entendant ces paroles de détresse. « Je suis ton ami. Ton ami. Je désire de toutes mes forces te délivrer mais je ne peux pas le faire seul. Je dois d'abord rallier les autres à ma cause. Alors on trouvera un moyen. Sois patient. Je t'en supplie. Sois patient.

— *La faim ne connaît pas la patience. La folie ne connaît pas la patience. Elles sont inexorables. Reyn, Reyn, pourquoi ne puis-je te faire comprendre les conséquences de ta cruauté ? Tu es en train de nous détruire tous, à jamais. Laisse-moi sortir ! Laisse-moi sortir !*

— Je ne peux pas ! » rugit-il. Il ouvrit les yeux dans sa chambre obscure. Il s'assit dans son lit en haletant comme un lutteur. Il était entortillé dans les draps humides de sueur qui l'entravaient comme un linceul. Il se dégagea et fit quelques pas, nu au milieu de la pièce. L'air de la nuit qui pénétrait par la fenêtre ouverte rafraîchissait son corps brûlant. Il passa la main dans ses cheveux épais et bouclés, les redressa pour les laisser sécher.

Il gratta la nouvelle excroissance apparue dans son cuir chevelu puis laissa retomber les mains. Il alla jusqu'à la fenêtre et contempla la vue.

La colonie de Trois-Noues était suspendue dans les arbres le long des berges du fleuve du désert des Pluies. D'un angle de sa maison, il pouvait voir le fleuve impétueux. De l'autre côté, à travers les arbres, il apercevait l'ancienne cité. Quelques lumières y brillaient encore. Le travail d'excavation et d'exploration ne cessait jamais. Quand on travaillait au plus profond des salles ensevelies, peu importait qu'il fût jour ou nuit. Au cœur de la colline, régnaient d'éternelles ténèbres. Comme il faisait toujours noir à l'intérieur du cercueil de bois-sorcier, dans la salle du Coq Couronné.

Il envisagea une fois de plus de parler à sa mère de ses cauchemars mais il prévoyait sa réaction. Elle donnerait l'ordre qu'on débite le dernier fût de bois-sorcier. On ferait tomber sur les dalles de pierre froides l'immense corps mou, le précieux « fût » de bois-sorcier serait réduit en planches et en madriers pour construire un navire. C'était la seule matière découverte par les gens du désert des Pluies qui paraissait inaltérable à l'acidité des eaux du fleuve. Même les arbres et les buissons sur les berges ne résistaient que si leur écorce était intacte. A la moindre entaille, le fleuve commençait à les

dévoré.

Quant aux échassiers argentés qui nichaient dans les bas-fonds, ils avaient des plaies noueuses aux pattes. Seul le bois-sorcier paraissait offrir une protection contre les eaux laiteuses du fleuve du désert des Pluies. Et la famille Khuprus possédait le dernier et le plus grand fût.

S'il ne tenait qu'à lui, il trouverait le moyen de l'exposer au soleil, pour voir ce qu'il en sortirait. Le fût serait certainement détruit. Une vieille tapisserie moisie paraissait illustrer ce genre d'éclosion. Une créature molle et blanche pointait la tête parmi des débris détrempés de bois-sorcier. Elle en serrait des fragments dans ses mâchoires, comme si elle dévorait les restes de sa prison. Ses yeux étaient fous, et les êtres humanoïdes qui assistaient à sa naissance semblaient frappés d'effroi sacré. Parfois, en regardant la tapisserie, Reyn se disait que son idée était pure folie. Pourquoi prendre le risque de libérer une créature aussi redoutable ?

Mais elle était la dernière de son espèce. Le dernier véritable dragon.

Il retourna se coucher. Il s'allongea en cherchant une pensée qui lui permettrait de se reposer sans dormir. S'il s'endormait, le rêve du dragon s'emparerait de lui et l'affaiblirait, une fois de plus. Il songea à Malta avec lassitude. Parfois, quand il songeait à elle, il éprouvait plaisir et impatience. Elle était si ravissante, si ardente, si fraîche. L'entêtement dont elle faisait preuve, il le voyait comme une force qui n'avait pas encore trouvé à se réaliser. Il savait ce que sa famille pensait d'elle, non sans raison. Elle était têtue, égoïste et très gâtée. Elle était le genre de femme à se défendre farouchement, à poursuivre obstinément son but. S'il pouvait s'acquérir sa loyauté, elle serait parfaite. Comme sa mère, elle protégerait et guiderait leurs enfants, pour eux elle tiendrait d'une main ferme la fortune et le pouvoir, longtemps après que Reyn serait mort. On dirait certainement que sa femme se montrait brutale et sans scrupules en défendant sa famille. Mais on le dirait avec envie.

S'il pouvait la gagner à sa cause. C'était là que le bât blessait. En quittant Terrilville, il avait été persuadé de sa victoire. Mais elle n'avait pas utilisé le coffre à rêves pour le contacter. Il n'avait reçu qu'un billet poli depuis qu'il était parti. C'était tout. Il se retourna, désolé, et ferma les yeux. Il sombra peu à peu dans le sommeil et dans le rêve.

« Reyn, Reyn, il faut que tu m'aides.

— Je ne peux pas », gémit-il.

L'obscurité se dissipa et Malta s'avança vers lui. Elle était d'une beauté éthérée. Sa chemise de nuit blanche se gonflait d'un vent surnaturel. Ses cheveux bruns flottaient dans la nuit et ses yeux

étaient empreints de mystère. Elle marchait seule dans le noir complet. Il savait ce que cela signifiait. Elle était venue le chercher. Elle n'avait pas inventé de décor, elle n'avait pas créé d'images. Elle s'était allongée pour rêver, en ne pensant qu'à lui.

« Reyn ? répéta-t-elle. Où es-tu ? J'ai besoin de toi. »

Il se ressaisit, puis pénétra dans le rêve. « Je suis là », dit-il doucement, pour éviter de la faire sursauter. Elle se tourna vers lui et le considéra des pieds à la tête. « Tu n'avais pas ton voile, la dernière fois », protesta-t-elle. Il sourit. Il avait choisi une image réaliste de lui-même, vêtu sobrement, voilé et ganté. Il devina que la chemise de nuit qu'elle portait était son vêtement dans la réalité. Il se rappela qu'elle était très jeune. Il ne profiterait pas d'elle. Peut-être ne comprenait-elle pas parfaitement le pouvoir du coffre à rêves. « La dernière fois, tu as apporté beaucoup d'idées dans notre rêve. Moi aussi. Nous les avons laissées se mélanger et avons vécu la suite. Ce soir, nous n'apportons que nous-mêmes. Et ce que nous désirons. »

Il balaya l'obscurité d'un geste large. Un paysage se déploya dans son sillage. C'était l'une de ses tapisseries préférées. Des arbres noirs, dénudés, offraient des fruits ronds d'un jaune étincelant. Un sentier d'argent serpentait entre les arbres puis s'échappait vers une forteresse, au loin. Le sol de la forêt était tapissé de mousse épaisse. Un renard, avec un lapin dans la gueule, les observait dans des ronciers. Un couple, trop grand pour être réellement humain, lui les cheveux cuivrés, elle dorés, se tenait au dernier plan, étroitement enlacé contre un tronc noir. Reyn les avait imaginés figés dans le temps mais la femme soupira tout à coup et tourna la tête pour recevoir le baiser de l'homme. Il sourit. Elle apprenait si vite à jouer, cette Malta.

Ou bien ignorait-elle qu'elle était à l'origine de ce baiser ? Elle détourna les yeux du couple passionné, s'approcha de quelques pas et baissa la voix, comme si elle avait peur de déranger les fantômes. « Reyn, j'ai besoin de toi. »

Il avait cru que cette supplique était l'ombre de son rêve précédent sur le dragon. « Que se passe-t-il ? »

Elle regarda par-dessus son épaule le couple amoureux. La main de l'homme remontait lentement jusqu'au décolleté de la femme. Malta s'arracha à cette vision. Il sentit qu'elle se concentrait sur lui. « Tout va aussi mal que possible. Les pirates ont capturé le navire de notre famille. Le capitaine qui s'est emparé du bateau a la réputation de tuer tout l'équipage de ses prises. Si mon père est encore en vie, nous espérons une demande de rançon. Mais nous n'avons pas assez d'argent. Si nos créanciers découvrent que nous avons perdu notre vivenerf, ils refuseront de nous prêter davantage. Il est même plus probable qu'ils se dépêcheront de réclamer leur dû. » Malgré elle, ses

yeux revinrent errer sur le couple. Leur jeu amoureux était devenu plus intime, ce qui sembla la distraire et l'agiter.

En se félicitant de sa maîtrise de soi, Reyn lui prit la main. Il la conduisit lentement sur un autre sentier qui l'éloignait du couple amoureux. « Que veux-tu que je fasse ?

— Embrasse-moi. »

C'était un ordre. Les mots ne venaient pas de Malta. Ils provenaient d'un autre couple, sous un autre arbre. Le jeune homme étreignait les épaules de sa compagne d'un geste dominateur. Il baissa les yeux sur son visage fier. Elle lui lança un regard de dédain glacial, mais il se pencha sur ses lèvres. Malgré lui, Reyn se sentit troublé. La femme se débattit un peu puis serra la nuque de son compagnon pour l'embrasser plus étroitement. Reyn détourna la tête, gêné par la vigueur du geste. Il tira Malta par la main et ils continuèrent à marcher.

« Que peux-tu faire ? » demanda Malta.

Il réfléchit. Ce n'était pas le genre de conversation qu'on avait d'ordinaire dans les rêves partagés. « Ta mère devrait écrire à la mienne ; ce sont elles qui doivent en discuter, pas nous. »

Comment sa mère réagirait-elle ? En venant lui demander de l'aide, Malta paraissait avoir oublié que c'étaient les Khuprus qui détenaient maintenant la reconnaissance de dette. Non seulement ils faisaient partie de ces créanciers que Malta redoutait mais le navire piraté garantissait la créance. La situation était embrouillée. La magie des vivenefs devait être jalousement protégée, l'acquéreur devait garantir que le navire ne tomberait jamais entre des mains étrangères. Quand il avait persuadé sa mère de racheter la dette des Vestrit, celle-ci avait escompté qu'à long terme le navire serait donné en cadeau de noces à la famille Vestrit. Il avait espéré que ses enfants finiraient par en hériter. La perte définitive du navire représentait pour n'importe qui un rude coup. Sa mère serait certainement poussée à agir, mais de quelle façon ? Il ne s'était jamais intéressé aux affaires financières de la famille. C'étaient sa mère, son frère aîné et son beau-père qui s'en occupaient. Lui, il était l'explorateur, l'érudit. Il prospectait les découvertes que les autres transformaient en argent. Ce qu'ils faisaient de cet argent ne le concernait pas. Maintenant, il se demandait s'il n'aurait pas son mot à dire.

Malta fut outrée. « Reyn, il s'agit de mon père. Je ne peux pas attendre que ma mère parle à la tienne. Si on doit le sauver, c'est maintenant. »

Il prit la mesure de son impuissance. « Malta, je n'ai pas le pouvoir de t'aider directement. Je suis le cadet, j'ai un frère et une sœur aînés. »

Elle tapa du pied, furieuse. « Je ne te crois pas. Si tu m'aimes

un tant soit peu, tu m'aideras. »

Elle ressemble au dragon, pensa-t-il, soudain désorienté.

L'idée était dangereuse à concevoir dans le décor du coffre à rêves. La terre se mit tout à coup à trembler sous leurs pieds. Suivit une deuxième secousse, plus forte que la première. Malta se cramponna à un arbre pour ne pas tomber. « Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle.

— Un tremblement de terre », répondit-il calmement. Ils étaient chose fréquente à Trois-Noues. La cité suspendue se balançait avec les arbres dans lesquels elle se nichait et ne subissait pas grand dommage. En revanche, les secousses provoquaient d'importants dégâts aux travaux d'excavation. S'agissait-il d'un véritable tremblement de terre qui s'insinuait dans le rêve ou d'un imaginaire ?

« Je sais ce que c'est qu'un tremblement de terre, répliqua Malta qui semblait agacée. Les Rivages Maudits y sont continuellement exposés. Je parlais de ce bruit.

— Un bruit ? répéta-t-il, mal à l'aise.

— Comme un frottement, un grattement. Tu n'entends pas ? »

Il l'entendait constamment. En état de veille, dans son sommeil, le bruit des griffes du dragon qui labouraient sa tombe le hantait. « Tu l'entends, toi aussi ? » Il était stupéfié. Il avait appris à ne plus prêter attention à ce bruit, qu'on lui disait n'exister que dans son imagination.

Avant qu'il pût répondre, tout commença à changer. La forêt se para de couleurs vives, nouvelles. Une intense odeur de fruits mûrs flotta dans la brise tiède. Sous leurs pieds, la mousse était plus sèche tandis que le sentier scintillait au soleil. Le bleu du ciel s'approfondit. Ce n'était plus la tapisserie du souvenir de Reyn. Quelqu'un d'autre complétait la vision du coffre à rêves et il ne croyait pas qu'il s'agit de Malta.

Il en fut convaincu lorsqu'il vit s'amonceler à l'horizon les nuages orageux. Le vent qui se levait faisait tomber, comme des pierres, les fruits mûrs des arbres. L'un d'eux s'écrasa aux pieds de Malta, et son nectar exhala une lourde odeur de déliquescence.

« Malta, nous devrions nous séparer, maintenant. Dis à ta mère que... »

Au-dessus de leurs têtes un éclair déchira le ciel, suivi aussitôt d'un coup de tonnerre. Reyn sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et perçut une odeur singulière dans l'air. Muette, Malta s'accroupit et pointa le doigt vers le ciel. Le vent agitant sauvagement sa chevelure et plaquait sa chemise de nuit sur son corps.

Un dragon planait au-dessus des arbres. Le battement puissant de ses ailes aiguillonnait les vents. Même la lumière voilée ne ternissait pas sa splendeur. Il était iridescent. Les couleurs ruisselaient

sur son corps argenté et sur ses ailes. Ses yeux étaient cuivrés. « J'ai le pouvoir », déclara-t-il. Sa voix fendit le ciel. La branche d'un arbre tout proche craqua et s'abattit lourdement. « Libère-moi et je t'aiderai. Je te le promets. » Ses ailes l'emportèrent haut dans le ciel où il décrivit avec lenteur un cercle éblouissant. Sa longue queue de serpent fouettait l'air.

La pluie se mit soudain à tomber à torrents. Malta se précipita dans les bras de Reyn et s'abrita, tremblante, sous son manteau. Il l'enlaça. Même dans l'ombre planante du dragon, il eut conscience de la tiédeur de sa peau à travers la chemise trempée. De sous la cape, Malta plissa les yeux vers la créature. « Qui es-tu ? s'écria-t-elle d'une voix forte. Que veux-tu ? »

Le dragon rejeta la tête en arrière et rugit de rire. Il passa près d'eux d'un vol majestueux et remonta dans le ciel. « Qui je suis ? Me crois-tu assez stupide pour te faire cadeau de mon nom ?

Non, tu ne me domineras pas ainsi. Quant à ce que je veux... un marché. Ma liberté, en échange de ce navire dont tu as parlé et, si ton père est encore vivant, de sa vie. Qu'en dis-tu ? C'est simple, non ? Une vie pour une vie. »

Malta regarda Reyn. « Il est réel ? Il peut nous aider ? »

Reyn leva les yeux vers le dragon. Il battait lourdement des ailes en s'élevant dans le ciel déchiré par l'orage. Il montait toujours, diminuant avec la distance. Il brillait comme une étoile sur les nuages gris fer. « Il est réel. Mais il ne peut pas nous aider.

— Et pourquoi pas ? Il est immense ! Il vole. Ne pourrait-il simplement aller à l'endroit où se trouve le navire et...

— Et quoi ? Le détruire pour tuer les pirates ? Ce serait possible si tu pensais qu'il serait sage d'agir ainsi. Ce serait possible s'il était vraiment libre. Mais il ne l'est pas. Il se montre à nous dans ce rêve comme il s' imagine qu'il pourrait être.

— Comment est-il en réalité ? »

Reyn comprit brusquement qu'il avait effleuré un sujet dangereux. « Il est prisonnier, loin sous la terre, où personne ne peut le libérer. » Il lui prit le bras et l'entraîna dans le sentier où il avait fait naître une solide maisonnette. Il ouvrit la porte et Malta se précipita à l'intérieur avec gratitude. Il la suivit et referma derrière eux. Un petit feu illuminait la pièce toute simple. Malta rassembla ses cheveux et les essora. Elle se tourna vers lui, encore étincelante de gouttes de pluie. La lueur des flammes dansait dans ses yeux.

« Comment est-il prisonnier ? interrogea-t-elle. Que faudrait-il faire pour le délivrer ? »

Il décida de lui en dire juste assez pour rester honnête. « Il y a longtemps, il s'est passé quelque chose. Nous ne savons pas exactement quoi. Une cité entière a été profondément ensevelie sous

la terre. C'était il y a si longtemps que les arbres ont pris racine au-dessus. Le dragon se trouve dans une salle au cœur de la cité ensevelie. Il n'y a aucun moyen de le délivrer », déclara-t-il sur un ton sans réplique. Malta, butée, ne parut pas convaincue. Il secoua la tête. « Ce n'est pas ce rêve-là que j'imaginais partager avec toi.

— On ne peut pas le sortir de là ? Comment se fait-il qu'il soit encore vivant s'il est enterré si profondément ? le questionna-t-elle, les yeux plissés. Comment sais-tu qu'il se trouve là ? Reyn, tu me caches quelque chose. »

Il se redressa et tint bon. « Malta, il y a beaucoup de choses que je ne peux pas te confier. Je ne te demanderais pas de trahir les secrets des Marchands de Terrilville. Tu dois me faire confiance et croire que je t'ai dit tout ce que je pouvais décemment te révéler. » Il croisa les bras.

Elle le dévisagea un moment puis baissa les yeux. Elle déclara enfin, sur un ton assourdi : « Ne m'en veux pas. Je ne me suis pas rendu compte de ce que je te demandais. » Puis elle ajouta d'une voix de gorge : « J'attends avec impatience le jour où nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre. »

Une bourrasque de vent secoua les murs de la maisonnette. Reyn soupçonna que c'était le dragon qui volait au-dessus d'eux. « Délivre-moi ! » Son appel sauvage leur parvint du haut du ciel. « Délivre-moi ! »

Les yeux de Malta s'élargirent. Une seconde vague fouetta la cabane, agita les volets, et la jeune fille se jeta dans les bras de Reyn. Il la tint serrée et la sentit trembler. Elle lui arrivait au menton. Il caressa ses cheveux humides. Elle leva le visage et il plongea dans son regard sans fond. « Ce n'est qu'un rêve, affirma-t-il. Rien ne peut te faire de mal ici. Rien n'est vraiment réel.

— Cela paraît très réel, murmura-t-elle, et il sentit sur ses joues la chaleur de son haleine.

— Vraiment ? demanda-t-il, étonné.

— Oui. »

Doucement, il approcha les lèvres. Elle n'évita pas son baiser. Le voile fin entre leurs bouches était rêche sans être désagréable. Elle l'enlaça maladroitement.

La douceur de ce baiser persista tandis que le pouvoir du coffre à rêves déclinait et que Reyn glissait dans un sommeil ordinaire. « Viens me voir. » Les mots de Malta lui parvinrent vaguement. « Viens me voir à la pleine lune.

— Je ne peux pas ! s'écria-t-il, craignant qu'elle n'entende plus. Malta, je ne peux pas ! »

Il s'éveilla en prononçant ces mots. L'avait-elle perçu ? Il ferma les yeux et essaya de replonger dans le sommeil et le rêve partagé.

« Malta ? Je ne peux pas venir te voir. Je ne peux pas.

— *C'est ce que tu dis à toutes les créatures féminines ?* » Quelque part, un rire retentit, malicieux. Les griffes se rétractèrent, sans force, sur le bois-sorcier dur comme fer. « *Ne te tracasse pas, Reyn. Tu ne peux pas aller la voir. Mais moi, si.* »

ABANDONNÉ

La lune brillait claire dans le ciel et la marée était haute lorsque Kennit décida qu'il était temps pour lui de tenir sa promesse. Il avait fallu manœuvrer avec prudence mais tout était en place, tout était prêt. A quoi bon perdre du temps ? Il balança sa jambe par-dessus la couchette et s'assit, en grimaçant quand une Etta ensommeillée leva la tête des oreillers. Il ne voulait être dérangé par personne ce soir. « Rendors-toi, ordonna-t-il. Si j'ai besoin de toi, je te le dirai. »

Nullement offusquée, elle lui adressa un regard tendre et somnolent puis referma les paupières. La placidité avec laquelle elle acceptait son indépendance était presque déconcertante.

Enfin, elle se décidait à comprendre qu'il n'avait pas besoin d'être aidé pour tout ! Elle avait été exaspérante de bonne volonté durant ces semaines de convalescence. Plusieurs fois, il avait dû hurler avant qu'elle ne battît en retraite et le laissât se débrouiller tout seul.

Il tendit le bras vers le pilon et appliqua son moignon dans la concavité ménagée à l'extrémité. Le harnais de cuir qui l'assujettissait à son corps le gênait encore mais il commençait à s'y habituer. Enfiler ses culottes sur la jambe de bois présentait une difficulté supplémentaire. Il se renfrogna. Il faudrait qu'Etta trouve un moyen plus commode. Il lui en parlerait dans la matinée. A la ceinture il n'arborait plus qu'une longue dague dans sa gaine. Porter l'épée, c'était faire preuve d'une inutile vanité pour un homme qui tenait en équilibre sur une seule jambe. Il enfila sa botte, saisit la béquille appuyée contre la couchette, et traversa la pièce d'un pas lourd. En vacillant dangereusement, il boutonna une chemise puis passa un gilet. Un manteau de drap fin vint compléter le tout. Il ajouta un mouchoir propre et les objets usuels qu'il gardait dans sa poche. Il releva son col et aplanit ses manchettes. Puis, glissant la béquille fermement sous son bras, il quitta la cabine en refermant doucement la porte derrière lui.

Tout était paisible sur le vaisseau au mouillage. Le bâtiment

était mieux entretenu depuis qu'à Partage on avait réduit l'équipage. La plupart des esclaves avaient quitté volontiers le navire surpeuplé. Certains avaient souhaité rester. Kennit les avait triés sur le volet. Les uns n'étaient pas des marins compétents, les autres étaient trop hargneux. Ceux qui portaient de multiples tatouages sur la figure n'étaient pas tous des esprits libres qui refusaient de courber l'échiné. D'autres étaient simplement trop stupides pour apprendre et accomplir leurs tâches avec bonne volonté. Leurs maîtres s'en étaient séparés et Kennit n'en voulait pas davantage. Une dizaine d'esclaves affranchis, sous l'influence de Sâ'Adar, avaient insisté pour demeurer à bord. Kennit y avait consenti de bonne grâce. Unique concession qu'il avait faite à leur prétention au navire. Ils persistaient très probablement à espérer davantage. Ils seraient très probablement déçus. S'il en avait gardé trois à bord, il avait ses raisons. Ce soir, ils feraient son affaire.

Il découvrit Cheville penchée sur la lisse avant. Non loin d'elle, étendu de tout son long, Hiémain dormait du sommeil profond de l'épuisement. Kennit s'accorda un petit sourire. Brig avait pris sa requête au pied de la lettre : il devait occuper le garçon pendant quelques jours. La fille se retourna au tapement de la jambe de bois sur le pont. De ses grands yeux sombres, Cheville le regarda approcher avec appréhension. Elle était moins craintive qu'au début. Quelques jours après la capture du navire, Etta avait mis un terme aux abus des affranchis et de l'équipage qui s'en servaient comme putain. La fille n'avait pas paru protester, et Kennit n'y voyait pas d'inconvénient, mais selon Etta elle avait l'esprit trop brouillé par les mauvais traitements pour résister aux avances. Plus tard, Hiémain lui avait raconté ce qu'il savait sur elle. Cheville était devenue folle dans la cale et s'était mutilée en voulant se débarrasser de ses fers. Elle était certainement saine d'esprit avant qu'on l'enfermât dans la cale. Personne à bord ne paraissait en savoir plus sur elle, on ignorait jusqu'à son nom et son âge. Dommage qu'elle ait perdu la raison, pensa Kennit. Elle boiterait toujours. Elle n'était bonne à rien sur le bateau, pire même, car elle était une bouche à nourrir et prenait la place d'un matelot capable. Il l'aurait débarquée à Partage si Etta et Hiémain n'avaient intercédé en sa faveur. Quand *Vivacia*, à son tour, avait plaidé pour elle, Kennit s'était laissé fléchir. Néanmoins, il était temps d'en finir avec elle. C'était la meilleure chose à faire. Un navire pirate n'est pas une infirmerie pour les âmes flétries.

Il lui fit signe d'approcher. Elle avança d'un pas hésitant.

« Que vas-tu faire d'elle ? demanda *Vivacia* à voix basse dans l'obscurité.

— Je ne lui veux aucun mal. Tu me connais suffisamment maintenant pour le savoir. » Il jeta un coup d'œil à Hiémain. « Mais ne réveillons pas le gamin », dit-il sur un ton affectueux.

Après un moment de silence, la figure de proue répondit : « Tu es persuadé d'agir pour son bien, je le sens, mais je n'arrive pas à saisir ton intention. Tu me bloques. Il y a des parties de ton cœur que tu ne m'as jamais laissée pénétrer. Tu me caches des choses.

— Oui, toi aussi, tu me caches des choses. Tu dois me faire confiance. Tu me fais confiance ? » Sa question était une petite mise à l'épreuve.

Elle ne répondit pas. Il passa devant Cheville, qui se recroquevilla légèrement. Il prit sa place à la lisse et se pencha vers la figure de proue. « Bonsoir, ma douce sirène. » Il la saluait comme si leur précédent échange n'avait pas eu lieu. Ses mots étaient à peine plus qu'un murmure dans le vent du soir.

« Ou plutôt bonne nuit, doux seigneur », répliqua-t-elle du tac au tac.

Il tendit la main et elle se tordit un peu pour lui effleurer les doigts. « J'espère que tu vas bien. Dis-moi. » Il montra d'un geste le paysage d'îles clairsemées. « Que penses-tu de mes îles, maintenant que tu en as vu quelques-unes ? »

Elle émit un tendre bruit de gorge. « Elles sont d'une exceptionnelle beauté. La tiédeur de l'eau, les brumes flottantes qui les voilent et les dévoilent... même les oiseaux qui nichent ici sont remarquables. Plus colorés que la plupart des oiseaux de mer, avec un chant plus mélodieux. Je n'ai pas vu pareils plumages depuis mes voyages dans les lointaines terres du sud avec le capitaine Vestrit..., dit-elle en laissant sa voix en suspens.

— Il te manque toujours, n'est-ce pas ? Je suis sûr qu'il était fin capitaine et qu'il t'a montré beaucoup d'endroits merveilleux. Mais si tu me fais confiance, ma dame, nous verrons, toi et moi, des lieux plus exotiques encore, et nous connaîtrons des aventures plus passionnantes. » Il y avait un soupçon de jalousie dans sa voix quand il demanda : « Tu te souviens bien de lui ? Je croyais que tu n'étais pas éveillée, à cette époque.

— Je me souviens de lui comme on se souvient d'un rêve agréable au matin. Les images sont floues mais une odeur, un horizon, la saveur d'un courant me semblent familiers et suscitent un souvenir. Si Hiémain est avec moi, c'est plus net. Je peux lui transmettre bien plus qu'en paroles.

— Je vois. » Il changea de sujet. « Pourtant, tu n'es jamais venue dans ces parages, n'est-ce pas ?

— Non. Le capitaine Vestrit évitait les Iles des Pirates. Nous passions au large en gardant le cap le plus à l'est possible. Il disait qu'il était plus facile d'éluder les ennuis que de les affronter.

— Ah. » Kennit regarda au loin, vers la *Marietta* qui se balançait à l'ancre. Parfois, Sorcor lui manquait. Il aurait été commode

de l'avoir sous la main pour le travail de cette nuit. Pourtant, il valait mieux que Kennit fût seul dans le secret. Il se rappela brusquement ce qu'il était venu faire sur le pont. « Là-dessus, j'aurais été d'accord avec lui. Alors, ma dame, si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'éluide des ennuis, ce soir. Pense à moi, jusqu'à mon retour.

— Je penserai à toi », affirma-t-elle avec une certaine perplexité. Il s'en alla, pilon et béquille frappant le pont sur un rythme irrégulier. Il fit signe à Cheville de le suivre. Elle obéit avec lenteur, en boitant, mais elle obéit. Quand il fut parvenu à hauteur de la yole du capitaine, il ordonna : « Reste là. Je vais t'emmener en promenade. » Il gesticulait en parlant, pour être sûr d'être bien compris. Bien qu'inquiète, elle s'assit docilement sur le pont.

Il la laissa ainsi dans l'obscurité et passa devant le matelot de quart à l'ancre en le saluant d'un hochement de tête. L'homme répondit par un petit salut muet. Le capitaine faisait comme bon lui semblait sur son navire. Il sentait même que l'équipage était plus confiant depuis qu'il avait repris ses promenades sur les ponts. Ils étaient rassurés de constater que tout allait bien pour leur capitaine.

Il se déplaçait presque rapidement maintenant, il progressait en balançant sa béquille, ce qui n'allait pas sans une certaine gêne. Selon Hiémain, il ne tarderait pas à développer un cal. Il l'espérait. Parfois, le coussinet de cuir qui maintenait son moignon l'irritait de façon atroce et son aisselle meurtrie par la pression de la béquille le faisait souffrir à la fin de la journée.

Se déplacer en silence exigeait davantage d'efforts mais il y parvenait. Il avait pris le temps de vérifier l'endroit où se reposait Sâ'Adar et il s'y dirigeait avec assurance. En dépit de la lueur intermittente des lanternes largement espacées, il reconnaissait son chemin. Parvenu près de l'homme étendu, il baissa les yeux. Sâ'Adar ne dormait pas, et Kennit n'eut pas à faire semblant de le réveiller. D'une voix très basse, il déclara : « Si tu veux voir justice faite à Kyle Havre, lève-toi et suis-moi. En silence. »

Sans méfiance apparente, il lui tourna le dos et s'éloigna. Il ne daigna pas regarder en arrière. Son ouïe fine perçut les pas légers du prêtre qui le suivait. Il l'avait bien jugé. Attiré par les manières mystérieuses de Kennit, il venait seul, sans réveiller ses camarades. Le capitaine passa devant des corps endormis et rejoignit deux hommes qu'il avait choisis plus tôt. Dedge sommeillait, un bras protecteur autour de Saïla, recroquevillée sur elle-même. Il toucha par deux fois l'homme du bout de sa béquille puis montra sa compagne et continua sa marche. Avec la docilité d'un chien fidèle, Dedge secoua la femme et suivit Kennit en silence.

Ils se déplaçaient sur le navire endormi. Ceux qui bougeaient ou ouvraient un œil eurent la sagesse de ne pas broncher. De nouveau

sur le pont, Kennit les précéda sur le château arrière. Il s'arrêta devant la cabine où était enfermé Kyle Havre. D'un bref hochement de tête, il indiqua aux faces-de-carte ce qu'il désirait. Dedge poussa la porte sans cérémonie et pénétra dans la chambre. Kyle Havre se redressa en sursaut sur sa couchette en désordre. Ses cheveux emmêlés lui tombaient sur les épaules. La cabine qui empestait l'urine et la crasse rappelait les cales des esclaves. Kennit fronça le nez. Depuis la porte, il déclara d'une voix douce : « Vous devriez venir avec nous, capitaine Havre. »

Havre les regarda d'un air affolé. Sâ'Adar souriait. « Vous allez me tuer, hein ? demanda-t-il, la voix étranglée.

— Non. » Peu importait à Kennit d'être cru. Il se tourna vers les faces-de-carte. « Qu'il nous accompagne, et en silence ! » Il haussa un sourcil à l'adresse de Havre en ajoutant : « Je ne me soucie guère de la façon dont ils s'y prendront pour s'assurer de votre silence. Votre coopération n'est pas essentielle mais faciliterait les choses pour nous deux. » Il se tourna sans se préoccuper de la manière dont ses ordres seraient exécutés. Il était exaspéré par Sâ'Adar qui se dépêchait de le rattraper.

« Vous n'allez pas réveiller les autres ? Qu'ils puissent être témoins ? »

Kennit s'arrêta. Il ne se donna pas la peine de faire face à l'homme. « Je croyais avoir dit « en silence », fit-il observer.

— Mais... »

Le geste lui vint naturellement sans même qu'il y pense. Il prit appui sur sa bonne jambe, se soutint d'une épaule contre la cloison et lança sa béquille avec force. Sâ'Adar reçut le coup sur les cuisses et recula en titubant. Il se retint à la paroi, bouche bée. Kennit se détourna. Si la descente des cabines avait été plus large, pensa le pirate, j'aurais eu plus d'élan et le coup aurait été plus efficace. Il poursuivit sa marche chaloupée jusqu'au pont. Il faudrait peut-être qu'il s'exerce.

Il s'arrêta près de la yole du capitaine et attendit les autres. Il fut satisfait qu'on n'ait pas été obligé de bâillonner ou d'assommer Havre pour qu'il se taise. Manifestement, l'homme croyait en son pouvoir. Peut-être aussi comprenait-il que personne ne viendrait à son secours, s'il criait. Quel qu'ait été son raisonnement, sa docilité facilita les opérations. Cheville se releva au moment où les autres arrivaient. Kennit regarda ses faces-de-carte. « Allez me chercher le coffre. Vous savez lequel. Puis préparez-vous à amener la yole. » L'homme obéit aussitôt. Les autres attendirent en silence. Personne n'eut la bêtise de poser de questions.

Il grimpa à l'avant de l'embarcation. Cheville s'assit à l'arrière à côté du coffre, et les deux faces-de-carte saisirent une paire d'avirons,

le prêtre et le capitaine Havre l'autre paire. Kennit indiqua du doigt la direction. De temps à autre, il donnait des ordres pour modifier la route. Il les guida entre deux petites îles à l'abri d'une troisième. Lorsqu'ils furent hors de vue des deux navires, alors seulement il désigna une quatrième île qui était leur destination.

Mais il ne permit pas aux faces-de-carte de débarquer sur la plage de l'île du Trou-de-Clef. Il les fit souquer jusqu'à l'entrée d'une anse que Kennit savait être plus vaste qu'il n'y paraissait. L'îlot n'était en fait qu'une muraille de falaises boisées, en forme de fer à cheval. L'anse en occupait l'intérieur d'où émergeaient une grande île et une seconde plus petite. Le ciel commençait à grisailier quand il dirigea sans un mot les rameurs vers le rivage de la grande île intérieure.

Depuis la mer, elle ne présentait rien que de très banal, recouverte d'arbres rabougris et de broussailles. Kennit savait que, de l'autre côté, il y avait un bon mouillage en eau profonde mais, pour ce qu'il voulait faire cette nuit, la plage rocheuse était suffisante. A un geste de lui, les faces-de-carte abordèrent à la grève. Il restait assis comme un roi dans sa litière tandis que les autres enjambaient la lisse de plat-bord et empoignaient les fargues pour tirer la yole au sec. Ils sortaient à peine de l'eau que Havre lâcha l'embarcation et piqua des deux. « Rattrapez-le », ordonna Kennit sèchement.

Un caillou adroitement lancé par un face-de-carte le fit tomber et il continua à quatre pattes sur la plage rocheuse mais, avant qu'il ait pu se relever, Sâ'Adar était sur lui, le saisissait à la gorge et lui cognait la tête par terre. Kennit fut agacé. « Attachez-lui les mains derrière le dos et amenez-le. Veillez à ce que le prêtre ne lui fasse pas de mal, ordonna-t-il à ses faces-de-carte, puis en s'adressant à Cheville : Tu vas m'aider. Mais seulement quand je te le dirai. » La fille lui jeta un coup d'œil furtif mais elle paraissait avoir compris. Elle le suivit de près.

Alors que les faces-de-carte séparaient les deux adversaires et les retenaient, Kennit escalada la lisse de plat-bord. Les rochers et le sable n'étaient pas aussi fiables, pour son pilon et sa béquille, que les ponts lisses de la *Vivacia*. Les galets bougeaient sous son poids et il s'enfonçait subitement dans le sable. Le trajet allait se révéler plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. Il grinça des dents et essaya de donner le change en transformant son allure laborieuse de tortue en pas égal et mesuré. « Alors quoi ! Suivez-moi ! fit-il, hargneux, aux autres qui le regardaient avancer. Apportez le coffre. »

Il retrouva sans trop de difficulté le vieux sentier. L'herbe l'avait envahi. Les porcs et les chèvres étaient sans doute les seuls à l'emprunter, maintenant. Rares étaient ceux qui avaient abordé à cette île et des années s'étaient écoulées depuis le dernier passage de Kennit. Un tas glissant de déjections de porcs confirma son hypothèse.

Il le contourna avec prudence. Cheville marchait juste derrière lui. Puis venaient le prêtre et Saïla qui portaient le coffre à deux. Dedge suivait en poussant Havre pour le faire avancer. Celui-ci ne se tenait pas tranquille mais Kennit ne s'en souciait plus. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient du capitaine, du moment qu'il arrivait entier. Et ça, aucun doute, ils le comprenaient.

Le sentier menait en pente douce au sommet de la colline. Puis il redescendait, serpentait en épousant les ondulations du terrain. Kennit fit halte en lisière de ce vallon. La forêt cédait la place à un pâturage herbu. Une chèvre qui paissait leva la tête et les regarda avec méfiance. Rien n'avait vraiment changé. A l'ouest, il aperçut un mince filet de fumée qui montait dans le ciel. Alors, rien n'avait changé du tout, peut-être. Le sentier faisait un coude puis traversait la forêt en direction de la fumée. Kennit le suivit.

Cette sacrée béquille lui trouait l'aisselle. Il fallait la rembourrer. Ainsi que le coussinet de son pilon. Il serra les dents, dédaigneux de montrer sa gêne. Avant d'avoir atteint la clairière, il avait le dos trempé de sueur. Il fit une seconde halte. Dedge jura d'étonnement. La femme marmotta une prière. Kennit ne leur prêta aucune attention. Devant lui s'étendait le petit jardin, avec ses rangées bien entretenues. Des poulets caquetaient et grattaient le sol près d'un poulailler. Quelque part, une vache se mit à meugler. Au-delà du jardin, on apercevait six maisonnettes, jadis identiques. A présent, les toits de chaume étaient lamentablement affaissés, sauf celui de la maison d'où s'échappait une blanche colonne de fumée. Tout était tranquille. Plus loin, on distinguait l'étage supérieur et le toit en tôle d'un bâtiment imposant. Il ne subsistait plus désormais de la petite propriété jadis florissante que ces quelques chaumines. Il avait fallu des années pour élaborer les plans et aménager avec un soin jaloux la modeste colonie. Autrefois, c'était un monde bien ordonné, organisé, créé spécialement pour lui. C'était avant qu'Igrot le Terrible ne découvrit son existence. Kennit promena lentement le regard sur l'ensemble et quelque chose remua en lui qu'il étouffa avant que l'émotion ne se manifeste.

Il respira lentement, profondément. « Mère ! cria-t-il. Mère ! Je suis de retour ! »

Pendant quelques secondes, rien ne se produisit puis une porte s'ouvrit doucement. Une femme à cheveux gris risqua un coup d'œil au-dehors. Elle cligna les yeux à la lumière de l'aube en inspectant la cour. Elle finit par les apercevoir à l'autre bout du jardin. Elle leva une main, la porta à sa gorge, le regard fixe. Elle fit un petit signe pour conjurer les esprits malins. Kennit soupira, exaspéré. Il se remit en marche pour traverser le jardin, et sa progression était rendue difficile par la terre meuble où enfonçaient pilon et béquille. « C'est moi, mère.

Kennit. Ton fils. »

La prudence que montrait sa mère l'avait toujours irrité. Il était déjà à mi-chemin quand elle sortit sur le seuil. Pieds nus, remarqua-t-il avec dépit, et vêtue d'une tunique en coton et de culottes, comme une paysanne. Ses cheveux épinglés sur le haut du crâne étaient couleur de cendres. Elle n'avait jamais été mince mais, avec les années, elle s'était encore épaissie. Elle écarquilla les yeux en le reconnaissant enfin et s'avança vers lui en trottant d'un pas menu. Il dut subir, honteux, son étrointe visqueuse. Elle s'était mise à sangloter avant même d'arriver jusqu'à lui. Elle ne cessait de montrer sa jambe manquante, avec des bredouillements de peine et d'étonnement.

« Oui, oui, mère, ça va. Maintenant, ça suffit. » Elle s'accrocha à lui en pleurant. Il lui prit les mains et se dégagea avec fermeté. « Ça suffit ! »

Il y avait des années de cela, on lui avait coupé la langue. Bien qu'il n'eût rien à y voir et l'eût sincèrement déploré à l'époque, il en était venu à considérer que l'accident n'était pas autrement regrettable. Elle parlait toujours autant – ou, plutôt elle essayait – mais au moins était-il en mesure de diriger la conversation à sa guise. Il lui disait qu'ils étaient du même avis, et que la question était réglée. Comme aujourd'hui.

« Je ne peux pas rester longtemps, malheureusement, mais je t'ai apporté quelques petites choses. » Il la fit pivoter d'un geste résolu et entraîna son cortège frappé de crainte respectueuse vers la chaumière intacte. « Dans le coffre, il y a des cadeaux pour toi. Des graines de fleurs, des épices, des étoffes, une tapisserie. Un petit peu de tout. » Ils atteignirent la porte et pénétrèrent à l'intérieur. Tout était dans un ordre parfait. Vide. Sur la table, il y avait des plaquettes blanchies de sapin entourées de pinceaux et de teintures. Ainsi, elle peignait toujours. Le travail de la veille était resté sur la table, une fleur sauvage reproduite avec réalisme et précision. Une bouilloire chantait dans l'âtre. Par la porte qui donnait sur l'autre pièce, il aperçut le lit fait avec netteté. Partout où il posait les yeux, il décelait les signes d'une vie simple et sereine. Elle avait toujours aimé vivre ainsi. Son père avait adoré l'opulence et le changement. Ils s'étaient bien complétés, tous les deux. Maintenant, elle n'était plus qu'une moitié de personne. Cette pensée l'agita au point de lui faire perdre son sang-froid. Il arpenta la pièce puis saisit Cheville aux épaules et la poussa en avant.

« J'ai souvent pensé à toi, mère. Tu vois, c'est Cheville. C'est ta servante, désormais. Elle n'est pas très futée mais elle me paraît propre et pleine de bonne volonté. Si ce n'était pas le cas, je la tuerais à mon prochain retour. » Sa mère ouvrit des yeux horrifiés et la fille infirme s'accroupit, en demandant grâce. « Alors, pour elle, tâchez de

bien vous entendre toutes les deux », ajouta-t-il sur un ton adouci. Il souhaitait déjà avoir regagné son navire. Les choses étaient beaucoup plus simples, là-bas. D'un geste il désigna son prisonnier.

« Et voici le capitaine Havre. Dis-lui bonjour et au revoir pour le moment. Il reste ici mais tu n'as pas besoin de te tracasser à son sujet. Je vais le mettre en bas dans la cave à vin de la grande maison. Cheville, tu n'oublieras pas de lui donner à manger et à boire de temps en temps, hein ? Au moins aussi souvent que toi-même tu as été nourrie et abreuvée à bord, d'accord ? Voilà qui paraît juste, n'est-ce pas ? » Il attendit la réponse mais ils le regardaient tous, bouche bée, comme s'il était fou. Tous sauf sa mère, qui serrait convulsivement son corsage. Elle semblait désolée. Il crut deviner pourquoi. « Maintenant, rappelle-toi, j'ai donné ma parole qu'il resterait en vie. Alors j'insiste là-dessus. Je vais l'enchaîner comme il faut mais tu dois t'occuper de l'eau et de la nourriture. Tu comprends ? »

Sa mère bredouilla, affolée. Il hocha la tête. « Je savais que cela ne te dérangerait pas. Bon. Qu'ai-je oublié ? »

Il jeta un coup d'œil aux autres. « Ah oui ! Regarde, mère. Je t'ai aussi amené un prêtre ! Je sais que tu aimes bien les prêtres. » Il transperça Sâ'Adar de son regard. « Ma mère est très pieuse. Prie pour elle. Ou donne ta bénédiction. » Sâ'Adar écarquilla les yeux. « Vous êtes fou.

— Mais pas du tout ! Pourquoi me traite-t-on toujours de fou quand j'arrange les choses à ma guise et non selon le bon plaisir des autres ? » Il se désintéressa du prêtre. « Maintenant, mère, ces deux-là vont être tes voisins. Ils attendent un bébé. Je suis sûr que tu seras ravie d'avoir un petit ici, non ? Ils sont tous les deux très travailleurs. Peut-être la prochaine fois que je viendrai te rendre visite, je trouverai l'endroit en meilleur état. Peut-être iras-tu de nouveau habiter la grande maison ? »

La vieille femme secoua la tête si énergiquement que ses cheveux gris se détachèrent. Pupilles élargies, en proie à un souvenir douloureux, elle ouvrit la bouche pour émettre un cri tremblant qui révéla sa langue mutilée. Kennit détourna le regard, écoeuré. « Cette maison me paraît assez confortable, corrigea-t-il. Peut-être es-tu mieux ici. Mais cela ne signifie pas qu'on doive laisser la grande maison s'écrouler sans rien faire, dit-il en regardant le couple de faces-de-carte. Vous pouvez vous choisir une des chaumières. Comme le prêtre. Ne le laissez pas approcher du capitaine. J'ai promis à Hiémain que son père serait gardé quelque part, en vie, là où le gamin n'aura plus à s'inquiéter ni à s'occuper de lui. »

Pour la première fois, Kyle Havre intervint. Son visage s'allongea et il resta quelques secondes la bouche ouverte. Il s'étrangla puis se mit à vociférer. « C'est Hiémain qui a fait ça ? Mon fils m'a fait

ça, à moi ? » La haine qui avait enfin trouvé sa justification dilatait ses yeux bleus. « Je le savais ! Je l'ai toujours su ! Sale petite vipère ! Sale bâtard ! »

La mère de Kennit se mit à trembler devant cette explosion de violence. Le pirate fit taire Havre d'un revers de main désinvolte. Bien que se soutenant sur sa béquille, il le frappa avec suffisamment de force pour que l'autre chancelle. « Vous bouleversez ma mère, fit-il remarquer froidement, avec un soupir d'exaspération. Il est temps que je vous enferme. Allez, venez. Vous autres, amenez-le. » Il s'adressait aux faces-de-carte. Il se tourna vers la fille. « Prépare quelque chose à manger. Mère, montre-lui où sont les provisions. Toi, le prêtre, tu restes là. Prie, fais tout ce que ma mère voudra. »

Les faces-de-carte poussèrent le capitaine Havre vers la porte. Alors que Kennit leur emboîtait le pas, Sâ'Adar déclara : « Vous n'avez pas d'ordres à me donner. Vous ne pouvez pas m'asservir. »

Kennit se retourna et lui adressa un petit sourire. « Peut-être pas. En revanche, je peux faire de toi un homme mort. Le choix est intéressant, tu ne trouves pas ? » Il pivota et sortit sans un regard en arrière.

Les faces-de-carte l'attendaient dehors, soutenant un Havre qui s'était affaissé. Sur sa figure l'incrédulité le disputait au désespoir. « Vous ne pouvez pas faire ça. Vous ne pouvez pas m'abandonner ici. »

Kennit se contenta de secouer la tête. Il commençait à en avoir assez qu'on lui conteste son pouvoir. Il ouvrit la marche sans se donner la peine de s'assurer qu'ils le suivaient. L'allée de gravillons qui menait à la grande maison était envahie de mauvaises herbes, les parterres de fleurs avaient depuis longtemps disparu. Il les désigna du doigt aux faces-de-carte. « Je voudrais que vous m'arrangiez tout ça. Si vous ne savez pas jardiner, demandez à ma mère des conseils. Elle s'y connaît. » Alors qu'ils atteignaient la façade, il ne jeta pas un coup d'œil aux vestiges des autres bâtiments. A quoi bon s'appesantir sur le passé ? L'herbe et la vigne sauvage avaient depuis longtemps recouvert les ruines calcinées. Laissons les choses en l'état.

Même la grande maison avait subi des dégâts au cours de cette attaque ancienne. Les murs lambrissés étaient noircis par l'incendie qui avait dévoré les bâtiments voisins. Quelle nuit de flammes et de cris, quand les alliés supposés avaient révélé leurs véritables intentions ! A quelle orgie de cruauté s'était livré Igrot le Terrible ! Les odeurs de fumée et de sang étaient mêlées en lui pour toujours aux souvenirs de cette nuit-là.

Il gravit les marches. La porte n'était pas fermée à clé. Elle n'avait jamais été fermée. Son père ne croyait pas à l'efficacité des serrures. Kennit ouvrit la porte et entra à grands pas. Le souvenir de l'intérieur tel qu'il avait été autrefois surgit brièvement dans sa

mémoire. L'éducation et les voyages avaient affiné ses goûts depuis mais, quand il était enfant, il admirait la richesse et le luxe de ce bric-à-brac de tapisseries, de tapis et de statues. Aujourd'hui, il se serait moqué de ce mélange hétéroclite de vieilleries et de trésors qui alors avait fait les délices du petit Kennit et de son père. « Tu vas vivre comme un roi, mon gars, disait son père. Non, mieux que ça : tu seras un roi. Le roi Kennit de l'île de la Clef. Ça sonne bien, hein ? Roi Kennit, roi Kennit, roi Kennit ! » En chantant ce refrain, son père le soulevait et le balançait dans tous les sens, en gambadant dans la pièce comme un homme ivre. Le roi Kennit.

Il cligna les yeux. Il vit les murs dégarnis et le plancher nu de cette maison qui était à peine plus cossue qu'un logement de colons, non la demeure aristocratique à laquelle prétendait son père. Kennit avait plus d'une fois envisagé de la remettre à neuf. Dans les chambres du haut, il y avait assez de meubles et d'objets d'art pour éclipser la clinquante splendeur d'antan. C'étaient ses propres collections, amassées avec soin, ses trésors les plus précieux apportés ici en grand secret, petit à petit. Mais ce n'était pas ce qu'il avait en tête. Non. Il remettrait la maison en état avec ce qu'Igrot leur avait volé : les mêmes tableaux, les mêmes tapisseries et tapis, sièges et lustres. Un jour, le moment venu, il partirait à leur recherche, rapporterait tout ici et remettrait chaque chose exactement à sa place. Il arrangerait tout. Il s'en était souvent fait le serment et aujourd'hui la réalisation était à portée de main. Tout ce qu'Igrot avait volé à tout le monde appartenait désormais à Kennit de plein droit. Un petit sourire dur se dessina sur ses lèvres. Le roi Kennit, oui, vraiment !

Sa mère n'y voulait aucune part. A l'époque sauvage de sa jeunesse, il grimpait sur ses genoux, l'embrassait en la serrant fort et lui chuchotait à l'oreille toutes ses idées de vengeance. Apeurée, elle cherchait désespérément à le faire taire. Elle n'osait même pas rêver de vengeance. Le luxe, la fortune qui s'affiche, elle n'en avait plus envie aujourd'hui. Non, elle se croyait protégée en menant une vie simple. Kennit savait à quoi s'en tenir sur cette « vérité » : on a beau ne posséder que très peu, il se trouvera toujours quelqu'un pour vous envier. La pauvreté et la simplicité ne vous protègent pas de l'avidité des autres. Si tu ne possèdes plus rien, on peut toujours te voler ton corps et te réduire en esclavage.

En dépit de ses rêveries, il ne s'était ni arrêté ni attardé. Sans mollir, il entraîna son cortège dans le vestibule puis dans la cuisine. Il tira la lourde porte qu'il laissa entrouverte puis leur fit descendre les marches qui menaient à la cave. Creuser dans l'ossature rocheuse de l'île n'avait pas été une mince affaire. Il n'y avait pas de fenêtre mais Kennit ne se donna pas la peine d'allumer une torche. Il n'avait pas l'intention de s'éterniser. La cave, d'une température égale et fraîche

été comme hiver, était bonne pour le vin. Mais rien ne témoignait plus de son ancien usage, à présent. Les chaînes rouillées qui traînaient sur le sol et des taches bizarres rappelaient qu'on l'avait utilisée comme donjon de fortune et chambre de torture pour ceux qui avaient déplu à Igrot. Maintenant, elle allait de nouveau remplir cet office.

« Enchaînez-le, ordonna-t-il aux faces-de-carte. Assurez-vous que vous le liez solidement. Il y a des anneaux fixés au mur du fond. Attachez-le là. Je ne veux pas qu'il ennuie la petite Cheville quand elle viendra lui apporter à manger. Si elle vient.

— Vous essayez de me faire peur. » Le capitaine Havre avait trouvé quelque part en lui un reste d'aplomb. « Mais on ne m'effraye pas facilement. Il n'y a qu'un problème, c'est que j'ignore ce que vous voulez de moi. Pourquoi ne me le dites-vous pas, tout simplement ? » Il parvint même à maîtriser sa voix tandis que le face-de-carte lui faisait descendre l'escalier raide. La femme les avait précédés pour ramasser les chaînes tandis que son compagnon docile et implacable se chargeait du prisonnier. « Malgré ce qu'a pu vous dire mon fils, je ne suis pas quelqu'un de déraisonnable. Tout est négociable. Même si vous gardez le navire et le garçon, vous pourriez m'échanger contre une belle rançon. Y avez-vous songé ? Je vaudrais beaucoup plus pour vous vivant que mort. Allez, je ne suis pas avare. Tout cela ne profite à personne. »

Kennit eut un sourire sardonique. « Mon cher capitaine, la vie n'est pas faite que de profit. La commodité a parfois son importance. Et ceci m'est commode. »

Kyle ne perdit pas son sang-froid. Il se débattit farouchement mais en silence quand les chaînes rouillées se refermèrent autour de ses chevilles. En vain. Le temps qu'il avait passé enfermé dans sa cabine l'avait éprouvé. Un seul face-de-carte l'aurait aisément maîtrisé. Ensemble, ils le maintenaient comme un gamin de cinq ans récalcitrant. La serrure était grippée mais les vieilles clés accrochées à la porte de la cuisine jouaient encore. Kennit devina à quel moment précis Havre se brisa : au petit déclic de la serrure. Ce fut alors qu'il se mit à lancer des imprécations. Il jura vengeance, appela sur eux le courroux d'une dizaine de dieux tandis qu'ils gravissaient les marches et le laissaient là, claquemuré dans le noir, dans ce cachot froid et humide. Il commença à hurler. La porte de la cave était lourde et bien ajustée. Une fois refermée, elle isolait des cris, exactement comme dans le souvenir de Kennit. Il suspendit les clés à leur crochet.

« Montrez le chemin à Cheville. Je veux le garder en vie. C'est bien compris ? »

La femme hocha la tête. Dedge l'imita. Kennit sourit, satisfait. Ces deux-là seraient parfaits, ici. La vie sur l'île de la Clef dépasserait leurs rêves les plus fous. Ils auraient un toit à eux, un endroit où

élever leur enfant, ils jouiraient d'une nourriture abondante et de la paix. Il les avait achetés si simplement. Etrange : les hommes résistent farouchement à l'esclavage alors qu'ils se vendent si aisément pour obtenir une chance dans la vie.

Ils le suivirent dans la grande maison. « Ma mère vous montrera tout ce qu'il faut connaître ici. Il y a des porcs en abondance, ainsi que des chèvres. L'île pourvoira à tous vos besoins ou presque. En dehors de la grande maison, vous pouvez vous servir de ce qui vous sera nécessaire. Ce que je vous demande en retour, c'est de vous charger des tâches les plus pénibles pour épargner ma mère. Et de veiller à ce que le prêtre ne cherche pas à s'échapper. Sinon, mettez-le dans la cave avec le capitaine. Incitez-le à distraire ma mère. » Alors qu'ils atteignaient la porte de la chaumière, il s'arrêta et se retourna pour les regarder. « Y a-t-il quelque chose que j'aurais oublié ? leur demanda-t-il. Quelque chose que vous ne comprenez pas ?

— Tout est parfaitement clair, répondit vivement la femme. Nous respecterons notre part du marché, capitaine Kennit. Soyez-en sûr. » Elle posa une main sur son ventre comme si elle prenait un engagement avec son enfant plutôt qu'avec lui. Cela, plus que tout le reste, le convainquit qu'il avait fait le bon choix. Il hocha la tête, satisfait de lui-même. Il se débarrassait de Sâ'Adar sans risquer le mauvais sort qu'attirait le meurtre d'un prêtre. Ni Kennit ni Hiémain n'auraient plus à se tracasser au sujet de Kyle Havre, et pourtant il était toujours possible d'en tirer une rançon si le pirate en décidait ainsi à l'avenir. Il avait disposé des autres de façon fort commode. Ils avaient souqué jusqu'au rivage en veillant à ce que ni le prêtre ni Havre ne causent d'ennuis. Oui, il avait bien tout combiné.

Il pénétra dans la maison et jeta un coup d'œil circulaire. Le prêtre se tenait dans un coin, bras croisés. Il n'avait pas l'air de prier. Sa mère, agenouillée devant le coffre ouvert, s'extasiait sur son contenu et gloussait. Elle avait déjà mis les boucles d'oreilles en turquoise. Alors qu'il entra dans la pièce, Cheville avait franchi en boitant la courte distance entre le foyer et la table, un plat de galette fraîche à la main. Il y avait un bol de baies en conserve et une motte de beurre jaune. A côté du beurre, la tisane fumait dans un pot au couvercle ébréché. La table était dressée avec de la vaisselle dépareillée. Kennit en fut légèrement contrarié. Les personnes présentes ne quitteraient jamais l'île mais il lui déplaisait que quiconque voie sa mère vivre dans ces conditions. Quand il serait roi, il ne ferait pas bon que cela s'ébruite. « La prochaine fois que je viendrai, je t'apporterai un service convenable, mère, déclara-t-il. Je sais que tu tiens à tes vieilles tasses mais tout de même... » Il laissa sa phrase en suspens et se servit d'un morceau de pain chaud. Sa mère

bredouilla en lui versant une tasse de tisane et lui proposa l'unique chaise. Il s'y assit avec gratitude. Sa béquille commençait à sérieusement l'irriter. Il étala sur son pain une couche de beurre et de confiture. Dès la première bouchée, il fut emporté par une vague de souvenirs sensoriels. Ces aliments simples, dont il continuait à se délecter, étaient comme des fantômes. Ils appartenaient à l'univers d'un petit garçon, choyé et gâté, et en sécurité. La trahison avait tout détruit, voilà plus de trente-cinq ans. Curieux qu'un goût si suave pût appeler pareille amertume. Il mangea le reste de son pain, en prit trois autres morceaux, partagé entre le plaisir et le souvenir douloureux.

Les autres se joignirent à lui pour le repas, obéissant aux gestes de la vieille femme qui les invitait à s'approcher de la table. Seul le prêtre refusa. Son regard arrogant englobait aussi Kennit, mais le pirate n'en avait cure. La faim le sortirait bien assez tôt de son mépris. Pour l'heure, l'assemblée était hétéroclite et plaisante. Sa mère jacassait sur son ton chantant. Les faces-de-carte répondaient à ses gestes et à ses grimaces par des hochements de tête et des sourires. Son mutisme semblait contagieux. Cheville paraissait presque dégourdie dans cet humble décor. Elle balaya les cendres de l'âtre sans qu'on le lui ait dit. Ses yeux avaient déjà un peu perdu de leur expression meurtrie. Kennit eut un moment d'hésitation : il avait voulu pour sa mère une servante docile ; il espérait que la fille ne retrouverait pas tous ses esprits.

Il acheva sa tisane et se leva. « Eh bien, je dois m'en aller. Mère, ne commence pas à faire d'histoires. Tu sais bien que je ne peux pas rester. »

Elle passa outre à ces paroles et le tira par la manche. Son regard suppliant était éloquent mais il décida de faire comme s'il ne comprenait pas. « Je n'oublierai pas les tasses, je te le promets. Je les apporterai à ma prochaine visite. Oui, avec de jolis dessins, je m'en souviendrai. Je sais ce qui te plaît. » Il dégagea sa manche des mains insistantes et s'adressa aux autres par-dessus son épaule. « Fais bien attention, Cheville. Et toi, Dedge, j'espère voir un beau gros bébé quand je reviendrai. Et sans doute y en aura-t-il un autre en route, alors, hein ? » Il se sentit une âme de patriarche en prononçant ces mots. Il lui vint à l'esprit qu'il pourrait choisir d'autres affranchis pour les installer ici. Cela serait son royaume secret à l'intérieur du royaume.

Il s'écarta de sa mère et elle capitula, comme toujours. Elle se laissa tomber sur la chaise, enfouit la tête dans ses mains et se mit à pleurer. Elle pleurait toujours. A quoi bon ? Quand comprendrait-elle que les larmes ne résolvent rien ? Pourtant, elle continuait de pleurer. Il lui tapota doucement l'épaule et se dirigea vers la porte.

« Je ne reste pas ici », déclara le prêtre.

Kennit s'arrêta et le dévisagea. « Ah ? » fit-il sur un ton amusé.

« Non, je rentre au bateau avec vous. »

Kennit réfléchit. « Dommage. Ma mère aurait été si contente de t'avoir avec elle. Tu es certain de ta décision ? »

La courtoisie suave du pirate parut ébranler Sâ'Adar. Il regarda autour de lui. La vieille femme pleurait toujours. Cheville s'était approchée d'elle et lui tapotait l'épaule avec ménagement. Dedge et Saïla n'avaient d'yeux que pour Kennit. Leur attente vigilante rappelait celle de chiens de chasse bien dressés. Il fit un petit geste de la main ; les deux faces-de-carte se détendirent légèrement mais restèrent attentifs. Le prêtre reporta son regard sur Kennit.

« Non, je ne resterai pas. Il n'y a rien pour moi, ici. »

Le pirate poussa un petit soupir. « J'étais tellement certain que tu resterais. Sûr et certain. Eh bien, si tu ne veux pas, fais au moins quelque chose pour ma mère avant de partir. Bénis la maison ou la vache. »

Sâ'Adar lui lança un coup d'œil dédaigneux, comme si l'ordre eût convenu davantage à un cheval ou à un chien. Il regarda pardessus son épaule la vieille femme qui pleurait. « Eh bien, je pourrais peut-être faire cela.

— Je sais bien que tu pourrais. Prends ton temps. Comme tu l'as remarqué, je ne me déplace pas très vite, en ce moment. Je t'attends sur la plage, dit Kennit en haussant les épaules. Tu pourras souquer pour moi. »

Il vit le prêtre peser ces paroles. Sâ'Adar savait que le pirate ne pouvait partir sans lui : il était peu probable que Kennit puisse mettre tout seul la yole à la mer. Il acquiesça de la tête avec réticence. « Je n'en ai pas pour longtemps. Je bénis la maison et le jardin.

— Comme c'est gentil à toi ! s'exclama Kennit avec enthousiasme. Je t'attendrai sur la plage, alors. Adieu, mère. Je n'oublierai pas tes tasses.

— Capitaine ? se risqua à demander doucement Saïla. Voulez-vous qu'on vous aide à mettre le canot à la mer ? » Elle jeta au prêtre un coup d'œil en biais. Sa proposition était claire.

Il parvint à sourire. « Non, mais merci tout de même. Je suis sûr qu'on se débrouillera, le prêtre et moi. Vous restez ici et vous vous installez. Adieu. » Il cala sa béquille sous son aisselle et entama sa marche chaloupée vers la plage.

La terre du jardin était molle. Après quoi, le sentier grimpait. Kennit était plus fatigué qu'il ne l'avait cru. Néanmoins, il persévéra jusqu'à ce qu'il soit hors de vue de la maison. Alors seulement il fit halte pour se reposer. Il épongea son front en sueur et réfléchit. Il conclut qu'il n'avait pas à craindre de perfidie de la part du prêtre. Pas pour le moment, en tout cas. Sâ'Adar avait besoin de lui pour

retourner au navire. Il ne serait pas bien accueilli s'il remontait à bord sans le capitaine.

Il adopta une allure plus mesurée. Il s'arrêta une fois et tendit l'oreille au bruit que faisait un porc dans les broussailles. L'animal ne venait pas de son côté et Kennit se remit bientôt en marche. Il s'attendait presque à être rattrapé par le prêtre avant d'avoir atteint la plage mais ce ne fut pas le cas. Peut-être gratifiait-il la maison d'une bénédiction interminable. Voilà qui plairait à sa mère.

Le sable de la grève était fluide et sec. Kennit traînait son pilon qui s'enfonçait. Il était si las. Il pouvait à peine lever sa jambe de bois. Il finit par atteindre la yole et s'assit sur le sable. La marée montait. Bientôt, le canot serait à flot et il fallait encore payer longtemps avant d'atteindre le navire. Avait-il surestimé ses forces ? La chaleur, sa fatigue et ses douleurs jouaient contre lui. Il avait envie de somnoler. Ne plus bouger, se laisser flotter dans la tiédeur de l'après-midi. Mais il massa son aisselle irritée par la béquille. Il se secoua ; et si le prêtre tardait parce qu'il était allé rendre visite au capitaine Havre ? Non. Dedge ne l'aurait pas permis. A moins qu'ils n'aient été de mèche depuis le début. Si c'était le cas, alors ils allaient venir le tuer. Après avoir assassiné sa mère, bien sûr. Et découvert son trésor, soigneusement engrangé dans la grande maison. Ils viendraient le tuer, lui aussi, parce qu'il avait été stupide. Que feraient-ils alors ? Ils ne pouvaient retourner au navire. Et à supposer qu'ils puissent, le trésor était-il suffisant pour acheter Sorcor et Etta, Hiémain et Brig ? Peut-être. Glacé de colère, il prit la mesure de sa stupidité. Puis il eut un sourire carnassier. Il y avait peut-être assez d'or pour acheter des cœurs d'hommes mais pas celui de *Vivacia*. La vivenef en était venue à l'aimer. Il le savait. On ne peut ni acheter ni voler le cœur d'une vivenef. Le cœur d'une vivenef est loyal.

Ignorant l'avait prouvé, voici des années.

Kennit sourit, il se prépara et attendit.

Le prêtre arriva enfin, il marchait à grands pas furieux. Donc, tu as bien essayé de gagner Dedge à ta cause. Tu as échoué. Il tourna la tête pour regarder Sâ'Adar et fut persuadé d'avoir deviné juste. Celui-ci était tout échevelé, comme s'il venait d'échapper de justesse à une bonne rossée. Le trajet de retour ne suffisait pas à expliquer sa figure écarlate. Alors qu'il approchait, Kennit grimpa dans l'embarcation et s'assit sur le banc de nage. Il ne se donna pas la peine de le saluer. « Mets-le à l'eau. »

Sâ'Adar lui jeta un regard noir. « Ce serait plus facile si la yole était vide.

— Probablement », concéda le pirate aimablement, sans bouger.

S'il n'était pas un mollasse, le prêtre n'était pas non plus un

matelot aguerri. Il posa les mains sur le canot et poussa. Rien ne se produisit.

« Attends une vague », suggéra Kennit.

L'autre grinça des dents mais obéit. Le fond de la yole racla sur le sable puis, subitement libérée, l'embarcation déborda en avant. « Continue à pousser sinon elle va échouer de nouveau », prévint Kennit alors qu'il saisissait les avirons. Sâ'Adar pataugeait le long du canot en cherchant à se hisser dedans. Kennit maniait avec fermeté les avirons. Voilà quelque temps déjà qu'il n'avait pas ramé mais son corps n'avait pas oublié. Il coinça son pilon au fond de la yole pour l'empêcher de glisser. Mais il trouva pénible de tirer régulièrement sur le bois mort. Il fut submergé par une vague de découragement en prenant conscience que rien, désormais, ne serait plus comme avant. Il avait perdu une partie de son corps et, jusqu'à la fin de ses jours, tous ses gestes devraient compenser cette perte.

« Attendez ! » geignit Sâ'Adar en jouant des pieds et des mains pour monter à bord. Kennit ne fit pas attention à lui et continua à avancer. Le prêtre était à califourchon sur le plat-bord quand une vague vint soulever l'embarcation. Il grimpa comme un terrien, hoquetant et tremblant sous le vent vif de la mer qui lui plaquait sur le corps ses vêtements trempés. Dès qu'il fut assis, Kennit arma les avirons. Il fut satisfait de constater qu'en dépit de sa jambe de bois et de sa béquille il se déplaçait avec plus de grâce que Sâ'Adar quand il changea de banc. Le prêtre, les bras serrés, ricana. « Vous croyez que je vais ramer ? »

— Ça te réchauffera », rétorqua Kennit.

Il s'assit à l'arrière, en tenant sa béquille, et considéra Sâ'Adar qui se débattait avec les avirons. Propulser une yole, même par temps calme, ce n'est pas une mince affaire. Une petite brise s'était levée et il y avait aussi à lutter contre le clapot. Le prêtre tirait irrégulièrement sur les avirons qui sautaient et giflaient la surface de l'eau en faisant jaillir des éclaboussures ; même quand ils mordaient bien, la progression était lente. Kennit était impassible. Il devinait, à la furieuse énergie déployée par Sâ'Adar, que ce dernier était impatient de regagner au plus vite le navire. Il décida de l'occuper encore davantage en engageant la conversation.

« Alors, tu es satisfait de la punition infligée au capitaine Havre ? »

Le prêtre devait ménager son souffle mais il lui était impossible de résister à l'envie de faire des discours. « J'ai voulu le voir avant de partir. Pour lui cracher dessus encore une fois et lui souhaiter bien du plaisir, enchaîné dans le noir. » Il reprit haleine. « Mais Dedge ne m'a pas laissé. Saïla et lui se sont retournés contre moi. » Une nouvelle respiration. « Sans moi, ils seraient esclaves en Chalcède à l'heure qu'il

est. Ils ne seraient pas ensemble et l'enfant de Saïla fêterait sa naissance avec un tatouage sur la figure. » Il pantelait, à présent.

« Garde le nez dans les vagues. Tu vois ce point, là-bas, sur l'île ? Là où il y a les deux arbres isolés ? Garde les yeux fixés dessus et souque dans cette direction. »

Sâ'Adar fit une grimace exaspérée. « Je ne peux pas ramer tout seul. Vous devriez vous asseoir à côté de moi et m'aider. A l'aller, nous étions quatre à ramer.

— Le canot était plus chargé. Du reste, je suis très fatigué par notre excursion. N'oublie pas que je me remets à peine d'une grave blessure. Mais peut-être que tout à l'heure je prendrai ta place et te laisserai te reposer. » Kennit tourna le visage au vent et plissa les yeux. Le soleil éclatant dansait sur l'eau. Subitement, il se sentit bien, même sa fatigue lui était agréable. C'était cela qu'il lui fallait : se dépenser physiquement, seul, de façon autonome. Il s'était prouvé à lui-même qu'il pouvait encore plier les autres à sa volonté sans autre arme quasiment que la parole. Son corps avait beau être diminué, il suffisait à ses ambitions. Il triompherait. Le roi Kennit. Le roi Kennit des Iles des Pirates. Aurait-il un jour un palais sur l'île de la Clef ? Peut-être, après la mort de sa mère, pourrait-il s'établir là-bas ? Comme son père l'avait prévu, l'entrée de l'anse du Trou-de-Clef pouvait facilement être fortifiée. Voilà qui ferait une merveilleuse redoute. Il était en train d'en ériger les tours quand Sâ'Adar reprit la parole.

« On ne devrait pas voir les navires, maintenant ?

— Si tu souquais comme un homme, fit Kennit en hochant la tête, au lieu de taper dans l'eau, on aurait déjà doublé cette île. Et alors, on verrait les navires, mais on aurait encore un grand bout de route à faire. Continue à ramer.

— Le trajet ne m'a pas paru aussi long, cette nuit.

— Ça ne paraît jamais aussi long ni aussi dur quand ce sont les autres qui triment. C'est comme commander un navire. Ça paraît facile, quand c'est un autre qui le fait.

— Vous vous moquez de moi ? » Il n'est pas commode d'être arrogant quand on est essoufflé, mais Sâ'Adar y parvenait.

Kennit secoua tristement la tête. « Tu es injuste. Est-ce se moquer que de dire à quelqu'un ce qu'il devrait savoir depuis longtemps ?

— Ce navire... est à moi... de plein droit. On l'avait déjà pris... quand vous êtes arrivé. » Son souffle était de plus en plus haché.

« Là. Tu vois. Si je n'étais pas venu, si je n'avais pas embarqué un équipage d'élite, la *Vivacia* serait par le fond, à l'heure qu'il est. Même une vivenef ne peut naviguer complètement seule.

— On se serait... débrouillés. » Il lâcha brusquement prise et un aviron se mit à glisser du tolet. Il le rattrapa et le tira à moitié dans

l'embarcation. « Nom de Sâ ! A votre tour ! dit-il en suffoquant. Je vous vaux bien. Je ne me laisserai pas traiter plus longtemps comme un esclave.

— Esclave ? Je ne te demande rien de plus que ce que je demanderais à un matelot.

— Je ne suis pas à vos ordres. Je ne le serai jamais ! Pas plus que je ne renoncerai à mes prétentions sur le navire. Où que nous allions, je ferai en sorte qu'on en entende parler, de votre injustice, de votre avidité. Comment se fait-il que tant de gens vous adulent, je n'en sais rien ! Et votre pauvre mère, abandonnée à son sort depuis Sâ sait combien de temps ! Vous venez la voir une demi-journée, à peine, en lui laissant un coffre de babioles et une servante demeurée pour la servir. Comment pouvez-vous traiter votre mère de la sorte ? La mère ne doit-elle pas être révérée par le fils comme le symbole de l'aspect féminin de Sâ ? Il n'empêche, vous la traitez comme les autres. Comme une servante ! Elle a essayé de me parler, la pauvre. Je n'ai pu comprendre ce qui la tourmentait tant, mais ce n'était pas son manque de tasses ! »

Kennit ne put s'empêcher de rire bien haut, ce qui exaspéra l'autre à un point tel qu'il devint écarlate. « Espèce de salaud ! crachait-il. Salaud sans cœur ! »

Kennit regarda autour de lui. Ils n'étaient plus très loin de la pointe de l'île, à présent. Il pourrait y arriver. Une fois là-bas, s'il était trop fatigué, il nouerait son manteau à un aviron qu'il agiterait pour appeler quelqu'un de la *Marietta* ou de la *Vivacia*. Ils étaient certainement en train de guetter son retour.

« Pareil langage dans la bouche d'un prêtre ! Tu t'oublies. Là. Je vais ramer un peu pendant que tu te reprends. » Sâ'Adar se calma. Il se leva du banc de nage, tout roide, s'accroupit à demi et frictionna son dos douloureux en attendant que Kennit prenne sa place. Le pirate voulut se lever mais se rassit lourdement. La petite embarcation oscilla. Sâ'Adar poussa un cri et s'agrippa comme un fou aux plats-bords. Kennit fit une grimace, l'air gêné. « Raide, grogna-t-il. La journée m'a éprouvé plus que je ne pensais. » Il soupira profondément, plissa les yeux devant le regard méprisant du prêtre. « Reste tranquille. J'ai dit que je ramerais et je vais ramer. » Il ramassa sa béquille, la saisit d'une main ferme et la pointa sur Sâ'Adar. « Quand je te le commanderai, tu me hisseras sur mes pieds. Dès que je serai debout, je parie que je pourrai bouger. »

Sâ'Adar attrapa la pointe de la béquille. « Vas-y ! » Kennit essaya de se lever. Et se rassit de tout son poids. Il serra les mâchoires, avec une sinistre détermination. « Encore ! Et cette fois, mets-y un peu de nerf ! »

L'homme fatigué empoigna la béquille à deux mains. Kennit

assura aussi sa prise. « Vas-y ! » Le prêtre tira et le pirate se projeta brusquement en avant en poussant de toutes ses forces sur la béquille. Sâ'Adar reçut le coup en pleine poitrine et bascula en arrière en battant des bras dans tous les sens. Kennit avait espéré qu'il passerait proprement par-dessus bord. L'homme tomba par le travers des plats-bords, presque à l'extérieur du bateau, mais pas entièrement. Rapide comme un tigre, Kennit se lança en avant. Il répartit son poids, ce que n'avait pas fait le terrien. Il attrapa l'autre par un pied qu'il souleva haut. Sâ'Adar passa par-dessus bord mais il eut le temps de décocher un coup de pied dans la figure de Kennit. Ebranlé par le choc, celui-ci sentit un flot de sang tiède s'écouler de son nez. Il s'essuya vivement d'un revers de manche puis gagna à quatre pattes le banc de nage et s'empara des avirons. Il les cala dans les tolets et se mit à souquer ferme.

Un instant plus tard, la tête du prêtre remontait à la surface dans le sillage de l'embarcation. « Maudit sois-tu ! hurla-t-il. Sâ te maudisse ! »

Kennit s'attendait qu'il replonge. Mais l'autre nageait vers le bateau à brasses vigoureuses. Ainsi, c'était un nageur ! Kennit n'avait pas envisagé cette éventualité. Dommage que la mer soit plus tiède dans ces eaux-là. Il ne pouvait compter sur le froid pour le tuer. Il devrait s'en charger lui-même.

Kennit ne força pas sur les avirons. Au contraire, il continua à ramer en adoptant une cadence régulière. Il n'avait pas menti à Sâ'Adar. Il était raidi mais l'exercice l'assouplissait. Le prêtre nageait avec les mouvements rapides et frénétiques du désespoir. Il gagnait du terrain ; son corps offrait moins de résistance aux vagues que le bateau allégé. Quand il fut à une ou deux brasses de distance, Kennit borda soigneusement les avirons et sortit la dague de sa ceinture. Il se déplaça à l'arrière et attendit. Il ne tenta pas un coup mortel qui l'aurait entraîné trop avant et aurait donné au prêtre l'occasion de le tirer à l'eau. Mais à chaque fois que l'autre cherchait à s'accrocher au bateau, le pirate lui tailladait les mains. Quand l'homme se cramponna à l'arrière, Kennit lui lacéra les paumes et les jointures. Il restait muet, comme la mort elle-même, alors que Sâ'Adar le maudissait, hurlait, puis criait grâce. Alors qu'il saisissait le bordé et s'y agrippait avec obstination, le pirate lui porta un coup risqué, fulgurant, à la figure. L'autre ne lâcha pas prise, continua à supplier, à implorer qu'on le laisse vivre. Ce qui mit Kennit en fureur. « J'ai voulu te laisser la vie ! rugit-il. Tu n'avais qu'à faire ce que je voulais. Tu as refusé. Tant pis ! »

Il pointa sa dague et la plongea dans la gorge de l'homme. En une seconde, ses mains se poissèrent d'un sang tiède, épais, plus salé que la mer elle-même. Le prêtre s'affaissa subitement. Kennit dégagea

sa garde et le laissa aller. Le corps dansa à plat ventre sur une vague, sur une deuxième. Et la mer l'engloutit.

Le pirate resta assis un moment à scruter l'eau derrière le canot. Puis il s'essuya les mains sur le plastron de son manteau. Il regagna avec lenteur le banc de nage, saisit les avirons. Ses mains commençaient à se cloquer d'ampoules. Il avait mal, mais peu importait. C'était fait, il le savait, il vivrait. Il savait, avec la même certitude, que la chance voguait toujours avec lui.

Il leva la tête et parcourut l'horizon du regard. Il n'était plus très loin de l'endroit où les vigiles des navires pourraient le repérer. Il sourit. « Je parie que *Vivacia* me verra la première. Je parie qu'elle sait en ce moment que je reviens vers elle. Guette-moi, ma dame ! Cherche-moi de tes jolis yeux !

— Peut-être devrais-je les lui dessiller, les yeux », déclara une petite voix toute proche. Kennit faillit lâcher les avirons. Il regarda l'amulette à son poignet, qui était restée si longtemps muette. Ses propres traits en miniature, carminés, ensanglantés : le charme clignait les paupières, ouvrait sa petite bouche et se passait une langue minuscule sur des lèvres desséchées. « Que penserait-elle de son vaillant capitaine, si elle te connaissait comme je te connais ? »

Kennit eut un sourire épanoui. « Elle te prendrait pour un menteur, ce me semble. Elle a été avec moi, elle connaît le fond de mon cœur. Elle et le gamin. Et ils m'aiment toujours.

— Il se peut qu'ils le croient, concéda l'amulette avec amertume. Mais il n'y a qu'un seul être qui ait jamais vu la noirceur et la fange de ton cœur et qui, pourtant, ait décidé de te rester fidèle.

— Tu fais allusion à ta personne, je présume, avança Kennit. Mais tu n'as guère le choix en la matière, mon petit charme. Tu es lié à moi.

— Aussi étroitement que toi à moi, rétorqua l'amulette.

— Alors nous sommes liés l'un à l'autre, reprit Kennit en haussant les épaules. Ainsi soit-il. Tu devrais en prendre ton parti, et faire ton devoir, c'est pour ça qu'on t'a créé. Peut-être, de cette manière, vivrons-nous tous les deux plus longtemps.

— Je n'ai jamais été créé pour te servir, déclara le charme. Pas plus que ma vie ne dépend de la tienne. Mais pour le bien de quelqu'un d'autre, je ferai mon possible pour te protéger. Au moins pour un temps. »

Le pirate ne répondit pas. Les ampoules de sa paume droite crevèrent, la douleur était cuisante. Un sourire, qui était aussi une grimace, éclaira le visage sombre de Kennit. Bah ! Une petite douleur, ce n'était rien. Sa chance ne l'avait pas abandonné. Et, avec de la chance, on pouvait en faire, des choses.

VOEUX EXAUCÉS

« Qu'avez-vous fait de mon père ? »

Kennit leva les yeux du plateau que Hiémain venait de poser devant lui. Le pirate s'était habillé de frais, lavé et peigné. Cet ultime effort l'avait épuisé. Il n'avait qu'un désir : manger. Subir les pleurnicheries d'Etta, que son absence avait mise dans tous ses états, avait été suffisamment pénible. Elle lui avait sorti des vêtements propres et il l'avait chassée de la chambre. Qu'on se tracasse à son sujet lui portait sur les nerfs au plus haut point. Il ne supportait pas de dîner dans cette atmosphère. Ignorant le garçon, il prit une cuiller de sa main meurtrie et remua sa soupe. Des morceaux de carotte et de poisson remontèrent à la surface.

« Je vous en supplie. Il faut que je sache. Qu'avez-vous fait de mon père ? »

Kennit le regarda, faillit lui répondre sèchement puis se ravisa. Le visage de Hiémain était livide sous son hâle. Il se tenait très droit, immobile, apparemment calme. Mais son souffle saccadé et ses dents qui mordaient la lèvre inférieure le trahissaient. Ses yeux sombres étaient hagards. Le garçon s'en voulait mais ne doit-on pas assumer ses choix ? « J'ai simplement fait ce que tu m'as demandé. Ton père est ailleurs maintenant. Tu n'as plus à t'inquiéter de lui, tu n'as plus à le voir, tu n'auras plus affaire à lui, déclara-t-il, et avant que Hiémain lui pose une autre question, il ajouta : Il est sain et sauf. Quand je tiens une promesse, ce n'est pas à moitié. »

Hiémain oscilla légèrement en avant. Comme s'il venait de recevoir un coup dans l'estomac. « Mais ce n'était pas dans mon intention, murmura-t-il d'une voix rauque. Pas comme ça. Pas qu'il disparaisse pendant que je dormais. Je vous en prie, capitaine. Ramenez-le. Je m'occuperai de lui sans me plaindre.

— Malheureusement, je ne peux pas », répondit Kennit avec affabilité. Il adressa un petit sourire au gamin pour le rassurer mais le rabroua avec douceur. « La prochaine fois, sache vraiment ce que tu veux. Je me suis donné beaucoup de mal pour t'arranger l'affaire. » Il

prit une cuillerée de soupe. Il avait envie de manger en paix. Il était grand temps de mettre un terme à l'impertinence de Hiémain. « Je m'attendais à ce que tu te montres reconnaissant, non à ce que tu aies des remords. Tu m'as demandé cela. Je te l'ai accordé. Il n'y a rien d'autre à ajouter. Sers-moi du vin. »

Hiémain s'avança, tout raide, pour obéir. Puis il recula de quelques pas et resta comme figé, les yeux fixés sur le mur. Parfait. Kennit reporta son attention sur son dîner. L'exercice lui avait aiguisé l'appétit. Ses muscles étaient douloureux et il avait l'intention de se reposer après son repas mais, cela mis à part, il se sentait l'esprit vif et alerte. Cette petite sortie lui avait fait du bien. Il faudrait à l'avenir qu'il sorte et bouge davantage, dès qu'Etta aurait rembourré sa béquille et son pilon. Et s'il arrangeait sa jambe de bois de façon à pouvoir de nouveau grimper dans le gréement ? Même dans les pires moments, il avait aimé monter dans la mâture. Le vent là-haut semblait plus pur, et les promesses de la vie aussi larges que l'horizon.

« Il y avait du sang partout sur votre manteau. Et sur le bordé de la yole. » Le garçon, avec son obstination, interrompait sa rêverie et son dîner.

Kennit soupira et reposa sa cuiller. Hiémain contemplait toujours le mur mais à sa rigidité on devinait qu'il tâchait de maîtriser son tremblement. « Ce n'est pas le sang de ton père. Si tu veux le savoir, c'est celui de Sâ'Adar. » Le sarcasme perçait dans sa voix. « Et s'il te plaît, ne me dis pas que tu as aussi changé d'avis à son sujet.

— Vous l'avez tué parce que je le haïssais ? s'écria Hiémain, éperdu et incrédule.

— Non, je l'ai tué parce qu'il n'a pas voulu faire ce que je voulais. Il ne m'a pas laissé le choix. Sa mort n'est pas une perte pour toi. Il n'avait que mépris pour toi et pour ton père. » Kennit leva son verre de vin qu'il vida d'un trait. Il le tendit à Hiémain, qui le remplit à nouveau, avec des gestes saccadés de pantin.

« Et Cheville ? » se hasarda-t-il à demander d'une voix découragée.

Kennit reposa brutalement son verre. Le vin déborda et se répandit sur la nappe blanche. « Cheville va très bien. Ils vont tous très bien. Je n'ai tué que Sâ'Adar et, si je l'ai tué, c'est parce que j'y ai été forcé. Je t'ai épargné le souci d'avoir à le faire toi-même plus tard. Tu me crois assez stupide pour perdre mon temps à des actes inutiles ? Je ne vais pas rester là à me faire harceler de questions par un mousse ! Nettoie-moi tout ça, verse-moi du vin et va-t'en. » Le regard que Kennit lui lança en aurait fait trembler de plus costauds.

A la surprise du pirate, une étincelle s'alluma dans les yeux du garçon qui se redressa. Kennit sentit qu'il l'avait poussé au-delà de ses limites. Intéressant. Hiémain s'approcha de la table, ôta les plats et la

nappe tachée avec une silencieuse et farouche efficacité. Il remit le couvert, versa du vin avec précaution puis prit la parole. Il osa même laisser vibrer sa colère. « Ne m'imputez pas vos actes. Je ne tue pas les gens quand ils me gênent. Sâ donne la vie, et toute vie a un sens et un but. Personne n'est capable de pénétrer complètement les desseins de Sâ. Je dois au contraire apprendre à tolérer les autres jusqu'à ce qu'ils aient accompli les desseins de Sâ. Je fais partie de ses desseins dans ce monde mais je ne suis pas plus important que quiconque. »

Kennit s'était adossé à sa chaise, bras croisés, tandis que Hiémain débarrassait la table et prêchait. Il souffla par les narines. « C'est parce que tu n'es pas destiné à être roi. » Il lui vint une pensée à l'esprit et il ne put réprimer un petit sourire suffisant. « Médite là-dessus, prêtre. Peut-être suis-je un de ceux que tu dois apprendre à tolérer jusqu'à ce que j'accomplisse le dessein de Sâ. » A cette plaisanterie, le regard mauvais de Hiémain s'assombrit davantage. Kennit éclata de rire et secoua la tête. « Tu te prends trop au sérieux. Allons, sauve-toi, maintenant. Envoie-moi Etta. »

Le pirate agita vivement la main en direction de la porte et revint à son repas interrompu. Le garçon prit son temps pour quitter la pièce et referma la porte un peu trop bruyamment. Kennit secoua la tête. Il s'attachait trop au gamin, il le laissait prendre trop de libertés. Si Opalin avait osé lui parler sur ce ton, il aurait eu le dos zébré avant le coucher du soleil. Il haussa les épaules : l'indulgence n'était pas le moindre de ses défauts. Son bon cœur le perdrait. Il hocha la tête et laissa vaguer ses pensées du côté de l'île de la Clef.

*

« Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? demanda Hiémain, toujours furieux contre Kennit.

— Je te l'ai expliqué, protesta *Vivacia*, butée. Tu étais fatigué, profondément endormi. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de mal. Tu n'aurais pas pu l'arrêter, de toute façon. Alors, il n'y avait aucune raison que je te réveille.

— Il a dû venir jusqu'ici chercher Cheville. Elle était là quand je me suis endormi. » Un soupçon lui traversa soudain l'esprit. « C'est lui qui t'a dit de ne pas me réveiller ?

— Et alors ? s'exclama *Vivacia*, outrée. Qu'est-ce que cela changerait ? C'est moi qui décide. »

Hiémain baissa les yeux. Il fut lui-même surpris de la profondeur de sa blessure. « Autrefois, tu te serais montrée plus loyale à mon égard. Tu m'aurais réveillé, sans te poser de questions. C'est ce que j'aurais voulu, tu devais bien le savoir. »

Vivacia tourna la tête et regarda la mer. « Je ne vois pas où tu

veux en venir.

— Tu en es même à parler comme lui », insista-t-il sur un ton pitoyable.

Son chagrin la fouetta davantage que sa colère. « Que veux-tu que je te dise ? Que je suis désolée que Kyle Havre soit parti ? Eh bien, non ! Je n'ai pas connu un seul moment de paix depuis qu'il a pris le commandement. Je suis contente qu'il ne soit plus là, Hiémain. Contente. Et toi aussi, tu devrais être content. »

Il l'était. C'était bien là que le bât blessait. Il fut un temps où elle l'aurait deviné mais à présent elle était si entichée du pirate, elle ne voyait que par les yeux de Kennit. « Tu as encore besoin de moi ? demanda-t-il brusquement.

— Quoi ? » C'était à son tour d'être choquée. « Comment peux-tu me poser cette question ? Bien sûr que j'ai besoin...

— Parce que je pensais que, si tu étais heureuse avec Kennit, il me laisserait peut-être partir. Vous pourriez tous les deux me débarquer sur la terre ferme. Je retournerais au monastère et reprendrais ma vie. Je laisserais tout cela derrière moi, puisque de toute façon je ne peux plus rien y changer. » Il s'interrompit. « Tu serais débarrassée de moi, comme tu es débarrassée de mon père.

— On dirait un enfant jaloux, rétorqua-t-elle.

— Tu n'as pas répondu à ma question. »

Alors, elle lui répondit : elle s'ouvrit à lui et il sentit toute la peine que lui avaient causée ses mots durs.

« Oh ! » fit-il doucement. Ce fut tout. Il suivit son regard. La *Marietta* se balançait à l'ancre, si proche que Hiémain discernait le visage de l'homme de quart. Sorcor n'avait pas été content lorsqu'un Brig inquiet avait envoyé prendre des nouvelles du capitaine. Il avait gagné un nouveau poste de mouillage, plus proche de la *Vivacia*, ce qui indiquait qu'il redoublait de vigilance.

Vivacia trancha dans le vif. « Pourquoi es-tu jaloux de mon affection pour Kennit ? Si tu le pouvais, tu te débarrasserais de la relation qui nous unit, toi et moi. Lui, c'est tout le contraire. Il s'applique avec tant de sérieux à tisser un lien entre nous. Il me parle comme jamais personne ne m'a parlé. Il monte jusqu'ici, pendant que tu vaques à tes tâches, et il me raconte des histoires. Il me parle de sa vie, mais aussi il répète des contes, des récits qu'il a entendus. Et il m'écoute. Il me demande ce que je pense, et ce que j'aimerais faire. Il me parle des projets qu'il fait pour son royaume et le peuple qu'il va gouverner. Quand je fais une suggestion, il est ravi. Te rends-tu compte à quel point il est agréable d'avoir quelqu'un qui te parle et qui t'écoute ?

— Oui. » Il repensa à son monastère, il n'avait pas besoin de s'exprimer tout haut.

« Je ne vois pas pourquoi tu ne lui donnerais pas sa chance, s'ex-clama-t-elle soudain. Je ne prétends pas le connaître aussi bien que je te connais, toi. Pourtant, nous l'avons vu tous les deux : il éprouve à ton égard plus d'affection et de bienveillance que ton père n'en a jamais eu. Il pense aux autres. Demande-lui, un jour, de te montrer les plans qu'il a dessinés pour Partage. Il a beaucoup réfléchi à la construction d'une tour pour avertir les habitants du danger, à l'emplacement des puits pour avoir une eau plus pure. Pour Guingois, aussi. Il a dessiné une carte de Guingois, avec une digue pour abriter port et quais. Si seulement ils voulaient bien l'écouter et vivre comme il le leur conseille, tout irait beaucoup mieux pour eux. Il veut mettre de l'ordre, améliorer. Plus encore, il veut être ton ami, Hiémain. Peut-être a-t-il agi avec Kyle de façon arbitraire mais c'est toi qui l'avais demandé. Il aurait pu se gagner les esclaves en le leur livrant. Pour Partage, son supplice et son exécution auraient été un spectacle qui aurait valu à Kennit une grande renommée. Tu dois le savoir, non ? Ou alors il aurait pu exiger une rançon à ta mère, et réduire les Vestrit à la misère en renflouant ses propres coffres. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Au contraire, il a simplement écarté cet homme méchant et mesquin ; là où il est, il ne peut plus nuire, ni à toi ni aux autres. »

Elle reprit haleine, apparemment à court d'arguments. Hiémain était accablé. Il ignorait que Kennit caressait de tels rêves. Le raisonnement de *Vivacia* semblait se tenir, mais son plaidoyer en faveur du pirate ne laissait pas de le blesser. « C'est pour ça qu'il est devenu pirate, j'imagine. Pour faire le bien ? »

La vivenef se sentit insultée. « Je ne prétends pas qu'il soit désintéressé. Ni que ses méthodes soient irréprochables. Oui, il a le goût du pouvoir, oui, il n'aspire qu'à l'étendre. Quand il l'obtient, il en fait bon usage. Il libère les esclaves. Tu préférerais qu'il reste à débiter des platitudes sur la fraternité ? Et qu'est-ce, au fond, que ton rêve de retourner au monastère, si ce n'est le désir de t'éloigner du mal qui règne dans le monde ? »

Hiémain en resta bouche bée. Au bout de quelques instants, elle avoua courageusement : « Il m'a demandé de faire de la piraterie avec lui. Tu le savais ? »

Hiémain s'efforça de garder son calme. « Non, mais je m'y attendais, répondit-il d'une voix où perçait l'amertume.

— Et alors ? Quel mal y aurait-il à cela ? répliqua-t-elle sur la défensive. Tu constates le bien qu'il fait. Je sais que ses méthodes sont brutales. Il l'a même admis devant moi. Il s'est informé si j'étais capable de supporter les violences auxquelles je serais obligée d'assister. Je lui ai parlé franchement de cette nuit atroce où les esclaves se sont rebellés. Tu sais ce qu'il m'a confié ?

— Non. Qu'a-t-il dit ? » Hiémain luttait pour maîtriser ses

émotions. Elle était si crédule, si naïve. Ne voyait-elle pas que le pirate se jouait d'elle ?

« Que c'était comme quand on lui avait coupé la jambe. Il avait souffert le martyre, persuadé que ça s'arrangerait s'il ne faisait rien. Tu lui as fait comprendre qu'il lui fallait supporter une douleur bien plus grande pour que son supplice se termine. Il a cru en toi, et tu avais raison. Il m'a demandé de me rappeler le tourment que j'ai partagé avec les esclaves, puis de considérer que, sur les autres navires, ce tourment continuait. Ce n'est pas de la piraterie qu'il fait, c'est de la chirurgie. »

Hiémain desserra ses lèvres crispées. « Alors Kennit ne va plus attaquer que les transports d'esclaves ?

— Et ceux qui profitent de l'esclavage. On ne peut pas s'emparer de tous les transports d'esclaves entre Jamaillia et Chalcède. Pourtant, si le juste courroux de Kennit s'abat sur les trafiquants d'esclaves aussi bien que sur ceux qui les transportent, ils seront bientôt tous forcés de réfléchir. Quand les négociants honnêtes et de bonne foi verront tous les ennuis que leur attirent les marchands d'esclaves, ils se retourneront contre eux.

— Tu ne crois pas que le Gouverneur va renforcer ses patrouilles dans la région ? Ses navires vont pourchasser les pirates et détruire leurs colonies dans le seul but de se débarrasser de Kennit.

— Peut-être va-t-il essayer mais je ne crois pas qu'il réussira. Kennit défend une cause sacrée, Hiémain. Tu devrais être le premier à le comprendre. On ne peut pas se laisser détourner du but parce qu'il comporte souffrance et danger. Si nous ne persévérons pas, qui agira à notre place ?

— Alors tu lui as confirmé que tu allais faire de la piraterie pour lui ? demanda Hiémain, incrédule.

— Pas encore, répondit *Vivacia* avec calme. Mais j'ai l'intention de le lui dire demain. »

*

La robe de Marchande d'Althéa sentait le camphre et le cèdre. Sa mère l'avait rangée pour la protéger des mites. Althéa partageait l'aversion des mites pour l'odeur. Le cèdre, passe encore, à faible dose. Mais le camphre lui donnait des vertiges. Elle avait été étonnée que la robe lui allât encore. Il y avait bien des années qu'elle ne l'avait pas portée.

Elle traversa la pièce et s'assit devant son miroir. Une jeune femme féminine la contemplait. Parfois, l'époque où elle était mousse sur le *Moissonneur* lui semblait un rêve. Depuis son retour, elle avait pris du poids. Grag avait exprimé son approbation à la voir s'arrondir

un peu. En brossant ses cheveux noirs lustrés, en les relevant et les attachant sans hâte, elle dut admettre que le changement n'était pas pour lui déplaire. La robe de Marchande à la coupe sobre ne la flattait pas particulièrement. C'était aussi bien ; elle tourna lentement devant le miroir. Elle ne voulait pas qu'on la considère comme un ornement, ce soir, mais comme une fille de Marchand posée et travailleuse. Elle voulait être prise au sérieux. Néanmoins, elle ajouta un soupçon de parfum au creux de sa gorge et une touche de rouge sur ses lèvres. Des boucles d'oreilles en grenat, cadeau de Grag, se balançaient à ses oreilles. Elles allaient bien avec la robe magenta.

La journée avait été chargée. Althéa était allée en personne déposer une requête auprès du Conseil de Terrilville. On s'était contenté de lui répondre que sa demande serait examinée. Ils n'étaient pas obligés de l'entendre. C'était Keffria la Marchande, et elle avait prévenu sa sœur d'un ton guindé que, si l'occasion s'en présentait, elle prendrait aussi la parole. Althéa avait écrit à Grag pour l'informer de la capture de la *Vivacia*, et avait envoyé Rache porter le billet. Après quoi, elle s'était rendue chez Davad Restart, à la fois pour le mettre au courant et lui demander de les accompagner au Conseil dans sa voiture. Davad avait été horrifié par les nouvelles mais s'était montré sceptique sur ce que « ce vaurien » de Trelle pouvait raconter. Il lui assura que, si le fait était confirmé, il soutiendrait la famille Vestrit. Althéa remarqua qu'il n'était pas allé jusqu'à leur ouvrir sa bourse. Elle connaissait suffisamment Davad pour savoir qu'il ne fallait pas attendre de lui un secours financier : il ne mélangeait pas argent et amitié. Puis elle était rentrée chez elle, avait aidé Rache à faire le pain de la semaine, avait ramé les haricots dans le potager et attaché les plants puis éclairci les fruits verts sur les pruniers et les pommiers. Après quoi elle avait dû procéder à un sérieux savonnage pour se rendre présentable. Pourtant, cette activité frénétique ne l'avait pas empêchée de penser à Brashen Trelle. La vie n'était-elle pas déjà assez compliquée avant qu'il revînt à Terrilville ? Non qu'il eût rien à voir avec sa vie, d'ailleurs. Pour l'heure, elle aurait dû se préoccuper exclusivement de *Vivacia* et de la réunion du Conseil. Ou de Grag. Au lieu de quoi, voici que Brashen se dressait derrière chaque pensée, et lui ouvrait tout un domaine de possibles. Mais réfléchir à ces possibles la mettait mal à l'aise. Elle avait beau la repousser, son image revenait sans cesse : Brashen attablé dans la cuisine, buvant du café et hochant la tête aux paroles de sa mère ; Brashen penché sur le petit Selden, puis l'emportant dans ses bras pour le mettre au lit ; Brashen debout, jambes jointes comme sur un pont de navire, contemplant la nuit par la fenêtre du cabinet de travail. Ou bien tâtant la poche de sa veste où traînait sans aucun doute un morceau de cindine. Il était victime de ses mauvais choix. Grand bien lui fasse !

Althéa se hâta de gagner l'entrée. Elle ne voulait pas être en retard pour la réunion de ce soir. Il y avait trop de choses importantes à l'ordre du jour. A sa surprise, elle découvrit Malta qui l'attendait. Elle examina sa nièce d'un œil critique mais ne trouva rien à redire. Elle prévoyait une Malta trop fardée et parfumée, couverte de bijoux, mais cette dernière paraissait presque aussi discrète qu'Althéa. Des fleurs dans les cheveux étaient son seul ornement. Pourtant, même dans sa simple mise de Marchande, la jeune fille était d'une beauté à couper le souffle. En la regardant, Althéa ne pouvait donner tort aux jeunes gens qui l'admiraient. Elle grandissait. Depuis la veille, elle faisait preuve d'une maturité dont sa tante ne l'avait pas créditée. Il était dommage qu'il ait fallu une crise pour que cette maturité apparût. Elle s'efforça de chasser son appréhension et de rassurer sa nièce.

« Tu es très jolie, Malta.

— Merci, répondit la jeune fille distraitement en se tournant vers Althéa avec un froncement de sourcils. Je regrette qu'on aille à la réunion dans la voiture de Davad Restart. Cela ne fait pas bon effet.

— Je suis d'accord avec toi. » Althéa fut surprise que Malta y eût même songé. Elle-même éprouvait de l'affection pour Davad, de cette affection que l'on porte à un oncle excentrique et un peu rustre, à l'occasion. Pour cette raison, elle s'efforçait de ne pas tenir compte de ses positions politiques aberrantes. Elle était du même avis que sa mère. Davad Restart était depuis trop longtemps ami de la famille pour qu'une divergence politique vînt les séparer. Elle espérait seulement que ses relations avec lui n'affaibliraient pas l'allocution qu'elle allait prononcer au Conseil. Il fallait qu'elle donne l'impression d'apporter un soutien sans réserve à la famille Tenira. Quelle irréparable humiliation pour elle si l'on venait à la prendre pour une sottise adoptant les opinions des hommes qui lui étaient le plus proches ! C'était Althéa Vestrit qui parlerait, non une petite péronnelle entichée de Grag Tenira.

« Une voiture et un attelage coûtent vraiment si cher que cela ? La saison d'été de réceptions et de bals va s'ouvrir. On ne peut pas toujours dépendre de Davad. De quoi aura-t-on l'air auprès des autres familles de Marchands ? » poursuivit Malta plaintivement.

Althéa fronça les sourcils. « Il y a la vieille voiture. Si tu veux bien m'aider, on pourrait la nettoyer et la graisser. Elle est très sale mais en bon état. Et on pourrait envisager de louer un attelage et un cocher. » Elle alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Puis elle se retourna et adressa à Malta un sourire malicieux. « Ou je pourrais conduire moi-même. Quand j'avais ton âge, Colin le cocher me laissait de temps en temps les rênes. Père n'avait rien contre mais mère désapprouvait. »

Sa nièce la regarda froidement. « Ce serait encore plus humiliant, je trouve, que de rouler dans la patache de Restart. »

Althéa haussa les épaules et se retourna vers la fenêtre. Chaque fois qu'elle croyait avoir établi une sorte de contact avec Malta, elle essuyait une rebuffade.

Ronica et Keffria entrèrent au moment où la voiture de Davad s'arrêtait dans l'allée. « Allons-y », déclara Althéa en ouvrant la porte avant que le Marchand ne soit descendu de voiture. « S'il entre, il va vouloir du vin et des biscuits. Et nous n'avons vraiment pas le temps, ajouta-t-elle devant le regard désapprobateur de sa sœur.

— Je ne veux pas arriver en retard », renchérit Ronica.

La petite troupe se dirigea vers la voiture. Avant que le cocher surpris ait eu le temps de sauter de son siège, Althéa avait ouvert la portière. Elle poussa les autres devant elle. Davad se serra docilement pour faire de la place. Althéa s'assit à côté de lui. Son parfum musqué était presque aussi entêtant que le camphre de la robe. Mais le trajet ne serait pas long. Keffria, Malta et Ronica s'installèrent en face d'eux. Davad fit signe au cocher et la voiture s'ébranla. Le grincement cadencé des roues indiquait un manque d'entretien de même que la poussière dans les coutures des coussins. Althéa fronça les sourcils mais ne fit aucun commentaire. Le Marchand Restart n'avait pas l'art de gouverner les domestiques.

« Regardez ce que je vous ai apporté », annonça-t-il en exhibant une petite boîte enrubannée de bleu. Il l'ouvrit et leur présenta un assortiment de bonbons poisseux, dont Althéa avait raffolé, à l'âge de six ans. « Je sais que ce sont vos préférés », dit-il avant de se servir puis de passer la boîte aux autres. Délicatement, Althéa prit un bonbon qu'elle fourra dans sa bouche. Keffria croisa brièvement le regard de sa sœur alors que celle-ci lui tendait la boîte. Le coup d'œil qu'elles échangèrent était d'affectueuse indulgence à l'endroit de Davad. Keffria en choisit un rouge.

Davad rayonnait de satisfaction. « Eh bien, êtes-vous assez belles, vous toutes ! Je vais faire l'envie de tous les hommes de la réunion en arrivant avec un train de pareilles beautés. Je vais être obligé de jouer du bâton pour dégager la portière ! »

Althéa et Keffria sourirent poliment au compliment exagéré, comme elles le faisaient depuis leur enfance. Malta prit une mine offensée alors que Ronica déclarait : « Davad, quel flatteur vous faites ! Vous pensez qu'on vous croit encore, après tout ce temps ? » Elle ajouta en fronçant les sourcils : « Althéa, peux-tu redresser la cravate de Davad ? Le nœud a tourné sous l'oreille. »

Elle comprit ce qui préoccupait sa mère : une tache de sauce, ou de quelque chose d'approchant, s'étalait sur la fine soie jaune. La cravate n'était pas assortie à la robe de Marchand mais Althéa se

garda bien de l'amener à l'ôter. Elle la dénoua et l'arrangea de manière que la tache soit moins visible.

« Merci, ma chère », dit-il en lui tapotant affectueusement la main. Elle sourit et jeta un coup d'œil à Malta qui la considérait d'un air dégoûté. Elle haussa un sourcil comme pour quémander auprès de sa jeune nièce un peu de compréhension. Elle comprenait l'aversion de Malta. Lorsqu'elle repensait aux derniers agissements de Davad, elle éprouvait le même écoëurement. Il s'était abaissé aux viles pratiques des Nouveaux Marchands ; il était même pire qu'eux puisqu'il les soutenait au détriment de sa propre classe. Faisant fi du jugement des autres Marchands, il parlait en faveur des nouveaux venus aux réunions. Il avait servi d'intermédiaire entre certaines familles aux abois et les Nouveaux Marchands avides d'acquérir leurs terres ancestrales. On disait même qu'il négociait âprement au profit non du vendeur mais de l'acquéreur. Elle avait du mal à croire la plupart des ragots qu'on débitait sur lui. Mais elle était bien forcée de constater que non seulement il employait des esclaves sur ses propriétés mais qu'il en faisait trafic. Ce n'était déjà pas très reluisant mais le pire, c'était qu'il avait plus ou moins pris part, semblait-il, aux démarches des Nouveaux Marchands pour le rachat du *Parangon*.

A présent, elle considérait l'homme plein de bonhomie assis à ses côtés et elle doutait. Jusqu'à quand lui conserverait-elle sa loyauté ? Allaient-ils ce soir atteindre au point de non-retour et à la rupture ?

Pour se distraire de ces pensées, elle engagea la conversation. « Alors, Davad, vous êtes toujours au courant des potins les plus amusants en ville. Quelle est la dernière histoire que vous ayez entendue, aujourd'hui ? » Elle n'espérait rien de plus qu'un commérage vaguement scandaleux. Davad était très collet-monté.

Il sourit au compliment et se tapota complaisamment le ventre. « Ce que j'ai appris de plus croustillant aujourd'hui ne concerne pas Terrilville, ma chère, quoique, si le fait s'avérait, cela risque de nous affecter tous profondément. » Il promena son regard sur chacune des femmes, s'assurant l'attention de son auditoire. « Je le tiens d'un Nouveau Marchand. Un de ses pigeons voyageurs a rapporté le message de Jamaillia. » Il marqua une pause, en pianotant sur ses lèvres comme s'il hésitait à faire part de ses nouvelles. Il avait envie qu'on le supplie. Althéa se prêta à son jeu. « Allez, continuez. Nous sommes toujours curieuses de ce qui se passe à Jamaillia.

— Eh bien, fit-il en se laissant aller en arrière sur les coussins, vous avez entendu parler des fâcheuses histoires de l'hiver dernier. Les Khuprus... permets-moi, Malta, je sais que leur fils s'est épris de toi, ce n'est pas une question d'amour mais de politique... La famille Khuprus est venue à Terrilville au nom des Marchands du désert des Pluies

pour semer la zizanie entre le Gouverneur et nous. J'ai essayé de leur faire entendre raison mais vous vous rappelez la cohue qu'a été cette réunion, Ronica. Bon, toujours est-il qu'une délégation de Marchands de Terrilville s'est embarquée pour Jamaillia, avec notre charte, pour exiger du Gouverneur qu'il respecte l'ancien document. Comment ont-ils pu croire que des accords aussi dépassés doivent encore s'appliquer à notre époque ? Néanmoins, ils sont partis. Ils ont été reçus avec courtoisie et on leur a dit d'un ton ferme que le Gouverneur examinerait leur point de vue. Puis on n'en a plus entendu parler. » Il vérifia d'un coup d'œil que tout le monde l'écoutait. L'histoire n'était pas de la dernière fraîcheur mais Althéa prêta poliment l'oreille. Malta regardait par la vitre poussiéreuse.

Davad se pencha sur son ventre et baissa la voix comme s'il craignait d'être entendu du cocher. « Vous savez sûrement que le Gouverneur avait promis de dépêcher un émissaire à Terrilville.

Nous attendions son arrivée d'un jour à l'autre. Eh bien, on prétend maintenant que ce n'est pas un émissaire. Non ! Ce serait le Gouverneur soi-même, en jeune homme de grand cœur qu'il est, qui aurait décidé de venir. On dit qu'il voyage incognito, avec seulement quelques Compagnes de Cœur, mais qu'il est bien escorté par sa garde d'honneur chalcédienne. Il espère, paraît-il, montrer aux habitants de Terrilville qu'il les considère toujours étroitement liés à Jamaillia et au Gouverneur, comme n'importe quelle ville sur le territoire de Jamaillia. Quand on se rendra compte de ce qu'il a dû endurer au cours du voyage et de l'importance qu'il accorde à la loyauté de Terrilville, eh bien, je ne vois pas comment on pourra refuser de revenir à la raison. Combien de temps s'est écoulé depuis la dernière visite d'un Gouverneur ? Ça n'est pas arrivé de notre vivant, n'est-ce pas, Ronica ? Certains Nouveaux Marchands sont déjà en train d'organiser des bals et des réceptions comme nous n'en avons jamais vu. Ah, c'est l'occasion idéale pour une jeune fille à marier, n'est-ce pas, Malta ? Ne te dépêche pas trop d'accepter la cour de ce Marchand des Pluies. Peut-être avec mes relations pourrai-je te ménager une invitation à un bal où tu attirerais le regard du Gouverneur en personne ! »

Ces paroles produisirent l'effet escompté. Même Malta le fixait, les yeux écarquillés. « Le Gouverneur ? Ici ? dit Keffria, incrédule.

— Il aura perdu l'esprit. » Althéa s'aperçut qu'elle avait prononcé ces mots tout haut, car Davad se tourna pour la dévisager, éberlué. « Je veux dire, entreprendre un voyage aussi long et dangereux sur un coup de tête !

— Quoi qu'il en soit, il est en route. Ainsi vole l'oiseau de la rumeur. Mais pas un mot à quiconque, c'est compris ? » Il ne s'attendait guère qu'on respecte cette dernière recommandation, qui

concluait inévitablement le moindre ragot dont il faisait part.

Althéa réfléchissait toujours à cette histoire quand le cocher arrêta ses chevaux. La voiture eut un dernier soubresaut. « Permettez-moi », dit Davad en se penchant pour ouvrir la portière. Alors que le cocher tirait de l'extérieur, Davad poussait de l'épaule à l'intérieur. La portière céda brusquement et Althéa retint le Marchand corpulent par sa robe pour l'empêcher de dégringoler. Le cocher offrit sa main de mauvaise grâce à Davad, qui mit pied à terre puis, tout fier, fit descendre l'une après l'autre les dames Vestrit.

Grag Tenira déambulait en haut des marches de la salle du Conseil. Il était sanglé dans sa robe bleue de Marchand à l'ancienne mode des marins, qui dévoilait une bonne partie de ses jambes solidement musclées et des pieds chaussés de sandales. On ne sait comment, il parvenait à ressembler à la fois à l'intrépide marin et au Marchand sérieux. Althéa dut admettre qu'il était très bel homme. Il guettait de toute évidence son arrivée. Elle lui avait envoyé un message concernant la capture de la *Vivacia*. Il avait réagi sur-le-champ en l'assurant chaleureusement de son soutien indéfectible, et elle n'en attendait pas moins de sa part. Il l'appuierait et ferait son possible afin qu'elle obtienne un temps de parole à la réunion. Il avait ajouté que sa famille et *Ophélie* partageaient ses inquiétudes au sujet de *Vivacia*.

Elle croisa son regard et lui sourit, et il répondit par un sourire épanoui qui révéla ses dents blanches. Sourire qui se figea quand il aperçut son cavalier. Althéa s'excusa à mi-voix et se hâta de grimper le perron pour rejoindre Grag. Il s'inclina cérémonieusement sur la main qu'elle lui tendait. En se redressant, il murmura : « J'aurais dû penser à vous envoyer une voiture. La prochaine fois, je n'y manquerai pas.

— Oh, Grag ! Ce n'est que Davad. Un ami de la famille depuis toujours. Il aurait été très blessé si j'avais refusé qu'il m'accompagne.

— Avec des amis pareils, il n'est pas étonnant que la fortune des Vestrit soit en train de sombrer », fit-il remarquer sèchement.

Le cœur d'Althéa se glaça. Comment pouvait-il insinuer une chose pareille ? Mais les paroles qui suivirent lui rappelèrent à quel point sa situation à lui était grave, et elle se radoucit.

« *Ophélie* a demandé de vos nouvelles. Elle a ordonné elle-même des libations de vin à Sâ pour *Vivacia*. Elle voulait que vous le sachiez. » Il s'interrompit et sourit tendrement. « Elle s'ennuie à mourir au quai des Taxes. Maintenant que le travail sur ses mains est terminé, elle n'a qu'une envie, naviguer de nouveau. Néanmoins, chaque fois que je lui promets qu'on va reprendre la mer dès que possible, elle me supplie de me débrouiller pour que vous embarquiez aussi. Je lui réponds que je ne vois qu'un seul moyen, acheva-t-il avec

un sourire engageant.

— Et qui est ? » demanda Althéa avec curiosité. Avait-il l'intention de lui proposer un poste à bord de *Y Ophélie* ? Son cœur se mit à battre plus vite à cette idée. Elle aimait cette vieille dame de vivenef.

Il rougit, déroba le regard mais le sourire flottait toujours sur ses lèvres. « Un mariage rapide et un voyage de noces. J'ai dit cela pour plaisanter, bien sûr. Le scandale que cela provoquerait ! Je m'attendais qu'*Ophélie* me gronde vertement. Au contraire, elle a trouvé l'idée merveilleuse. » Il lui lança un coup d'œil complice. « Accessoirement, mon père aussi. C'est elle qui lui en a parlé, pas moi. »

Il s'interrompit et la regarda d'un air interrogateur, comme s'il lui avait posé une question. Mais il n'avait pas posé la question, du moins pas directement. Même si elle avait été passionnément amoureuse de lui, elle n'aurait pu accepter cette proposition alors que sa propre vivenef était en danger. Ne le comprenait-il pas ? Elle ne put dissimuler son embarras, qui ne fit que croître quand elle aperçut Brashen au pied des marches. Leurs regards se croisèrent et elle ne put détourner les yeux.

Grag se méprit sur la cause de sa gêne. « Je n'attends pas vraiment que vous y réfléchissiez, s'empressa-t-il de dire, en s'efforçant de cacher son dépit. Pas ici, pas maintenant. Nous avons tous les deux trop de soucis pour l'instant. Peut-être quelques-uns seront-ils résolus ce soir. Je l'espère. »

— Moi aussi », répondit-elle sur un ton qu'elle eut du mal à garder chaleureux. Il se passait trop de choses dans son dos : Brashen la regardait comme si elle venait de le poignarder. Il n'avait pas changé de vêtements : l'ample chemise jaune et la culotte foncée qu'il portait lui donnaient l'air d'un étranger parmi les Marchands en robes.

Grag suivit la direction de son regard. « Que fait-il ici ? » demanda-t-il. Comme si elle le savait ! Il lui prit le bras.

« Il nous a apporté des nouvelles de la *Vivacia* », répondit-elle à mi-voix en levant les yeux vers lui. Elle ne voulait pas que Brashen croie qu'ils le dévisageaient et qu'ils parlaient de lui. Grag fronça les sourcils. « Vous lui avez demandé de venir ? »

— Non, fit-elle en secouant la tête. Je ne sais pas pourquoi il est ici.

— Et c'est Ambre avec lui ? Pourquoi ? Pourquoi sont-ils ensemble ?

— Je n'en sais rien », murmura-t-elle.

Ambre était vêtue d'une simple robe d'un brun doré, presque de la même nuance que ses cheveux tressés. Surgie de nulle part, elle se tenait aux côtés de Brashen et lui parlait tout bas. Son expression

n'était pas aimable mais elle ne regardait ni Althéa ni Brashen : elle foudroyait Davad Restart de ses yeux jaunes de chat. Un sort fâcheux voulait donc que tous les aspects de la vie d'Althéa se rencontrent ce soir. Davad, le regard rivé sur Grag Tenira, se hâta de les rejoindre.

Il gravissait les marches en soufflant quand Ronica rejoignit sa fille, suivie de près par Keffria et Malta. Ronica et Grag se saluèrent, et cette dernière déclara en le regardant droit dans les yeux : « Ma fille peut s'asseoir à vos côtés, Grag, si vous voulez. Je sais que vous avez à discuter de choses importantes. »

Il s'inclina cérémonieusement. « Ronica Vestrit, vous honorez les Tenira de votre confiance. Je jure que nous nous en montrerons dignes.

— Je te remercie moi aussi de m'avoir donné ton autorisation », déclara Althéa avec solennité. Comment ne pas admirer la prévoyance de sa mère ? Maintenant, elle pouvait prendre le bras de Grag et l'entraîner dans le hall avant que Davad ne les rejoigne, tout essoufflé. Cette confrontation-là au moins serait évitée. Elle poussa son compagnon avec une hâte qui frôlait la précipitation. Elle tâcha de ne pas penser à ce que signifierait leur disparition subite aux yeux de Brashen.

Une fois à l'intérieur, elle suivit Grag. Elle avait conscience qu'on les remarquait. Pour elle, s'asseoir au banc des Tenira à une réunion de ce genre, c'était reconnaître publiquement un engagement sérieux. L'espace d'un instant, elle eut envie de rejoindre sa propre famille. Mais le quitter maintenant ferait croire à une querelle soudaine. Alors, prenant un air gracieux, elle laissa Grag la faire asseoir entre sa mère et sa sœur. La mère avait les cheveux gris, la stature solide et imposante des Marchandes. La sœur cadette adressa à Althéa un sourire de conspiratrice. Elles se saluèrent tandis que la salle se remplissait et bruissait de conversations. La mère et la sœur de Grag bavardaient à voix basse, présentaient leurs condoléances pour la capture de la *Vivacia* mais Althéa se trouva incapable de prononcer un mot et se contenta de hocher la tête. Elle fut saisie d'une brusque appréhension. Elle espérait que le Conseil l'autoriserait à prendre la parole. Elle se répétait dans sa tête ce qu'elle allait dire. Il fallait qu'elle leur fasse comprendre d'une manière ou d'une autre que le sort de *Vivacia* était l'affaire de toute la ville, pas seulement de la famille Vestrit.

Le brouhaha précédant la réunion semblait s'éterniser. Quelques personnes ne manquèrent pas de s'arrêter près du banc des Tenira pour échanger des salutations. Althéa plaqua un sourire sur son visage. Les gens croyaient sans doute que Grag et elle seraient bien plus occupés à badiner qu'à se pencher sur les affaires en cours. Son irritation s'évanouit quand la mère de Grag lui fit un clin d'œil en

murmurant très bas : « C'est bien que vous soyez ici. On nous prendra plus au sérieux si on comprend que nous sommes du même bord. » Et la sœur de Grag lui serra brièvement la main. Le cœur réchauffé par ces marques d'estime, Althéa se sentit aussi un peu mal à l'aise. Elle n'était pas certaine de vouloir qu'on la considère si rapidement comme faisant partie de la famille.

Les conversations s'éteignirent lorsque les membres du Conseil montèrent sur l'estrade. Ils portaient tous la robe blanche, signe qu'ils renonçaient à leurs alliances familiales et vouaient leur loyauté à l'intérêt général. Des gardiens en robes noires rejoignirent leur poste le long des murs. Il arrivait que les réunions soient mouvementées. La fonction des gardes consistait à maintenir l'assemblée dans les limites de la civilité.

Althéa dévisagea l'un après l'autre les membres du Conseil tandis qu'ils se saluaient et prenaient place à une longue table sur l'estrade. Rares étaient les visages sur lesquels elle pouvait mettre un nom, ce qui la remplait de honte. Son père, lui, aurait su lesquels étaient alliés ou adversaires. Elle n'avait pas sa compétence. Le carillon qui annonçait l'ouverture de la séance retentit. Le brouhaha s'apaisa. Althéa adressa à Sâ une brève supplique, le priant de l'inspirer.

Elle aurait eu tout le temps de prolonger sa prière : dans son allocution d'ouverture, le président du Conseil déclara que, plusieurs sujets étant à l'ordre du jour, il était préférable de commencer par les litiges les plus simples : Althéa haussa un sourcil interrogateur en direction de Grag ; elle avait cru que le Conseil s'était spécialement réuni à la requête des Tenira. Il plissa le front et haussa légèrement les épaules.

Il fallut se résigner à écouter une discussion animée entre deux familles, portant sur l'accès à un ruisseau à la limite de leurs propriétés respectives. L'un voulait y abreuver son bétail, l'autre irriguer ses champs. La dispute s'éternisa et fut réglée par la décision évidente du Conseil, à savoir que les parties devaient se partager l'eau. Un groupe de trois arbitres fut désigné, qui devait les aider à préciser les modalités de l'arrangement. Dès que les deux plaignants se furent salués et eurent regagné leur banc, Althéa se redressa, impatiente.

Mais elle allait être déçue : le litige suivant ne se conclut pas aussi facilement. Un taureau de concours appartenant à un Marchand avait fécondé le troupeau de vaches du voisin. Les deux se prétendaient lésés. L'un réclamait un droit de saillie substantiel ; le second arguait qu'il avait voulu faire saillir ses vaches par un autre taureau, et qu'en conséquence ses veaux ne correspondaient pas à ce qu'il escomptait. L'un déclarait que le serviteur du voisin avait saboté sa clôture ; le second protestait que le propriétaire du taureau s'était

montré négligent. Le Conseil eut toutes les peines du monde à régler l'affaire. Ils se retirèrent dans une pièce séparée pour débattre plus librement. Durant cette interruption, le public s'agita et se remit à bavarder. Enfin, quand le Conseil revint sur l'estrade, il fut déclaré que les veaux devaient être vendus dès leur sevrage, et les bénéfices de la vente partagés entre les deux Marchands. Le propriétaire du taureau serait tenu de renforcer sa clôture. Solution qui ne contenta aucune des parties mais la décision du Conseil était irrévocable. Furieuses, les familles concernées se levèrent et sortirent. Au grand dépit d'Althéa, d'autres les suivirent. Elle avait espéré s'adresser autant à l'assemblée des Marchands qu'au Conseil lui-même.

Le président consulta une tablette devant lui. « La famille Tenira a demandé à prendre la parole pour contester les taxes sur la vivenerf *Ophélie* et sa retenue à quai, motivée par un non-paiement. »

Alors, quelqu'un se leva pour intervenir. Ils reconnurent le Marchand Dave qui débitait rapidement un discours manifestement préparé. « Cette affaire n'est pas du ressort du Conseil. Les doléances du Marchand Tenira s'adressent au bureau des taxes du Gouverneur, non à un Marchand. Il devrait en référer à ces fonctionnaires et laisser le Conseil consacrer son temps précieux à des affaires qui nous concernent tous. »

Le cœur serré, Althéa remarqua que Davad Restart, assis près de Dave, approuvait sobrement d'un hochement de tête.

Tomie Tenira se leva. Epaules raidies sous sa robe de Marchand, le vieux capitaine serrait les poings. Il fit effort pour contenir sa colère. « Depuis quand le Conseil des Marchands en est-il réduit à jouer les nounous et à aplanir les chamailleries entre frères et sœurs ? Qu'est-ce que le Conseil si ce n'est la voix de Terrilville ? La plainte que je dépose ne concerne pas un litige entre le fonctionnaire des taxes et moi, elle concerne la taxe injustifiée prélevée sur tous les propriétaires de navire. Notre charte stipule que cinquante pour cent de nos bénéfices doivent être versés au Gouverneur. Aussi exorbitant que soit ce pourcentage, nos pères l'ont accepté et je m'y sou mets volontiers. Pourtant, ces taxes ne sont mentionnées nulle part dans la charte. De plus, nulle part dans aucun document il n'est stipulé que nous devons tolérer le meurtre et le vol perpétrés par les mercenaires chalcédiens dans nos ports. » La voix de Tomie Tenira commençait à vibrer de fureur. Il s'interrompt, en s'efforçant de se maîtriser.

Davad Restart se leva. Althéa se sentit au bord du malaise.

« Honorés membres du Conseil, tous les négociants jamailliens paient des taxes au Gouverneur. Pourquoi en serait-il autrement pour nous ? Ne nous administre-t-il pas avec bonté et justice ? Ne lui devons-nous pas notre appui pour maintenir un gouvernement qui profite à tous ? Ces taxes servent à entretenir les quais et les

commodités de la ville de Jamaillia, ainsi qu'à payer les navires qui patrouillent dans la Passe Intérieure contre les pirates. Ce sont précisément ces qualités, dépréciées par le Marchand Tenira, qui font des Chalcédiens d'excellents défenseurs contre les pirates. S'il n'a que faire de leurs services, peut-être devrait-il...

— Les bateaux « de patrouille » chalcédiens ne valent pas mieux que les pirates ! Ils arraisonnent des navires sans autre but que de les spolier. Tout le monde ici sait comment ma vivenef *Ophélie* a été blessée en se défendant contre une intrusion illégale. Les navires de Terrilville ne se sont jamais résignés de plein gré à être abordés par des étrangers. Insinueriez-vous qu'on doive l'accepter désormais ? Au début, les taxes étaient simples, raisonnables. Maintenant, les calculs sont si compliqués que nous devons nous en remettre à la parole d'un commis pour connaître notre dû. Les taxes n'ont qu'un seul but : rendre peu lucratif tout commerce en dehors de Jamaillia. Ils volent nos bénéfices pour nous lier plus étroitement aux cordons de leur bourse. Quiconque a fait récemment escale à Jamaillia peut témoigner que les taxes que nous payons ne servent pas à l'entretien des quais. Je doute qu'on ait dépensé un sou depuis trois ans à cet usage. »

Une rumeur d'approbation, ponctuée de quelques rires, accueillit cette déclaration. « Mon mousse a bien failli passer à travers les planches la dernière fois qu'on a relâché là-bas », intervint quelqu'un au fond de la salle.

Dave se releva vivement, et profita de l'interruption pour déclarer : « Honorés membres du Conseil, je propose que vous ajourniez la question pour examiner si elle est de votre ressort avant d'accepter d'autres témoignages. » Il regarda autour de lui. « La soirée est bien avancée. Peut-être devrions-nous reporter l'examen de cette affaire.

— Cette affaire est parfaitement de notre ressort, je crois », répondit le président tandis que deux membres du Conseil secouaient la tête négativement, ce qui entraîna une nouvelle suspension de séance.

Cette fois, le public fut moins patient et moins accommodant. Des gens se levèrent et s'attroupèrent. Le Marchand Larfa de la vivenef *La Gracieuse* vint trouver Tomie Tenira. Il ne baissa pas la voix en déclarant : « Compte sur moi, Tomie. Peu importe comment les choses se passent ici. Si tu veux, tu n'as qu'un mot à dire. Mes fils et moi sommes avec toi, et nous allons de ce pas démarrer ton navire de ce maudit quai des Taxes. » Deux grands jeunes gens derrière approuvèrent sobrement d'un hochement de tête la proposition de leur père.

« Et vous ne serez pas les seuls », renchérit un autre, qu'Althéa ne reconnut pas. Comme le Marchand Larfa, il était flanqué de ses fils.

« Espérons qu'on n'en arrivera pas là, dit Tomie calmement. Je voudrais que Terrilville intervienne dans cette affaire, que nous ne soyons pas les seuls à agir. »

A ce moment-là, on perçut des éclats de voix quelque part dans la salle. Althéa se leva à demi et se dévissa le cou. Elle ne vit pas grand-chose car beaucoup de gens faisaient écran mais l'altercation semblait provenir de l'endroit où Dave et Restart étaient assis. « Vous mentez ! s'écria quelqu'un. Vous l'avez fait et vous le savez très bien. Sans vous, ces maudits Nouveaux Marchands ne se seraient pas si bien implantés ici. » Une autre voix marmonna une faible dénégation. Les gardes avançaient déjà pour apaiser la querelle. Althéa s'enfonça les ongles dans les paumes. La salle était sur le point d'exploser, Marchand contre Marchand.

« Cela ne profite à personne ! » s'entendit-elle déclarer avec véhémence. Heureusement, sa voix avait retenti au milieu d'un répit dans le brouhaha. Des têtes se tournèrent vers elle. Même Grag et Tomie Tenira la regardèrent avec étonnement. Elle prit une inspiration. Si elle attendait davantage, le Conseil pouvait très bien suspendre la séance. Et le temps était précieux. Ce soir, c'était peut-être son unique chance d'être écoutée. « Regardez-nous ! Nous nous chamaillons comme des enfants, Marchand contre Marchand. Demandez-vous qui est le gagnant, dans cette bataille. Il faut que nous trouvions un terrain d'entente. Il faut que nous discutons des questions importantes. Que devient Terrilville ? Allons-nous nous incliner devant les règlements du Gouverneur, accepter ses taxes et ses restrictions, même si elles deviennent trop lourdes ? Allons-nous tolérer que ses mercenaires mouillent dans notre port ? Allons-nous payer pour les nourrir et les équiper, afin qu'ils arraisonnent nos navires et les rançonnent avant d'atteindre le port ? Pourquoi ? »

Tous les regards s'étaient tournés vers elle. Des gens regagnaient leur place, désireux d'entendre ce qu'elle avait à dire. Elle baissa les yeux sur Grag qui était resté assis. Il lui adressa un petit signe de tête d'encouragement. La mère de Grag lui prit la main, la serra brièvement avant de la relâcher. Althéa se sentit gonflée d'énergie. « Mon père m'avait dit, il y a deux ans, que nous en viendrions là. Je ne suis pas le Marchand qu'il fut mais je n'hésite pas à répéter ses sages paroles. Le temps viendra où Terrilville se dressera et décidera seule de son propre avenir. C'est ce qu'il affirmait. Je crois que ce temps est venu, maintenant. »

Elle promena son regard sur la salle. Keffria, la main sur la bouche, la contemplait avec horreur. Davad était rouge comme un coq. Quelques femmes semblaient scandalisées qu'une de leurs semblables ose ainsi parler en public. Mais certains Marchands hochaient la tête et paraissaient saisis par ses paroles. Elle reprit

haleine, un peu tremblante. « Nous ne pouvons en tolérer davantage. Ces soi-disant Nouveaux Marchands s'approprient nos terres. Ils ne connaissent rien de nos sacrifices, rien de nos liens de sang avec les Marchands du désert des Pluies. Ils bravent nos lois avec leurs esclaves tatoués. Le Gouverneur ne se contente plus de prendre la moitié de nos bénéfices : il va s'emparer de tout ce que nous avons acquis au prix de notre sang et le vendre à ses nouveaux amis, qu'ils soient Nouveaux Marchands ou forbans chalcédiens !

— Ce sont des propos séditieux ! » s'exclama quelqu'un dans le fond de la salle.

Quelque chose en elle chavira. Fais un pas en avant et admets-le, se dit-elle. « Oui, en effet », reconnut-elle calmement.

Elle fut surprise par le tohu-bohu qui éclata alors. Du coin de l'œil, elle aperçut les gardiens qui approchaient. Ils avaient bien du mal à se frayer un chemin dans l'assemblée pour arriver jusqu'à elle. Les gens ne s'écartaient pas. On leur faisait des crocs-en-jambe ou on poussait des bancs pour leur bloquer le passage. Pourtant, ils n'allaient pas tarder à l'atteindre et à l'expulser. Il ne lui restait que très peu de temps.

« Le navire de mon père ! » Sa voix couvrit le brouhaha. La salle s'apaisa quelque peu. « La *Vivacia*, une vivenef construite au désert des Pluies, a été prise par les pirates. Je sais que certains d'entre vous ont déjà entendu des échos. Je vous confirme le fait. L'impensable s'est produit. Les pirates se sont emparés d'une vivenef de Terrilville. Vous croyez que les mercenaires chalcédiens du Gouverneur vont m'aider à la récupérer ? Si elle tombait par hasard entre leurs mains, croyez-vous qu'ils la rendraient à Terrilville ? Elle sera convoyée à Jamaillia, comme du vulgaire butin, et elle y restera. Songez au fleuve du désert des Pluies et vous comprendrez ce que cela signifie ! J'ai besoin de votre aide. Terrilville, je t'en prie, je t'en supplie, soutiens-moi. J'ai besoin d'argent et d'un navire pour aller reprendre ce qui m'appartient de droit. »

Elle n'avait pas eu l'intention de dire cela. Ronica lui adressa un regard accablé, incrédule. On devinait clairement ce qu'elle pensait : Althéa s'appropriait publiquement le navire. Elle avait voulu plaider pour sa famille mais c'était son cœur qui avait parlé.

« Les Vestrit l'ont bien cherché ! s'exclama quelqu'un. Ils ont laissé un étranger commander. Honte à eux ! Elle ne manque pas d'air, ça, pour sûr, mais en quelle compagnie est-elle arrivée ? Avec Davad Restart ! Eh bien, messieurs, on sait tous de quel bord il est ! Son discours insensé n'est qu'un piège de Nouveau Marchand. Si nous nous révoltons contre le Gouverneur, nous ne pouvons pas espérer qu'il soit juste avec nous. Il faut lui faire entendre raison et non s'opposer à lui. » Certains hochèrent la tête en signe d'assentiment et il y eut des

murmures d'approbation.

« Pourquoi ces maudits patrouilleurs chalcédiens ne se portent-ils pas au secours de la *Vivacia* ? N'est-ce pas la raison d'être de ces nouvelles taxes : on paye pour qu'ils nous débarrassent des pirates ? Pourquoi ne sortent-ils pas du port pour nous montrer un peu ce qu'ils font de notre argent ?

— Elle s'en prend aux Chalcédiens mais sa propre sœur en a épousé un ! dit quelqu'un en ricanant.

— Kyle Havre n'est pas responsable de son origine. C'est un bon capitaine !

— Ephron Vestrit a laissé son navire entre les mains de cet étranger, ajouta un autre. Il l'a perdu. C'est un problème qui concerne les Vestrit, pas Terrilville. S'ils veulent récupérer leur navire, ils n'ont qu'à payer la rançon. »

Althéa se dressa sur la pointe des pieds et se tordit le cou pour identifier l'orateur. « Marchand Frô, lui souffla Grag. Il n'a jamais soutenu qui ou quoi que ce soit de toute sa vie. C'est un tel grippe-sou qu'il laisse l'empreinte de ses doigts sur ses pièces d'argent. »

Comme s'il avait entendu ces paroles, Frô protesta : « Je ne lui donnerai pas un sou. Ils ont déshonoré leur navire et Sâ le leur a repris. J'ai entendu dire que la *vivenef* servait de transport d'esclaves. Une *vivenef* digne de ce nom préférerait plutôt devenir pirate !

— Vous n'êtes pas sérieux ! répliqua Althéa, outrée. Vous ne pouvez la rejeter comme ça. Il y a un garçon sur ce navire, mon neveu. Quelle que soit l'opinion que vous avez de son père, ce garçon est d'ascendance Marchande. Le navire lui-même est... »

A côté d'elle, Grag s'interposa devant un garde mais un autre saisit Althéa par le bras. « Dehors ! dit-il fermement. Le Conseil a suspendu la séance. Vous n'avez même pas l'autorisation de prendre la parole. Elle n'est pas la Marchande de la famille ! » ajouta-t-il à voix forte alors que des protestations s'élevaient en faveur d'Althéa. « Elle doit sortir, elle trouble l'ordre public ! »

Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. On retourna un banc avec fracas. « Non ! s'écria Althéa, horrifiée et, chose étonnante, on l'écouta. Non, dit-elle plus modérément en posant une main légère sur le bras de Grag, qui desserra sa prise sur le garde. Je ne suis pas venue ici pour provoquer des troubles. Je suis venue demander de l'aide. Je suis venue aussi pour apporter mon soutien à la famille Tenira. Il est injuste qu'*Ophélie* soit retenue au quai des Taxes. Ils n'ont aucun droit légal sur sa cargaison, déclara-t-elle et elle ajouta en baissant la voix : S'il est quelqu'un parmi vous qui souhaite aider la famille Vestrit, vous savez où nous trouver. Vous serez les bienvenus et nous vous dirons toute l'histoire. Mais je ne veux pas qu'on me tienne pour responsable d'une émeute dans la salle du Conseil. Je

m'en vais. En paix, conclut-elle, puis elle murmura à Grag : Ne me suivez pas. Restez ici au cas où le Conseil reprendrait la séance. J'attendrai dehors. »

Seule, tête haute, elle fendit la foule. Elle ne pouvait rien faire de plus ce soir. D'autres paraissaient du même avis : les familles qui avaient amené des petits enfants les faisaient sortir, par prudence. Dans la salle, régnait la confusion. Des Marchands se regroupaient, certains parlaient à mi-voix, d'autres discutaient avec de grands gestes et haussaient le ton. Althéa se fraya un chemin parmi eux. D'un coup d'œil, elle constata que sa mère et sa sœur étaient restées à leur place. Bien. Peut-être auraient-elles une chance de prendre officiellement la parole en faveur de *Vivacia*.

Dehors, la nuit d'été était d'un calme trompeur. Les grillons chantaient. Le ciel du crépuscule était piqueté des étoiles les plus brillantes. Derrière elle, la salle du Conseil bourdonnait comme une ruche bousculée. Quelques familles s'en allaient à pied, d'autres montaient en voiture. Malgré elle, elle chercha Brashen des yeux mais ne vit aucun signe de lui ni d'Ambre. A contrecœur, elle se dirigea vers la voiture de Davad. Elle s'y installerait et attendrait la suspension officielle de la réunion.

La voiture se trouvait presque au bout d'une longue file de véhicules. En arrivant à sa hauteur, elle s'arrêta, horrifiée : le cocher avait disparu ; les chevaux de l'attelage, tout vieux et placides qu'ils soient, commençaient à renâcler et à piaffer ; du sang ruisselait sur la portière, épais et noir dans la semi-obscurité. Un porc égorgé pendait mollement par la vitre. « ESPION » était écrit en lettres sanglantes sur les armes des Restart. Le cœur au bord des lèvres, Althéa fut saisie de vertige.

Derrière elle, la réunion semblait avoir pris fin. Les Marchands sortaient en foule de la salle. Certains parlaient à voix haute et furieuse. D'autres chuchotaient, et jetaient autour d'eux des coups d'œil soupçonneux, craignant les oreilles indiscrètes. Ronica fut la première à la rejoindre. « Le Conseil a suspendu la séance. Ils vont tenir une réunion privée pour... » Elle s'interrompit en apercevant le porc. « Par Sâ ! dit-elle, le souffle coupé. Pauvre Davad ! Comment a-t-on pu lui faire une chose pareille ? » Elle regarda autour d'elle, comme si les coupables pouvaient encore être en train de rôder.

Grag surgit de nulle part. Après un coup d'œil horrifié, il prit le bras d'Althéa. « Venez, dit-il à mi-voix. Je vais veiller à ce que vous rentriez toutes en sécurité chez vous. Vous ne devriez pas être mêlées à ça.

— Non, reconnut-elle d'un ton lugubre. Pas plus que le Marchand Restart, je parie. Je ne vais pas l'abandonner ici, Grag. Je ne peux pas.

— Althéa, réfléchissez un peu ! Il ne s'agit pas d'un acte impulsif et gratuit. C'est prémédité. On a apporté ce porc ici, dans ce but, avant que quiconque ait pris la parole au Conseil. La menace est sérieuse. » Il la tira par le bras. Elle fit volte-face.

« C'est bien pour cette raison que je ne peux laisser Davad y faire face tout seul. Grag, c'est un vieil homme, il n'a plus de famille. Si ses amis l'abandonnent, il est seul.

— Peut-être qu'il le mérite bien ! » fit Grag à voix basse. Il jetait des coups d'œil au groupe de badauds qui s'était rassemblé autour de la voiture. Il avait manifestement envie de s'éclipser. « Comment pouvez-vous accepter ses opinions, Althéa ? Comment pouvez-vous le laisser entraîner votre famille là-dedans ?

— Je n'accepte pas ses opinions. Je l'accepte lui, tel qu'il est. C'est un vieux fou buté mais je le considère comme mon oncle depuis toujours. Quoi qu'il ait fait, il ne mérite pas cela. »

Elle vit, au-delà de Grag, Davad qui approchait, bras dessus bras dessous avec le Marchand Dave. Ils avaient l'air de se féliciter mutuellement. Ce fut Dave le premier qui vit le porc. Sa figure s'allongea, il lâcha le bras de Davad et détala sans dire un mot. Althéa espéra en son for intérieur qu'un porc égorgé attendait aussi l'autre dans sa voiture.

« Qu'est-ce que c'est ? Je ne comprends pas. Pourquoi ? Qui a fait cela ? Où est mon cocher ? Il s'est sauvé, le poltron ? Regardez-moi le cuir, abîmé, entièrement abîmé ! » Davad battait des bras comme un poulet affolé. Il s'approcha de la voiture, contempla le porc puis recula. Il jeta un regard ahuri à la foule qui s'était assemblée. Dans les derniers rangs, quelqu'un s'esclaffa bruyamment. Les autres se contentaient de regarder. On ne manifestait ni horreur ni dégoût. On l'observait pour voir ce qu'il allait faire.

Althéa les dévisageait un à un. Elle eut l'impression qu'ils lui étaient inconnus, plus étrangers que les Nouveaux Marchands jamailliens. Elle ne reconnaissait plus sa ville.

« S'il vous plaît, Grag, chuchota-t-elle. Je vais rester avec lui et le ramener. Voulez-vous vous charger de ma mère, ma sœur et ma nièce ? Il ne faut pas que Malta soit mêlée à ça.

— Aucune de vous ne devrait être mêlée à ça », répondit-il sur un ton acide. Mais il était trop bien élevé pour refuser. Althéa ignorait ce qu'il dit à Ronica et Keffria pour qu'elles s'en aillent si discrètement. La jeune Malta eut l'air ravi à l'idée de partir dans une voiture plus reluisante.

Alors que les autres s'éloignaient, Althéa prit Davad par le bras. « Calmez-vous, lui dit-elle à mi-voix. Ne leur montrez pas que vous êtes secoué. » Sans se soucier du sang, elle tira brusquement la portière de la voiture. La carcasse chevauchait obstinément le rebord

de la fenêtre. C'était un avorton de porc : on n'avait pas sacrifié une belle bête. En mourant, ses boyaux s'étaient relâchés et la puanteur de ses excréments se répandit. Althéa se rappela qu'elle connaissait bien le sang. Elle avait trop vu de bêtes massacrées dans les Mortes-Terres pour être dégoûtée par un peu de sang de cochon. Elle saisit bravement les pattes antérieures de l'animal et, d'une secousse, elle le fit basculer dans la rue. Elle lança un bref regard à Davad qui la contemplait, les yeux écarquillés. Le sang et l'ordure avait souillé sa robe. Elle n'y prêta pas attention.

« Vous pouvez grimper sur le siège du cocher ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête, hébété.

« Alors, il va falloir que vous montiez à l'intérieur. L'autre siège est presque intact. Prenez mon mouchoir. Il est parfumé, ça vous aidera à tenir. »

Davad ne dit pas un mot. Il s'empara du mouchoir et, avec de petits gémissements désolés, se hissa péniblement dans la voiture. A peine fut-il à l'intérieur qu'Althéa claqua la portière. Sans un regard vers les badauds, elle fit le tour de l'attelage, murmura quelques mots apaisants aux chevaux et grimpa sur le siège du cocher. Elle saisit les rênes, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années. De plus, elle n'avait jamais conduit d'autre attelage que le sien. Elle ôta le frein et, pleine d'espoir, secoua les rênes. Les chevaux s'ébranlèrent d'un pas hésitant.

« De matelot à cocher ! Voilà une fille pour Grag ! Pensez un peu, ils vont en économiser de l'argent ! » cria quelqu'un dans la foule. Un autre pouffa de rire. Althéa regarda droit devant elle, tête haute. Elle fit claquer les rênes et les chevaux se mirent au trot. Elle espéra qu'ils connaîtraient le chemin de l'écurie, même dans l'obscurité croissante.

Quant à elle, elle n'était plus sûre de le connaître, son chemin.

RÉPERCUSSIONS

« Vous êtes arrivé, Davad. Descendez. »

La portière était coincée, et Davad n'essayait pas de l'ouvrir. Dans l'obscurité, Althéa distinguait les contours pâles de son visage. Il était recroquevillé dans un coin, paupières obstinément closes. En prenant appui d'un pied sur la voiture, elle secoua la portière, qui céda brusquement. Elle faillit tomber à la renverse, ce qui n'aurait pas causé trop de dommage à la robe, qui empestait le sang, l'ordure et la sueur. Le trajet avait été éprouvant. Elle s'était attendue à chaque instant à faire verser la voiture ou à être attaquée par les ennemis de Davad. Ils étaient arrivés devant la porte mais pas de palefrenier ni de serviteur pour les accueillir. Des lumières erratiques brillaient à travers les fenêtres mais, pour l'accueil réservé au maître, la maison aurait pu aussi bien être abandonnée. Une lanterne éclairait faiblement le porche.

« Comment s'appelle votre palefrenier ? demanda Althéa, irritée.

— Je... je ne sais pas, fit Davad, ahuri. Je ne lui parle pas.

— Parfait. » Elle rejeta la tête en arrière et se mit à brailler dans le grand style d'un second maître. « Hé ! Sors d'ici et occupe-toi des chevaux. Hé, valet ! Ton maître est rentré ! »

Quelqu'un souleva un coin de rideau et risqua un coup d'œil. Elle entendit des pas puis entrevit un mouvement dans la cour obscure. Elle se tourna dans cette direction. « Sors-toi de là et prends les chevaux ! » La mince silhouette hésita. « Tout de suite ! » aboya-t-elle. Le garçon qui sortait de l'ombre n'avait pas plus de onze ans. Il s'approcha à hauteur de la tête des chevaux puis s'arrêta, indécis.

Althéa eut un reniflement exaspéré. « Davad, si vous n'êtes pas capable de vous faire obéir de vos domestiques, vous devriez engager un intendant qui s'en chargera. » Ses réserves de courtoisie étaient épuisées.

« Vous avez raison, j'imagine », admit-il humblement. Il descendit de voiture. Althéa le dévisagea. Durant le trajet, il était

devenu un vieillard. Le visage affaissé avait perdu l'effronterie qui le caractérisait. Ses vêtements étaient souillés par les excréments et le sang dont il n'avait pu se préserver. Il écartait les mains de son corps devant lui, désolé et dégoûté. Elle croisa son regard : il avait l'air blessé et contrit. Il secoua lentement la tête. « Je ne comprends pas. Qui a pu faire une chose pareille ? Pourquoi ? »

Elle était trop lasse pour répondre à une question aussi vaste. « Rentrez chez vous, Davad. Prenez un bain et couchez-vous. Il sera toujours temps de penser à tout ça demain. » C'était ridicule mais elle sentit soudain qu'il avait besoin d'être traité en enfant. Il paraissait si vulnérable.

« Merci, dit-il à mi-voix. Vous tenez beaucoup de votre père, Althéa. Nous n'étions pas toujours du même avis mais je l'admirais. Il ne perdait pas son temps à critiquer ; comme vous, il intervenait simplement pour résoudre les problèmes. » Il s'interrompit. « Il faudrait que quelqu'un vous raccompagne. Je vais appeler un homme et donner l'ordre qu'on amène un cheval. » Mais il n'avait pas l'air d'être en mesure de le faire.

Une femme ouvrit la porte. Un rai de lumière éclaira le seuil. Elle risqua un coup d'œil au-dehors mais ne dit rien. A bout de patience, Althéa lança d'un ton brusque : « Appelez un valet pour aider votre maître ! Faites-lui préparer un bain chaud et sortez-lui des vêtements propres. Et veillez à ce qu'on lui serve un repas simple et de la tisane. Rien d'épice ni de gras. Allez ! »

La femme fila à l'intérieur de la maison en laissant la porte entrouverte. Althéa l'entendit donner des ordres d'une voix stridente.

« Maintenant, voilà que vous ressemblez à votre mère. Vous avez tant fait pour moi. Pas seulement ce soir mais durant toutes ces années, vous et votre famille. Comment pourrai-je jamais vous le rendre ? »

Ce n'était pas le moment idéal pour lui poser cette question. Le palefrenier s'était approché. A la clarté de la lanterne, on distinguait sur l'aile du nez un tatouage en forme d'araignée. Sa tunique en haillons était à peine plus longue qu'une chemise. Il se ratatina sous le regard noir d'Althéa.

« Dites-lui qu'il n'est plus un esclave, désormais, fit-elle d'une voix catégorique.

— Dire... je vous demande pardon ? » Davad secoua un peu la tête comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

Elle s'éclaircit la gorge. Elle trouvait difficile, soudain, d'avoir de la sympathie pour ce petit homme. « Dites à ce gamin qu'il n'est plus esclave. Donnez-lui sa liberté. C'est comme ça que vous pouvez me remercier.

— Mais je... vous ne parlez pas sérieusement. Vous savez

combien vaut un gamin aussi robuste ? Les yeux bleus et les cheveux blonds sont très prisés chez les domestiques en Chalcède. Si je le garde un an en le formant comme valet, savez-vous combien il vaudra ? »

Elle le regarda. « Beaucoup plus que vous ne l'avez payé, Davad. Beaucoup plus que vous ne pourriez le vendre. » Elle ajouta avec cruauté : « Et votre fils, il valait combien à vos yeux ? Je crois savoir qu'il était blond. »

Il blêmit et chancela. Il se retint à la voiture puis retira vivement la main de la portière poisseuse de sang. « Pourquoi dites-vous une chose pareille ? gémit-il soudain. Pourquoi tout le monde se retourne-t-il contre moi ?

— Davad..., reprit-elle en secouant lentement la tête, c'est vous qui vous êtes retourné contre nous. Ouvrez les yeux. Pensez à ce que vous faites. Le bien et le mal ne sont pas le profit et la perte. On ne peut pas gagner de l'argent par n'importe quel moyen.

Aujourd'hui, il se peut que vous tiriez un profit juteux du conflit entre les Premiers et les Nouveaux Marchands. Mais cela ne va pas durer éternellement et, à la fin, vous verrez : les uns vous considéreront comme un renégat, les autres comme un traître. Qui seront vos amis, alors ? »

Davad restait figé, à la dévisager. Elle se demanda pourquoi elle usait sa salive. Il ne tiendrait aucun compte de ses paroles. Il était vieux, encroûté dans ses habitudes.

Un valet se présenta à la porte. Il mâchonnait et son menton luisait de graisse. Il vint prendre son maître par le bras puis recula avec un haut-le-corps. « Vous êtes dégoûtant ! s'exclama-t-il, écœuré.

— Et vous, vous êtes fainéant, rétorqua Althéa. Aidez votre maître et occupez-vous de lui au lieu de vous remplir l'estomac pendant qu'il n'est pas là. Et que ça saute ! »

Le valet réagit à son ton autoritaire. Avec précaution, il tendit le bras vers son maître. D'un geste lent, Davad y prit appui, avança de quelques pas puis s'arrêta. Sans se retourner, il déclara : « Prenez un cheval dans l'écurie pour rentrer. Voulez-vous qu'on vous raccompagne ?

— Non, merci, ce n'est pas la peine. » Elle ne voulait plus rien accepter de lui. Il hocha la tête puis ajouta quelque chose à voix basse.

« Je vous demande pardon ? »

Il s'éclaircit la gorge. « Emmenez le gamin, alors. Palefrenier, va avec la dame ! » Il respira et reprit sur un ton accablé : « Tu es libre. » Et il rentra dans la maison sans un regard en arrière.

pour le peintre, peu de temps après leur mariage. Il avait trouvé l'idée ridicule mais elle était sa femme et il avait cédé. Il avait subi de mauvaise grâce les séances de pose. Pappas était trop honnête pour avoir doté Kyle Havre d'un regard débonnaire ou pour avoir effacé le pli chagrin entre les sourcils. A présent, Keffria regardait le portrait de Kyle, qui la dévisageait avec son immuable expression d'agacement et d'impatience.

Elle s'appliqua à tailler dans les couches douloureuses qui s'étaient accumulées dans son cœur pour atteindre à un noyau d'amour. Il était son mari, le père de ses enfants. Il était le seul homme qu'elle eût jamais connu. Pourtant, honnêtement, elle ne pouvait pas dire qu'elle l'aimait. Bizarre : il lui manquait, elle désirait son retour, non pas seulement parce qu'il ramènerait son fils et le navire. Elle désirait Kyle pour lui-même. Parfois, il est plus important de pouvoir compter sur quelqu'un de fort que d'aimer. En même temps, elle avait besoin de faire le point avec lui. Durant les mois qu'avait duré son absence, elle avait découvert qu'elle avait des choses à lui dire. Elle avait décidé de forcer son respect, comme elle avait appris à forcer celui de sa mère et de sa sœur. Elle ne voulait pas qu'il disparaisse de sa vie avant d'y être parvenue. Si elle n'obtenait pas son estime, elle douterait toujours d'en être vraiment digne.

Elle referma le médaillon et le replaça sur l'étagère. Elle avait grande envie d'aller se coucher mais s'y refusait tant qu'Althéa n'était pas rentrée. Elle se rendit compte que ses sentiments à l'égard de sa sœur étaient la réplique de ceux qu'elle éprouvait pour son mari. Chaque fois qu'elle avait l'impression de se rapprocher d'Althéa, celle-ci prouvait qu'elle n'agissait que dans son propre intérêt. Ce soir, à la réunion, elle avait fait comprendre sans ambiguïté que ce n'était pas Hiémain ni Kyle qui lui importaient mais le navire. Elle voulait que *Vivacia* rentre à Terrilville pour en contester à Keffria la propriété. C'était tout.

Elle quitta sa chambre et erra dans la maison comme un spectre. Elle alla jeter un coup d'œil dans la chambre de Selden. Il était profondément endormi, insouciant des problèmes qui assaillaient sa famille. En arrivant à la porte de Malta, elle frappa légèrement. Il n'y eut pas de réponse. Malta dormait aussi, du sommeil aisé des enfants. Elle s'était si bien comportée à la réunion. Pendant le trajet de retour, elle s'était abstenue de toute allusion à l'émeute qui avait failli éclater et avait mis Grag Tenira à l'aise en bavardant avec insouciance. La gamine grandissait.

Keffria descendit l'escalier. Elle savait qu'elle trouverait sa mère dans le cabinet de travail. Ronica, elle non plus, n'irait pas se coucher tant qu'Althéa ne serait pas rentrée. Puisqu'il fallait veiller, autant veiller ensemble. En traversant le vestibule, elle entendit des

pas légers sur le porche. Ce devait être Althéa. Keffria fronça les sourcils, agacée, quand elle entendit frapper. Pourquoi ne faisait-elle pas le tour par la porte de la cuisine ? « J'y vais », lança-t-elle à sa mère, et elle s'avança pour tirer le loquet.

Brashen Trell et cette fabricante de perles se tenaient sur le seuil. Il portait toujours les mêmes vêtements. Ses yeux étaient injectés de sang. Sa compagne avait l'air calme. L'expression était aimable mais elle ne semblait pas confuse de se présenter à cette heure indue. Keffria les regarda, les yeux ronds. Voilà qui passait les limites de la politesse. C'était déjà incorrect de la part de Brashen de venir si tard sans être annoncé mais, par-dessus le marché, il avait amené une étrangère. « Oui ? » fit-elle, gênée.

Sa mine contrainte ne parut pas troubler le marin. « Il faut que je vous parle, à toutes les trois, déclara-t-il sans préambule.

— A quel sujet ?

— A propos de votre mari et du navire, s'empressa-t-il de dire. Ambre et moi, nous avons une idée à vous proposer pour les récupérer tous les deux. » Il fit un signe de tête vers sa compagne et Keffria remarqua qu'il avait le visage luisant de sueur. La nuit était douce et agréable. Ses manières fébriles étaient inquiétantes.

« Keffria ? Althéa est rentrée ? demanda sa mère à l'autre bout du vestibule.

— Non, mère. C'est Brashen Trell et... euh... Ambre, la fabricante de perles. »

Ronica apparut vivement à la porte du cabinet. Comme Keffria, elle était en chemise de nuit et en châte. Elle avait dénoué ses cheveux. Avec les longues mèches grisonnantes qui encadraient son visage, elle paraissait vieille, égarée. Brashen poussa la délicatesse jusqu'à prendre un air un peu confus. « Je sais qu'il est tard, s'empressa-t-il de dire. Mais... Ambre et moi avons mis au point un plan qui pourrait nous profiter à tous. Grandement. » Il regarda Keffria bien en face, ce qui, apparemment, lui demanda un effort. « Je crois que c'est notre seule chance de ramener votre mari, votre fils et le navire sains et saufs.

— Si je ne me trompe, vous n'avez jamais montré beaucoup de sympathie ni de respect à l'égard de mon mari », dit Keffria avec raideur. Si Brashen Trell était venu seul, elle aurait peut-être été plus aimable avec lui mais elle était hérissée par la présence de son étrange compagne. Elle avait entendu trop de rumeurs singulières à son sujet. Elle ignorait ce qu'ils cherchaient, tous les deux, mais elle doutait fort de leur désintéressement.

« Sympathie, non. Respect, oui. A sa manière, Kyle Havre était un capitaine compétent. Simplement, ce n'est pas Ephron Vestrit. » Il remarqua l'attitude compassée de Keffria et ses yeux froids. « Ce soir,

pendant la réunion, Althéa a demandé de l'aide. C'est ce que je suis venu lui proposer. Elle est ici ? »

Il était d'une brusquerie ! « Peut-être à un moment plus convenable..., commença-t-elle, mais sa mère l'interrompit.

— Fais-les entrer. Amène-les dans le bureau, Keffria. Nous ne pouvons nous permettre de faire la fine bouche avec nos alliés. Ce soir, je suis prête à écouter toute idée qui pourrait favoriser la réunion de notre famille. Quelle que soit l'heure.

— Comme tu voudras, mère », dit Keffria d'un ton guindé. Elle s'écarta pour les laisser passer. La femme eut l'audace de lui adresser un regard plein de sympathie. Même son odeur était singulière, sans parler de l'étrange nuance de son teint. Keffria n'avait rien contre les étrangers en général. Beaucoup étaient charmants et passionnants. Mais cette fabricante de perles la mettait mal à l'aise. Peut-être était-ce dû à sa manière de se comporter d'égale à égal avec les gens, quels qu'ils soient. En les suivant de mauvaise grâce dans le vestibule et jusqu'au cabinet de travail, elle essaya de ne pas penser aux vilains bruits qui couraient sur cette femme et Althéa.

Ronica ne semblait pas partager les réticences de sa fille. Quoiqu'elles fussent toutes les deux en vêtements de nuit, elle les accueillit et les fit entrer. Elle sonna Rache et lui demanda d'apporter de la tisane pour les visiteurs. « Althéa n'est pas encore rentrée, dit Ronica avant que Brashen ait pu poser la question. Je l'attends. »

Il parut inquiet. « C'est une méchante farce qu'on a faite au Marchand Restart. Je me suis demandé s'il ne trouverait pas pire en rentrant chez lui. Vous n'êtes sans doute pas au courant. Il y a eu des troubles graves à Terrilville cette nuit. Je crois que je ferais mieux d'aller à la recherche d'Althéa. Puis-je vous emprunter un cheval ?

— Je n'ai que ma vieille... », commença Ronica, mais elle fut interrompue par un bruit à la porte. Brashen passa dans l'entrée avec un empressement qui trahit son inquiétude.

« C'est Althéa avec un gamin », annonça-t-il et il alla à sa rencontre à grandes enjambées comme s'il était chez lui et qu'elle fût son hôte. Keffria et Ronica échangèrent un regard. Si cette dernière était simplement déconcertée, sa fille, elle, était de plus en plus choquée par cette conduite saugrenue. Il y avait quelque chose qui clochait chez lui.

*

Elle voulut prendre la main du gamin pour le mener à la porte mais il se recula à son contact. Pauvre garçon ! Comme il avait dû être maltraité, pour craindre à ce point le contact d'une main ! Elle ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer. « Tout va bien. Personne ne te fera de

mal. Entre. » Elle parlait lentement, sur un ton rassurant. Elle n'était même pas certaine qu'il comprenne. Il n'avait pas dit un mot depuis qu'ils avaient quitté la maison de Davad. Un chemin long et pénible dans le noir, jalonné de noires pensées. Elle avait échoué magistralement, ce soir. Elle n'avait pas attendu son tour pour prendre la parole, et avait probablement précipité la suspension de séance. Le Conseil n'avait même pas accepté de les écouter officiellement. Elle avait été forcée de voir Davad Restart tel qu'il était devenu ; elle craignait fort que d'autres Marchands soient tombés aussi bas que lui. Et, à cause de sa langue trop bien pendue, elle s'était embarrassée d'un gamin qu'elle n'avait pas les moyens d'entretenir. C'était elle, la cause de tout. Elle ne désirait qu'une chose : un bain et son lit, mais il fallait d'abord s'occuper du garçon. Au moins, cela pouvait difficilement être pire, ce soir.

Puis elle songea qu'il lui faudrait affronter Keffria et sa mère, après ce qu'elle avait dit au Conseil. Et son humeur chuta en flèche.

Le garçon avait gravi le perron mais ne paraissait pas disposé à pénétrer dans la maison. Althéa ouvrit la porte toute grande et franchit le seuil. « Allez, entre, fit-elle pour l'encourager.

— Sâ merci ! Vous allez bien ! »

Elle sursauta en entendant la voix profonde derrière elle et fit volte-face. Brashen fonçait sur elle, le visage épanoui. Mais le soulagement fit aussitôt place à la désapprobation. Et il lui donna un savon comme à un mauvais matelot.

« Vous en avez eu de la veine qu'on ne vous ait pas attaquée ! Quand j'ai appris que vous aviez conduit la voiture de Restart, je n'arrivais pas à y croire. Qu'est-ce qui vous a pris de vous coltiner un âne pareil, qui s'échauffe la bile contre... Oh ! qu'est-ce que c'est ? » Il s'arrêta à un pas d'elle, en changeant de figure. Il leva une main à son nez.

« C'est pas moi ! protesta avec indignation le garçon d'une voix flûtée, avec l'accent des Six-Duchés. C'est elle. Elle a d'la mède tout pa'tout. » Devant le regard outré d'Althéa, il haussa les épaules, un peu contrit. « C'est vrai... ; z'avez b'soin d'un bain », ajouta-t-il d'une petite voix.

C'était le coup de grâce. La mesure était comble. Elle reporta sa hargne sur Brashen. « Que faites-vous ici ? » demanda-t-elle plus brutalement qu'elle ne l'aurait voulu.

Brashen la détaillait des pieds à la tête. « Je m'inquiétais. Comme d'habitude, vous m'avez l'air d'avoir réchappé aux conséquences de vos coups de tête. Mais, cela dit, il faut que je vous parle, c'est très important. Ça concerne *Vivacia* et le moyen de la récupérer. Ambre et moi, nous croyons tenir une idée. Il se peut que vous la trouviez stupide, elle ne vous plaira probablement pas mais je

pense que ça marchera. » Il parlait précipitamment, les mots sortaient trop vite, comme s'il la mettait au défi de désapprouver. « Si vous voulez bien écouter et y réfléchir, vous finirez par constater que c'est le seul moyen de sauver le navire. » Il croisa son regard. « Mais cela peut attendre. Le gamin a raison. Vous devriez d'abord aller vous laver. Ça sent vraiment mauvais », conclut-il avec un petit sourire fugace.

Voilà qui ressemblait un peu trop à ce qu'il avait dit, quand ils s'étaient séparés à Chandelle. Se moquait-il d'elle pour le lui rappeler, ici et maintenant ? Comment osait-il lui parler avec cette familiarité, chez elle ? Elle lui décocha un regard mauvais. Il ouvrait la bouche quand le gamin l'interrompit. « Y a rien qui pue pire que la mède de cochon, renchérit-il joyeusement. La laissez pas vous en mett'dessus, conseilla-t-il à Brashen.

— Aucun risque, leur répondit-elle froidement à tous les deux. Vous pouvez disposer », fit-elle à l'endroit de Brashen. Il la regarda, ahuri, passer à côté de lui d'un air digne. Elle pouvait pardonner au garçon ; ce n'était qu'un gamin, débarqué dans un lieu inconnu, dans une situation bizarre. Mais les manières de Trell étaient inexcusables. La journée avait été trop longue, elle ne voulait plus entendre un mot de lui. Elle était épuisée, d'une saleté repoussante et, Sâ lui pardonne, morte de faim. De la lumière et des voix lui parvenaient du bureau de son père. Elle allait devoir affronter aussi sa mère et sa sœur.

Parvenue à la porte du cabinet de travail, elle avait plaqué sur son visage un calme de façade. Elle pénétra dans la pièce confortable, bien consciente que la puanteur du cochon l'avait précédée. Elle serait brève. « Je suis rentrée, je suis saine et sauve. J'ai amené un petit garçon avec moi. Davad s'en servait comme garçon d'écurie... Mère, je sais qu'on ne peut se charger d'un fardeau supplémentaire en ce moment mais il est tatoué comme un esclave et je n'ai pas pu le laisser comme ça. » L'expression de Keffria était horrifiée. Althéa s'interrompit en apercevant Ambre. Elle était là, elle aussi ?

Le petit esclave se tenait sur le seuil, ses yeux pâles tout écarquillés. Il lançait des regards furtifs sur tout le monde, sans parler. Quand Althéa voulut lui prendre le bras pour le tirer dans la pièce, il se dégagea vivement. Elle eut un rire qui sonna faux. « C'est le sang et l'ordure, je crois. Il n'a pas voulu monter avec moi sur le cheval, c'est pour ça que j'ai mis autant de temps. On a laissé le cheval et on est rentré à pied. » Althéa cherchait des yeux quelqu'un qui viendrait à sa rescousse. Keffria regardait derrière elle et sa sœur tourna la tête : Brashen Trell se tenait un peu en retrait, bras croisés, l'air très buté. Il rencontra son regard sans ciller, impassible.

« Viens, petit. On ne va pas te faire de mal. Comment t'appelles-tu ? » dit Ronica d'une voix lasse mais bienveillante. Le

gamin ne bougea pas.

Althéa décida brusquement de s'éclipser, du moins provisoirement. « Je vais prendre un bain et me changer. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Je n'en aurai pas pour longtemps non plus de vous exposer notre idée », rétorqua Brashen énergiquement.

Ils s'affrontèrent du regard et elle ne baissa pas les yeux. Lui-même sentait la fumée et la cindine. Il se prenait pour qui ? Elle n'allait pas se laisser tyranniser par lui, chez elle, dans sa propre maison ! « Je regrette mais je suis beaucoup trop fatiguée pour vous écouter davantage, Brashen Trell. » La limite était étroite entre la politesse et la froideur quand elle reprit : « Je crois qu'il est bien tard pour bavarder. » L'espace d'un instant, il sembla presque blessé par la rebuffade et ses lèvres s'affaissèrent.

Rache qui pénétrait dans la pièce les sortit de l'impasse. Elle portait un plateau chargé de tasses, d'un grand pot de tisane et d'une petite assiette de gâteaux aux épices, juste assez pour respecter les formes. Le garçon ne bougea pas mais dilata les narines pour en humer l'odeur, comme un chien.

« Althéa, intervint Ronica d'un ton qui tenait plus du rappel à l'ordre que de la réprimande. Moi, en tout cas, je suis curieuse de savoir ce que Brashen a à nous proposer. Je crois que nous devons examiner toutes les solutions possibles. Si tu es fatiguée, nous t'excuserons, bien sûr. Mais j'apprécierai que tu reviennes. » Elle reporta les yeux sur la servante et lui sourit en manière d'excuse. « Rache, si cela ne te fait rien, il nous faudrait des tasses en plus. Et quelque chose de plus solide que des gâteaux pour ce garçon, s'il te plaît. » La voix de Ronica était mesurée et maîtrisée, comme si le fait était habituel.

Devant la courtoisie de sa mère, Althéa fut saisie de remords. Tout de même, c'était le toit paternel ! Elle se radoucit. « Comme tu veux, mère. Vous m'excuserez, je n'en ai que pour quelques minutes. »

*

Keffria servit la tisane à ses hôtes un peu particuliers. Elle tenta par politesse de faire la conversation mais sa mère gardait les yeux fixés sur l'âtre froid tandis que Brashen arpentait la pièce. Ambre jugea bon de s'asseoir en tailleur non loin du garçon, qui restait là, à hésiter. Ignorant les efforts de Keffria, elle appâtait le petit esclave avec des morceaux de gâteau, comme s'il était un chiot timide, jusqu'à ce que finalement il lui chipe dans la main un gâteau tout entier. Ambre se comportait avec aisance et naturel. Elle sourit avec fierté quand le gamin se fourra le gâteau dans la bouche. « Tu vois, lui dit-

elle à mi-voix, les gens sont gentils ici. Tu es en sûreté, maintenant. »

Althéa tint parole. Rache revenait avec un autre pot de tisane, des tasses et un plat chaud pour le garçon quand elle réapparut. Elle a dû se laver à l'eau froide, pour être si rapide, pensa Keffria. Elle avait passé une simple robe d'intérieur, et avait tressé et attaché strictement ses cheveux humides. L'eau froide lui avait rougi les joues. Elle trouvait moyen de paraître à la fois fatiguée et rafraîchie. Sans s'excuser, elle se servit de la tisane et du gâteau. Elle jeta un coup d'œil à Ambre puis vint la rejoindre en s'asseyant elle aussi par terre. Le garçon s'installa de l'autre côté, complètement absorbé dans son assiette. C'est à Ambre qu'elle s'adressa la première. « Brashen dit que vous avez un plan pour sauver la *Vivacia*. Il m'a précisé aussi que le plan ne me plairait pas mais que je finirais par constater que c'est le seul moyen. De quoi s'agit-il ? »

Ambre lança un regard complice à Brashen. « Merci de l'avoir si bien préparée », lança-t-elle sur un ton sèchement sarcastique. Elle haussa les épaules et soupira. « Il est tard. Je crois que je vais l'exposer brièvement puis vous laisser y réfléchir ensemble. » Elle se leva avec grâce, comme soulevée par une ficelle, s'avança au milieu de la pièce et les regarda l'un après l'autre pour s'assurer de leur attention. Elle sourit au petit garçon, qui engloutissait sa nourriture sans avoir conscience de rien autour de lui que de la bouchée suivante. Elle esquissa un léger salut et commença. Keffria trouva qu'elle ressemblait à un comédien sur scène.

« Voici ce que je propose. Pour reprendre une vivenef, servons-nous d'une vivenef. Le *Parangon*, pour être précise. Nous l'achetons, le louons ou le volons, nous embarquons un équipage à son bord avec Brashen comme capitaine et nous allons rechercher la *Vivacia*. » Dans le silence atterré qui suivit, elle ajouta : « Si vous doutez de mes motifs, soyez assurées que je suis poussée en grande partie par le désir d'épargner à *Parangon* d'être débité en planches. Je pense que votre bon ami Davad Restart pourrait jouer un rôle déterminant dans cette affaire, en persuadant les Ludchance de se séparer de leur navire pour un prix raisonnable. Il semble avoir leur oreille quand il leur fait part des offres scandaleuses de Nouveaux Marchands. Peut-être sera-t-il désireux de saisir cette occasion de se racheter auprès des Premiers Marchands. Peut-être est-ce encore plus vrai après ce qu'il s'est passé cette nuit. Je suis prête à mettre tout ce que je possède pour payer le navire. Alors, qu'en dites-vous ?

— Non, répliqua Althéa catégoriquement.

— Et pourquoi non ? » demanda Malta. Elle franchit le seuil. Elle portait un châle épais de laine bleue sur sa chemise de nuit blanche. Ses joues étaient encore toutes roses de sommeil. Elle promena son regard autour la pièce. « J'ai eu un cauchemar. Quand je

me suis réveillée, j'ai entendu vos voix. Je suis descendue voir ce qu'il se passait, proposa-t-elle en guise d'explication. Je vous ai entendue dire que vous pourriez envoyer un bateau pour sauver papa. Maman, grand-mère, comment Althéa serait-elle en mesure de nous l'interdire ? Le plan me paraît raisonnable. Pourquoi ne pas aller nous-mêmes au secours de papa ? »

Althéa commença à énumérer ses raisons en comptant sur ses doigts. « *Parangon* est fou. Il a déjà tué plusieurs équipages ; il peut recommencer. *Parangon* est une vivenef, il ne peut donc naviguer qu'avec un membre de sa famille. Cela fait des années qu'il n'a pas navigué. On ne l'a même pas renfloué. Je ne crois pas que nous ayons les moyens d'acheter le *Parangon* et de le réarmer comme il en aurait besoin. En outre, en admettant que ce soit possible, pourquoi Brashen serait-il le capitaine ? Pourquoi pas moi ? »

Il eut un bref éclat de rire. « La voilà, la véritable objection ! » s'exclama-t-il d'une voix étrangement altérée. Il sortit un mouchoir et s'épongea le front.

Personne ne fit écho à son rire. Son attitude trahissait une sorte de fébrilité que même Althéa parut remarquer. Elle coula un regard en biais vers Ambre, qui ne daigna pas réagir. Keffria décida que c'était peut-être à elle, maintenant, de parler net. « Pardonnez-moi si j'ai l'air si sceptique mais je ne vois pas pourquoi vous auriez envie de vous mêler de cela, tous les deux. Pourquoi une étrangère irait-elle miser toute sa fortune sur une vivenef folle ? Et Brashen Trell, quel intérêt aurait-il à risquer sa vie pour un homme qui a mis en doute ses compétences de marin ? Nous pourrions perdre le reste de la fortune des Vestrit si vous ne reveniez jamais. »

Les yeux de Brashen étincelèrent. « J'ai beau être déshérité, cela ne signifie pas que je sois entièrement sans honneur. » Il s'interrompit et secoua la tête. « Ce soir, il vaudrait mieux que nous parlions carrément. Keffria Vestrit, vous craignez que je prenne le *Parangon* et que je devienne pirate. Je pourrais. Je ne le nie pas. Mais je ne le ferai pas. Quels que soient nos différends, je pense qu'Althéa se porterait tout de même garante de mon honnêteté. Votre père l'aurait fait, je le sais.

— En ce qui me concerne, ajouta Ambre tranquillement, je vous ai déjà dit que je souhaitais empêcher le démembrement du *Parangon*. Nous sommes amis. Je suis aussi l'amie de votre sœur. En outre, je me sens obligée d'agir ainsi. Je n'ai pas de meilleure explication. Je crains que vous ne deviez prendre ma proposition pour argent comptant. Je n'ai pas d'autre garantie à vous donner. » Le silence retomba dans la pièce. Brashen croisa les bras. Son front était creusé de rides profondes. Il attacha son regard sur Althéa et la dévisagea d'un air de défi qui ne se voulait nullement courtois. Celle-

ci évitait de croiser ses yeux et scrutait sa mère. Malta se trémoussait et observait les adultes l'un après l'autre.

« Je reviendrai demain soir », lâcha soudain Brashen. Il attendit qu'Althéa se décide à le regarder. « Réfléchissez-y, Althéa. J'ai constaté l'état d'esprit des Marchands quand ils sont partis, ce soir. Je doute que vous receviez beaucoup de propositions d'aide, et encore moins une meilleure que la nôtre. » Il s'interrompit puis, s'adressant à elle seule, il dit d'une voix radoucie : « Si vous désirez me parler d'ici là, laissez un message à la boutique d'Ambre. Elle sait où me trouver.

— Vous vivez à bord du *Parangon* ? demanda Althéa d'une voix rauque.

— La nuit. Parfois, répondit-il évasivement.

— Et combien de cindine avez-vous consommé aujourd'hui ? ajouta-t-elle méchamment.

— Pas du tout, rétorqua Brashen qui s'autorisa un sourire amer. C'est bien le problème. » Puis, après un coup d'œil à Ambre : « Je ferais mieux d'y aller, maintenant.

— Je crois que je vais rester encore un peu, dit Ambre comme si elle s'en excusait.

— Comme vous voulez. Eh bien, bonsoir à tout le monde, alors, fit-il en esquissant un salut.

— Attendez ! s'écria vivement Malta. Euh... s'il vous plaît, je veux dire. S'il vous plaît, attendez. » L'angoisse inhabituelle qui vibrait dans la voix de sa fille surprit Keffria. « Puis-je vous poser quelques questions ? Sur *Parangon* ? »

Brashen concentra toute son attention sur elle. « Si vous me demandez à moi, certainement. »

Malta promena autour de la pièce un regard suppliant. « S'il nous quitte pour nous laisser réfléchir, alors... c'est comme tu dis toujours, grand-mère. Les chiffres sont irrécusables. Et indispensables pour prendre des décisions. Alors, si nous voulons examiner la question, nous devons d'abord connaître les chiffres. »

C'était comme si Ronica était prise entre le marteau et l'enclume : saisissement ou approbation. « C'est vrai. »

Malta respira. « Bon. Tante Althéa semble d'avis que le *Parangon* aurait besoin de beaucoup de réparations avant de pouvoir reprendre la mer. Mais on m'a toujours dit que le bois-sorcier ne pourrissait pas. Pensez-vous qu'il soit vraiment nécessaire de le remettre en état ?

— Pas autant qu'un bateau ordinaire, mais oui, il y a beaucoup à faire. Le *Parangon* est un vieux navire. On a utilisé bien plus de bois-sorcier pour sa construction que pour les autres vivenefs. Les parties en bois-sorcier sont saines. Le reste est en bon état, ce qui est étonnant. Je crois que le bois-sorcier éloigne les vers et les insectes

comme le cèdre pour les mites. Mais il aurait tout de même besoin de grosses réparations et d'armement. Des mâts, des voiles, des cordages. Des ancres, une chaîne et une yole, plus l'équipement de la coquerie, des outils de charpentier, une pharmacie... toutes choses qu'un navire doit avoir à bord pour constituer un petit monde à soi tout seul. Un sérieux calfatage, une grande partie des cuivres à remplacer. Ambre a déjà restauré l'intérieur et les emménagements en bois mais il reste énormément à faire.

« Des dépenses seraient encore à prévoir pour les vivres nécessaires au voyage. Il nous faudrait des réserves d'argent ou de marchandises au cas où nous pourrions faire une offre de rançon pour le navire et les hommes. Il faudrait aussi se procurer des armes, au cas où le capitaine Kennit refuserait de marchander, et si nous en avons les moyens, des machines de pont. Et puis de l'argent d'avance pour engager des matelots.

— Vous croyez que vous pourrez dénicher des marins valables, intervint Althéa qui avait retrouvé sa voix, disposés à s'embarquer sur le *Parangon* ? Vous oubliez sa réputation de meurtrier, je crois. A moins que vous soyez prêt à le payer très cher, pourquoi un bon matelot voudrait-il naviguer sur un vaisseau pareil ? »

Keffria devina les efforts que faisait sa sœur pour rester polie ; sans doute l'intérêt d'Althéa était-il éveillé malgré ses dénigrement.

« En effet, ce sera un problème », concéda volontiers Brashen. Il s'épongea une nouvelle fois le visage avec son mouchoir qu'il replia avec soin. Ses mains tremblaient légèrement. « Il s'en trouvera peut-être quelques-uns qui s'engageront par pure audace. Il y a des marins qui ont plus de tripes que de cervelle. Je commencerais par l'ancien équipage de votre père sur la *Vivacia* que Kyle a débarqué. Certains pourraient accepter par amour pour le navire ou en mémoire de votre père. Pour le reste, poursuivit-il en haussant les épaules, on n'aurait plus qu'à se rabattre sur le rebut et les agitateurs. Cela dépendra beaucoup du second que nous aurons. Un bon second peut vous transformer des vauriens en solide équipage, si on lui donne carte blanche.

— Qu'est-ce qui les empêchera de se retourner contre vous quand...

— Les chiffres ! intervint Malta, irritée. A quoi bon se tracasser avec des « et si » tant qu'on ne sait pas si ce sera possible financièrement ? » Elle alla à l'ancien bureau de son grand-père. « Si je vous donne du papier et de l'encre, pouvez-vous noter ce que tout ça va coûter, selon vous ?

— Je ne suis pas un expert, commença Brashen. Il y a des choses qui devront être faites par des professionnels et...

— A supposer que vous trouviez des charpentiers prêts à

travailler sur le *Parangon*, renchérit Althéa sur un ton sarcastique. Il a mauvaise réputation. Et à supposer que les Ludchance donnent leur autorisation et... »

Malta serra les poings sur le papier qu'elle venait de sortir du tiroir. Keffria crut qu'elle allait en faire une boule et le jeter par terre. Mais la jeune fille ferma les yeux et inspira profondément. « A supposer tout cela, alors. Combien ? Et nous est-il possible de réunir cette somme ? Tant que nous n'avons pas répondu à ces questions, il n'y a pas lieu de s'en poser d'autres !

— Il n'y a pas que le manque d'argent ! On peut très bien échouer sur d'autres écueils, grogna Althéa, exaspérée.

— Ce que je dis, reprit Malta d'une voix maîtrisée, c'est qu'on devrait envisager ces écueils au fur et à mesure. Si nous n'avons pas de quoi engager des matelots, nous n'avons pas à nous inquiéter de savoir qui acceptera ou non de naviguer pour nous. »

Althéa regarda sa nièce, éberluée. Keffria sentit ses muscles se contracter. Sa sœur avait la langue acérée. Si elle commençait à se moquer de Malta, alors que la jeune fille faisait de gros efforts pour raisonner de façon pragmatique, Keffria ne chercherait même pas à se maîtriser.

« Tu as raison », dit soudain Althéa. Elle regarda sa mère. « Avons-nous des réserves ? Des biens qui ne soient pas hypothéqués et que nous pourrions vendre ?

— Quelques-uns, répondit Ronica à mi-voix, en tournant distraitemment l'anneau à son doigt. Mais nous devons nous rappeler que nous avons bientôt une échéance à honorer, que nous soyons ou non en possession du navire. Les Khuprus vont attendre...

— Ne tiens pas compte de cela, dit Malta tout bas. J'accepterai la cour de Reyn. Je vais fixer une date pour notre mariage, à la condition que mon père soit rentré pour y assister. Ce qui nous évitera de payer cette dette et nous procurera peut-être une aide financière pour renflouer le *Parangon*. »

Un profond silence remplit la pièce, comme un seau rempli à ras bord d'eau pure, pensa Keffria. Il ne s'agissait pas seulement de calme mais d'un moment de claire perception. Elle regarda sa fille et la vit tout à coup comme une autre personne. La petite fille gâtée et têtue qui ne reculait devant rien pour arriver à ses fins était devenue subitement une jeune femme prête à tout sacrifier, jusqu'à elle-même, pour secourir son père. Cet acte de volonté inébranlable était stupéfiant. Keffria se mordit la langue pour s'empêcher de dire que Kyle ne méritait pas ce sacrifice. Il ne comprendrait jamais que, pour sa fille, il ne s'agissait pas d'un élan de courage passager mais de sa vie entière. Personne ne vaut qu'on lui sacrifie sa vie entière. Elle jeta un coup d'œil au petit esclave, qui les observait tous en silence, et

songea à son couple. Un sourire amer lui crispa les lèvres. Une femme avait déjà consenti ce sacrifice à Kyle Havre.

« Malta, je t'en prie, ne t'engage pas dans ces conditions, dit-elle, surprise elle-même par l'autorité qui vibrait dans sa voix. C'est à toi de décider, je ne le conteste pas. Que tu sois disposée à prendre une décision prouve assez ta maturité. Je te demande simplement de la retarder tant que nous n'aurons pas examiné toutes les autres possibilités.

— Quelles autres possibilités ? interrogea Malta sur un ton désespéré. Personne ne nous est venu en aide jusqu'ici alors que nous avons déjà des soucis. Qui va nous aider aujourd'hui, selon toi ?

— La famille Tenira peut-être, intervint Althéa à mi-voix. Certains propriétaires de vivenefs peuvent se proposer et...

— Ils vont être bien trop préoccupés par leurs propres difficultés pendant un certain temps, interrompit Brashen. Je suis désolé. J'ai du mal à réfléchir convenablement ce soir. J'oublie constamment que vous ignorez ce qu'il s'est passé. Il y a eu une émeute au quai des Taxes. Tenira et quelques autres sont descendus en force, ils ont déplacé *Ophélie* au milieu du port et une véritable flottille est arrivée pour la décharger. La cargaison a été dispersée par toute la ville. Tenira a préféré y renoncer plutôt que d'acquitter les taxes. Mais cela n'a pas empêché les Chalcédiens de s'en mêler.

— Doux Sâ ! Prends pitié de nous ! Y a-t-il eu des blessés ? demanda Ronica.

— Le capitaine du port est très contrarié par le naufrage de deux galères, répondit Brashen avec un sourire peu amène. Malheureusement, elles ont sombré tout près du quai des Taxes. Aucun grand navire ne pourra s'y amarrer avant un bout de temps. Sâ seul sait quand ils trouveront le moyen de remonter les épaves...

— Elles ont brûlé en sombrant », ajouta Ambre, à la fois attristée et satisfaite, puis elle ajouta avec désinvolture : « Une partie du quai a aussi pris feu. Quand nous sommes partis, des entrepôts du Gouverneur flambaient encore. »

Brashen s'adressa à Althéa sur un ton provocateur. « Vous admettez qu'il y avait de quoi s'inquiéter pour votre sécurité, par une nuit pareille.

— Vous y étiez ? » Son regard allait de l'un à l'autre. « Tous ces incendies... trop nombreux pour être accidentels. C'était un plan concerté, n'est-ce pas ? Pourquoi n'étais-je pas au courant ?

— *Ophélie* et moi sommes devenues de très bonnes amies, répondit Ambre évasivement.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

— Peut-être n'était-ce pas la place d'une fille de Marchand, suggéra Brashen en haussant les épaules, puis il ajouta avec aigreur :

Peut-être Grag se soucie-t-il assez de vous pour avoir voulu vous épargner d'être arrêtée à votre tour.

— Grag a été arrêté ?

— Pas longtemps. On a retrouvé les gardes chalcédiens qui étaient censés le retenir prisonnier mais Grag lui-même a disparu. » Il se permit un petit sourire. « Cependant, je crois savoir qu'il va bien. Je ne doute pas que vous ayez de ses nouvelles dans un jour ou deux. Il ne laissera certainement pas la dame de son cœur dans l'incertitude.

— Comment se fait-il que vous, vous en sachiez autant ? Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé là-bas ? » s'exclama Althéa dont la colère montait. Elle s'était empourprée. Keffria ne comprenait pas pourquoi elle était si échauffée. Aurait-elle préféré assister à l'émeute plutôt que de reconduire Davad ?

« Quand j'ai vu une bande de Marchands mécontents se former et quitter la réunion, je les ai suivis et, quand j'ai compris ce qu'ils avaient l'intention de faire, je me suis joint à eux. Comme beaucoup d'autres en chemin. » Il marqua une pause. « Plus tard, j'ai entendu parler de l'incident avec la voiture de Davad Restart. Et de ce que certains voulaient lui faire, à lui. Si j'avais été là, je ne vous aurais jamais permis de conduire cette voiture seule. Où Tenira avait-il la tête, je ne...

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas besoin que vous vous occupiez de moi ! s'écria férocement Althéa, folle furieuse. Je n'ai besoin de personne ! »

Brashen se croisa les bras sur la poitrine. « Oh, évidemment ! Seulement je ne comprends pas très bien pourquoi vous avez pris la parole à la réunion pour demander une aide que vous refusez maintenant.

— Je n'ai pas besoin de votre aide à vous ! précisa-t-elle farouchement.

— Moi si. » Keffria savoura la stupéfaction de sa sœur. Elle rencontra l'œil noir d'Althéa avec calme. « Tu sembles oublier que c'est moi, et non pas toi, la Marchande de la famille. Je n'ai pas la présomption de repousser la seule offre d'aide que nous aurons peut-être. » Elle se tourna vers Brashen. « De quoi avons-nous besoin pour mettre ce plan sur pied ? Par où commençons-nous ? »

Brashen inclina la tête vers Malta. « La petite a raison. Nous avons besoin d'argent pour débiter, dit-il, puis il hocha la tête à l'adresse de Ronica. Et la dame du capitaine devra insister auprès de Davad Restart pour qu'il présente avantageusement notre proposition aux Ludchance. L'approbation d'autres propriétaires de vivenefts serait efficace. Peut-être Althéa pourrait-elle convaincre son amoureux de dire un mot en notre faveur. Je connais quelques vivenefts, et je m'adresserai directement à elles. Vous seriez étonnées si vous saviez

l'influence que peut exercer une vivenef sur sa famille. » Il respira et se frotta les tempes, puis rangea son mouchoir avec lenteur. « Althéa a raison : rassembler un équipage ne sera pas commode. Je vais m'y mettre immédiatement, faire passer le mot dans les tavernes que j'engage des hommes énergiques et audacieux. Ceux qui se présenteront s'attendent un peu à devenir pirates. Il se peut qu'ils tournent les talons en entendant le nom de *Parangon* mais...

— Moi, j'irai. J'aviguerai avec vous. »

Le petit garçon rougit un peu quand ils se tournèrent tous vers lui, éberlués, mais il ne baissa pas les yeux. Son assiette était parfaitement nettoyée. Avec le repas, le gamin semblait avoir pris de la substance ainsi que de l'énergie.

« C'est une proposition très brave, petit, mais tu es encore un peu jeune », dit Brashen qui ne put dissimuler tout à fait son amusement.

Le garçon parut indigné. « J'ai péché avec mon Pa', avant qu'y sont venus nous prendre en esclaves. J'sais m'débrouiller su'le pont, affirma-t-il en haussant ses frêles épaules. J'aime mieux faire ça qu'ramasser d'la mède de ch'val. Les ch'vals, ça pue.

— Tu es libre, maintenant. Tu peux aller où tu veux. Tu n'aimerais pas mieux rentrer chez toi, dans ta famille ? » demanda Keffria avec douceur.

Son visage étroit se figea. On aurait cru que ces paroles l'avaient à nouveau rendu muet. Enfin il haussa les épaules et expliqua d'une voix plus rude, moins enfantine : « Y a plus rien qu'des cendres et des os, là-bas. J'préfère r'tourner en mer. C'est-y ma vie, pas vrai ? J'suis libéré, non ? » Il regarda autour de lui d'un air de défi comme s'il s'attendait qu'on revienne là-dessus.

« Tu es libre, confirma Althéa.

— Alors, j'vais avec lui », fit-il en relevant brusquement le menton en direction de Brashen. Celui-ci secoua lentement la tête.

« Voilà une autre idée ! intervint inopinément Malta. Achetez un équipage. J'ai vu des marins au visage tatoué à Terrilville.

Pourquoi ne pourrait-on en acheter quelques-uns, tout simplement ?

— Parce que l'esclavage est une mauvaise chose, fit remarquer Ambre sèchement. D'un autre côté, je connais des esclaves qui risqueraient volontiers le châtimeut pour s'enfuir et faire partie d'un équipage. Ils ont été enlevés à leurs foyers et à leurs familles dans les îles des Pirates. Ils seraient peut-être prêts à prendre part à une aventure, si on leur promettait qu'ils pourraient rentrer chez eux. Certains connaissent probablement même les eaux là-bas.

— Pourrions-nous faire confiance à des matelots esclaves ? demanda Keffria avec hésitation.

— Sur le navire, ce ne seront plus des esclaves, fit observer Brashen. Si j'ai le choix entre un fugitif robuste et un ivrogne fini, je prendrai le fugitif. Un peu de gratitude de la part d'un homme à qui l'on a donné une seconde chance, ça peut améliorer bien des choses, dit-il l'air pensif, soudain.

— Et qui vous a chargé d'engager qui que ce soit ? objecta Althéa. Si nous nous décidons, je veux avoir le dernier mot sur mon équipage.

— Althéa, tu n'imagines tout de même pas naviguer avec eux ? protesta Keffria.

— Comment as-tu pu en douter ? Si nous partons à la recherche de la *Vivacia*, je dois être à bord, rétorqua Althéa en regardant sa sœur comme si celle-ci était folle.

— C'est parfaitement inconvenant ! s'exclama Keffria horrifiée. Le *Parangon* ne sera pas fiable, avec un équipage disparate, dans des eaux dangereuses, il y aura peut-être des combats. Tu ne peux pas partir, c'est impossible. Que penseraient les gens si nous te permettions de naviguer sur un bateau pareil ? »

Le regard d'Althéa se durcit. « Je m'inquiète plus de ce que les gens penseraient si on se contentait de laisser les autres courir tous les dangers à notre place pour récupérer le navire. Comment pourrions-nous clamer qu'il s'agit d'une mission vitale pour nous et mettre nos amis à contribution tout en refusant qu'un membre de la famille prenne le moindre risque ?

— Effectivement, je crois qu'elle doit naviguer. » Cette déclaration étonnante, émanant de Brashen, les laissa bouche bée. Il s'adressait à Keffria, reconnaissant par là que la décision lui appartenait. « Si vous ne montrez pas clairement qu'il s'agit d'une affaire Vestrit, vous n'obtiendrez pas le soutien d'un seul Marchand. Ils considéreront qu'il s'agit de confier une vivenef à un bon à rien, à un fils de Marchand déshérité et à une étrangère. Et si, comme je l'espère, nous récupérons la *Vivacia*, le navire aura besoin d'Althéa. Grand besoin, fit-il en la regardant avec prudence, puis il ajouta : Mais, à mon avis, elle ne doit être ni capitaine, ni second, ni même membre d'équipage. Les matelots seront de ceux qu'on mate avec les poings et les biceps, au début, en tout cas. Les hommes qu'on réussira à décrocher ne seront pas du genre à respecter qui ne leur flanquera pas une bonne rossée, si nécessaire. Vous ne ferez pas le poids. Et si vous travaillez avec eux, ils n'auront aucun égard pour vous. Ils vont éprouver vos capacités chaque fois qu'ils en auront l'occasion. Tôt ou tard, vous en pâtirez. »

Althéa plissa les yeux. « Je n'ai pas besoin que vous vous occupiez de moi, Brashen Trell. Compris ? J'ai prouvé mes capacités, qui ne sont pas seulement fondées sur la force physique. Mon père

disait toujours qu'un capitaine qui matait son équipage en cognant était un mauvais capitaine.

— Peut-être parce qu'il jugeait que c'était le rôle du second, rétorqua Brashen, qui reprit sur un autre ton : Votre père était le fameux capitaine d'un merveilleux navire, Althéa. Même s'il avait mal payé, il aurait eu de bons matelots prêts à travailler avec lui. Nous ne bénéficierons pas de ses avantages, malheureusement. » Après un bâillement intempestif, Brashen eut l'air embarrassé. « Je suis fatigué. J'ai besoin de dormir avant qu'on aille plus avant. Nous savons au moins à quoi nous attendre.

— Il y a un autre problème que nous n'avons pas abordé ce soir », objecta Ambre. Ils se tournèrent tous vers elle. « Nous ne pouvons compter que le *Parangon* va prendre part de bon cœur à tout cela. Il a beaucoup de peurs à vaincre de son côté. D'une certaine manière, c'est un petit garçon effrayé. Le revers de la médaille, c'est que c'est aussi un homme en colère. Si nous nous décidons, il est essentiel qu'il participe de son plein gré. Car si on cherche à le forcer, nous n'avons aucune chance de réussir.

— Il sera difficile à convaincre, vous croyez ? demanda Ronica.

— Je n'en sais rien, répondit Ambre en haussant les épaules. *Parangon* est tout à fait imprévisible. Il peut être consentant au début et changer d'avis le lendemain ou une semaine après. Nous devons tenir compte de cet élément dans l'affaire.

— Chaque chose en son temps. D'abord, il faut obtenir de Davad Restart qu'il fasse accepter notre plan par les Ludchance.

— Je pense être en mesure de réussir, sur ce point-là », dit Ronica d'une voix où perçait une froideur métallique. Keffria éprouva un élan de sympathie à l'égard de Davad. « J'aurai la réponse avant midi, je suppose. Je ne vois pas de raison de différer la chose. »

Brashen poussa un gros soupir. « Nous sommes d'accord, alors. Je reviendrai demain après-midi. Bonne nuit, Ronica et Keffria. Bonne nuit, Althéa, dit-il sur un ton imperceptiblement altéré.

— Bonne nuit, Brashen », répondit Althéa sur le même ton.

Ambre prit congé, elle aussi. Alors qu'Althéa se disposait à les raccompagner jusqu'à la porte, le petit esclave se leva à son tour. Keffria ressentit une bouffée d'exaspération contre la conduite impulsive de sa sœur. « N'oublie pas que tu dois lui trouver un endroit pour dormir », rappela-t-elle.

Le gamin secoua la tête. « Pas ici. J'vas avec lui, fit-il avec un brusque mouvement vers Brashen.

— Non, trancha celui-ci d'un ton catégorique.

— Libéré, pas vrai ? » protesta le garçon avec entêtement. Il pencha la tête et dévisagea Brashen. « Pouvez pas m'empêcher.

— Compte pas là-dessus, dit l'autre menaçant, puis il ajouta,

radouci : Petit gars, je ne peux pas m'occuper de toi. Je n'ai pas de maison ; je vis tout seul.

— Moi aussi, insista le garçon tranquillement.

— Vous devriez le laisser venir avec vous, Brashen », suggéra Ambre. Une étrange expression méditative passa sur son visage. Avec une moue ironique, elle reprit : « Ce n'est peut-être pas du meilleur augure de refuser votre premier homme d'équipage.

— Elle a raison, renchérit l'intéressé effrontément. J'respèque pas un homme qu'ose pas y aller. Allez-y, prenez-moi. Vous r'gretterez pas. »

Brashen le regarda entre ses paupières mi-closes et secoua la tête. Mais, quand il quitta la pièce, le garçon sur ses talons, il ne fit aucun geste pour l'arrêter. Avec un léger sourire, Ambre leur emboîta le pas.

« Vous croyez qu'ils pourront ramener papa à la maison ? » demanda Malta d'une petite voix, lorsqu'ils furent partis.

Keffria cherchait encore une réponse quand Ronica déclara : « Notre fortune s'écroule, ma chérie. Il n'y a aucune raison de se dérober. Si l'entreprise réussit, la fortune de la famille peut être sauvée. Si elle échoue, nous sombrerons un peu plus vite. C'est tout. »

Keffria trouva cruel de répondre ainsi à une enfant mais, à sa grande surprise, Malta hocha lentement la tête. « Je pensais exactement la même chose », fit-elle remarquer.

C'était la première fois, cette année, qu'elle s'adressait à sa grand-mère sur un ton de parfaite politesse.

PIRATERIE

Avec la proie à portée de vue, tous les doutes de *Vivacia* se dissipèrent comme brume au soleil. La quête spirituelle de Hiémain, ses angoisses et sa moralité rigide, qu'elle avait partagées, tombèrent comme des écailles de peinture d'un bois-sorcier éveillé. Lorsque la voile apparut et que la vivenef entendit l'avertissement de la vigie, un instinct primitif remua au tréfonds d'elle : c'était l'heure de la chasse. Quand les pirates sur le pont reprirent le cri féroce de la vigie, elle-même donna de la voix, en glapissant comme le faucon fondant sur sa proie. Après la voile, on aperçut le navire qui fuyait à toute vitesse devant la *Marietta*. Le vaisseau plus petit de Sorcor poussait sa prise tandis que *Vivacia*, cachée par un promontoire, fonçait pour engager la poursuite.

Son équipage la manœuvrait comme jamais on ne l'avait manœuvrée, augmentant la toile jusqu'à ce que ses mâts et ses espars fatiguent à serrer le vent. Les voiles gonflées, le sifflement de la brise sur ses joues réveillèrent en elle des souvenirs qui n'étaient pas humains. Elle leva les mains et tendit vers le vaisseau en fuite des doigts crochus comme des serres. Un bruit furieux de tonnerre emplit son corps de bois dénué de cœur et de sang, en l'animant jusqu'à la frénésie. Elle se pencha en avant, amincissant les lignes pures de sa coque et gagnant une rapidité qui tira des cris de joie à l'équipage. Elle taillait la lame en faisant jaillir des gerbes d'écume blanche.

« Tu vois ? s'écria Kennit triomphant en s'accrochant à la lisse d'avant, tu as ça dans le sang, ma dame ! Je le savais ! Tu es faite pour ça, pas pour trimbaler une vulgaire cargaison comme une villageoise qui traîne son seau d'eau. Sus donc ! Ah, ils te voient ; ils te voient, regarde comme ils décampent ! Mais cela ne leur servira à rien. »

Hiémain enfonça ses doigts dans la lisse à côté de Kennit. Des larmes ruisselaient de ses yeux sous le rude baiser du vent salé. Il ne faisait pas le moindre bruit. Il contractait les mâchoires avec presque autant de force qu'il contenait sa réprobation. Mais les battements fous de son cœur le trahissaient. Son sang bourdonnait à cette

poursuite effrénée. Toute son âme vibrerait d'impatience. Il pouvait bien dénier son enthousiasme, il ne pouvait le cacher à *Vivacia*.

Kennit et Sorcor n'avaient pas choisi leur proie au hasard. Les rumeurs concernant le *Grincheux* étaient parvenues aux oreilles du second depuis des semaines. Il avait mis au courant Kennit qui prolongeait sa convalescence. Le capitaine Averi du *Grincheux* s'était vanté non seulement à Jamaillia mais dans d'autres ports qu'aucun pirate, aussi audacieux et vertueux soit-il, ne le dissuaderait de faire commerce d'esclaves. Sotte forfanterie, avait dit Kennit à *Vivacia*. Averi était bien connu de réputation. Il ne transportait que des cargaisons de qualité, des esclaves instruits qu'on employait comme précepteurs, domestiques et intendants. Il acheminait depuis Jamaillia les marchandises les plus raffinées : des alcools fins et de l'encens, des parfums et de l'orfèvrerie d'argent. Ses clients en Chalcède attendaient de lui les plus beaux articles, les plus extravagants, et ils payaient en conséquence.

Quoique le navire fût une cible magnifique, Kennit ne l'aurait pas choisi en temps normal. Pourquoi se risquer à défier un vaisseau rapide et bien armé, à l'équipage discipliné, alors qu'il y avait des proies plus faciles à saisir ? Mais Averi avait parlé une fois de trop, et sans réfléchir. Pareille impudence était intolérable.

Kennit avait, lui aussi, une réputation à soutenir. Averi avait été insensé de la mettre en question.

A plusieurs reprises, le capitaine était allé à bord de la *Marietta* pour mettre au point la capture avec Sorcor. *Vivacia* savait qu'ils avaient discuté du meilleur endroit pour dresser l'embuscade mais ne connaissait pratiquement rien de leur plan. Ses questions curieuses n'avaient reçu que des réponses évasives.

Tandis que les deux navires prenaient leur proie en tenaille, *Vivacia* repensa aux paroles de Hiémain, la veille au soir. Il avait durement condamné Kennit. « Il chasse ce navire par gloriole ; pas par vertu, avait-il déclaré sur un ton accusateur. Il y a d'autres bateaux qui transportent bien plus d'esclaves, dans des conditions misérables, dans les privations. J'ai entendu dire qu'Averi ne les enchaîne pas, qu'il les laisse circuler librement dans les cales. Il leur donne amplement à manger et à boire, sa marchandise arrive en bon état et lui rapporte de jolis bénéfices. Si Kennit décide de poursuivre le navire d'Averi, ce n'est pas par haine de l'esclavage, c'est pour l'argent et la renommée. »

Elle avait réfléchi un moment. « Ce n'est pas ainsi qu'il le ressent quand il y pense », avait-elle fini par répondre. Elle ne s'était pas attardée sur le sujet car elle-même n'était pas tout à fait certaine de ce que Kennit ressentait. Il y avait en lui des gouffres qu'il dissimulait à tous. Elle essaya une nouvelle tactique. « Je ne crois pas que les esclaves du *Grincheux* aient moins de reconnaissance à Kennit

que ceux qui sont maintenus dans des conditions sordides et les privations. Juges-tu l'esclavage acceptable, quand l'esclave est traité comme un cheval de prix ou un chien de race ?

— Bien sûr que non ! » avait rétorqué Hiémain et, à partir de là, elle avait mené la conversation sur des voies qu'elle pouvait négocier plus habilement.

Ce n'était qu'aujourd'hui qu'elle était parvenue à mettre un nom sur l'émotion sous-jacente éprouvée par Kennit quand il parlait du *Grincheux*. C'était la fièvre de la chasse. Pour le pirate, le petit navire qui filait si rapidement devant eux était une belle chose, aussi irrésistible qu'aux yeux d'un chat un papillon voletant. Pragmatique comme il l'était, il n'aurait pas choisi de lui-même de soutenir cette gageure. Mais il ne pouvait résister non plus à l'attrait du combat quand on le provoquait.

*

Alors que la distance entre la *Vivacia* et le petit deux-mâts se réduisait, Hiémain sentait monter en lui des nausées d'impatience. Maintes fois, il avait répété à Kennit qu'on ne devait pas verser le sang sur les ponts de la *Vivacia*. Il avait essayé de lui expliquer que le navire serait condamné à porter à jamais en lui le souvenir du massacre mais il n'avait pu lui donner une idée de la pesanteur de ce fardeau. Si Kennit passait outre, s'il permettait qu'on se batte sur ses ponts, ou pire, s'il décidait d'y exécuter les prisonniers, Hiémain doutait que la vivenef soit capable d'assumer. Quand il s'était lancé dans son plaidoyer en faveur de *Vivacia*, Kennit l'avait écouté d'un air ennuyé puis lui avait demandé sèchement : « Pourquoi crois-tu que je l'ai capturée ? » Hiémain avait préféré hausser les épaules sans répondre. En insistant, qui sait s'il n'aurait pas poussé Kennit à montrer qu'il était le maître du navire et du garçon ?

L'équipage du *Grincheux* était dans la mâture à manœuvrer frénétiquement les voiles. Si la *Marietta* l'avait pris seule en chasse, il aurait pu en rattrapper. Mais la vivenef, plus rapide que le deux-mâts, était de surcroît en mesure de le pousser dans le chenal. L'espace d'un instant, Hiémain crut que le *Grincheux* allait les doubler et gagner le large. Alors il entendit un ordre furieux puis vit le transport d'esclaves déventer dans un effort désespéré pour éviter de toucher au banc. Quelques minutes plus tard, la *Marietta* et la *Vivacia* l'enfermaient. Des grappins furent jetés depuis la *Marietta*, qui tombèrent et mordirent les ponts du *Grincheux*.

L'équipage renonça à la fuite et s'acharna à mettre en place une défense. Les hommes étaient bien entraînés. Ils lancèrent du feu grégeois qui éclaboussa de flammes la coque et le pont de la *Marietta*.

Ils revêtirent des armures légères en cuir et prirent des armes blanches avec une autorité désinvolte. D'autres, arcs à l'épaule, se déplaçaient avec rapidité dans le gréement. Sur la *Marietta*, quelques pirates s'occupaient de défendre leur propre bateau en étouffant les flammes avec de la toile mouillée tandis que d'autres manipulaient les catapultes. Une pluie drue de pierres s'abattit sur le *Grincheux*. Entre-temps, les grappins halaient l'infortuné navire toujours plus près de la *Marietta* où un détachement d'abordage assoiffé de sang se massait près des lisses, impatient d'en découdre. Les combattants sur la *Marietta* étaient notablement plus nombreux que les membres d'équipage du *Grincheux*.

A bord de la *Vivacia*, les hommes s'alignaient le long de la lisse, envieux de leurs camarades pirates qu'ils sifflaient et hélaient. Des archers grimpaient dans le gréement et une volée de flèches se mit à pleuvoir au hasard sur l'équipage et le pont du *Grincheux*. Si leur participation à la bataille était limitée, elle n'en était pas moins mortelle. Les combattants qui s'acharnaient à défendre le *Grincheux* devaient se rappeler qu'ils avaient un deuxième adversaire dans le dos. Ceux qui l'oubliaient étaient transpercés par des flèches sifflantes. Kennit maintenait la *Vivacia* à l'écart de l'action, la proue pointée vers la bataille. Il se tenait sur le gaillard d'avant, les mains agrippées à la lisse. Il parlait à voix basse comme s'il lui donnait des instructions. Par intermittence, une bourrasque de vent apportait aux oreilles de Hiémain ces marmonnements qui n'étaient destinés, de toute évidence, qu'à *Vivacia*. « Là, tu le vois, d'abord il enjambe la lisse puis le voilà sur le pont de l'ennemi, lui, là, avec le foulard rouge, c'est Sudge, un fameux gredin, il faut toujours qu'il soit le premier. Derrière lui, c'est Rogue. Il idolâtre Sudge, ce qui lui vaudra peut-être d'être tué un jour... »

La figure de proue acquiesçait de la tête et ne perdait pas une goutte de la scène. Dans son émoi, elle serrait les poings sur sa poitrine, et entrouvrait les lèvres. Quand Hiémain se tendit vers elle, il perçut son enthousiasme et son trouble. Les sentiments des matelots, mélange de convoitise, d'envie et d'exaltation, venaient battre contre elle comme une marée montante. Un fil d'émotion se détachait de l'ensemble : Kennit avait l'orgueil de ses hommes. Comme une colonie de fourmis, les pirates dans leurs tenues bariolées déferlèrent sur le pont du *Grincheux* et propagèrent le désordre. Le vent et la mer entre les deux navires étouffaient les malédictions et les hurlements. Si *Vivacia* se rendait compte que les flèches tirées depuis son gréement transperçaient de la chair humaine, elle n'en laissait rien voir. De loin, le massacre était un spectacle plein de mouvement et de couleurs, un drame fastueux et haletant. Un homme tomba du gréement du *Grincheux*. Il heurta un espar, s'empêtra brièvement dedans et s'écrasa

sur le pont. Hiémain grimaça au bruit du choc mais *Vivacia* ne cilla même pas. Son attention était fixée sur le gaillard d'avant où *Averi* se battait avec *Sorcor*. Le capitaine dardait sa lame fine et miroitante comme une aiguille d'argent sur le pirate plus massif. *Sorcor* para le coup avec sa dague dans la main gauche et riposta avec son épée dans la main droite. La mort dansait entre eux. Les yeux de *Vivacia* brillaient.

Hiémain coula vers Kennit un long regard en biais. De là, à cette distance, la vivenef pouvait assister au déroulement et au vacarme de la bataille mais elle était protégée de l'horreur. Le sang n'éclaboussait pas ses ponts et le vent emportait la fumée et les cris des mourants et des blessés. Comme une tache qui s'étend, les pirates se répandaient, lentement mais sûrement, sur le pont du vaisseau capturé. *Vivacia* voyait tout mais elle en restait détachée. Kennit cherchait-il à l'accoutumer petit à petit à la violence ?

Hiémain s'éclaircit la gorge. « Des hommes sont en train de mourir, là-bas, des vies s'achèvent dans la souffrance et dans la terreur. »

Vivacia lui lança un bref coup d'œil puis revint au combat. Ce fut Kennit qui répondit. « Ils se sont attiré les ennuis, fit-il remarquer. Ils ont fait leur choix en sachant très bien qu'ils risquaient de mourir. Je ne parle pas seulement de mes braves qui se lancent de bon cœur dans la bataille. Ceux du *Grincheux* s'attendaient à être attaqués. Ils l'ont cherché. Ils se sont vantés d'être prêts. N'oublie pas qu'ils étaient bien équipés de gilets de cuir, d'épées et d'arcs. Auraient-ils eu tout ça à bord s'ils ne s'étaient pas attendus au combat, s'ils ne se savaient pas dignes d'être provoqués ? » Kennit eut un rire de gorge. « Non, répondit-il lui-même. Ce que tu vois là n'est pas un massacre. C'est l'affrontement de deux volontés. On pourrait même dire qu'il ne s'agit que de la manifestation physique de l'éternel conflit entre la vertu et l'iniquité.

— Des hommes meurent », répéta Hiémain avec obstination. Il voulait parler avec conviction mais il constatait que ses certitudes fondaient devant les paroles persuasives du pirate.

« Il y a toujours des hommes qui meurent, admit le pirate d'un ton égal. Toi et moi qui sommes sur ce pont, nous sommes déjà en train de disparaître, de faner, éphémères comme des fleurs d'été. *Vivacia* nous survivra, Hiémain. La mort n'est pas un mal. N'a-t-il pas fallu plusieurs morts pour qu'elle pût s'éveiller ? Penses-y de cette façon, Hiémain. Est-ce de notre vie qu'elle est témoin, chaque jour qui passe, ou de notre mort ? On peut dire l'un comme l'autre. Oui, il y a souffrance et violence ; elles font partie de la vie de tout être et ne sont pas mauvaises en soi. La violence d'une crue arrache un arbre à la berge mais le limon qui fertilise la terre et l'eau qu'apporte la crue

compensent largement. Nous sommes les soldats du bien, ma dame et moi. Si nous devons éradiquer le mal, que ce soit rapidement, même si cela implique de la souffrance. »

Sa voix était basse et profonde, tel un lointain coup de tonnerre, et aussi émouvante. Quelque part, dans cette logique harmonieusement liée, Hiémain devinait des fils lâches. S'il était capable d'en découvrir ne serait-ce qu'un seul, il pourrait défaire tout le raisonnement. Il se retrancha derrière une phrase qu'il avait lue dans un livre. « Une des choses qui distingue le bien du mal, c'est que le bien peut souffrir l'existence du mal et cependant prévaloir. Le mal, en revanche, est finalement toujours vaincu par le bien. »

Kennit sourit avec bienveillance et secoua la tête. « Hiémain, Hiémain ! Pense à ce que tu dis. N'est-il pas trouble, ce bien qui tolère le mal et lui permet de durer ? Ce bien-là qui craint pour ses aises et sa sécurité se dénature et tourne à la complaisance aveugle. Allons-nous fermer les yeux sur la détresse contenue dans les cales de ce navire en disant : « Eh bien, nous sommes tous des hommes libres. Nous n'y pouvons rien, ils n'ont qu'à s'occuper d'eux-mêmes » ? Ce n'est certainement pas ce qu'on t'apprenait au monastère.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, rétorqua Hiémain, indigné. Le bien souffre le mal comme une pierre souffre la pluie. Il ne le tolère pas, c'est...

— Je crois que c'est fini », interrompit calmement Kennit. Des corps passaient par-dessus bord, sur le *Grincheux*. Aucun serpent n'émergea pour les avaler. Rapide et propre, le bateau n'avait pas attiré de bêtes dans son sillage. Le pavillon du *Grincheux* fut arraché et promptement remplacé par celui, rouge et noir, du Corbeau. On ouvrit les écoutilles. Les esclaves commencèrent à sortir sur le pont. Kennit jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Etta, fais amener la yole. Je veux aller inspecter notre prise », dit-il, puis en se tournant vers Hiémain : « Ça te tente de m'accompagner, petit ? Tu verras la gratitude de ceux que nous avons sauvés, ce serait instructif pour toi et ça modifierait peut-être tes opinions sur ce que nous faisons. »

Hiémain secoua lentement la tête.

Kennit éclata de rire. Puis il déclara, d'une voix changée : « Tu vas venir quand même. Et leste, sans traîner ! Je vais t'éduquer malgré toi. »

Hiémain soupçonnait que le vrai motif du pirate était de l'empêcher de parler en tête à tête avec *Vivacia* de ce dont ils venaient d'être témoins : seules devaient compter les paroles de Kennit quand elle réfléchirait à la prise du *Grincheux*. Hiémain serra les dents mais se tourna pour obéir au pirate. Il endurerait. Il fut stupéfié quand Kennit lui passa un bras autour des épaules et s'appuya sur lui, comme pour chercher un soutien. D'une voix affable, le capitaine lui dit :

« Apprends à perdre avec élégance, Hiémain. Car tu n'as pas vraiment perdu. Tu gagnes ce que j'ai à t'apprendre. » Et il ajouta avec un grand sourire : « J'ai beaucoup à t'apprendre. »

Plus tard, assis dans l'embarcation qui avançait vers le *Grincheux*, Kennit se pencha pour lui murmurer à l'oreille : « Même la pierre finit par être usée par la pluie, mon garçon. Et il n'y a pas de honte pour la pierre. » Il lui tapota affectueusement l'épaule puis se redressa sur le banc. Il rayonnait de satisfaction en levant les yeux vers sa prise, au-delà de l'eau scintillante.

*

Des rafales de vent apportaient à Althéa les sons lointains d'un pipeau alors qu'elle traversait à pas rapides le bois derrière sa maison et dégringolait les falaises. Elle avait promis à Brashen et Ambre de les retrouver près du navire échoué, vers midi. Ils devaient ensemble apprendre les nouvelles à la vivenef. L'estomac noué, elle se demandait quelle serait la réaction de *Parangon*. Les notes de pipeau qui lui parvenaient étaient plus expérimentales que vraiment mélodieuses. Un enfant qui jouait sur la plage, probablement.

La gravité des sons aurait dû la préparer à ce spectacle : la figure de proue aveugle qui soufflait dans un chalumeau de berger démesuré. Absorbé en lui-même, *Parangon* était transfiguré, les rides du front lissées, les épaules décrispées. Il paraissait complètement différent du navire sinistre et ombrageux avec lequel elle s'était liée d'amitié, il y avait si longtemps. Elle éprouva une pointe de jalousie à l'égard d'Ambre qui avait réussi à opérer en lui pareil changement.

Le pipeau démesuré était manifestement de la main d'Ambre. Althéa secoua la tête en prenant conscience soudain d'un de ses manques. Durant toutes les années où elle avait connu *Parangon*, elle n'avait jamais songé à lui offrir de cadeaux, comme Ambre. La fabricante de perles lui avait apporté des jouets, des babioles afin qu'il s'occupe les mains et l'esprit. Althéa était son amie depuis longtemps mais elle ne l'avait jamais considéré autrement que comme une vivenef déchue. Elle avait de l'affection pour lui et le voyait comme une personne, non comme une chose. Cependant, l'image qu'elle se faisait de lui n'avait jamais varié. C'était un navire qui avait trompé la confiance mise en lui, un vaisseau dangereux qui ne naviguerait plus jamais. Ambre avait révélé l'enfant en lui, un enfant joyeux, vif, quoique noué, et elle avait joué le jeu. Cela avait tout changé dans l'esprit de *Parangon*.

Althéa s'approcha, un peu hésitante. Le navire n'était pas conscient de sa présence et continuait à jouer. A l'origine, la figure de proue représentait un guerrier barbu aux traits taillés à la serpe. Il y

avait des années de cela, une hache ou hachette l'avait privé de ses yeux. Aujourd'hui, malgré la barbe hirsute et les boucles broussailleuses, les parties épargnées de son visage étaient étrangement enfantines. Elle était venue se joindre à Brashen et Ambre pour le convaincre de s'atteler de nouveau à la tâche où il avait échoué de manière spectaculaire. Elle venait lui enlever cette journée ensoleillée et l'être enfantin qui jouait du pipeau. Elle lui demanderait de faire ce qu'il redoutait le plus. Qu'allait-il ressentir ? Pour la première fois depuis que Brashen avait exposé son plan, elle s'interrogea sur la manière dont *Parangon* en serait affecté. Puis, elle songea à *Vivacia* et endurcit son cœur. Il était une vivenef. Il avait été créé pour naviguer et, si elle pouvait le rendre à la mer, cela vaudrait bien plus que toutes les babioles d'Ambre.

Elle se refusa à imaginer ce qu'il adviendrait d'eux tous s'il échouait à nouveau.

Elle sentit une odeur de feu. Maintenant que le temps s'était réchauffé avec la venue de l'été, Ambre cuisinait la plupart du temps sur la plage. A l'intérieur du *Parangon*, elle avait apporté des changements graduels, certains approuvés par Althéa et d'autres qui l'avaient horrifiée. La chambre du capitaine luisait de tous ses bois cirés et huilés. Les cuivres avaient été fourbis. Les placards abîmés et les charnières avaient été réparés avec amour. La cabine fleurait l'huile de lin, la térébenthine et la cire d'abeille. Le soir, quand Ambre allumait une lanterne, ce n'était que miel et or.

Mais autrement consternante était la trappe qu'elle avait percée dans le plancher pour descendre à la cale. Brashen et Althéa avaient été tous deux outrés en la découvrant. Elle avait cherché à leur expliquer qu'elle avait voulu ménager un accès plus direct aux cales où étaient entreposées ses provisions mais ni l'un ni l'autre n'avaient accepté son explication. Nulle part, sur aucun navire, il n'existait de trappe dans la chambre du capitaine ! Même bien verrouillée et dissimulée sous un beau tapis, elle scandalisait Althéa.

Ambre avait restauré d'autres parties du navire. Le fourneau de la coquerie avait été nettoyé et astiqué. Bien qu'elle préparât la cuisine à l'extérieur, elle gardait là ses casseroles et ses provisions. Comment s'arrangeait-elle de l'inclinaison du pont, cela restait une énigme pour Althéa. Elle se contentait de dire que ces réparations avaient apparemment fait du bien à *Parangon*, et c'était pour cela qu'elle avait travaillé. Elle avait balayé le sable, gratté la mousse et les algues qui s'étaient incrustées sur le navire. Elle avait fait brûler partout des herbes aromatiques, contre l'humidité et les insectes. Les portes, hublots et panneaux de cale étaient assujettis. Elle avait effectué tout ce travail avant qu'on eût discuté du renflouage du *Parangon*. Althéa médita quelques instants là-dessus puis écarta ses

souçons.

« *Parangon* ! » cria-t-elle.

Il cessa de jouer et sourit à belles dents dans sa direction.
« Althéa ! Tu es venue me voir !

— Oui. Brashen et Ambre sont là ?

— Et où veux-tu qu'ils soient ? demanda-t-il, tout joyeux. Ils sont à l'intérieur. Brashen voulait voir le couplage de mon gouvernail, je ne sais pas pourquoi. Ambre est avec lui. Ils seront là dans un instant.

— Ton pipeau est ravissant. Il est nouveau ?

— Pas tout à fait, confia-t-il d'un air penaud. Je l'ai depuis un ou deux jours mais je n'arrive pas encore à en jouer. Ambre dit que cela ne fait rien si je ne suis pas une mélodie, du moment que le son me plaît, c'est ma musique. Mais je veux arriver à jouer un air.

— Je crois qu'elle a raison. Ça viendra en son temps, quand tu te seras exercé. »

Les mouettes se mirent à tournoyer au-dessus de la tête d'Althéa en poussant des cris. A l'autre bout de la plage, deux femmes se dirigeaient vers le navire. Un homme corpulent les suivait à grand-peine. Ils venaient trop tôt. Elle n'avait même pas eu le temps d'aborder le sujet avec *Parangon* et il n'allait pas tarder à découvrir que tout avait été décidé sans lui. Il fallait qu'elle fasse venir Brashen et Ambre avant que les autres n'arrivent.

« Qu'est-ce qui a dérangé les mouettes ? demanda *Parangon*.

— Des promeneurs sur la plage. J'aimerais... euh... prendre une tasse de tisane. Cela t'ennuie si je monte pour emprunter à Ambre sa bouilloire ?

— Vas-y, je suis sûr que cela ne la dérangera pas. Bienvenue à bord. »

Il porta de nouveau le pipeau à ses lèvres et elle eut l'impression de le trahir. D'ici peu, sa vie serait complètement transformée. Elle grimpa à l'échelle de corde qui était la plus récente contribution de Brashen à l'amélioration du domicile d'Ambre et se dirigea sur le pont en pente vers l'écoutille d'arrière. Elle allait descendre quand elle entendit leurs voix.

« Il me paraît en bon état, disait Brashen. Mais c'est difficile à évaluer tant que le gouvernail est enfoncé dans le sable. Quand le navire sera libéré, il faudra vérifier. De toute façon, un peu de graisse ne lui fera pas de mal. On pourrait y mettre Clef. »

Malgré son inquiétude, Althéa ne put s'empêcher de sourire. A en croire Brashen, le petit esclave était un sacré empoisonnement. Pourtant, il paraissait déjà s'être glissé dans le rôle du mousse. Brashen lui attribuait toutes les corvées simples dont personne n'avait le temps de se charger. Le gamin avait dit vrai quand il avait assuré

qu'il savait y faire sur un pont. Il semblait tout à fait à l'aise à bord du navire abandonné. Apparemment, si *Parangon* l'avait rapidement accepté, en revanche Clef avait du mal à s'habituer à la figure de proue animée. Il n'osait pas encore s'adresser directement à *Parangon*. Une bénédiction, conclut Althéa, si l'on songeait au secret qu'on avait caché au navire durant cette dernière semaine.

Davad Restart n'avait pas été facile à convaincre. Devant Ronica, il avait commencé par nier être au courant des affaires concernant *Parangon*. Mais celle-ci s'était montrée inflexible : il connaissait les propositions et contre-propositions de rachat du navire ; lui seul pouvait négocier ce contrat délicat. Quand il avait fini par admettre qu'il était informé des tractations, Althéa avait quitté la pièce, écoeurée. C'était un Marchand, élevé dans les mêmes traditions qu'elle. Comment avait-il pu même songer à agir ainsi envers une vivenef ? Comment avait-il pu s'abaisser à faire miroiter de l'argent aux yeux des Ludchance pour qu'ils consentent à cette iniquité ? Son acte était perfide, cruel et injuste. Par goût du lucre, pour accroître son influence sur les Nouveaux Marchands, il avait trahi son peuple. Sous le dégoût, la blessure était cuisante. Davad Restart, qui lui apportait des bonbons et la prenait sur son dos quand elle était petite, Davad qui l'avait vue grandir, qui lui avait fait porter des fleurs le jour de son seizième anniversaire. Davad le traître.

Sa mère et sa sœur s'étaient chargées de ce qu'elle considérait aujourd'hui comme une sorte de chantage. Althéa s'était vue incapable d'y tenir la moindre part. Elle évitait le Marchand, car elle craignait de se montrer impolie et, pourtant, elle n'osait l'offenser.

Elle se laissa tomber de l'échelle, et on entendit le martèlement de ses bottes sur le pont. « Les autres arrivent. Mère est au bout de la plage. Malheureusement, Restart a décidé de suivre le mouvement. J'espère qu'il aura le bon goût de ne pas ouvrir la bouche mais j'en doute. Vous avez déjà parlé à *Parangon* ? » Elle posa les yeux sur Ambre. C'était plus facile. Il n'y avait pas d'hostilité entre Brashen et elle mais un certain malaise.

« Pas encore ! répondit Ambre, accablée. Je voulais que tu sois présente. Je n'attendais pas les autres si tôt.

— Ils sont en avance. On pourrait envoyer Clef pour leur demander d'attendre qu'on leur fasse signe. »

Ambre réfléchit un instant. « Non, je crois que le plus tôt sera le mieux. Il va tempêter, faire la tête, j'en ai peur, mais il se peut que, dans son for intérieur, il soit content, dit-elle, puis elle ajouta, avec un petit soupir : Allons-y. »

Althéa suivit Ambre qui grimpa à l'échelle, avec Brashen sur leurs talons. Sur la plage, ils trouvèrent Clef assis sur un rocher en face de *Parangon*. Le gamin, tout rouge, cherchait à reprendre haleine.

Parangon soufflait dans son pipeau, en faisant des bruits sonores, comme des pets, et ils étaient tous les deux morts de rire. La figure de proue leva sa main libre pour étouffer ses gloussements mais le garçon riait à gorge déployée. Althéa s'arrêta et contempla la scène. Derrière elle, Brashen se joignit à leur hilarité. Le *Parangon* tourna vers eux ses yeux aveugles et leur adressa un sourire épanoui. « Alors, vous voilà !

— Oui, nous voilà, acquiesça Ambre. Tous les trois. » Elle s'approcha de la figure de proue puis tendit sa main gantée pour lui effleurer l'avant-bras. « *Parangon*, nous sommes là parce que nous voudrions te parler de quelque chose de très important. »

Le rire s'effaça et fit place au désarroi.

« Quelque chose de mauvais ?

— Non, de bon, dit Ambre pour l'apaiser. Du moins, c'est ce que nous croyons. » Elle regarda les autres puis jeta un coup d'œil vers la plage. Althéa suivit son regard. Ronica et Amis Ludchance n'allaient pas tarder. « Nous avons une occasion de faire quelque chose de bien, avec ton aide. Sans toi, on ne peut rien.

— Je ne suis pas un enfant, dit-il. Parle franchement. » Son appréhension augmentait. « Ensemble, comment ça ? Faire quelque chose de bien ? »

Emue, Ambre se frotta le visage. Elle regarda de nouveau Brashen et Althéa, puis se concentra sur le navire. « Je sais que tu n'es pas un enfant. Je ne m'y prends pas très bien parce que j'ai tellement peur que tu ne veuilles pas te joindre à nous. Voilà, *Parangon*. Tu connais la vivenef des Vestrit, *Vivacia*. Elle a été capturée par les pirates. Tu es au courant. Tu nous as entendus en parler et nous demander ce que nous pouvions faire. Eh bien, Althéa veut aller à sa rescousse. Brashen et moi, on veut l'accompagner, fit-elle en reprenant haleine. Nous voudrions que ce soit toi qui nous emmènes là-bas. Qu'en penses-tu ?

— Les pirates, dit-il, suffoqué, en se grattant la barbe de sa main libre. Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Je vous aime bien tous les trois. J'aime bien être avec vous. Aucun navire ne devrait être laissé aux mains des pirates. Ce sont des gens terribles. »

Althéa se remit à respirer. Tout allait bien se passer.

« Les Ludchance ont dit qu'ils m'emmèneraient là-bas ? »

Brashen toussota nerveusement. Ambre jeta un coup d'œil alentour, les encourageant à parler à leur tour mais ni l'un ni l'autre ne fit mine de prendre la parole. « Les Ludchance vont permettre que nous, nous t'emménions là-bas.

— Mais qui... Tu ne veux pas dire qu'il n'y aura pas un membre de ma famille à bord ? demanda-t-il, incrédule. Aucune vivenef ne navigue sans un membre de sa famille. »

Brashen s'éclaircit la gorge. « Je serai là, *Parangon*. Depuis le

temps que nous nous connaissons, nous sommes presque parents. Je ne te suffirai pas ?

— Non, non, Brashen, dit *Parangon* qui haussa le ton, effrayé. Je t'aime bien, vraiment, mais tu n'es pas un Ludchance, moi si. Tu es mon ami mais pas un parent. Je ne peux pas naviguer sans un parent à bord. » Il secoua la tête exagérément. « Ils ne le permettront pas. Ce serait comme s'ils m'abandonnaient pour toujours, ça signifierait que je ne vaux plus rien. » Il serra son pipeau dans ses mains qui persistaient à trembler. « Non. »

Ronica et Amis Ludchance s'étaient arrêtées. Amis considérait le *Parangon*. Elle croisa les bras sur sa poitrine et pinça les lèvres. Althéa lut sur son visage à la fois le reniement et le rejet. Heureusement que *Parangon* était aveugle. Davad soufflait, en s'efforçant de réduire la distance et de les rattraper.

« *Parangon*, dit calmement Althéa, je t'en prie, écoute-moi. Voilà des années qu'un Ludchance n'a pas mis les pieds sur ton pont. Sans nous, tu aurais été seul. Pourtant, tu as survécu. Je crois que tu es différent des autres vivenefs. Je crois que tu as une personnalité à toi, distincte de ta famille. Je crois que tu as appris à être... indépendant.

— Si j'ai survécu, c'est uniquement parce que je ne peux pas mourir ! » rugit-il soudain. Il brandit le pipeau comme s'il voulait le lancer sur eux. Puis, avec un sang-froid affecté, il déposa le précieux instrument derrière lui, sur le gaillard d'avant. En respirant fort par le nez, il se tourna vers elle. « Je vis dans la douleur, Althéa. Je vis au bord de la folie. Tu crois que je ne le sais pas ? J'ai appris... qu'est-ce que j'ai appris ? Rien. Seulement que je dois continuer, alors je continue. Un vide insatiable me dévore de l'intérieur. Il me ronge, jour après jour, me consume, seconde après seconde, et ainsi progressivement je diminue mais je n'arrive pas à fermer les yeux pour de bon. » Il se mit soudain à rire comme un dément. « Tu dis que j'ai une personnalité distincte de ma famille ? Oh, oui. Oui, c'est vrai, une personnalité avec des dents et des serres, si remplie de douleur et de fureur que je lacérerais le monde si je pouvais faire que tout s'arrête ! » Il avait enflé la voix jusqu'au rugissement. Il écarta brusquement les bras, rejeta la tête en arrière et poussa un cri aigu, inhumain, d'une insoutenable tristesse. Althéa se plaqua les mains sur les oreilles.

Du coin de l'œil, elle vit Amis Ludchance faire demi-tour et s'enfuir en courant. Ronica s'élança à sa suite, la rattrapa et la saisit par le bras. Elle la fit pivoter. Althéa devina qu'elle la sermonnait. Davad qui les avait rejointes exprimait sa désapprobation et s'épongeait le front avec un mouchoir de soie. Althéa comprit ce qu'il s'était passé. Amis Ludchance avait changé d'avis. Althéa avait perdu

sa seule chance de sauver *Vivacia*. Ce qui n'aurait pas été aussi consternant si *Parangon* avait été gagnant dans l'histoire mais elle ne croyait pas non plus à cette éventualité. Les Ludchance ne vendraient pas *Parangon*, mais ils ne navigueraient plus avec lui. Il resterait là sur la grève de Terrilville, à vieillir, à s'enfoncer davantage dans la folie. N'en serait-il pas de même pour elle ?

Ambre se tenait dangereusement près de *Parangon*, une main posée sur sa coque. Elle lui parlait doucement. Il ne faisait pas attention à elle. Il avait enfoui sa tête dans ses mains et pleurait à gros sanglots qui lui secouaient les épaules comme un enfant au cœur brisé. Clef s'était approché et le fixait, les yeux écarquillés, en se mordant la lèvre inférieure et en serrant les poings.

« *Parangon* ! » s'écria Amis Ludchance.

Il découvrit brusquement son visage couturé et tourna la tête aveuglément. « Qui est-ce ? » demanda-t-il, éperdu. Il se frotta les joues, comme pour essuyer les larmes de ses yeux inexistantes. Il était à l'évidence bouleversé qu'un tiers inconnu ait été témoin de son chagrin.

« C'est Amis Ludchance », répondit-elle sur la défensive. Ses cheveux grisonnants s'étaient échappés de son bonnet et son châle claquait au vent. Elle attendit sa réaction sans mot dire.

Parangon parut frappé de stupeur. Il ouvrit et referma la bouche à deux reprises avant de trouver ses mots. « Pourquoi es-tu venue ici ? » dit-il d'une voix étrangement circonspecte, qui n'avait plus rien d'enfantin. Il irradiait la souffrance. Il inspira péniblement en se forçant au calme. « Pourquoi, après tout ce temps, es-tu venue me parler ? »

Elle parut plus secouée que s'il avait crié. « Ils te l'ont dit, non ? » bafouilla-t-elle avec maladresse.

— Dit quoi ? » fit-il, impitoyable.

Elle se redressa. « Je t'ai vendu.

— Tu ne peux pas me vendre. Je fais partie de ta famille. Tu pourrais vendre ta fille, ton fils ? »

Amis Ludchance secoua la tête. « Non, murmura-t-elle. Non, je ne pourrais pas. Parce que je les aime et qu'ils m'aiment. » Elle leva les yeux vers le navire défiguré. « Ce qui n'est pas vrai pour toi, poursuivit-elle d'une voix soudain suraiguë. D'aussi loin que je me souviens, tu es le fléau de ma famille. Je n'étais même pas née quand tu as navigué pour la dernière fois, mais j'ai grandi dans la souffrance et le chagrin de ma grand-mère et de ma mère. Tu avais disparu et les hommes de notre famille avec toi, et ils ne sont jamais revenus. Pourquoi ? De quoi voulais-tu nous punir ? D'être ta famille ? C'aurait été suffisamment dur si tu n'étais pas revenu. Mais au moins, nous n'aurions eu aucune certitude. Nous aurions cru que vous aviez tous

sombré ou bien qu'ils se trouvaient quelque part, vivants mais dans l'impossibilité de rentrer. Mais il a fallu que tu reviennes, pour nous prouver que tu avais tué, une fois de plus. Une fois de plus, tu avais massacré les hommes de la famille qui t'avaient créé. Et seules les femmes sont restées à les pleurer.

» Tu es là, depuis trente ans ! Un reproche permanent, un symbole de notre honte et de notre culpabilité. Tous les navires qui entrent au port et en sortent te voient là. Personne à Terrilville qui n'ait sa petite idée sur les raisons de ton échec. La plupart en rejettent la faute sur nous. On nous a taxés d'avidité, d'imprudence, d'égoïsme et de cruauté. Certains disent que nous avons bien mérité ce qui nous est arrivé. Tant que tu seras là, nous ne pourrons jamais oublier ni nous pardonner. Il serait bien préférable que tu disparaisses. Ils sont disposés à te prendre et nous, nous sommes plus que disposés à nous débarrasser de toi. » Elle les noyait sous ce déluge de paroles venimeuses. La peine qu'Althéa ressentait pour *Parangon* la laissa sans voix. Amis Ludchance était hors d'elle, les yeux lui sortaient de la tête. Peut-être, après tout, *Parangon* était-il fait de la même essence que les Ludchance.

« Avant toi, notre famille était puissante. Tu devais être notre gloire, le *Parangon* de nos succès. Au lieu de quoi, tu nous as ruinés, tu ne nous as apporté que malheur et désespoir. Eh bien ? Tu ne vas pas le nier, au moins ? Parle, ô merveilleux navire ! Après tout ce temps, dis-moi pourquoi. Pourquoi t'es-tu retourné contre eux, pourquoi as-tu tué nos rêves, nos espoirs, nos hommes ? » Elle s'arrêta enfin, pantelante d'émotion. A côté d'elle, Ronica paraissait écoeurée. Mais c'était l'expression de Davad Restart qui était la plus saisissante. Il avait l'air troublé et pourtant une sorte d'honnêteté brillait dans ses yeux.

« Le fleuve du désert des Pluies, dit-il à mi-voix. Il n'est jamais rien sorti de bon du désert des Pluies. Une magie empoisonnée, une maladie insidieuse. C'est tout ce qui est jamais...

— Ça suffit ! siffla Ambre. Taisez-vous et allez-vous-en. Allez-vous-en tout de suite ! Il sait. Voilà. Voilà, prenez, c'est à vous, tout est à vous. Tout ce que j'ai, en échange de lui. Comme je l'ai promis. » Elle détacha de son cou une clé qui pendait à un cordon de cuir et la jeta aux pieds de Davad. La clé atterrit sur un galet avec un tintement sonore. Il se baissa avec effort pour la ramasser. Althéa reconnut la grosse clé de la boutique de la rue du désert des Pluies. Il l'empocha. Amis Ludchance restait là, les yeux levés vers le navire. Quelques larmes avaient coulé sur ses joues flétries mais elle ne pleurait plus. Elle regardait simplement *Parangon*, bouche close.

Au-dessus d'elle, la figure de proue avait croisé les bras sur sa poitrine, relevé la tête. De ses yeux aveugles, elle contemplait la mer.

Les muscles de sa mâchoire étaient crispés, les lèvres serrées. Elle avait l'immobilité d'une statue de bois ordinaire.

Davad tira Amis Ludchance par le bras. « Venez, Amis. Je vous ramène chez vous. Puis j'irai prendre possession de la boutique pour vous. Je crois que vous avez obtenu le meilleur profit possible d'une mauvaise affaire. Comme nous tous. Au revoir, Ronica, Althéa. N'oubliez pas, ce n'est pas moi qui ai engagé la transaction.

— Nous n'oublierons pas », dit Althéa d'une voix neutre. Elle ne les regarda pas s'en aller. Elle leva les yeux vers le navire silencieux et immobile. Elle était tenaillée par un sentiment de culpabilité. Pourquoi avait-elle cru qu'Amis Ludchance pourrait persuader *Parangon* de partir de bon cœur ? La rancune des Ludchance était légendaire à Terrilville. Pourquoi avait-elle cru que cette femme n'en voudrait plus à son navire abandonné ? Brusquement, tout cela lui parut insensé. Mettre à la voile sur un navire fou, dans le vague espoir d'aller récupérer sa vivenef, autant aller décrocher la lune ! Qui d'autre pourrait croire au succès de pareille entreprise ?

« *Parangon* ? dit Ambre à mi-voix. *Parangon*, elle est partie maintenant. Ça va aller, tu vas voir. Tout est pour le mieux. Désormais, tu seras avec des gens qui t'aiment. Tu vas reprendre la mer, retrouver ton élément. Et quand tu rentreras à Terrilville, tu seras un héros. Tout le monde reconnaîtra ta valeur, alors, même les Ludchance. *Parangon* ? »

Clef se faufila derrière Brashen jusqu'au navire et posa timidement la main sur le bordage. Il leva les yeux vers la figure de proue immobile au-dessus de lui. « Des fois, dit-il avec sérieux, faut être sa prop'famille. Quand t'es l'seul qui reste d'elle. »

Parangon ne répondit pas.

*

Le *Grincheux* était une capture de choix. On hissa jusqu'au pont un Kennit débordant d'une rare euphorie. Etta l'y attendait pour lui tendre sa béquille. Il goûtait doublement le sel de cette victoire. Non seulement c'était sa première grosse prise depuis sa guérison mais Hiémain en avait été témoin. Il pouvait presque sentir l'émerveillement du gamin sur ses talons. Allons, laissons-le bérer devant ce petit vaisseau bien astiqué, et prendre la vraie mesure du capitaine Kennit ! Hiémain le tenait-il pour un coquin de cul-de-jatte tout juste bon à crocher des transports d'esclaves puants ? Qu'il regarde un peu autour de lui et qu'il reconnaisse Kennit pour l'un des meilleurs flibustiers qui aient jamais navigué dans la Passe Intérieure.

Il manifesta sa satisfaction en se montrant magnanime pour l'équipage en général et pour Sorcor en particulier. Quand le pendard

aux mains rouges se précipita pour lui faire son rapport, Kennit lui assena une vigoureuse claque sur l'épaule et le gratifia d'un « Bravo ! Voilà ce que j'appelle de la piraterie ! Des otages ? »

Sorcor sourit de toutes ses dents, transporté d'aise devant un tel compliment. « Seulement des officiers, capitaine. C'est comme vous aviez dit : les autres étaient autant combattants que marins. Pas un qui ait voulu baisser les armes et se rendre. Je leur ai donné une seconde chance, vrai ! Rendez-vous, que je leur ai dit, on vous laissera partager avec nous. Mais ils ont pas voulu. Dommage, sacrénom ! Y en avait qui savaient se battre à bord, mais les seuls qui restent, c'est ceux qui sont venus avec moi, conclut Sorcor en souriant de sa plaisanterie.

— Les officiers, Sorcor ?

— Sont en bas. Le second a écopé de quelques pains sur la tête avant de descendre, mais il va s'en relever. Il y a du fameux joli butin, aussi. Les esclaves ont rien. Y en a qui sont un peu secoués par le changement mais ils s'en remettront.

— Des pertes ? » demanda Kennit qui clopinait vivement.

Le sourire de Sorcor s'évanouit. « Plus lourdes qu'on s'y attendait, cap'taine. C'étaient des durs, ceux-là, et ils sont tombés les armes à la main. On a perdu Falaise, Marne et Bogue. Jarre n'a plus qu'un œil. Quelques autres ont des petits bobos. Opalin a la figure ouverte jusqu'aux dents. Il est fou de douleur –, je l'ai déjà renvoyé sur la *Marietta*. Il hurlait comme un putois.

— Opalin. » Après un instant de réflexion, Kennit ordonna : « Envoie-le sur la *Vivacia*. Hiémain le soignera comme il pourra tout à l'heure, il a le don pour ça, le petit gars. Je remarque que tu ne parles pas de toi, Sorcor. »

Le grand pirate sourit et eut un geste de dérision en montrant sa manche gauche ensanglantée. « Deux épées contre une et il a quand même trouvé le moyen de me toucher. J'ai honte de moi.

— Malgré tout, il faudra s'en occuper aussi. Où est Etta ? Etta ! Occupe-toi du bras de Sorcor, va, tu es une bonne fille. Hiémain, tu viens avec moi. Allons jeter un coup d'œil à ce que nous avons récolté aujourd'hui. »

Ce fut plus qu'un coup d'œil. A dessein, Kennit emmena le garçon dans toutes les cales. Il lui montra les tapisseries, les tapis roulés et enveloppés de toile pour le voyage. Il lui montra les caisses de café et de thé, les épaisses tresses d'herbes à rêver enroulées dans des pots d'argile, les bobines de fil d'or et de pourpre. Tout cela, expliqua Kennit, était le produit de l'esclavage. C'était bien joli mais acheté au prix du sang. Hiémain trouvait-il juste qu'on laisse des gens comme Averi et ses commanditaires profiter de leurs biens mal acquis ? « Tant que l'esclavage rapportera, on fera le trafic. L'appât du gain, c'est ce qui a amené ton père à entrer dans le jeu. Et ce qui a

causé sa perte. J'ai bien l'intention de faire en sorte que ce soit la perte de tous ceux qui trafiquent la chair humaine. »

Hiémain hocha lentement la tête. Kennit doutait que le garçon soit parfaitement convaincu de la sincérité de son capitaine. Qu'importait ? Tant qu'il pourrait justifier ses actes de piraterie et son combat, le petit serait obligé d'être d'accord avec lui. Il serait ainsi plus facile d'influencer la vivenef. Kennit passa un bras autour des épaules de Hiémain et proposa : « Retournons sur la *Vivacia*. Je voulais que tu voies tout cela et que tu comprennes en écoutant toi-même Sorcor que nous avons offert une chance à ces malheureux. Qu'aurions-nous pu faire de plus, hein ? »

C'était la conclusion parfaite. Il aurait dû se douter que c'était trop beau pour durer. Alors qu'ils sortaient sur le pont, trois femmes esclaves se précipitèrent vers Kennit. Avant qu'elles aient pu arriver jusqu'à lui, Etta s'interposa, la main sur la garde de son poignard. Elles se regroupèrent en tremblant sous son regard. « On a un petit souci, dit Etta. Ces trois-là refusent qu'on les libère. Elles veulent qu'on réclame une rançon pour elles comme pour le capitaine et le second.

— Et pourquoi ça ? » s'enquit Kennit d'un ton froid mais poli. Il leur jeta un coup d'œil. Elles étaient jolies, jeunes, le teint lisse. Leurs tatouages étaient discrets, pâles, à peine visibles à la lumière du soleil.

« Ces sottes pensent qu'il vaut mieux pour elles continuer à être esclaves plutôt que de se refaire une vie à Partage. C'est qu'elles sont habituées à être les petites chéries d'hommes riches.

— Je suis poète, pas putain, protesta une femme, furieuse. Le capitaine Averl m'a achetée à Jamaillia tout exprès pour Sep Kordor. C'est un riche noble bien connu pour être un bon maître. Si je vais chez lui, il subviendra à mes besoins et me laissera poursuivre mon art. Si je vais avec vous, qui sait ce que je devrais faire pour gagner ma vie ? Même si je continue à composer, de quoi sera fait mon public dans ce minable trou perdu, sinon de voleurs et de coupe-j arrêts ?

— Peut-être que tu préférerais chanter pour les serpents ? » lâcha Etta d'un ton suave. Elle dégaina son poignard et de la pointe elle effleura le ventre de la femme au-dessus du nombril. La poétesse ne broncha pas mais secoua la tête et scruta Kennit.

« Et vous deux... vous êtes aussi poètes ? » demanda-t-il avec nonchalance. Elles nièrent d'un signe de tête.

« Je suis tisserande, répondit l'une d'une voix rauque.

— Et moi, je suis masseuse qualifiée et simple guérisseuse, dit l'autre quand Kennit fixa les yeux sur elle.

— Et... laissez-moi deviner... vous êtes toutes les trois pour le sieur Sep... l'homme très riche aux cent serviteurs ? » Son ton jovial alluma une étincelle complice dans les yeux d'Etta. Elle appuya avec désinvolture sur sa lame pour forcer la première esclave à s'aligner sur

les deux autres, qui acquiescèrent d'un hochement de tête.

« Là, tu vois. » Kennit se détourna en les congédiant d'un geste de la main. « Voilà les effets de l'esclavage, Hiémain. Un riche achète leurs talents pour sa propre gloire. Il les achète avec de l'argent ; et elles ne savent même pas qu'elles sont des putains. Pas une qui ait la fierté de dire son propre nom. Elles font déjà partie de leur maître.

— Qu'est-ce que j'en fais ? demanda Etta alors qu'il s'éloignait en boitant.

— Elles souhaitent être esclaves, fit-il avec un petit soupir. Mets-les avec les autres à échanger contre rançon. Sep Kordor les a achetées une fois, il se peut qu'il les rachète une deuxième. » Puis, subitement inspiré : « Si quelqu'un paye leur rançon, on distribuera l'argent à ceux qui ont choisi la liberté. Ça les aidera à bien commencer. » Etta hocha la tête, consternée, avant d'emmener le petit troupeau de femmes confié à ses soins. Kennit se tourna vers Hiémain. « Tu vois, je ne force pas les gens à penser comme moi. Je ne te force pas, pas plus que *Vivacia*. Tu commences déjà à t'apercevoir que je ne suis pas le méchant pirate que tu imaginais. »

Alors qu'ils se dirigeaient sans se presser vers le siège de corde qui devait redescendre Kennit à la yole, celui-ci interrogea Hiémain : « T'es-tu jamais demandé l'effet que ça te ferait d'être le capitaine de ton navire ? Un joli petit vaisseau comme celui-là, par exemple ? »

Le garçon regarda autour de lui avant de répondre. « C'est un fin bateau. Mais, non, mon cœur n'est pas attiré dans cette voie. Si j'étais libre, je retournerais à mon monastère.

— Libre, Hiémain ? Ton tatouage n'a aucune importance à mes yeux. Tu te considères toujours comme un esclave ? dit Kennit en feignant l'étonnement.

— Non, ce n'est pas le tatouage qui fait de moi un esclave, convint-il, et il serra les paupières quelques secondes. C'est le sang qui me lie à *Vivacia* aussi étroitement que des chaînes. Le lien entre nous est plus fort de jour en jour. Peut-être pourrais-je encore la quitter et m'accomplir dans une vie consacrée à Sâ. Mais ce serait un acte égoïste, mon absence creuserait en elle un vide permanent. Je ne crois pas que je pourrais trouver la sérénité en sachant que je l'ai abandonnée.

— Et tu ne crois pas qu'elle accepterait que je te remplace ? demanda Kennit en penchant la tête. Car je ne désire qu'une chose : votre bonheur à tous les deux. Le monastère pour toi, si cela peut s'arranger sans qu'elle en soit détruite. »

Hiémain secoua lentement la tête. « Il faudrait que ce soit quelqu'un de mon sang. Quelqu'un qui ait un lien de parenté avec elle. Cela seul pourrait lui éviter la folie si elle est abandonnée.

— Je vois, dit Kennit pensivement. Eh bien, nous voilà dans de

beaux draps, pas vrai ? » Il tapota l'épaule du gamin d'un geste réconfortant. « Peut-être vais-je arriver à trouver une idée qui nous rendra tous heureux. »

*

Il était bon d'entendre l'eau jouer contre la coque. Une nouvelle fois, *Vivacia* faisait route, flanquant le *Grincheux* et la *Marietta*. Kennit voulait que les trois navires s'éloignent suffisamment du lieu de l'embuscade. Il avait expliqué à Etta qu'on payait la rançon plus rapidement après une période d'incertitude. Le *Grincheux* allait simplement disparaître pour un temps. Kennit l'emmènerait d'abord à Partage, pour exhiber son trophée et ses prisonniers. Dans un mois ou deux, il s'arrangerait pour faire savoir en Chalcède que le navire et les survivants pouvaient être rendus moyennant rançon. Il écoulerait lui-même la cargaison. Etta s'était déjà servie. Elle lissait l'étoffe étalée sur ses genoux, s'émerveillant de la finesse de son grain avant de tirer une aiguillée de fil. La nuit enveloppait les navires. Kennit était à la barre. Etta se défendait d'en être contrariée. Après tout le temps qu'il avait passé à s'entretenir avec la vivenef, aujourd'hui, il aurait pu se reposer. La journée avait été longue pour eux tous. Elle avait recousu le bras de Sorcor. Le grand costaud n'avait pas bougé, dents serrées dans un rictus de souffrance pendant qu'elle refermait la longue estafilade. Elle n'appréciait guère ce genre de travail mais lui au moins n'avait pas hurlé comme le pauvre Opalin.

On l'avait transporté sur la *Vivacia* pour le soigner. Il s'était débattu quand on l'avait plaqué sur les planches du gaillard d'avant comme pour le fouetter. Un coup d'épée lui avait fendu la joue et le nez jusqu'à l'os. L'entaille devait être suturée solidement s'il voulait pouvoir manger un jour normalement. Le soir tombait ; on avait accroché une lanterne qui l'éclairait d'un rond de lumière. Sur le *Grincheux* il se trouvait un chirurgien parmi les esclaves. A l'ardente requête de Hiémain, Kennit l'avait envoyé chercher Opalin refusait qu'on touche à sa blessure. Quand Hiémain avait voulu rapprocher les lèvres de la plaie pour permettre au chirurgien de suturer, le garçon avait poussé des cris aigus, avait agité la tête dans tous les sens et ils avaient dû renoncer. Le chirurgien était d'avis qu'il fallait le saigner pour atténuer la douleur, ce qu'il avait fait jusqu'à ce qu'Opalin finisse par se taire. Etta avait observé la scène un moment tandis que Kennit expliquait l'opération à la vivenef. La souffrance que subissait le garçon était nécessaire : on ne pouvait pas le soigner autrement. Kennit la compara aux tueries qu'il était obligé de perpétrer pour débarrasser la région des transports d'esclaves. Hiémain s'était renfrogné en l'entendant mais il était trop occupé à recueillir le sang

d'Opalin. Il s'était montré très scrupuleux dans le déroulement de l'opération et avait insisté pour qu'on étale une bonne épaisseur de toile afin d'éviter qu'une seule goutte ne vienne souiller le pont de la vivenef. Enfin, les cris rauques d'Opalin firent place à de petits soupirs étouffés et ils prirent leurs aiguilles pour lui reconstituer le visage. Il n'aurait plus son joli minois mais il arriverait à manger. C'était la première fois qu'il faisait partie d'un détachement d'abordage. Il n'avait pas eu de chance, voilà tout.

Etta acheva les derniers points de l'ourlet. Elle cassa le fil d'un coup de dents, se leva et détacha sa jupe qui tomba à ses pieds en une flaque écarlate. Elle passa sa nouvelle création, l'ajusta à sa taille. Elle ne connaissait pas le nom de ce tissu. La matière craquante bruissait et se froissait délicieusement sous ses doigts. Sous la lampe, l'étoffe d'un vert cèdre chatoyait et ondoyait au moindre mouvement. Le contact surtout enchantait Etta. Elle passa les mains le long du tissu, le lustra sur ses hanches, le fit crisser. Cela plairait à Kennit. Il était sensuel, quand il voulait bien être attentif à son corps.

Non que les occasions aient été aussi fréquentes qu'elle l'aurait souhaité. Elle se regarda dans le miroir de la cabine et secoua la tête. Quelle ingrate ! Il n'y a pas si longtemps, il était couché, brûlant de fièvre. C'était déjà heureux qu'il ait retrouvé ses appétits mâles. Elle avait entendu dire que certains hommes restaient impuissants après avoir été mutilés. Elle prit une brosse et la passa dans ses cheveux épais, qu'elle laissait pousser et qui atteindraient bientôt les épaules. Elle songea aux mains de Kennit dans sa chevelure, à son poids sur elle, et sentit s'éveiller le désir. Quand elle était putain, elle n'aurait jamais imaginé en arriver là : désirer le contact d'un homme au lieu de souhaiter qu'il en finisse au plus vite. Du reste, elle n'aurait jamais imaginé non plus qu'elle serait jalouse d'un bateau.

Allons, quelle sottise ! Elle leva le menton pour déposer une touche de parfum sur sa gorge. Elle le huma d'un air critique. C'était une nouvelle fragrance prise aussi sur le *Grincheux*. Epicée et sucrée, ça ferait l'affaire. Elle résolut de faire davantage confiance à Kennit. N'avait-il pas assez à penser sans qu'elle cède à la jalousie ? Jalousie stupide, en plus. C'était un navire, pas une femme.

Elle parcourut la cabine en ramassant les affaires de Kennit. Il était toujours en train d'écrire ou de dessiner. Parfois, elle l'observait quand il le permettait. Ce talent la fascinait. Sa plume courait, grattait, en laissant des caractères si nets. Elle s'arrêta pour regarder quelques manuscrits avant de les enrouler et de les remettre sur la table des cartes. Comment se rappelait-il la signification de tous ces petits signes ? C'était un talent masculin, sans doute. Depuis le pont lui parvint la voix de Brig qui donnait un ordre. Peu après, elle entendit le bruit de l'ancre qu'on mouillait. Ainsi, ils s'arrêtaient pour

la nuit. Bien.

Elle quitta la cabine et partit à la recherche de Kennit. Elle se dirigea vers le gaillard d'avant. Hiémain était assis en tailleur à côté d'Opalin, pour le veiller. Elle baissa les yeux sur le mousse blessé. Les points de suture avaient rapproché les lèvres de la plaie. C'était bien le seul avantage de leur travail. Elle s'accroupit dans un plaisant frou-frou et lui tâta le front. « J'ai l'impression qu'il a froid », fit-elle observer.

Hiémain leva la tête. Il était plus pâle qu'Opalin. « Je sais. » Il resserra une couverture autour de son patient. Il ajouta, plus pour lui-même que pour elle : « Il paraît si faible. Le chirurgien a fait ce qu'il fallait, j'en suis sûr. Si seulement la nuit était plus chaude !

— Pourquoi ne pas le descendre, pour l'abriter du froid ?

— Je crois que c'est plus sain pour lui d'être ici à l'air qu'en bas. »

Elle inclina la tête vers lui. « Tu crois que ton bateau a des pouvoirs de guérison ?

— Pas sur le corps. Mais il prête à l'esprit de la force, qui contribue à la guérison du corps. »

Elle se redressa avec lenteur mais garda les yeux fixés sur lui. « Je croyais que c'était ton dieu qui faisait ça.

— En effet. »

Elle aurait pu alors se moquer de lui, lui demander s'il avait toujours besoin d'un dieu, puisqu'il avait un bateau. « Va dormir, lui dit-elle. Tu as l'air épuisé.

— Je suis fatigué mais je vais rester avec lui cette nuit. Ce n'est pas bien de le laisser tout seul.

— Où est passé le chirurgien ?

— Il est retourné sur la *Marietta*. Il y a d'autres blessés. Il a fait ce qu'il a pu ici. Maintenant, tout dépend d'Opalin.

— Et de ton navire, ne put-elle s'empêcher d'ajouter, puis elle jeta un coup d'œil vers le gaillard d'avant. Tu as vu Kennit ? »

Hiémain lança un regard vers la figure de proue. Etta mit un moment à distinguer la silhouette du pirate, car son ombre était fondue à celle de *Vivacia*. « Oh ! » dit-elle à mi-voix. D'ordinaire, elle ne le dérangeait pas quand il parlait à la vivenef. Mais s'étant enquis de lui à voix haute, elle ne pouvait guère s'en aller simplement. En affichant un air désinvolte, elle alla le rejoindre près de la lisse de proue. Elle garda un moment le silence. Kennit avait choisi de mouiller dans l'anse d'une des petites îles. Le *Grincheux* se balançait non loin, et la *Marietta* juste derrière lui. Quelques lumières brillaient dont les reflets zigzaguaient à la surface de l'eau. Le vent était tombé mais une brise insistante faisait chanter le grément. De la terre toute proche, les exhalaisons qui leur parvenaient des arbres et des plantes

étaient aussi lourdes que l'odeur iodée de la mer. Etta finit par déclarer : « L'attaque s'est bien passée, aujourd'hui.

— Tu crois que je ne le sais pas ? répondit-il avec une pointe de sarcasme.

— Tu vas recommencer ? Te resservir de la passe pour les embuscades ?

— Cela se pourrait. » La brièveté de la réponse la découragea de poursuivre la conversation.

Fort heureusement, la vivenef était silencieuse, mais Etta ressentait sa présence comme importune. Elle aurait aimé être à bord de la *Marietta*. Là, elle aurait pu essayer de se rapprocher de lui, d'attirer son attention. Ici, la vivenef était comme un chaperon. Même dans l'intimité de la cabine, Etta la sentait là. Elle lissa sa jupe, appréciant le froissement et le bruissement de l'étoffe.

« Avant que nous soyons interrompus, nous discutons des plans pour demain, déclara brusquement *Vivacia*.

— En effet, approuva Kennit. Dès l'aube, nous filons vers Partage. Il faut planquer le *Grincheux* en lieu sûr jusqu'à la demande de rançon. Et je souhaite débarquer les esclaves qui étaient à son bord le plus vite possible. Alors, nous reprenons la route vers Partage. »

Ils ne faisaient pas attention à elle. Etta bouillait de jalousie mais elle ne voulait pas céder le terrain.

« Et si nous croisons d'autres navires ? poursuivit la vivenef.

— Alors, ça sera à toi de jouer, dit Kennit à mi-voix.

— Je ne suis pas certaine d'être prête. Je ne sais toujours pas... tout ce sang. Cette souffrance. Les humains ressentent si fort la douleur.

— Je n'aurais pas dû amener Opalin à bord, fit Kennit en soupirant. Mais j'étais inquiet pour le gamin et je voulais l'avoir près de moi. Je ne pensais pas que cela t'affecterait.

— Mais non, pas du tout », s'empressa de dire *Vivacia*.

Kennit continua comme s'il n'avait pas entendu. « Je n'aime pas non plus le voir souffrir. Mais de quoi aurais-je l'air si je tournais le dos à quelqu'un qui a été blessé à cause de moi ? Pendant quatre ans, mon navire a été son unique foyer. Il voulait faire partie du détachement d'abordage aujourd'hui. Oh, si seulement Sorcor l'en avait empêché ! Je sais qu'il l'a fait pour m'impressionner, poursuivit Kennit d'une voix étranglée par l'émotion. Pauvre petit gars. Tout jeune qu'il soit, il était prêt à se battre et à tout risquer pour ce en quoi il croit. » Il ajouta, crispé : « J'ai bien peur de l'avoir tué. Si je n'avais pas entrepris cette croisade... »

Etta ne put se contenir. Elle n'avait jamais entendu Kennit s'exprimer ainsi. Elle n'avait jamais imaginé qu'il recelât en lui un tel abîme de souffrance. Elle s'approcha et lui prit la main. « Oh, Kennit,

dit-elle doucement, oh, mon chéri, tu ne peux pas te charger de tout. Tu ne peux pas. »

Il se raidit, comme sous un affront. La figure de proue lança à la femme un regard noir. Puis il se tourna vers Etta qu'il stupéfia en enfouissant la tête dans son épaule. « Et sinon quoi, alors ? demanda-t-il d'un ton las. Oh, Etta, si je ne m'en charge pas, qui le fera ? »

Elle sentit son cœur chavirer de tendresse pour l'homme fort qui soudain s'appuyait sur elle. Elle lui posa la main sur la nuque ; ses cheveux étaient comme de la soie sous sa caresse. « Tout va bien se passer. Tu vas voir. Il y a beaucoup de gens qui t'aiment et qui te suivront. Tu ne dois pas porter tout sur tes épaules.

— Que ferais-je sans eux ? Je ne pourrais pas continuer. » Il réprima un sanglot qui lui secoua brièvement les épaules, et toussa.

« Capitaine Kennit, se reprit *Vivacia*, bouleversée, je ne voulais pas dire que je ne partageais pas votre idéal. J'ai seulement dit que je n'étais pas sûre d'être tout à fait prête...

— Ça va, je t'assure, ça va », interrompit-il. Son ton laissait entendre qu'il ne tenait pas compte de ses paroles dictées par la simple courtoisie. « Nous ne nous connaissons que depuis peu. Il est beaucoup trop tôt pour que je te demande de jouer ton destin avec le mien. Bonne nuit, *Vivacia*. » Il poussa un long soupir. « Etta, ma douce, j'ai mal à la jambe ce soir. Peux-tu m'aider à regagner notre lit ?

— Bien sûr, dit-elle, touchée. Il serait plus sage d'aller se coucher. Il y avait de l'huile parfumée sur le *Grincheux*. J'en ai pris un peu. Je sais que ta béquille te fait mal au dos et à l'épaule. Je vais réchauffer l'huile et te masser. »

Il se pencha vers elle alors qu'elle l'aidait à quitter la lisse. « Ta foi en moi me donne tant de force, Etta », avoua-t-il. Il s'arrêta soudainement et elle l'imita, troublée. D'un geste étrangement résolu, il lui prit le menton, se pencha et l'embrassa avec lenteur. Elle fut envahie par un flot de sensations provoquées non seulement par le contact de ses lèvres et l'étreinte de ses bras mais par la liberté de cette démonstration d'affection. Il promena les mains sur elle, l'étoffe de la jupe crépita sous ses doigts alors qu'il l'attirait tout contre lui. Il l'honorait ainsi, il manifestait ses sentiments aux yeux de tous en l'embrassant. Elle s'en sentit magnifiée. Il interrompit enfin le baiser mais la garda enlacée. Elle tremblait comme une vierge.

« Hiémain », dit Kennit à mi-voix. Etta tourna la tête et aperçut le jeune garçon qui les regardait, les yeux écarquillés. « S'il se passe quoi que ce soit avec Opalin cette nuit, tu viens me voir immédiatement.

— Oui, capitaine », chuchota Hiémain. Ses yeux allaient de l'un à l'autre, remplis d'une crainte respectueuse, comme d'un désir ardent.

« Viens, Etta. Allons nous coucher. J'ai besoin de te sentir tout

près. J'ai besoin de sentir ta foi en moi. »

A ces paroles prononcées à voix haute, elle fut saisie de vertige. « Je suis toujours à tes côtés », assura-t-elle. Elle lui prit sa béquille pour l'aider à descendre vers le franc-tillac.

« Kennit ! s'écria *Vivacia*. Je crois en toi. Le moment venu, je serai prête.

— Mais bien sûr, dit-il poliment. Bonne nuit, navire. »

Ils mirent une éternité à traverser le pont et à parvenir à leur cabine. « Je vais réchauffer l'huile, tu veux ? » proposa-t-elle. Mais alors qu'elle tenait le flacon sous la lampe, il s'approcha en boitant, prit la fiole qu'il mit de côté. Il regarda Etta un instant en fronçant les sourcils comme si quelque chose le chiffonnait. Elle l'interrogea du regard. Il cala la béquille sous son bras et leva les mains vers sa gorge. Il se mordit la lèvre, les doigts empêtrés dans le fin ruban de sa chemise. Elle voulut l'aider mais, avec une étonnante douceur, il l'en empêcha. « Permets-moi », dit-il tout bas.

Elle tremblait tandis qu'il s'appliquait à venir à bout des liens et des boutons. Il lui ôta un par un ses vêtements qu'il laissa tomber sur le plancher. Il n'avait jamais agi ainsi. Quand elle fut nue devant lui, il prit la soucoupe d'huile, y trempa les doigts. « Comme ça ? » demanda-t-il, hésitant. Ses doigts laissaient des traces luisantes sur les seins et le ventre d'Etta. Elle haletait sous la légèreté de la caresse. Il pencha la tête et déposa un baiser au creux de sa gorge puis l'attira doucement vers le lit. Elle se laissa volontiers faire, quoique perplexe devant ce comportement étrange.

Il s'allongea près d'elle et l'effleura. Il ne la quittait pas des yeux, observait la moindre de ses réactions. Il lui murmura à l'oreille : « Dis-moi ce que je dois faire pour te plaire. » Elle fut bouleversée par cette manière d'aveu. Il n'avait jamais fait cela. Elle était la première femme à laquelle il eût jamais cherché à plaire. Elle retint son souffle. Soudain, elle fut emportée par l'érotisme de cette maladresse d'adolescent. Il n'opposa aucune résistance quand elle lui prit les mains qu'elle guida vers elle. Il ne s'était jamais soumis à ses initiatives. C'était grisant.

Il n'était pas un élève doué : ses caresses étaient hésitantes et trop douces, comme du nectar de chèvrefeuille. Elle fut incapable de continuer à regarder son visage attentif. Elle craignait de se mettre à pleurer, il ne comprendrait pas. Elle s'abandonna. Il apprenait, guidé par sa respiration rapide et les sons étouffés qu'elle ne pouvait retenir. Un sourire ravi flotta sur les lèvres de Kennit et ses yeux se mirent à briller. Il découvrait que le pouvoir de procurer du plaisir à l'autre était une forme de domination. A mesure qu'il en prenait conscience, ses caresses devenaient plus assurées, mais sans brutalité. Quand finalement leurs corps se joignirent, la jouissance d'Etta fut

immédiate. Puis vinrent les larmes qu'elle ne put refouler. Il les essuya d'un baiser et recommença.

Elle perdit toute notion du temps. Lorsque son corps fut rassasié et sensible au point que le moindre contact soit presque douloureux, elle déclara à mi-voix : « Je t'en prie, Kennit, assez. »

Un lent sourire apparut sur les lèvres du pirate. Il s'écarta, et un air frais les effleura tous deux. Subitement, il se pencha sur elle et agita l'amulette en forme de crâne qu'elle avait au ventre. Elle grimaça à ce contact. Le petit anneau de bois-sorcier qui lui perçait le nombril la préservait à la fois de la grossesse et de la maladie.

« On peut l'enlever ? demanda-t-il brusquement.

— On pourrait. Mais je fais attention. Il n'a jamais...

— Alors, tu pourrais être enceinte. »

Elle manqua s'étrangler. « Je pourrais, admit-elle prudemment.

— Bien, fit-il en se rallongeant avec un soupir satisfait. Il se pourrait que je veuille un enfant. Si je voulais que tu aies un bébé, tu ferais ça pour moi, n'est-ce pas ? »

La gorge serrée, elle murmura : « Oh, oui. Oui. »

*

Au milieu de la nuit, Kennit fut réveillé par un grattement à la porte. « Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-il d'une voix rauque. A côté de lui, Etta dormait profondément.

« C'est Hiémain. Capitaine Kennit... cap'taine. Opalin est mort. Il vient de... mourir. »

Voilà qui était fâcheux. Tout l'intérêt de l'affaire, c'était qu'Opalin souffre et surmonte la douleur. Il était censé représenter un exemple pour *Vivacia*. Kennit secoua la tête dans le noir. Et maintenant, quoi ? Était-il possible de sauver la situation ?

« Capitaine Kennit, répéta Hiémain sur un ton désespéré.

— Ne te pose pas de questions là-dessus, Hiémain, répondit Kennit à voix basse. Accepte. C'est tout ce que nous pouvons faire. Nous ne sommes que des hommes, après tout. » Il soupira puis prit une voix inquiète. « Va te reposer. Il sera toujours temps demain d'affronter le chagrin. » Il marqua une pause. « Je sais que tu as fait ce que tu as pu, Hiémain. Tu n'as rien à te reprocher.

— Capitaine. » Au bout d'un moment, Kennit entendit s'éloigner les pas légers du garçon. Il se rallongea. Bon, que dirait-il au navire demain ? Il parlerait de la noblesse du sacrifice d'Opalin, qui donne du courage. Les mots lui viendraient s'il se détendait et croyait en son étoile. Il passa les bras sous sa tête et s'enfonça dans les oreillers. Son dos lui faisait atrocement mal. Il n'aurait jamais cru que les femmes avaient tant d'endurance.

« *Vivacia* est folle de jalousie. Mais c'était bien ce que tu cherchais, n'est-ce pas ? »

Il se tourna légèrement vers l'amulette à son poignet. « Puisque tu sais tellement de choses, pourquoi poses-tu autant de questions ? »

— Pour t'entendre reconnaître que tu es un mufle. Eprouves-tu le moindre sentiment pour Etta ? Tu n'as pas honte de ce que tu lui fais ?

— Honte ? fit Kennit, vexé. Elle n'est pas à plaindre. Au contraire, je lui ai donné une nuit qu'elle n'est pas près d'oublier. » Il s'étira pour détendre ses muscles douloureux. « Et je ne me suis pas ménagé, ajouta-t-il avec irritation.

— Quelle performance ! marmonna le petit visage de bois-sorcier. Tu craignais que la vivenef l'ignore si Etta ne criait pas de plaisir ? Je peux te l'assurer, *Vivacia* est parfaitement consciente de toi, tout le temps. Ce sont les efforts que tu as faits à l'égard d'Etta, et non le plaisir qu'elle a connu, qui ont enflammé la jalousie de *Vivacia*. »

Kennit roula sur le côté et baissa encore la voix. « Et alors ? Et toi, jusqu'à quel point as-tu conscience de la vivenef ? »

— Elle se protège de moi, admit l'amulette à contrecœur. Mais j'en aurais encore beaucoup à dire. Elle est trop grande, elle est tout autour de moi. Elle ne peut pas se cacher complètement de moi.

— Et Hiémain ? Tu peux le sentir à travers elle ? Qu'est-ce qu'il éprouve ce soir ?

— Quoi ? Ça ne t'a pas suffi d'entendre sa voix quand il est venu t'annoncer la nouvelle ? Il est anéanti par la mort d'Opalin.

— Pas par la mort d'Opalin, dit Kennit avec impatience. Je l'ai vu nous observer quand j'ai embrassé Etta devant *Vivacia*. Cela m'a surpris. Il a des sentiments pour la putain ?

— Ne l'appelle pas comme ça ! grogna tout bas l'amulette. Si tu parles encore d'elle dans ces termes, je ne te dirai plus rien.

— Il trouve Etta séduisante ? répéta Kennit avec insistance.

— Il est naïf, répondit le charme, radouci. Il l'admire. Je doute qu'il ait la présomption de la trouver séduisante. » La voix tenue s'interrompit. « Ta petite démonstration de cette nuit lui a donné à réfléchir et il va l'opposer à la mort d'Opalin.

— Fâcheuse coïncidence », marmotta Kennit. Il se tut, en réfléchissant au moyen d'amener Hiémain à prêter plus d'attention à Etta. Il lui ferait porter davantage de bijoux. Les gamins sont toujours attirés par ce qui brille. Il l'exhiberait comme une séduisante possession.

« Pourquoi lui as-tu posé cette question à propos d'un bébé, ce soir ? demanda brusquement l'amulette.

— Une idée comme ça. Un enfant pourrait m'être utile. Tout

dépend de la façon dont Hiémain va se développer. »

Le charme était confondu. « Qu'est-ce que tu insinues ? Je ne comprends pas. J'imagine que, si je comprenais, je trouverais ça révoltant.

— Je ne vois pas pourquoi, lâcha avec désinvolture Kennit, qui se prépara à se rendormir.

— En quoi un enfant pourrait-il t'être utile ? le questionna l'amulette au bout de quelques minutes, puis ne recevant pas de réponse, elle reprit : Je ne me tairai pas tant que tu ne m'auras pas répondu.

— La vivenef sera heureuse avec un enfant, finit par expliquer Kennit après un soupir de lassitude. Si Hiémain devient trop intraitable, s'il me met des bâtons dans les roues en empêchant le navire de m'obéir de son plein gré, eh bien, il pourrait être remplacé.

— Avec ton enfant et celui d'Etta ? » demanda le charme, incrédule.

Kennit eut un gloussement ensommeillé. « Non, bien sûr que non. Tu deviens grotesque. » Il s'étira, tourna le dos à Etta, se recroquevilla et ferma les yeux. « C'est Hiémain qui devra engendrer l'enfant. Ainsi il sera de la famille du navire, précisa-t-il avec un profond soupir de satisfaction, puis il se renfrogna. J'imagine qu'un bébé à bord sera bien embêtant. Ce serait plus simple si Hiémain se décidait à accepter son sort. Le gamin a de grandes possibilités. Il réfléchit. Il faut seulement que je lui apprenne à penser comme moi. Peut-être vais-je l'emmener consulter l'oracle des Autres. Peut-être pourront-ils le convaincre que tel est son destin.

— Laisse-moi plutôt lui parler, proposa l'amulette. Peut-être pourrai-je le convaincre de te tuer. »

Kennit gloussa avec satisfaction et se laissa emporter par le sommeil.

SAUVETAGE

Seule, la brise qui venait de la mer rendait la tâche supportable. Le soleil cognait dans le ciel sans nuages. Quand Brashen se tournait vers les vagues, les reflets l'éblouissaient et lui vrillaient les tempes. Il grimaçait plus encore en voyant les ouvriers se traîner avec indolence et accomplir leur besogne sans énergie ni enthousiasme.

Il se tenait, tout raide, sur le pont incliné du *Parangon*. Il ferma les paupières puis les rouvrit en tâchant de considérer le travail d'un œil neuf. Le navire avait été halé sur la plage plus de vingt ans auparavant. Abandonné, négligé, battu par les éléments. S'il n'avait pas été en bois-sorcier, il ne serait resté de lui qu'une carcasse. Les tempêtes et les courants avaient conspiré à pousser le *Parangon* à la limite des vives eaux. Le temps avait amoncelé du sable contre sa coque. Il gisait la quille vers l'eau, incliné sur la grève. Seules les grandes marées l'atteignaient désormais.

La solution était apparemment facile. Il fallait le dégager du sable, passer sous la coque des madriers qui feraient office de chantiers à rouleaux. Placer un contrepoids suffisamment lourd au sommet du grand mât fracassé pour mettre le navire à la bande. A la grande marée de la fin du mois, ancrer une gabare près de la côte. Tendre une aussière depuis le *Parangon* jusqu'au treuil, à l'arrière de la gabare. Des hommes sur la plage le feraient rouler sur les chantiers à l'aide des leviers, et d'autres sur la gabare manœuvreraient le treuil, le navire glisserait sur le flanc jusqu'à l'eau. Le contrepoids sur sa coque le maintiendrait à la gîte et lui permettrait de flotter en eau peu profonde. Une fois qu'ils l'auraient déhalé en eau profonde, ils pourraient le redresser.

Alors, on verrait pour la suite.

Brashen soupira. Il était possible de décrire l'opération en quelques mots. Mais on pouvait travailler pendant une bonne semaine sans se rapprocher de la solution.

Tout autour du navire, des hommes trimaient avec pelles et brouettes. La veille, on avait flotté de lourds madriers à marée haute.

Solidement cordés, ils restaient en souffrance sur la plage. A côté, il y avait un autre train de flottage. Si tout allait bien, *Parangon* dévalerait sur les tins pour être renfloué. Si tout allait bien. Parfois, l'espoir semblait vain.

La nouvelle équipe d'ouvriers se traînait mollement sous le soleil brûlant. Les marteaux résonnaient dans l'air chauffé à blanc. La roche affleurait sous le sable. Par endroits, on pouvait la faire voler en éclats pour pousser les tins sous le navire. A d'autres endroits, les ouvriers glissaient des leviers sous la coque puis essayaient ensemble de soulever afin d'en placer d'autres plus profond. Chaque déplacement délabrait un peu plus le vieux vaisseau.

Après des années sur le flanc, il était inévitable que la membrure et les bordages aient joué. D'après ce que Brashen pouvait constater, la coque n'avait pas été trop malmenée mais il faudrait attendre que le bateau soit redressé pour en être sûr. Une fois qu'il serait droit et à flot – et Brashen priait pour que *Parangon* fût remis à flot –, le véritable travail pourrait commencer. La coque entière devrait être carénée. Puis il faudrait dresser un nouveau mât... Brashen interrompit brusquement le fil de ses pensées. S'il se projetait si loin, il risquait d'être complètement découragé. A chaque jour suffit sa peine, c'était tout ce que sa tête douloureuse pouvait supporter.

Machinalement, il se passa la langue à l'intérieur de la lèvre pour y chercher un morceau de cindine inexistant. Même les plaies profondes causées par la drogue commençaient à cicatriser. A croire que son corps oubliait la drogue plus rapidement que son cerveau. Son irrésistible envie de cindine était aussi implacable que la soif. Il avait vendu sa boucle d'oreille pour un bâton deux jours auparavant et le regrettait. Non seulement cela avait retardé sa désaccoutumance mais la drogue, de mauvaise qualité, ne lui avait procuré qu'un soulagement illusoire. Pourtant, s'il avait eu le moindre sou, il aurait été incapable de résister à la tentation. D'argent, il n'avait que celui se trouvant dans le sac confié à ses soins par Ronica. La veille, il s'était réveillé trempé de sueur, le cœur battant. Il s'était assis et était resté ainsi jusqu'à l'aube, s'appliquant à soulager ses crampes en se frottant les mains et les pieds, tout en contemplant la bourse de plus en plus plate. Quel mal y aurait-il à prélever quelques pièces pour se remettre d'aplomb ? La cindine le tenait éveillé et lui donnait de l'énergie. Vers l'aube, il avait ouvert la bourse, compté quelques pièces. Puis il les avait remises et était allé à la coquerie pour se préparer un second pot de camomille.

Ambre, occupée à tailler un morceau de bois, avait eu la sagesse de ne rien dire. Il ne laissait pas de s'étonner de la facilité avec laquelle elle s'était adaptée à sa présence. Elle acceptait ses allées et venues sans faire de commentaires. Elle continuait d'occuper la cabine

du capitaine. Il serait toujours temps de la récupérer pour lui quand le *Parangon* serait remis à flot. Pour l'heure, il avait accroché son hamac dans l'entrepont. Vivre à bord du navire incliné devenait chaque jour plus difficile au fur et à mesure que l'angle de la gîte s'aggravait.

« *Parangon*, non ! »

La voix d'Ambre, incrédule, s'éleva en même temps qu'un sinistre craquement. On entendit des cris affolés. Brashen se précipita et déboucha sur le gaillard d'avant au moment où un madrier se fracassait sur un rocher qui pointait hors du sable. Tout autour, les ouvriers reculaient. Ils se lançaient des avertissements, se montraient du doigt le madrier et le trou qu'il avait fait dans le sable en atterrissant. Sans un mot, le visage impassible, *Parangon* recroisa les bras sur sa poitrine musclée. Son regard aveugle fixait la mer.

« Maudit sois-tu ! » s'exclama Brashen, fortement secoué. Il jeta un œil noir aux ouvriers. « Qui l'a laissé prendre ce madrier ? »

— On était en train de le mettre en place, répondit un vieux tout blême. Il a tendu le bras et nous l'a arraché... Par Sâ, comment savait-il qu'il se trouvait là ? » La voix du vieil homme tremblait de crainte superstitieuse.

Brashen serra les poings. Si cette manifestation de hargne de la part du navire avait été la première, il aurait pu en être surpris. Mais depuis le début, *Parangon* avait entravé les travaux. Ses gestes d'humeur et ses démonstrations de force décourageaient les ouvriers que Brashen avait du mal à garder. Et, pardessus le marché, la vivener ne lui avait pas dit un mot poli.

Il se pencha par-dessus la lisse. Du coin de l'œil, il repéra Althéa qui arrivait pour sa journée de travail. La scène figée qu'elle découvrait la laissa perplexe. « Reprenez le travail ! » brailla-t-il à l'endroit des ouvriers qui restaient bouche bée et se poussaient du coude. Il montra du doigt le madrier. « Ramassez-le et remettez-le en place.

— Pas moi ! déclara un ouvrier, en s'épongeant le front puis en jetant son maillet sur le sable. Il aurait pu me tuer. Il ne voit pas ce qu'il fait, à supposer qu'il ne l'ait pas fait exprès. Il a déjà tué, tout le monde le sait. Je tiens plus à ma peau qu'à ma paie. Je m'en vais. Je veux mon argent.

— Moi aussi.

— Pareil pour moi. »

Brashen enjamba la lisse puis se laissa tomber lestement sur la plage. Son visage ne trahissait pas la douleur qui lui martelait le crâne. Il s'avança vers les hommes d'un air menaçant, en espérant qu'il ne serait pas obligé de reculer. Il se planta en face du premier qui avait parlé. « Tu veux être payé, alors tu restes là et tu finis ta journée. Si tu t'en vas maintenant, tu n'auras pas un sou. » Il les regarda tous

d'un œil mauvais en espérant que sa manœuvre serait efficace. Si ceux-là s'en allaient, il ignorait où il pourrait en dénicher d'autres. C'étaient des piliers de taverne, qui n'acceptaient de travailler que pour gagner de quoi boire le soir. Il avait été obligé de leur faire miroiter la haute paie pour qu'ils acceptent de trimer sur ce bateau de malheur. Alors que les hommes marmonnaient mécontents, il aboya : « C'est à prendre ou à laisser. Je ne vous ai pas embauchés pour une demi-journée, et je ne paie pas une demi-journée. Récupérez-moi ce madrier tout de suite !

— D'accord, je continue, dit l'un. Mais pas à côté de lui. Pour me faire écraser, merci ! Pas question. »

Brashen cracha de dégoût. « Alors va à la quille, cœur de lion. Ambre et moi on va se charger de la proue, si personne n'a le courage d'y aller. »

Un méchant sourire se dessina lentement sur les lèvres de *Parangon*. « Il y en a qui préfèrent une mort rapide, d'autres une mort lente. Il y en a qui se fichent que leur fils naisse sans jambes et aveugle comme ce maudit bateau. Ramassez vos maillets et remettez-vous au travail. Pourquoi s'inquiéter de ce qui arrivera demain ? dit-il, et il ajouta en baissant la voix : Pourquoi penses-tu que tu vas vivre jusque-là ? »

Brashen fit volte-face. « C'est à moi que tu parles ? demanda-t-il. Tu t'es tu pendant des jours et maintenant tu me dis ça ? »

Une expression fugace passa sur la physionomie de *Parangon*. Brashen n'aurait pu nommer l'émotion qu'il y lisait mais elle lui glaça le sang et lui serra le cœur. Alors la figure de proue reprit son air arrogant, soupira et se replongea dans le silence.

La colère de Brashen explosa. L'éclat éblouissant du soleil lui enflamma le cerveau et ranima sa douleur insupportable. Il ramassa un seau d'eau que les ouvriers avaient laissé près de la proue. Et il le lança de toutes ses forces à la figure de *Parangon*.

La vivenef eut un soubresaut et poussa un rugissement furieux. L'eau dégouttait de sa barbe et ruisselait sur sa poitrine. En dessous, Brashen jeta le seau vide dans le sable. Il gronda : « Ne fais pas semblant de ne pas entendre. Je suis ton capitaine, sacrénom, et je ne tolérerai pas l'insubordination, de toi ou de qui que ce soit. Mets-toi bien ça dans ta tête de bois, *Parangon*. Tu vas naviguer. D'une façon ou d'une autre, je vais te tirer dans l'eau et remettre de la toile sur tes os. Alors tu as le choix, mais décide-toi vite car je suis à bout de patience. Soit tu sors d'ici en gîtant, en roulant, en boudant comme un petit morveux, et toute la fichue flotte te regardera partir comme ça. Soit tu relèves la tête et tu fais voile comme si tu te fichais éperdument de tout ce qu'on a dit sur toi. Tu as une chance de leur donner tort à tous. Tu peux leur faire ravalier toutes leurs injures. Soit

tu quittes le port comme une vivenef de Terrilville et on fera passer un sale quart d'heure aux pirates. Soit tu leur prouves qu'ils ont eu raison depuis le début et que c'est moi l'imbécile. Je te dis cela parce que c'est le seul choix que tu as. On ne te laissera pas décider si tu y vas ou pas, parce que c'est moi le capitaine, et j'ai déjà décidé. Tu es un navire, pas un pot de fleurs. Tu as été fait pour naviguer et on va naviguer. Est-ce que c'est clair ? »

La figure de proue serra les mâchoires et croisa les bras sur sa poitrine. Brashen pivota sur ses talons et prit un deuxième seau. Avec un grognement, il le lança à la figure de *Parangon*, qui eut un mouvement de recul, toussa et cracha.

« C'est clair ? hurla Brashen. Réponds, sacrénom ! » Autour de lui, les ouvriers étaient pétrifiés de crainte. Ils le voyaient déjà mort.

Althéa avait agrippé le bras d'Ambre. Les yeux de la fabricante de perles flamboyaient d'indignation. Si son amie ne l'avait pas retenue, elle aurait foncé sur Brashen et se serait interposée entre lui et le navire. D'un signe, Althéa lui enjoignit le silence. Ambre serra les poings mais tint sa langue.

« C'est clair », finit par répondre *Parangon* sur un ton saccadé qui ne témoignait d'aucune contrition. Mais il avait répondu. Brashen se raccrocha à ce petit triomphe.

« Bien, reprit-il d'une voix étonnamment calme. Je te laisse réfléchir. Tu peux me faire honneur, je crois. Il faut que je retourne travailler. Je compte bien qu'en reprenant la mer tu retrouves ton allure du premier jour. » Il marqua une pause. « Peut-être qu'on peut leur faire ravalier toutes les calomnies qu'on a dites aussi sur moi. »

Il se tourna en souriant vers Ambre et Althéa. Ni l'une ni l'autre ne lui rendirent son sourire, qui finit par s'évanouir. Il soupira et secoua la tête d'un air résigné. Il s'adressa à elles à voix basse : « Je fais de mon mieux, à ma manière. Je vais naviguer. Je dirai et ferai tout ce qu'il faut pour remettre ce bateau à l'eau. » Et devant leur silence désapprobateur, il leur lança un regard furieux. « Il faudrait savoir si vous voulez ou non que ça se passe bien. Mais en attendant, c'est nous qui travaillons à la proue. Ce soir je trouverai peut-être à embaucher d'autres ouvriers qui n'ont pas peur de lui, mais je ne peux pas perdre ma journée à chercher maintenant, dit-il, et il ajouta en montrant le madrier : On va remettre ça en place. S'il croit que vous avez peur de lui... s'il croit qu'il peut s'en tirer en se comportant comme ça... nous sommes perdus. Y compris *Parangon*. »

Ce fut le début d'une longue journée qui les fit transpirer. Les tins étaient lourds. Brashen se montra rosse avec les femmes qu'il ne ménagea pas plus qu'il ne se ménagea lui-même. Il travailla en plein soleil jusqu'à sentir son cerveau bouillir. Ils creusèrent et transportèrent le sable. Les rochers qu'ils découvriraient étaient

enclavés, trop gros pour être déplacés par une seule personne. Il se surmena avec acharnement, pour punir son corps de son irrépressible envie de cindine. Si Althéa ou Ambre avaient demandé quartier, il le leur aurait accordé. Mais Althéa était aussi entêtée que lui, et Ambre remarquablement tenace. Elles maintinrent le rythme qu'il avait fixé. Et qui plus est, en travaillant sous le nez de *Parangon*, elles l'inclurent dans leur conversation malgré son silence obstiné.

Les efforts et le courage des deux femmes semblèrent faire honte aux ouvriers. Un premier d'abord puis un second vinrent les rejoindre à la proue. Quand l'amie d'Ambre, Jek, arriva de la ville pour voir ce qu'ils faisaient, elle leur prêta main-forte pendant une heure ou deux. Clef allait et venait, il était autant dans leurs jambes qu'il se rendait utile. Tantôt Brashen le rudoyait, tantôt il le complimentait mais le gamin, après son temps comme esclave, avait le cuir endurci. Il travaillait avec vaillance, plus désavantagé par sa taille que par sa maladresse. Il avait toutes les qualités d'un bon matelot. Contre sa conscience, Brashen le prendrait probablement avec lui quand ils partiraient. C'était mal, mais il avait besoin de lui.

Les autres ouvriers sur le navire les observaient à la dérobée. Peut-être avaient-ils honte de voir des femmes accomplir le travail qu'ils avaient refusé. Ils forcèrent la cadence. Brashen n'aurait jamais cru que ce groupe lamentable de vauriens gardait des restes de fierté. Il en profita pour les pousser davantage.

*

L'après-midi était étouffante dans le petit salon. Malgré les fenêtres ouvertes, il n'y avait pas un souffle d'air. Malta tira sur le col moite de sa robe.

« Je me souviens qu'avant on buvait du thé glacé ici. Et la cuisinière faisait ces bons petits gâteaux au citron. » Délo paraissait plus affectée que son amie par la gêne que connaissait la famille Vestrit. A vrai dire, ses remarques désobligeantes sur la maison agaçaient quelque peu Malta.

« Les temps ont changé », constata-t-elle d'un ton las. Elle s'approcha de la fenêtre et se pencha pour regarder la roseraie négligée. Les buissons s'épanouissaient voluptueusement et s'épalaient dans tous les sens, ravis de leur indiscipline. « La glace est chère, ajouta-t-elle.

— Mon père en a acheté deux blocs hier, dit Délo négligemment en s'éventant. La cuisinière fait des crèmes glacées pour le dessert ce soir.

— Oh, c'est bien ! » approuva Malta d'une voix sans timbre. Délo allait-elle continuer encore longtemps comme ça ? D'abord, elle

était arrivée dans une robe neuve avec l'éventail et le chapeau assortis. L'éventail était en papier épicié et dégageait une odeur agréable quand elle l'agitait. C'était la dernière vogue à Terrilville. Et puis Délo n'avait même pas cherché à savoir s'il y avait du nouveau pour le bateau, s'il y avait eu une demande de rançon. « Sortons nous mettre à l'ombre, proposa Malta.

— Non, pas encore. » Délo regarda autour d'elle dans la pièce comme pour s'assurer que personne ne les espionnait. Malta réprima un soupir. Il n'y avait plus de servantes pour écouter aux portes. Avec des mines de conspiratrice, Délo tira une petite bourse de sa ceinture. A voix basse, elle confia : « Cervin t'envoie ceci, pour t'aider dans ces moments difficiles. »

Un bref instant, Malta fut près de partager le plaisir que prenait Délo à ce moment théâtral. Puis l'instant s'envola à tire-d'aile. Quand elle avait appris la capture de son père, elle avait trouvé la nouvelle palpitante, tragique. Elle s'était empressée d'exploiter la situation, dans toutes ses possibilités dramatiques. Mais les jours avaient passé, remplis d'angoisse et de tension nerveuse, n'apportant aucune bonne nouvelle. Terrilville ne s'était pas rangée à leurs côtés. Des gens avaient exprimé une sympathie polie. Certains avaient envoyé des fleurs avec des mots de commisération, comme si Kyle Havre était déjà mort. Elle avait supplié Reyn de venir la voir. Il n'était pas venu.

Et les jours passaient dans le désespoir et l'ennui mortel. Peu à peu, Malta en était arrivée à comprendre que tout cela était réel et sonnait peut-être le glas de la fortune familiale. Elle ne dormait plus à force d'y penser. Quand enfin elle s'endormait, elle faisait des rêves troublants. Elle était pourchassée par quelque chose qui voulait la soumettre à sa volonté. Les rêves dont elle se souvenait étaient comme des messages malveillants de quelqu'un décidé à anéantir ses espoirs. Hier matin, elle s'était réveillée en criant d'un cauchemar où le corps sans vie de son père s'échouait sur une plage. Il était peut-être mort. Si c'était le cas, alors tous ces efforts étaient pour rien. Ce jour-là, elle avait perdu courage et depuis elle avait été incapable de recouvrer espoir et énergie.

Elle prit la petite bourse des mains de Délo et s'assit. La physionomie mécontente de son amie montrait qu'elle s'était attendue à une réaction plus passionnée. Malta feignit d'examiner l'objet, une bourse de drap, brodée et fermée par des cordons dorés. Cervin l'avait probablement achetée exprès pour ce cadeau. Elle se força à en éprouver du plaisir. Mais penser à Cervin n'était plus aussi fascinant qu'avant. Il ne l'avait pas embrassée.

Elle ne s'était toujours pas remise de sa déception. Mais la suite avait été encore pire. Elle avait cru que les hommes détenaient le pouvoir. La première fois qu'elle avait demandé à l'un d'entre eux

d'user de son pouvoir pour elle, il s'était dérobé. Cervin Trell avait promis de l'aider, mais qu'avait-il fait ? A la réunion des Marchands, il l'avait dévisagée de façon plus qu'inconvenante. La plupart des gens devaient l'avoir remarqué. S'était-il levé pour soutenir Althéa quand elle avait réclamé de l'aide ? Non. Il s'était contenté de la regarder avec des yeux de veau. Personne ne l'avait aidée. Personne ne l'aiderait.

« *Délivre-moi et je t'aiderai. Je te le promets.* » Les paroles du dragon, dans le rêve qu'elle avait partagé avec Reyn, résonnèrent tout à coup dans sa tête. Elle sentit un élan douloureux, comme si un fil s'était brusquement tendu entre ses tempes. Elle aurait aimé aller s'allonger un moment. Délo s'éclaircit la gorge et Malta s'aperçut subitement qu'elle tenait toujours dans ses mains le cadeau de Cervin.

Elle tira sur les cordons et répandit le contenu de la bourse sur ses genoux. Il y avait quelques pièces et des bagues. « Cervin va avoir de gros ennuis si papa découvre qu'il t'a donné ces bagues, dit Délo sur un ton accusateur. La petite en argent, c'est maman qui la lui a offerte pour le récompenser d'avoir bien étudié. » Elle croisa les bras et regarda Malta d'un air désapprobateur.

« Il n'en saura rien », répondit Malta d'une voix morne. Délo était tellement enfant ! Les bagues ne valaient guère qu'on se donne le mal de les vendre. Délo trouvait sans doute le présent mirifique mais Malta n'était pas dupe. Après toute une matinée passée le nez dans les livres de comptes, elle savait que le contenu de la bourse suffirait à peine à embaucher deux bons ouvriers pour une semaine. Cervin était-il aussi ignorant que sa sœur des questions d'argent ? Elle avait beau avoir les comptes en horreur, elle avait fini par acquérir une bien meilleure notion de l'argent. Elle se rappela son brusque dépit en comprenant de quelle stupide façon elle avait dépensé les pièces données par son père. Elle aurait eu de quoi acheter une dizaine de robes. Les petites pièces d'or valaient beaucoup plus que tout le contenu de cette bourse. Si seulement elle les avait aujourd'hui ! Cet argent aurait contribué dans une bien plus large mesure à tirer le bateau du sable. Cervin ne saisissait absolument pas l'ampleur du problème. C'était aussi décevant que ce baiser manqué.

« Pourquoi n'a-t-il rien dit à la réunion ? demanda-t-elle tout haut. Il sait ce qui est en jeu. Il sait ce que cela signifie pour moi. Mais il n'a rien fait. »

Délo prit la mouche. « Mais si. Il a fait tout ce qu'il a pu. Il a parlé à papa à la maison. Papa a dit que c'était une situation très compliquée et que nous ne devons pas nous en mêler.

— Qu'est-ce qui est compliqué ? rétorqua Malta. Mon père a été enlevé et nous devons aller à son secours. Nous avons besoin d'aide ! »

Délo croisa les bras et inclina la tête. « C'est une affaire Vestrit. La famille Trell ne peut pas résoudre le problème à votre place. Nous avons nos propres intérêts à préserver. Si nous participons financièrement à la recherche de ton père, qu'en retirerons-nous ?

— Délo ! » Malta était indignée. La peine qu'elle ressentait était sincère. « Il s'agit de la vie de mon père... le seul qui se soucie vraiment de ce que je vais devenir ! Il ne s'agit pas d'argent ni de profit !

— Tout se réduit au profit, en fin de compte, déclara brutalement Délo ; puis son expression s'adoucit. C'est ce que mon père a dit à Cervin. Ils se sont querellés, Malta. J'ai eu peur. La dernière fois que j'ai entendu deux hommes crier, c'était quand Brashen était à la maison. Il se disputait tout le temps avec mon père... Du moins, il restait planté comme un piquet pendant que mon père hurlait. Je ne me rappelle pas bien, j'étais petite. Ils me renvoyaient toujours de la pièce. Puis un jour, mon père m'a dit que Cervin était désormais mon frère unique. Que Brashen ne reviendrait jamais à la maison. » Elle eut un instant d'hésitation. « Les disputes ont cessé, fit-elle en déglutissant. Ce n'est pas comme chez toi, Malta. Vous vous disputez, vous criez, vous vous dites des choses terribles mais vous vous soutenez. Vous n'avez jeté personne dehors pour toujours, pas même ta tante Althéa. Dans ma famille, ce n'est pas comme ça. Il n'y a aucun retour possible. » Elle secoua la tête. « Si Cervin avait continué à discuter, je n'aurais même plus de frère maintenant, j'en ai peur. » Elle lança à Malta un regard suppliant. « Je t'en prie. Ne lui demande pas de t'aider. Je t'en prie. »

La prière toucha Malta. « Je suis... désolée », dit-elle maladroitement. Elle n'avait jamais songé que les expériences tentées sur Cervin pussent affecter d'autres que lui. Ces derniers temps, tout semblait plus grand, plus vaste qu'autrefois. Au début, la capture de son père lui avait paru irréaliste. Elle avait profité de l'occasion pour se laisser aller à son goût du tragique. Elle avait joué le rôle d'une fille frappée par le malheur mais elle avait vraiment cru au retour imminent de son père. Les pirates n'avaient pas pris son papa pour de vrai. Pas le beau, l'intrépide Kyle Havre. Pourtant, petit à petit, la réalité s'était imposée. D'abord, elle avait craint pour elle-même : s'il ne rentrait pas, sa vie à elle ne changerait pas. Elle comprenait seulement maintenant qu'il pouvait ne jamais revenir.

Elle rassembla les pièces et les bagues, les remit dans la bourse, qu'elle tendit à Délo. « Il faut rendre cela à Cervin. Je ne veux pas lui attirer d'ennuis. » En outre, cela ne l'avancait à rien, mais elle ne le dit pas.

Délo eut l'air horrifiée. « Je ne peux pas. Il saura que je t'ai parlé. Il sera furieux contre moi. Je t'en prie, Malta, garde-la, comme

ça je pourrai lui dire que je te l'ai donnée. Et aussi, il voudrait que tu lui écrives un mot ou que tu lui envoies un gage d'amour. »

Malta la regarda simplement. Parfois, surtout depuis quelque temps, elle se sentait vide, sans idées ni projets. Il fallait qu'elle se lève, qu'elle fasse les cent pas. Il fallait qu'elle dise quelque chose comme : « Il me reste si peu de choses à moi... j'ai presque tout vendu pour sauver mon père. » Il fut un temps où ces paroles auraient paru si belles, si romanesques. Elle s'était sentie une héroïne quand elle avait vidé sa boîte à bijoux sur la table, le premier jour. Elle avait trié bracelets, bagues et colliers, les avait empilés, comme le faisaient grand-mère, tante Althéa et sa mère. On aurait dit un rituel. Les commentaires à voix basse semblaient des prières. *C'est de l'or, c'est de l'argent, c'est démodé mais les pierres sont belles...* Et toutes les petites histoires si familières qu'elles s'étaient racontées. « Je me rappelle quand papa m'a donné ça, c'était ma première bague. Regarde, elle ne me va même plus au petit doigt, maintenant. » Ou bien grand-mère qui disait : « Elles sentent encore si bon », et Althéa qui ajoutait : « Je me souviens du jour où papa les a choisies pour toi. Je lui ai demandé pourquoi il achetait des pierres parfumées alors qu'il n'aimait pas les objets venant du désert des Pluies, et il a répondu que tu en avais si grande envie que cela lui était égal. » Elles se racontaient ces histoires tout en triant l'or et les bijoux, souvenirs d'un temps meilleur. Mais aucune d'elles n'avait bronché, aucune n'avait caché quoi que ce fût, pas même ses larmes. Malta avait voulu rajouter les cadeaux de Reyn mais elles l'avaient persuadée de les garder pour le cas où elle viendrait à éconduire son prétendant : il faudrait rendre les présents. Dans sa mémoire, ce matin-là était baigné d'une clarté mélancolique. Chose curieuse, elle s'était alors sentie adulte comme jamais auparavant.

Mais depuis, la réalité, c'était la boîte à bijoux qui béait, vide, sur sa coiffeuse. Il restait bien des ornements d'enfant, des épingles en émail et des perles en coquillages, ainsi que les cadeaux de Reyn, mais elle ne pouvait pas les porter quand les autres n'avaient plus de bagues ni de bijoux. Elle se leva et alla vers le petit bureau. Elle prit une plume, de l'encre et une mince feuille de papier. Elle écrivit à la hâte : « *Cher ami, merci beaucoup pour cette pensée affectueuse dans ces moments difficiles. Très sincèrement.* » Les mots lui rappelèrent les billets polis qu'elle avait aidé à écrire pour remercier ceux qui avaient envoyé des fleurs. Elle signa de ses initiales, puis plia le billet et le scella d'une goutte de cire. En le donnant à Délo, elle fut elle-même étonnée de sa propre attitude. Il y a à peine une semaine, elle aurait rédigé sa lettre avec soin. Elle l'aurait truffée de sous-entendus et d'insinuations. Elle parvint à sourire tristement. « Les mots sont banals mais mes sentiments sont beaucoup plus forts que ceux que je me

risque à confier au papier. »

Voilà qui lui laisserait de l'espoir. C'était tout ce dont elle était capable par cette chaleur.

Délo prit le billet et le glissa dans sa manchette. Elle regarda autour d'elle. « Eh bien, dit-elle déçue, il faut que je rentre, je crois.

— Je ne suis pas de bonne compagnie, aujourd'hui, admit Malta. Je te raccompagne. »

A la porte, une voiture à poney et un cocher attendaient Délo. Cela aussi, c'était nouveau. Les Trelle se préparaient manifestement à présenter leur fille au bal de l'été. Malta y serait présentée en même temps. On lui taillait une toilette dans de vieilles robes. Ses escarpins seraient neufs, ainsi que la capeline et l'éventail. Du moins l'espérait-elle. Rien de certain désormais. Elle se rendrait au bal dans la vieille voiture de Davad Restart probablement. Une humiliation de plus qu'elle n'avait pas le courage d'envisager pour le moment.

A la porte, Délo la serra dans ses bras et l'embrassa sur la joue, comme si elle répétait une finesse récemment apprise. C'est probablement le cas, pensa Malta avec amertume. La plupart des jeunes filles de bonne famille étaient instruites des subtilités de l'étiquette avant d'être présentées. Encore une petite chose dont elle serait privée. Elle referma la porte pendant que Délo lui disait au revoir en agitant son éventail. La revanche était mesquine mais reconfortante.

Elle emporta la petite bourse dans sa chambre et répandit sur le lit les pièces et les bagues. Le tas n'avait pas grossi. Elle l'examina en se demandant comment elle pourrait ajouter cette modeste contribution à l'argent déjà rassemblé pour le navire sans avoir à expliquer sa provenance. Elle fronça les sourcils. Était-elle donc incapable de rien faire comme il fallait ? Elle ramassa le tout, le remit dans le petit sac qu'elle cacha dans son coffre à couvertures. Puis elle se jeta sur son lit pour réfléchir.

Il faisait trop chaud, il y avait trop à faire : le désherbage du potager, les herbes à cueillir, à nouer et à suspendre. Sa robe pour le Bal d'Été à terminer. Elle n'avait pas le cœur d'y travailler, pas après avoir vu Délo dans ses nouveaux atours. Tout le monde devinerait que sa robe était taillée dans de vieilles nippes. Oh, comme elle en avait rêvé, de ce premier bal ! Elle s'était imaginée entrant au bras de son père, parée d'une robe somptueuse. Elle sourit amèrement et ferma les yeux. A croire qu'elle était victime d'un sort. Toutes ces choses délicieuses, merveilleuses, romanesques, elle ne les aurait jamais !

Vaguement somnolente, elle fit le compte de ses déceptions. Pas de jolie robe ni de voiture pour le bal. Pas d'intrépide capitaine de père pour l'escorter. Cervin l'avait déçue ; il ne savait même pas quand embrasser une fille. Reyn n'était pas venu. Elle avait la vie en

horreur. Les problèmes étaient trop graves. Elle était prise au piège dans une existence qu'elle était impuissante à changer. Il faisait trop chaud. Elle suffoquait, la chaleur l'oppressait. On manquait d'air.

Elle voulut se rouler sur son lit mais il n'y avait pas assez de place. Déconcertée, elle voulut s'asseoir. Sa tête heurta un obstacle. Elle leva les mains et ne trouva sous ses doigts que du bois humide et vermoulu. L'humidité provenait de sa propre haleine. Elle ouvrit les yeux sur les ténèbres. Elle était prisonnière là-dedans, prisonnière, et personne ne s'en souciait. D'un geste désespéré, elle appliqua les mains sur les parois de sa prison. « Au secours ! Faites-moi sortir d'ici ! Au secours ! » Elle poussait des mains, des coudes, des genoux et des pieds. Rien ne céda. La claustration n'en paraissait que plus étroite. Le peu d'air qu'elle avait pour respirer était déjà chaud et humide de sa propre haleine. Elle en manquait pour crier.

« C'est un rêve », se dit-elle. Elle se força à l'immobilité. « C'est un rêve. Je suis en sécurité dans mon lit. Je n'ai qu'à me réveiller tout de suite. Réveille-toi. » Elle s'étira, essaya d'ouvrir les yeux, en contractant les muscles des paupières. Impossible. Elle n'avait même pas la place de porter les mains à son visage. Prise de panique, elle commença à haleter convulsivement. Un gémissement lui échappa.

« Tu vois maintenant pourquoi il doit me délivrer ? Aide-moi. Oblige-le à me délivrer et je te promets de t'aider. Je te ramènerai ton père et le navire. Oblige-le à me délivrer, c'est tout ce que je te demande. »

Elle connaissait cette voix. Elle l'avait entendue résonner dans ses rêves depuis qu'elle avait partagé ce songe avec Reyn. « Laisse-moi sortir, supplia-t-elle. Laisse-moi me réveiller.

— *Tu l'obligeras à m'aider ?*

— Il dit qu'il ne peut pas, haleta-t-elle. Je crois qu'il le ferait s'il le pouvait.

— *Oblige-le à trouver un moyen.*

— Je ne peux pas. » Une deuxième chape de ténèbres tomba sur Malta. Elle allait s'évanouir. Pouvait-on s'évanouir en rêve ? « Laisse-moi sortir ! cria-t-elle faiblement. Je t'en prie, je n'ai pas d'autorité sur Reyn. Je ne peux pas le forcer à faire quoi que ce soit ! »

Le dragon laissa échapper un rire ample et profond. « *Ne dis pas de sottises ! Il n'est qu'un homme. Toi et moi, nous sommes des reines. Nous sommes destinées à dominer nos mâles. C'est l'équilibre du monde. Réfléchis-y. Tu sais très bien comment obtenir ce que tu veux. Vas-y. Délivre-moi. »*

Malta se sentit brutalement projetée dans l'obscurité. Autour d'elle, plus de limites. Elle chercha une prise mais ses mains tendues ne trouvaient que le vide. Elle tombait dans le noir tandis que le vent hurlait à ses oreilles. Elle atterrit lourdement sur une surface molle.

Elle ouvrit les yeux sur sa chambre, par une chaude journée

d'été. La lumière éblouissante se déversait par la fenêtre ouverte. « *N'oublie pas.* » Quelqu'un prononça le mot tout contre son oreille. Elle l'entendit. Mais il n'y avait personne.

*

Le soir venu, il se trouva qu'ils avaient abattu plus de besogne qu'en deux jours. Pourtant, combien d'ouvriers reviendraient-ils le lendemain ? Brashen ne pouvait leur en vouloir. Il ne comprenait pas lui-même pourquoi il restait. Ce n'était pas son navire qui était en danger, ni son neveu. Quand il s'interrogeait sur les raisons qui le poussaient à continuer, il en revenait toujours à la même conclusion négative : il continuait parce qu'il n'avait rien de mieux à faire. La *Veille du Printemps* avait disparu dans la nuit, le lendemain de son débarquement. Sans doute Finney avait-il flairé du louche, décidé de limiter les pertes et de filer. Pas de retour possible à cette vie.

Il s'avouait rarement que c'était là la seule façon de côtoyer Althéa. Sa fierté l'en empêchait. Elle lui manifestait moins d'intérêt encore qu'à Clef. Au moins souriait-elle au gamin. Il la regarda à la dérobée : elle avait les cheveux collés de sueur. Elle portait de larges pantalons blancs et une ample tunique de même tissu. Le sable adhérait à ses habits et à sa peau humide.

Elle se dirigea vers les seaux d'eau, but avidement puis s'aspergea le visage et le cou. Il mourait d'envie de l'avoir près de lui et ce désir douloureux l'oppressait. Il se rappela qu'elle était pratiquement fiancée à Grag Tenira. Celui-ci n'était pas un mauvais marin. Il serait riche un jour. Brashen se força à être content pour elle. Elle aurait pu tomber plus mal. Elle aurait pu se satisfaire d'un fils de Marchand déshérité. Il secoua la tête et jeta son maillet dans le sable. « On arrête ! » cria-t-il brusquement. De toute façon, le soir tombait.

Althéa et Ambre se retirèrent dans la coquerie tandis que Brashen payait l'équipe. Il s'attarda sur son registre après le départ du dernier ouvrier, en branlant du chef sur ses additions. Ronica Vestrit lui avait donné son blanc-seing pour disposer de l'argent nécessaire au radoub du navire. Althéa avait constaté avec surprise que les connaissances de Brashen en charpenterie de marine excédaient de loin les compétences d'un second. Il avait éprouvé une certaine satisfaction devant son étonnement mais sa tâche n'en était pas facilitée pour autant. Il hésitait longuement : fallait-il privilégier la qualité des matériaux ou celle des artisans ? De toute manière, il arrivait que les meilleurs ouvriers fassent défaut. La réputation du *Parangon* était bien établie et son récent comportement ne contribuait guère à la démentir. La plupart des charpentiers, tout en se défendant d'être superstitieux, prétendaient que leurs clients se détourneraient

d'un homme qui avait travaillé sur ce navire. Qu'importaient les excuses qu'ils donnaient à Brashen. Seul importait le retard pris. Le temps était leur plus sérieux ennemi. De jour en jour, il devenait plus improbable de retrouver la trace de *Vivacia*. Il fallait en outre compter avec la marée. Une grande marée était prévue à la fin du mois. Brashen espérait que ce serait celle qui remettrait *Parangon* à flot. Mais – et c'était bien là l'aspect le plus contrariant – la plupart du travail qu'ils pouvaient raisonnablement effectuer par eux-mêmes ne pouvait être mené à bien qu'une fois le gros œuvre terminé. Chaque tâche dépendait de l'achèvement de la précédente.

Quand il se décida à rejoindre les femmes, elles n'étaient plus dans la coquerie. Il se laissa guider par leurs voix et les trouva assises à l'arrière incliné. Côte à côte, jambes pendantes, on aurait dit deux mousses qui tiraient au flanc. Ambre avait pris l'habitude, ces derniers temps, d'attacher ses cheveux couleur de miel en queue-de-cheval, coiffure qui ne la flattait pas. Ses pommettes, l'arête de son nez anguleuses manquaient de féminité. Par contraste, le profil d'Althéa, en dépit des traces de goudron sur ses joues, bouleversa Brashen. Sa féminité à elle, dénuée de douceur, était féline, aussi menaçante qu'attirante. Elle en était inconsciente. Il la regarda et regretta amèrement de l'avoir touchée. Ce n'était pas tant qu'il eût tout gâché au point qu'elle évitait de croiser son regard. Le pire, c'était qu'il ne pouvait plus poser les yeux sur elle sans se rappeler le goût de sa peau, la fraîcheur de son corps. Il ferma brièvement les paupières puis s'avança vers les deux femmes. Elles tenaient des tasses fumantes. Un gros pot était posé entre elles, avec une tasse en plus. Brashen se servit. Il hésita à s'asseoir puis décida de rester debout. Ambre contemplait la mer. Althéa promenait un doigt sur le bord de sa tasse tout en observant le mouvement des vagues. Leur conversation s'était interrompue à son approche. Ambre, consciente du moment d'embarras, leva les yeux vers lui. « On recommence tôt, demain ? »

— Non, dit laconiquement Brashen, avant d'avaler une gorgée de son breuvage. Je ne crois pas. Je vais sans doute perdre ma matinée à dénicher de nouveaux ouvriers.

— Pas encore, grogna Althéa. Il s'est passé quelque chose ? »

Brashen ouvrit la bouche pour répondre puis serra les mâchoires et secoua la tête. Elle se frotta les tempes. « Au moins, il a fini par t'adresser la parole ? demanda-t-elle à Ambre sur un ton optimiste.

— Pas à nous, rétorqua Ambre, découragée. En revanche, il en avait des choses à débiter à l'équipe de travail ! Surtout des rosseries à voix basse, et puis il s'est mis à leur dire qu'ils auraient des enfants infirmes et aveugles parce qu'ils avaient travaillé à un navire maudit. » Elle ajouta avec une admiration empreinte d'amertume :

« Ses descriptions étaient très pittoresques.

— Eh bien, voilà au moins qui dénote de l'imagination. Il ne lance plus de madriers, c'est déjà ça.

— Peut-être qu'il en garde un en réserve pour demain », intervint Brashen.

Ils retombèrent dans un silence abattu. « Alors, on renonce ? demanda Ambre tristement.

— Non, pas encore. Laissez-moi finir ma tasse et méditer sur nos maigres chances d'en sortir, proposa Brashen, puis il fronça les sourcils et se tourna vers Althéa. Où étiez-vous ce matin, à propos ? »

Sans le regarder, elle répliqua d'une voix froide : « Bien que je ne voie pas de quel droit vous me posez la question, je suis allée rendre visite à Grag.

— Je croyais que Tenira se cachait. Sa tête est mise à prix, et tout ça, répondit Brashen sur un ton détaché, puis il avala une gorgée de tisane et contempla la mer.

— Il se cache. Il a trouvé le moyen de me faire parvenir un mot. Je suis allée le voir. »

Brashen haussa une épaule. « Eh bien, voilà au moins un problème de réglé. Quand nous serons à court d'argent, vous pourrez toujours le dénoncer aux fonctionnaires du Gouverneur. On utilisera la récompense pour embaucher une nouvelle équipe », fit-il avec un sourire narquois qui dévoila ses dents.

Althéa ne daigna pas répondre et s'adressa à Ambre : « Grag regrette de ne pouvoir m'aider, sa situation ne facilite pas les choses. Les Tenira n'ont presque rien retiré de la cargaison de l'Ophélie. Ils ont décidé de ne plus faire de commerce à Terrilville ni à Jamaillia tant que le Gouverneur n'aura pas annulé ses taxes exorbitantes.

— L'Ophélie n'est-elle pas partie il y a quelques jours ? demanda Brashen impavide.

— En effet. Tomie pensait qu'il valait mieux l'éloigner du port avant que d'autres galères n'arrivent. Les fonctionnaires des taxes ont menacé de la saisir. Ils prétendent maintenant que c'est au Gouverneur de réglementer le commerce des vivenefs et que les marchandises du désert des Pluies ne peuvent être vendues qu'à Terrilville ou à Jamaillia. Je doute qu'ils soient en mesure d'imposer cela mais Tomie a trouvé absurde de rester à attendre les ennuis. La famille Tenira continuera à se battre mais il se refuse à exposer *Ophélie*.

— Si c'était moi, dit Brashen, je l'emmènerais sur le fleuve du désert des Pluies. Personne ne la suivrait jusque-là, sauf une autre vivenef. » Il inclina la tête. « C'est leur idée, n'est-ce pas ? Grag les rejoindra clandestinement sur une autre vivenef. J'ai raison ? »

Althéa lui jeta un regard en biais et haussa les épaules. Brashen

parut froissé. « Vous vous méfiez de moi ?

— J'ai promis de n'en parler à personne, expliqua-t-elle, les yeux rivés sur les vagues.

— Vous croyez que je vais vendre la mèche ? » Il était indigné. Pour qui le prenait-elle ? Pensait-elle vraiment que sa rivalité avec Grag le mènerait jusque-là ?

« Brashen, déclara-t-elle à bout de patience, ce n'est pas que je me méfie de vous. Je lui ai donné ma parole que je garderai le silence. Et j'ai l'intention de tenir ma parole.

— Je vois. » Au moins avait-elle fini par s'adresser directement à lui. Une question lui brûlait les lèvres. Il se maudit mais la posa tout de même. « Il vous a demandé de partir avec lui ? »

Althéa hésita. « Il sait que je dois rester ici. Il comprend que je doive naviguer avec le *Parangon*. » Elle se gratta le menton, puis frotta la poussière de ses joues. Elle ajouta, irritée : « J'aimerais bien le faire admettre à Keffria. Elle continue à râler auprès de ma mère en disant que ce n'est pas convenable. Elle désapprouve que je vienne aider ici. Elle déteste la façon dont je m'habille quand je vais travailler. Je me demande ce qu'elle approuverait, d'ailleurs. Peut-être devrais-je rester à la maison à me tordre les mains de désespoir. »

Brashen devinait qu'elle cherchait à changer de sujet. Mais il ne put s'empêcher d'insister. « Grag sait bien que vous devez aller sur les traces de *Vivacia*, pour sûr ! Mais il vous a quand même priée de venir avec lui, n'est-ce pas ? Il voulait malgré tout que vous veniez. Et vous devriez, probablement. Limiter vos pertes. Miser sur le vainqueur. Pas un Marchand ne s'attend sérieusement à ce qu'on réussisse. C'est pour ça que personne n'a proposé de nous aider. Ils pensent que c'est du temps et de l'argent perdus. Je parie que Grag a toutes sortes de bonnes raisons pour vous convaincre de nous abandonner, y compris que nous ne tirerons jamais cette épave du sable. » Saisi d'une bouffée de colère irraisonnée, Brashen frappa des talons la coque du bateau.

« Ne le traitez pas d'épave ! dit Ambre d'un ton sec.

— Et arrêtez de gémir », ajouta Althéa méchamment.

Brashen la regarda, outré. Alors, il haussa le ton. « Epave !

Déchet ! Tu m'entends, *Parangon* ? C'est de toi que je parle. »

Les falaises renvoyèrent les échos de sa voix. *Parangon* ne répondit pas. Ambre le foudroya du regard, les narines dilatées « Cela ne va rien arranger, gronda-t-elle.

— Au lieu de chercher querelle à tout le monde, pourquoi n'allez-vous pas taper quelqu'un d'un peu de cindine ? demanda Althéa d'un ton sarcastique. On sait bien que c'est ça, votre problème.

— Ah ouais ? fit Brashen en reposant sa tasse. Et moi, je sais ce que c'est, votre problème.

— Ah bon, c'est vrai ? prononça Althéa d'une voix

mortellement douce. Eh bien, pourquoi ne le dites-vous pas franchement ? »

Il se pencha sur elle. « Votre problème, c'est que l'hiver dernier, vous avez enfin compris qui vous étiez, et vous avez passé votre temps depuis à essayer de le nier. Cela vous a effrayée, alors vous avez filé chez vous pour tâcher d'oublier. »

Elle s'attendait si peu à cette sortie qu'elle en resta sans voix. Il faillit sourire devant son ébahissement. Elle restait bouche bée, la tête levée vers lui qui se tenait campé sur le pont incliné. « Et ne vous méprenez pas, ajouta-t-il d'une voix adoucie, je ne parle pas de ce qu'il s'est passé entre nous. Je parle de ce qu'il s'est passé entre vous et vous-même.

— Brashen Trel, je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler ! déclara-t-elle vivement.

— Ah bon ? fit-il en souriant pour de bon, cette fois. Eh bien, Ambre sait, elle, aussi vrai que Sâ a des couilles et des seins. J'ai deviné qu'elle était au courant de tout dès que je suis arrivé à Terrilville. C'était inscrit sur sa figure dès qu'elle m'a vu. Drôle que vous discutiez de ça avec elle, et pas avec moi. Mais je vous l'ai dit. Là n'est pas la question. Vous êtes partie et vous avez découvert que vous n'étiez pas une fille de Marchand. Oh, vous êtes bien la fille d'Ephron Vestrit, ça c'est sûr, pas d'erreur. Mais vous n'êtes pas plus liée à cette fichue ville et à ses traditions qu'il ne l'était. Ce commerce sur le fleuve du désert des Pluies lui déplaisait et, par Sâ, il a cessé son commerce. Il a trouvé ses propres débouchés et ses propres marchandises. Vous êtes comme lui, jusqu'à la moelle. Si on voulait vous extirper ces tendances, ce serait trop tard. Vous ne pouvez rien y changer. Mais vous devriez cesser de jouer la comédie.

« Vous ne pouvez pas vous installer pour de bon et devenir la chère moitié de Grag Tenira. Si vous essayez, vous vous briserez le cœur, à tous les deux. Vous n'allez pas rester à la maison et lui faire des bébés pendant qu'il sera en mer, jamais de la vie. Vous débitez de beaux discours sur la famille, le devoir et les traditions mais, si vous partez à la recherche de *Vivacia*, c'est parce que vous voulez récupérer votre fichu navire. Et vous comptez bien le reprendre. A supposer que vous ayez le cran de quitter à nouveau Terrilville, c'est-à-dire. »

Les mots lui avaient échappé. Il était hors d'haleine, presque haletant. Althéa le regardait fixement. Il avait tellement envie de l'attirer à lui, de la prendre dans ses bras. Elle lui fracasserait probablement la mâchoire.

Elle finit par retrouver sa langue.

« Vous ne pourriez vous tromper davantage », déclara-t-elle, sans conviction. A côté d'elle, Ambre dissimulait son sourire en plongeant le nez dans sa tasse. Quand Althéa lui décocha un regard

furieux, elle haussa les épaules. Soudain, Brashen fut saisi d'embarras. Dédaignant l'échelle de corde, il escalada la lisse et se laissa tomber lestement sur le sable. Sans un mot ni un regard en arrière, il s'éloigna à grands pas vers la figure de proue.

Clef avait allumé un petit feu. Préparer le repas du soir, c'était son travail. Sur le navire, il était occupé de multiples façons. Il avait rapporté de l'eau potable pour les hommes, après que Brashen avait lancé leur ration à la figure de *Parangon*. Il affûtait les outils, il faisait des courses et, quand venait le soir, il allait chercher des provisions chez les Vestrit et leur préparait le dîner. Ronica leur avait proposé de manger à sa table mais Ambre avait courtoisement décliné en disant qu'elle préférait ne pas laisser *Parangon* tout seul. L'excuse avait été commode pour Brashen. Il ne pouvait dissimuler son angoisse ; s'asseoir à une table où il devrait se montrer poli aurait excédé ses forces.

Sâ ! Comme il aurait aimé avoir un tout petit bout de cindine. Juste assez pour calmer ses démangeaisons.

« Alors, qu'y a-t-il pour dîner ? » demanda-t-il au garçon.

Clef le regarda d'un œil vitreux mais ne répondit pas.

« Ah, tu ne vas pas commencer avec moi, petit ! » le menaça Brashen dont la colère se ranimait.

« D'la soupe f'aîche, cap'taine. » Clef fit la grimace en claquant la cuiller en bois dans la marmite. Il considéra la soupe en murmurant avec défi : « C'est pas un déchet ! »

Alors, voilà ce qui le tarabustait, le gamin ! Brashen se radoucît : « Non, *Parangon* n'est pas un déchet. C'est pour cela qu'il ne devrait pas se conduire comme tel. » Il se tourna pour regarder la figure de proue qui se découpait, silencieuse, sur l'obscurité croissante. Il s'adressa à *Parangon* plus qu'au petit. « C'est un sacré beau navire. Avant que ce soit fini, il s'en souviendra. Ainsi que tout le monde à Terrilville. »

Clef se gratta le nez puis remua la marmite. « Y po'té malheur ? »

— Il porte malheur, corrigea Brashen d'un ton las. Non, seulement il n'a pas eu de chance, depuis le début. Quand tu n'as pas de chance, et que tu ajoutes à ça tes propres erreurs, tu crois parfois que tu ne t'en sortiras jamais. » Il eut un rire sans joie. « Je te parle d'expérience.

— Z'avez pas d'chance ? »

Brashen fronça les sourcils. « Exprime-toi clairement, mon garçon. Si tu viens naviguer avec moi, il faudra que tu sois capable de te faire comprendre. »

Clef renifla. « Je dis, vous avez pas de chance ? »

— Plus que certains, répondit Brashen en haussant les épaules. Mais moins que la plupart.

— R'tournez vot'ch'mise. Mon pa', y m'disait, pour faire tourner ta chance, r'tourne ta ch'mise. »

Brashen sourit malgré lui. « C'est la seule chemise que j'aie, mon gars. Ça en dit long sur ma chance, pas vrai ? »

*

Althéa se leva brusquement en lançant le contenu de sa tasse sur la plage. « Je rentre, annonça-t-elle.

— Adieu », répondit Ambre d'une voix neutre.

Althéa donna une grande claque sur la lisse. « Je le savais, qu'il me le lancerait à la figure un jour. Je l'ai toujours su. C'est ce que je craignais, depuis le début. » Ambre demanda, perplexe : « Lancer quoi à la figure ? » Bien qu'elle fût seule sur un bateau isolé, elle baissa la voix. « Que j'ai couché avec lui. Il sait qu'il peut ruiner ma réputation avec ça. Il n'a qu'à s'en vanter à qui veut l'écouter. »

Une étincelle s'alluma dans les yeux d'Ambre. « J'ai entendu bien des sottises de la part de gens angoissés ou blessés. Mais celle-là, c'est la meilleure. Je ne crois pas qu'il ait jamais songé à se servir de cette arme. Je ne pense pas qu'il soit vantard. Je ne crois pas non plus qu'il te ferait sciemment du mal. »

Un silence gêné plana durant quelques minutes. « Tu as raison, je le sais, finit par admettre Althéa. Je me dis parfois que j'ai simplement besoin d'un prétexte pour être furieuse contre lui. » Elle croisa les bras sur la poitrine. « Mais pourquoi faut-il qu'il dise des bêtises pareilles ? Pourquoi faut-il qu'il me pose toutes ces questions ? »

Ambre laissa passer un moment, puis elle interrogea à son tour : « Et pourquoi cela te contrarie-t-il à ce point ? »

Althéa secoua la tête. « Chaque fois que je commence à me sentir bien, à être satisfaite de ce que nous faisons, il... On a passé une bonne journée, aujourd'hui. Par Sâ ! On a travaillé dur, et on était bien ensemble. C'était comme avant. Je sais comment il travaille, je le devine ; c'est comme danser avec un bon partenaire. Et puis, juste quand je commence à penser qu'on va de nouveau être à l'aise ensemble, il faut qu'il... » Elle laissa la phrase en suspens. « Il faut qu'il quoi ? insista Ambre.

— Il faut qu'il me pose des questions. Ou qu'il dise quelque chose.

— Autre chose que « Passez sous le madrier ! » ou « Donnez-moi le maillet » » ? fit Ambre d'un ton suave.

Althéa eut un sourire pitoyable. « Exactement. Quelque chose qui me rappelle nos conversations, au temps où nous étions amis. Cela me manque. J'aimerais qu'on puisse retrouver ça.

— Et pourquoi ne peux-tu pas ?

— Ce ne serait pas bien. » Elle fit la grimace. « Il y a Grag, maintenant, et...

— Et quoi ?

— Et cela pourrait nous mener plus loin, peut-être. Et de toute façon, Grag désapprouverait.

— Grag désapprouverait que tu aies des amis ? »

Althéa se renfroigna. « Tu sais bien ce que j'entends par là. Grag n'aimerait pas que je sois amie avec Brashen. Je ne veux pas dire amie polie, mais amie comme avant. A l'aise. Les pieds sur la table devant une chope de bière. »

Ambre rit doucement. « Althéa, d'ici peu, nous allons tous naviguer sur son bateau. Tu vas faire des chichis avec quelqu'un qui travaillera à tes côtés tous les jours ?

— Quand nous serons en mer, plus de Brashen qui tienne. Il sera le capitaine. Il s'est déjà chargé de me le rappeler. On n'est pas copain avec le capitaine. »

Ambre inclina la tête et scruta son amie dans l'obscurité. « Alors de quoi t'inquiètes-tu ? Le temps va tout arranger, il me semble. »

Althéa déclara très bas : « Peut-être que je ne veux pas que ça s'arrange. Pas de cette façon. » Elle examina ses mains. « Peut-être que j'ai plus besoin de l'amitié de Brashen que de l'approbation de Grag. »

Ambre haussa une épaule. « Alors, peut-être devrais-tu recommencer à lui parler. Et pour lui dire autre chose que « Tenez, voilà le maillet. » »

REVIREMENT

Vivacia était en ébullition. Hiémain avait l'impression d'être en présence d'une marmite qui menaçait sans cesse de déborder et d'ébouillanter tout le monde. Le pire, c'était qu'il ne pouvait rien faire : non seulement elle refusait de se calmer mais elle repoussait obstinément toute tentative d'apaisement.

Cet état de choses durait depuis près d'un mois, maintenant. Hiémain sentait en elle le désir de vengeance d'un enfant contrarié. *Vivacia* était résolue à faire ses preuves, et pas seulement aux yeux de Kennit. Son enthousiasme plein de défi englobait Hiémain. Depuis qu'Opalin était mort sur son pont, sa détermination s'était accrue et renforcée. Elle deviendrait pirate. Plus le garçon essayait de l'en dissuader, plus elle s'entêtait. Le plus troublant était qu'elle s'éloignait de lui, chaque jour davantage. Elle mettait tant d'énergie à se tendre vers Kennit qu'elle abandonnait Hiémain à lui-même.

Le pirate percevait son émoi. Il était tout à fait conscient des sentiments qu'il avait suscités en elle. Il ne la négligeait pas. Il lui parlait avec douceur, la traitait avec toute la courtoisie du monde. Mais il ne lui faisait plus la cour. Il avait tourné sa face rayonnante vers Etta et, sous la lumière de son regard, la jeune femme s'était magnifiquement épanouie. Comme une étincelle enflamme l'amadou, il l'avait embrasée. Elle arpentait les ponts comme une tigresse en chasse et toutes les têtes se tournaient pour la voir passer. Il y avait plusieurs femmes à bord. Kennit avait autorisé quelques esclaves affranchies à rester mais, en comparaison d'Etta, elles faisaient pâle figure. Ce qui intriguait Hiémain, c'est qu'il ne pouvait définir précisément ce qui avait changé en elle. Elle s'habillait comme avant. Bien que Kennit lui eût offert des bijoux, elle portait rarement autre chose qu'un petit rubis à l'oreille. C'était comme si on avait nettoyé de ses cendres un charbon ardent. Elle n'avait pas cessé de fréquenter le pont ; elle continuait à s'envoler dans le gréement avec une vélocité féline. Elle continuait à parler et à plaisanter avec les hommes tandis que son aiguille à voile étincelait au soleil. Sa langue était toujours

aussi acérée, son humour aussi mordant. Pourtant, quand elle regardait Kennit, même depuis le pont, la vie en elle semblait foisonner. Quant au capitaine, la splendeur d'Etta paraissait faire ses délices. Il ne pouvait passer près d'elle sans la toucher. Même le peu bégueule Sorcor rougissait presque en les voyant ensemble sur le pont. Hiémain les observait avec étonnement et envie. A son grand dépit, chaque fois que Kennit le surprenait à les regarder, il haussait le sourcil. Ou il lui faisait un clin d'œil.

L'équipage tout entier réagit à ce nouveau stimulant. Hiémain se serait attendu qu'il exprimât jalousie ou insatisfaction à l'égard du capitaine exhibant sa dame. Mais, au contraire, les matelots étaient fiers de lui, comme si sa virilité et la possession d'une femme désirable leur faisaient honneur à tous. Le moral des troupes avait monté en flèche. Les nouveaux membres d'équipage se mélangeaient sans heurts aux anciens. Tout mécontentement que les esclaves affranchis auraient pu ressentir s'était évaporé. Pourquoi réclamer la propriété d'un navire quand on pouvait faire partie de l'équipage de Kennit ?

Vivacia avait été témoin de trois autres prises depuis la mort d'Opalin. Chaque fois, il s'agissait de petits vaisseaux cargos et non de transports d'esclaves. Hiémain connaissait le déroulement des opérations : le chenal choisi par Kennit et son second convenait admirablement aux embuscades. Sorcor se cachait au sud. Il choisissait les bateaux et commençait la poursuite. *Vivacia* attendait à l'extrémité du chenal. Sa tâche consistait à précipiter le navire pourchassé sur les rochers. Une fois la proie échouée, les pirates de la *Marietta* allaient la dépouiller à leur guise. Les petits vaisseaux n'étaient pas suffisamment équipés ni défendus. Il fallait reconnaître, au crédit de Kennit, qu'il ne massacrait pas les équipages. On versait peu le sang car, une fois les bateaux échoués, la résistance mollissait. Il ne les retenait même pas pour les rançonner ; il se contentait de saisir le meilleur de leur cargaison et les laissait repartir en leur recommandant sévèrement de répandre le bruit que Kennit des îles des Pirates ne tolérerait aucun transport d'esclaves dans ses eaux. Il ne se donnait pas lui-même le titre de roi. Pas encore. Les trois navires avaient réussi vaille que vaille à prendre le large après leur rencontre. La nouvelle ne tarderait pas à se propager.

Vivacia tout ensemble boudait et s'impatientait d'être tenue à l'écart de l'action. Comme un enfant que les adultes excluent de leur conversation, elle n'était plus invitée à discuter piraterie ou politique avec Kennit. Il passait le plus clair de ses soirées sur la *Marietta* avec Sorcor et Etta. C'est là qu'ils élaboraient leurs plans d'attaque et fêtaient leurs victoires. Le pirate s'en revenait, tard dans la nuit, avec sa dame toujours parée des derniers cadeaux qu'il lui avait faits. Un peu éméchés, ils se retiraient aussitôt dans leur chambre. Hiémain

souçonnait qu'il s'agissait d'une manœuvre pour exciter la jalousie et la curiosité de la vivenef mais il ne le lui disait pas. Elle n'aurait pas accepté de l'entendre de sa bouche.

Entre les prises, les pirates menaient une vie presque désœuvrée. Kennit gardait son équipage occupé mais il le nourrissait copieusement grâce aux vivres pillés et lui laissait du temps pour jouer et faire de la musique. Il faisait participer Hiémain à ses loisirs, et le convoquait souvent dans sa cabine. Les cartes, les dés, ce n'était pas pour Kennit. Il défiait Hiémain à des jeux de stratégie, non de hasard. Le garçon avait la pénible impression que le pirate le jugeait. Souvent, bien avant la fin de ces longues après-midi, le jeu restait oublié sur la table tandis que Kennit interrogeait Hiémain sur la philosophie de Sâ. Le second navire qu'ils avaient pris transportait une bonne provision de livres. Le capitaine était un lecteur avide et partageait ses trésors avec le jeune garçon. Celui-ci ne pouvait nier l'agrément qu'il trouvait à ces intermèdes. Parfois, Etta assistait au jeu et à la discussion. Hiémain en était venu à respecter sa vive intelligence, au moins égale à celle de Kennit, quoique moins cultivée. Elle tenait bien sa place quand ils parlaient de généralités ; mais lorsqu'ils abordaient les idées de tel philosophe en particulier, elle devenait taciturne puis finissait par se retirer. Un après-midi, alors que Hiémain s'efforçait de l'inclure dans la discussion, il se heurta à la faille : il voulut lui passer le livre dont il était question, mais elle le refusa.

« Je ne peux pas lire ça, alors ne te donne pas cette peine », avait-elle déclaré furieuse. Elle était perchée sur un banc, derrière Kennit, et lui massait doucement les épaules pendant qu'ils bavardaient. Alors, elle se leva brusquement et se dirigea vers la porte. Elle avait la main sur le loquet quand la voix du pirate l'arrêta.

« Etta, reviens. »

Elle se tourna et lui fit face. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Hiémain aperçut un éclair de défi passer dans ses yeux quand elle regarda Kennit. « Pourquoi ? Pour que je prenne la vraie mesure de mon ignorance ? »

Une crispation de colère tira le visage du pirate. Hiémain le vit se déridier puis tendre la main vers elle. « Parce que je le désire », dit-il presque doucement. Elle revint sur ses pas mais jeta vers le livre un œil noir, comme s'il s'agissait d'un rival haï. Il le lui tendit. « Tu devrais le lire.

— Je ne peux pas.

— Je voudrais que tu le lises. »

Elle serra les dents. « Je ne sais pas lire ! s'écria-t-elle enragée. Je n'ai jamais eu de maîtres ni de leçons. A moins que tu ne comptes les hommes qui m'ont appris le métier avant même que je sois une

femme ! Je ne suis pas comme toi, Kennit, je...

— Tais-toi ! aboya-t-il en lui tendant une nouvelle fois le livre. Prends-le ! »

C'était un ordre. Elle le lui arracha des mains et le tint comme s'il s'agissait d'un sac d'ordures.

Kennit reporta son attention sur Hiémain. Un très léger sourire jouait sur ses lèvres. « Hiémain va t'apprendre à lire. Faute de quoi, il te le lira lui-même. » Il lança un coup d'œil à Etta. « Il n'aura pas d'autre travail à bord tant qu'il n'aura pas achevé celui-là. Peu m'importe le temps que cela prendra.

— L'équipage va se moquer de moi, protesta Etta.

— On ne rira pas longtemps, fit-il en plissant les yeux. Ce n'est pas commode de rire quand on a la langue coupée. » Il inspira puis sourit. « Et si tu désires que ces leçons restent privées, soit ! Tu peux utiliser cette cabine. Je veillerai à ce que tu aies suffisamment de temps à toi, sans qu'on te dérange. » Il gesticula vers les livres pillés, disséminés dans la chambre. « Tu as largement de quoi apprendre là-dedans : poésie, histoire, philosophie. » Il se pencha en avant, emprisonna la main d'Etta et l'attira vers lui. De sa main libre, il lui repoussa les cheveux. « Ne fais pas la têtue. Je désire que tu y prennes plaisir. » Il décocha à Hiémain un coup d'œil singulier, étincelant. Presque comme s'il désirait s'assurer que le garçon les observait bien. « J'espère que cela vous apportera à tous les deux beaucoup de plaisir et de connaissances. » De ses lèvres, il effleura le visage d'Etta. Elle ferma les yeux à ce contact. Mais Kennit, lui, avait les yeux grands ouverts, rivés sur Hiémain.

Celui-ci était affreusement mal à l'aise. De façon équivoque, il se sentit inclus dans le baiser. « Veuillez m'excuser », marmonna-t-il en se levant précipitamment. La voix de Kennit l'arrêta à la porte.

« Cela ne te dérange pas de lui apprendre, n'est-ce pas ? » Ce n'était guère une question. Il tenait Etta serrée contre lui et scrutait Hiémain par-dessus sa tête baissée. Le garçon s'éclaircit la gorge.

« Pas du tout.

— Bien. Veille à commencer au plus tôt. Aujourd'hui même, d'ailleurs. »

Alors que Hiémain bredouillait une réponse, il entendit le cri désormais familier « Voile en vue ! ». Il soupira de soulagement.

Un tonnerre de pas précipités résonna par tout le navire. « Sur le pont ! » aboya Kennit, et Hiémain bondit avec gratitude pour obéir. Il se rua sur la porte et se mit à courir alors que le pirate cherchait toujours sa béquille.

« Ici ! Par ici ! » criait *Vivacia* à Hiémain qui débouchait sur le gaillard d'avant. Elle n'avait guère besoin de montrer du doigt. Même à cette distance, le vent charriait l'infection d'un transport d'esclaves.

Le navire qui tanguait sous leurs yeux était dans un état de crasse et de délabrement tel que Hiémain n'en avait jamais vu. La coque luisait d'une substance collante, résidu des immondices jetées par-dessus bord. Il enfonçait, manifestement beaucoup trop chargé. Son foc mal ravaudé se plissait dans le vent. Des jets d'eau sporadiques indiquaient que les pompes de cale fonctionnaient, probablement manœuvrées par des esclaves. Hiémain songea vaguement aux efforts constants exigés pour maintenir à flot le bateau ballotté. Dans son sillage, on discernait de surcroît le V des serpents. Les répugnantes créatures semblaient sentir la panique qui régnait à bord car elles levaient leurs grandes têtes à crinière et lorgnaient vers la *Marietta*. Elles étaient au moins une dizaine, leurs corps écailleux miroitaient au soleil. Hiémain en eut la nausée.

Vivacia se pencha, avide. Son impatience était si grande, elle paraissait haler le navire. « Regarde-les ! Regarde-les filer ! » Ses doigts crochus, ses bras étirés se tendaient vers le bateau. Alors que l'équipage s'empressait de donner les voiles pour la poursuite, le vent tourna.

« C'est un transport d'esclaves. Kennit va tous les tuer ! dit Hiémain à voix basse. Si tu l'aides à capturer ce navire, tout l'équipage va mourir. »

Elle lui lança un bref coup d'œil. « Et si je ne l'aide pas, combien d'esclaves vont-ils mourir durant la traversée ? » Elle reporta son regard sur leur proie et reprit d'une voix dure : « Les hommes ne sont pas tous dignes de vivre, Hiémain. Au moins, nous, nous sauvons des vies. Si le navire continue comme ça, personne, sauf miracle, ne rattrapera du voyage. »

Hiémain l'entendit à peine. Il observait, incrédule, le bateau qui commençait à s'éloigner de la *Marietta*. La distance entre les deux vaisseaux s'accroissait. Si le transport d'esclaves ne laissa pas échapper l'occasion, il ne négligea pas non plus la nouvelle menace que représentait la *Vivacia*. Le bateau surchargé se dirigeait vers le milieu du chenal ; la *Marietta* était trop loin derrière pour l'acculer, et la manœuvre en tenaille ne pouvait jouer. C'était incroyable, mais le bateau-esclave allait s'en sortir.

Kennit déposa sa béquille sur le gaillard d'avant et se hissa à la force des bras. Une fois sur le pont, il se releva et rajusta sa béquille sous l'aisselle. Etta n'était nulle part en vue. Il se dirigea laborieusement vers la lisse. Quand il les eut rejoints, il secoua la tête, déçu. « Pauvres bougres ! Le bateau s'échappe. Ils sont perdus, j'en ai peur. »

Il n'y aurait pas de massacre aujourd'hui. Hiémain se sentit brièvement soulagé. Alors *Vivacia* se mit à hurler. Un hurlement d'intense frustration. Au même instant, le navire prit de la vitesse.

Chaque bordage, chaque voile se mirent soudain en ligne. Les cris de joie et les appels de l'équipage se déchaînèrent tandis que l'écart entre la *Vivacia* et le bateau-esclave se réduisait. La conscience de Hiémain fut prise au piège comme un papillon dans une toile d'araignée. « Ma dame ! » s'exclama Kennit, enthousiaste. Il lui donnait sa bénédiction et *Vivacia* rayonna d'une satisfaction dont Hiémain sentit la chaleur. Kennit aboyait des ordres. Derrière lui, il entendait le cliquetis des armes et les hâbleries des hommes qui s'apprêtaient à aller tuer leurs semblables. Des défis et des paris s'échangeaient tandis que le détachement d'abordage se préparait. On apporta sur le pont grappins et lignes alors que les archers se hâtaient de gagner leurs postes dans le gréement.

Vivacia ne faisait attention à personne. C'était sa poursuite, sa proie. Que lui importaient les hommes à son bord ? Hiémain prit vaguement conscience de son propre corps. Ses mains étaient crispées comme des serres sur la lisse de proue et le vent fouettait ses cheveux. Son moi insignifiant était étouffé par la vaste énergie de *Vivacia*. Comme dans un rêve, il vit grossir le bateau-esclave. La puanteur s'intensifia, et les hommes épouvantés couraient dans tous les sens sur les ponts. Il entendit les voix des pirates enfler tandis qu'on jetait les grappins, qu'on tirait les premières volées de flèches. Les hurlements des hommes atteints par les traits et le grondement sourd des esclaves terrifiés dans les cales résonna comme les cris lointains d'oiseaux de rivage. Il était beaucoup plus conscient de l'approche rapide de la *Marietta* qui gagnait sur eux. Elle menaçait de dérober sa proie à *Vivacia* : la vivenef ne le souffrirait pas.

Elle se pencha et empoigna le bateau-esclave tandis qu'on tendait les lignes. Ses doigts se refermèrent sur le vide mais l'avidité de sa figure terrifia l'équipage ennemi. « Sus ! Sus donc ! » criait-elle comme une folle, sans écouter les ordres que Kennit s'acharnait à donner. Sa soif effrénée de sang était contagieuse. Dès que l'écart entre les navires fut assez réduit pour permettre de sauter, le détachement d'abordage s'ébranla.

« Bravo ! Bravo, la beauté ! Ah, *Vivacia*, jamais je n'aurais cru que tu pouvais aller si vite, que tu étais aussi douée ! » Kennit la couvrait de louanges.

Une vague de pure adoration destinée à Kennit balaya Hiémain. L'émotion de la vivenef submergea totalement la peur qu'il ressentait à ce qui allait suivre, maintenant que le bateau-esclave était pris. La figure de proue se retourna vers Kennit. Le regard d'admiration qu'ils échangèrent était celui de deux prédateurs qui se reconnaissaient.

« Nous allons bien chasser à nous deux, déclara *Vivacia*.

— Et comment », renchérit Kennit.

Hiémain eut l'impression de partir à la dérive. Il était lié à eux mais ils l'ignoraient. Il n'avait aucune part dans leur mutuelle révélation. Il les sentait communiquer à un niveau profond, plus élémentaire, qu'il n'avait jamais atteint. Ils se sont reconnus mais qu'ont-ils en commun ? se demanda-t-il vaguement. Il ne perçut en lui aucun écho en réponse à sa question. A une coudée d'eux, il y avait un autre pont où des hommes luttaienent pour leur vie. Le sang coulait à flots là-bas, mais ce qui coulait ici, entre la vivenef et le pirate, était plus épais encore que le sang.

« Hiémain, Hiémain ! » Dans une sorte d'hébétude, le garçon entendit son nom et se retourna. Avec un sourire éclatant, Kennit montrait le navire capturé. « Avec moi, mon gars ! »

Sur les talons du pirate, il enjamba la lisse et se retrouva sur un pont inconnu où des hommes se battaient, juraient, hurlaient. Etta surgit soudain à leurs côtés, une lame dénudée à la main. Elle se déplaçait à grandes foulées de panthère, sur le qui-vive. Ses cheveux noirs luisaient au soleil comme un pelage lustré. Kennit lui-même brandissait un long poignard mais Hiémain était sans arme, les yeux écarquillés devant ce monde étrange. Son esprit s'éclaircit quelque peu puisqu'il avait laissé derrière lui le bois-sorcier de *Vivacia* mais le chaos dans lequel il était plongé l'engourdissait presque autant. Intrépide, Kennit parcourait le pont. Etta s'était placée à sa droite, près de sa béquille. Ils se faulilèrent, dans la crasse et la puanteur, entre des hommes occupés à s'entre-tuer, et contournèrent un blessé recroquevillé dans une mare de sang. Il avait été transpercé par une flèche, mais c'était sa chute du haut du gréement qui l'avait plus gravement atteint. La figure déformée par un rictus hideux de souffrance, il plissait les yeux comme s'il riait tandis que le sang ruisselait de son oreille jusque dans sa barbe hirsute.

Sorcor arriva vers eux en bondissant. A l'évidence, une fois décidée, la *Marietta* les avait promptement rattrapés. Elle avait jeté le grappin sur l'autre bord. L'équipage, assailli des deux côtés, n'avait aucune chance. Sorcor avait à la main une lame dégouttante de sang et sa figure tatouée rayonnait de satisfaction féroce. « On a presque fini, par là, cap'taine ! dit-il avec jovialité. Encore quelques rescapés à la poupe, mais pas un seul qui se batte vraiment. » Un hurlement sauvage ponctua ses paroles, suivi d'une gerbe d'éclaboussements. « Et un de moins ! commenta joyeusement Sorcor. Mes hommes sont en train d'ouvrir les panneaux de cale. Un vrai trou puant, en bas. Je crois qu'il y a autant de cadavres enchaînés que de vivants. Il va falloir sortir les survivants rapidement. Ce rafiot prend l'eau comme un marin pisse de la bière.

— Tu as assez de place pour les embarquer tous, Sorcor ? »

Le robuste pirate remua les sourcils. « Probablement. Ça va

faire du monde sur les deux navires mais, quand on aura rejoint le *Grincheux*, on pourra lui en faire passer pas mal. Je dirais pourtant qu'on est à ras bord.

— Parfait, fit Kennit en hochant la tête presque distraitemment. On va à Partage après avoir pris le *Grincheux* au passage. Il est temps de faire savoir comment nous nous sommes débrouillés.

— Sûr ! » répondit Sorcor, hilare.

Un pirate couvert de sang rejoignit le groupe en courant. « J'vous d'mande bien pardon, messieurs, mais y a le coq qui veut se rendre. Y s'est terré dans la coquerie.

— Tue-le, répliqua Kennit, agacé.

— J'vous d'mande bien pardon, cap'taine, mais y dit qu'il sait quelque chose qui vaut la peine qu'on l'laisse en vie. Y dit qu'y sait où est l'trésor. »

Kennit secoua la tête, dégoûté.

« S'il sait où est le trésor, pourquoi n'est-il pas allé le chercher au lieu de traîner des esclaves sur ce rafiot ? le questionna Etta, sarcastique.

— Sais pas, m'dame, dit le pirate en s'excusant. C'est un vieux ; y lui manque un œil et une main. Y prétend qu'il était avec Igrot le Téméraire. C'est c'qui nous a fait réfléchir, nous autres. On sait qu'Igrot a balancé la barge du Gouverneur avec le trésor par le fond et qu'on l'a plus jamais revu. P't-être qu'y sait vraiment...

— Je m'en charge, capitaine, promet Sorcor, irrité. Où est-il ? demanda-t-il au matelot.

— Attends un peu, Sorcor. Peut-être vais-je lui dire un mot, à ce cuistot. » Kennit avait l'air à la fois intrigué et soupçonneux.

Le jeune pirate parut soudain mal à l'aise. « Y s'est terré dans la coquerie, cap'taine. On a à moitié défoncé la porte mais il a tout un tas de couteaux et de hachoirs, là-dedans. Et y vise joliment bien quand y lance, pour un vieux qu'a qu'un œil. »

Hiémain vit le visage de Kennit se transformer. « Je vais lui parler. Seul. Vous, faites sortir les esclaves des cales. Le bateau commence à prendre de la bande. »

Sorcor était habitué à recevoir des ordres. Il ne broncha pas, fit un bref signe de tête et tourna les talons. Il s'éloigna à grandes enjambées en aboyant. Hiémain aperçut les esclaves groupés sur le pont, amorphes, clignant les yeux à la lumière du soleil. Crasseux, frissonnant dans l'air frais, ils paraissaient ahuris par le brusque changement. L'odeur et les visages hébétés le ramenèrent brutalement à la nuit où les esclaves avaient émergé des cales de la *Vivacia*. Il fut saisi d'une vague de pitié. Certains étaient si faibles qu'on devait les aider à se tenir debout. Ils continuaient à sortir des cales, l'un après l'autre. Il les observa, et comprit la justesse sublime des actes de

Kennit. Eradiquer cette détresse, c'était juste. Mais ses méthodes...

« Hiémain ! »

Une pointe d'agacement vibra dans la voix d'Etta. Il restait là planté à regarder, alors que Kennit, la mine résolue, traversait vivement le pont. La bande du navire était de plus en plus sensible. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il s'empessa de les suivre.

Alors qu'il traversait le pont, il entendit les rugissements des serpents suivis d'un bruit d'éclaboussure. Ils étaient en train de jeter les corps aux bêtes. Un murmure approbateur et des rires s'élevèrent dans les rangs des pirates tandis que les serpents se disputaient la manne.

« Ça suffit ! brailla Sorcor. Ils auront tout le temps de les avoir, les cadavres. Sortez-moi les esclaves des cales et faites-les passer sur les autres navires. Et que ça saute ! Il faut se débarrasser de cette épave au plus vite. »

La coquerie se trouvait dans le rouf. Lames à nu, un groupe de pirates se tassait près de la porte. Ils ne remarquèrent pas l'arrivée de Kennit. L'un donna un coup de pied dans la porte barricadée, ce qui provoqua une bordée d'injures de la part de l'homme retranché à l'intérieur. Une lame apparut par la petite fente. « Je plante le premier qui essaie de rentrer. Allez me chercher votre capitaine. Je me rendrai à lui, et à personne d'autre. » Les pirates goguenards se rapprochèrent. On aurait dit une meute de chiens au pied d'un arbre où s'était réfugié un chat.

« Le voilà », annonça Kennit d'une voix forte. Les rires se turent tout d'un coup. Les pirates s'écartèrent de la porte en se bousculant, et lui firent un passage. « Filez à votre travail ! ordonna Kennit avec brusquerie. Je m'occupe de ça. »

Ils se dispersèrent rapidement mais à regret, avec force regards en arrière. La simple mention d'un trésor était déjà suffisamment alléchante mais le trésor d'Igrot était légendaire. A l'évidence, ils auraient bien aimé rester pour savoir quel appât l'homme allait troquer contre sa peau. Kennit leva sa béquille et cogna sur la porte. « Sors de là ! ordonna-t-il.

— C'est vous, le capitaine ?

— C'est moi. Montre-toi ! »

L'homme passa un œil par la porte puis se recula d'un bond, hors de vue. « J'ai quelque chose à vendre. Vous me laissez la vie, et j'vous dis où Igrot le Téméraire a planqué son butin. Tout le butin. Pas seulement çui qu'était sur la barge du trésor mais tout ce qu'il a pris avant ça.

— Personne ne sait où Igrot a caché son trésor, déclara Kennit avec assurance. Il a sombré avec son équipage. Pas de survivant. Et s'il y avait eu un rescapé, voilà belle lurette qu'il aurait pillé le trésor. »

Avec une souplesse étonnante, Kennit se coula furtivement juste à côté du chambranle.

« Eh bien, moi, j'ai survécu. J'ai attendu des années pour y retourner le chercher. Mais j'ai jamais été en mesure. Chaque fois que j'en causais, tout c'que j'récoltais, c'est un couteau dans le dos. Et c'est pas n'importe qui qui peut y aller, le chercher. Faut un bateau spécial. Un bateau comme çui que vous avez, le même qu'Igrot avait... et j'suis sûr que vous voyez où j'veux en v'nir. Y a des endroits oussqu'une vivenef peut aller et personne peut la suivre. Mais bon, j'vous en ai dit assez. Vous m'laissez en vie, et j'vous conduis là-bas. Mais faut que vous m'laissiez la vie. »

Kennit ne répondit pas. Un grand calme s'était fait en lui. Il restait immobile près de la porte. Hiémain jeta un coup d'œil à Etta. Elle était aussi silencieuse et immobile que Kennit. Elle attendait.

« Hé ! Hé, vous, cap'taine, vous dites quoi ? Marché conclu ? C'est un sacré trésor, vous figurez pas ! Des masses, et la moitié, c'est les trucs magiques de Marchands de Terrilville. Vous pourriez aller direct le prendre. Vous s'rez l'homme le plus riche du monde. Vous avez qu'à dire que j'peux vivre. » Le coq paraissait jubiler. « C'est un marché régulier, non ? »

Le bateau commençait à prendre une bande dangereuse. Sorcor et ses hommes pressaient les esclaves de se dépêcher. Une voix s'éleva soudain. « Il est mort, femme. On peut plus rien faire. Laisse-le. » Un cri atroce flotta dans le vent mais, autour de la porte, tout était silencieux. Kennit ne répondait pas au coq.

« Hé ? Hé, cap', vous êtes toujours là ? »

Kennit plissait les yeux pensivement. Une ombre de sourire jouait sur ses lèvres. Hiémain eut un brusque frisson de crainte. Il était temps d'en finir et de quitter ce navire. Il prenait l'eau et s'alourdisait, la mer gagnait en puissance. Il ouvrit la bouche pour parler mais Etta lui décocha un violent coup de coude. Ce qui se passa ensuite se déroula simultanément : Hiémain ne put qu'assister, les yeux ronds, en essayant de comprendre. Fut-ce la main de Kennit armée du couteau qui bougea en premier ou perçut-il le mouvement de l'homme qui voulut jeter un œil par la porte ? Les deux objets se heurtèrent de manière aussi rapide et synchrone que deux mains qui claquent. La lame de Kennit s'enfonça profondément dans l'œil encore valide de l'homme puis ressortit. Le corps tomba en arrière, hors de vue. « Il n'y a pas de survivants de l'équipage d'Igrot », affirma Kennit. Le souffle court, il regarda autour de lui, cligna les yeux comme s'il s'éveillait d'un rêve.

« Assez lambiné ! Ce bateau est en train de couler », s'exclama-t-il, exaspéré. Le poignard sanglant toujours à la main, il s'éloigna à grands pas pour regagner la *Vivacia*. Etta marchait à ses côtés. Elle

n'avait pas l'air du tout démontée par ce qu'il venait de se passer. Hiémain les suivit, privé de sentiment. Comment la mort pouvait-elle survenir avec cette rapidité ? Comment la vie d'un homme pouvait-elle être réduite à zéro avec cette rapidité ? Ce que Kennit avait fait avait fortement commotionné le garçon. Une extension de la main, et la mort s'était éclosée. Pourtant, celui qui avait tenu le couteau n'avait rien éprouvé. Hiémain se sentit comme entaillé : il était associé à cet homme. Il eut soudain l'ardent désir d'être auprès de *Vivacia*. Elle l'aiderait à réfléchir là-dessus. Elle lui dirait qu'il n'avait aucune raison de se sentir coupable.

La botte de Kennit n'avait pas plus tôt touché le pont de la *Vivacia* que la vivenef l'appela. « Kennit ! Capitaine Kennit ! » Sa voix vibrait d'autorité et d'assurance, et d'autre chose encore que Hiémain ne reconnut pas. Kennit eut un sourire dur et satisfait. « Installez les esclaves et coupez-moi les ponts avec ce sabot ! » ordonna-t-il brusquement et, avec un coup d'œil au garçon et à Etta : « Veillez à les décrasser autant que possible. Gardez-les à l'arrière. » Il se tourna et se dirigea rapidement vers la figure de proue.

« Il veut être seul avec elle. » Etta énonça le fait avec une franchise brutale. La jalousie flamboyait dans ses yeux.

Hiémain baissa la tête vers le pont pour l'empêcher de lire la même chose sur son visage.

*

« Pour un homme qui se cache, vous menez la grande vie », fit remarquer Althéa en souriant.

Grag eut un sourire hilare, fort content de soi. Il s'adossa à la petite chaise sur laquelle il était perché, en se balançant sur deux pieds. Il tendit le bras pour donner un coup désinvolte à la lanterne en fer-blanc suspendue à une branche d'arbre. « Ce serait quoi, la vie, sans la classe ? » demanda-t-il avec emphase. Ils éclatèrent de rire tous les deux.

La lanterne qui oscillait diffusait autour d'eux une lumière dansante et la lueur des chandelles dessinait des formes mouvantes dans ses yeux noirs. Il portait une chemise de couleur foncée, ouverte au col, et d'amples culottes blanches. Quand il remuait la tête, sa boucle d'oreille en or s'allumait de chauds reflets. Hâlée par le soleil d'été, sa peau avait la teinte sombre de la forêt. Quand il souriait, ses dents blanches étincelaient brièvement et on aurait dit le matelot jovial de Rincétain. Il promena son regard autour de la clairière devant la maisonnette et poussa un soupir inquiet.

« Voilà des années que je n'étais pas venu ici. Quand j'étais petit, avant que je commence à naviguer avec papa, mère nous

emmenait tous ici pour passer le plus chaud de l'été. »

Althéa jeta un coup d'œil vers le jardinet. La maison n'était guère plus qu'une chaumière et la forêt gagnait presque jusqu'à la porte. « Il fait plus frais ici en été ?

— Un peu. Pas beaucoup. Mais vous savez comme ça sent mauvais à Terrilville en été. Nous étions là quand la Peste sanguine s'est déclarée. Personne n'a été atteint. Mère a toujours cru que c'était parce que nous avions évité les humeurs malignes de la cité cet été-là. Et après cela, elle a insisté pour nous y amener chaque année. »

Ils gardèrent tous deux le silence et tendirent l'oreille. Elle imagina la cabane et le jardin animés, habités par une femme et ses enfants. Althéa se demanda – et ce n'était pas la première fois – quelle aurait été sa vie si ses frères avaient survécu à la Peste sanguine. Son père l'aurait-il emmenée naviguer ? Serait-elle mariée à l'heure qu'il est, avec des enfants ?

« A quoi pensez-vous ? » interrogea Grag doucement. Il laissa retomber la chaise sur ses pieds puis posa les coudes sur la table. Le menton dans les mains, il la regarda avec tendresse. Une bouteille de vin, deux verres et les restes d'un repas froid encombraient la table.

Althéa avait apporté les provisions. Le billet qu'elle avait reçu était en fait adressé à Ronica, de la part de la mère de Grag. Celle-ci s'enquêrait s'il serait possible qu'Althéa rendît à la famille Tenira un service discret. Keffria avait haussé les sourcils mais peut-être Ronica avait-elle décidé qu'Althéa n'avait plus de réputation à soutenir. Elle avait répondu en accordant son autorisation.

Un cheval attendait Althéa dans une écurie de Terrilville. Elle s'était mise en chemin sans avoir une idée bien claire de sa destination. En passant devant une petite taverne, dans les environs de la ville, un rôdeur l'avait appelée et lui avait remis un billet.

Selon les instructions, elle devait se rendre à une auberge où elle pensait presque trouver Grag. Mais on lui donna un cheval frais et une cape d'homme à capuchon. Sa monture patientait avec des fontes chargées et un nouveau billet.

Tout cela vous avait un air de mystère et d'aventure mais Althéa se gardait bien d'oublier qu'il s'agissait aussi d'une affaire grave. Depuis qu'*Ophélie* avait défié le ministre des Taxes du Gouverneur, Terrilville s'était divisée. La décision de faire partir au plus vite la vivenef avait été avisée car trois autres vaisseaux de patrouille chalcédiens étaient arrivés peu de temps après. Cette arrivée « opportune » avait éveillé les soupçons sur les liens qui unissaient le ministère à Chalcède, liens dont l'étroitesse était peut-être même ignorée de Jamaillia. Quelqu'un s'était introduit dans la résidence du ministre et avait massacré un couple de pigeons voyageurs. Les entrepôts qui avaient échappé au feu, la nuit du Conseil, avaient été

incendiés depuis à deux reprises. Ce qui avait conduit les mercenaires chalcédiens à monter une garde de nuit dans la résidence du ministre ainsi qu'à patrouiller ostensiblement dans le port et les eaux avoisinantes. Certains Premiers Marchands, qui s'étaient montrés au début plutôt conservateurs, prêtaient désormais une oreille plus complaisante à ceux qui évoquaient à mi-voix l'indépendance vis-à-vis de Jamaillia.

Grag Tenira était au centre des griefs que le ministre des Taxes entretenait contre Terrilville. Sa tête était mise à prix, avec une grosse récompense. Quand Brashen avait suggéré à Althéa qu'en dénonçant Grag, elle récolterait suffisamment d'argent pour remettre à flot le *Parangon*, il plaisantait mais n'exagérait nullement. Si Grag ne se mettait pas très bientôt à l'abri du danger, même ceux qui lui étaient fidèles pourraient être tentés par la prime qui montait en flèche.

A présent, assise avec lui dans la douce brise du soir d'été, elle eut un mauvais pressentiment. Il fallait qu'il agisse, et vite. Elle lui en avait déjà parlé, et elle hasarda : « Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous attardez ici. Vous pourriez certainement vous faufiler sur une des vivenefs. Je m'étonne d'ailleurs que les agents du Gouverneur ne vous aient pas déjà déniché. Tout le monde sait que votre famille possède une cabane dans la forêt de Sanger.

— On le sait si bien qu'ils sont déjà venus fouiner ici à deux reprises. Et ils peuvent revenir. Mais ils trouveront la maison aussi vide et abandonnée que les autres fois.

— Comment cela ? » demanda Althéa, intriguée.

Grag se mit à rire sans gaieté. « Mon grand-oncle n'était pas d'une moralité irréprochable. D'après ce qu'on dit dans la famille, il avait ici des rendez-vous galants. C'est pourquoi non seulement il y a une cave à vin dissimulée derrière un faux mur mais une petite chambre derrière. Et il y a une cloche de résonance très coûteuse installée à la pile du pont que vous avez franchi.

— Je n'ai rien entendu en traversant, protesta Althéa.

— Bien sûr que non. C'est une petite clochette mais très sensible. Quand vous passez, la clochette d'ici tinte. Sâ soit loué pour la magie du désert des Pluies. »

Il leva son verre pour porter un toast à leurs frères du désert des Pluies et Althéa l'imita. Elle reposa son verre et ramena Grag à leur conversation. « Alors, vous avez l'intention de rester ici ? »

Il secoua la tête. « Non. Ils me découvriront un jour. On doit apporter des vivres. Les gens du coin savent que je suis là. La plupart sont des familles des Trois-Navires. Ce sont de braves gens mais pas riches. L'un d'eux finirait par céder à la tentation. Non, je pars, et très bientôt. C'est pourquoi j'ai supplié ma mère d'arranger cette visite. Je redoutais que votre famille ne vous l'interdise. Je sais qu'il n'est pas

convenable de chercher à vous voir seule dans ces circonstances. Mais aux grands maux les grands remèdes. » Il paraissait contrit.

Althéa renifla, amusée. « Je ne crois pas que mère ait beaucoup réfléchi. Je crains bien que ma réputation de garçon manqué me soit restée. Ce qui pour ma sœur serait scandaleux est naturel pour moi. »

Il tendit le bras et posa la main sur celle d'Althéa, la serra puis la garda. « Est-ce mal si je vous dis que j'en suis ravi ? Autrement, je ne vous aurais pas connue suffisamment pour vous aimer. »

L'aveu sans ambages la laissa sans voix. Elle se força à remuer les lèvres pour lui répondre qu'elle l'aimait aussi mais le mensonge ne voulait pas sortir. Bizarre. Elle ignorait que c'était un mensonge avant d'avoir essayé de prononcer les mots. Elle ouvrit la bouche pour exprimer quelque chose de sincère : qu'elle en était venue à avoir beaucoup d'affection pour lui, ou qu'elle était honorée de ses paroles, mais il secoua la tête et la devança.

« Ne dites rien. Vous n'y êtes pas obligée, Althéa. Je sais que vous ne m'aimez pas, pas encore. A bien des égards, votre cœur est encore plus prudent que le mien. Je l'ai su depuis le début. Et, même si je l'avais ignoré, *Ophélie* s'est donné beaucoup de mal pour m'avertir quand elle me conseillait sur la manière de vous faire la cour. » Il eut un rire de dérision. « Non que j'aie sollicité ses conseils. Par bien des côtés, elle est pour moi une seconde mère. Elle n'attend pas que je lui demande son avis. »

Elle sourit avec reconnaissance. « Je n'ai rien à vous reprocher, Grag. Vous n'avez rien fait qui m'ait déplu. La vie ne m'a pas laissé le loisir, dernièrement, de m'attarder sur des espoirs ou des rêves. Les soucis de ma famille pèsent lourdement sur moi. En l'absence d'hommes adultes, c'est à moi qu'incombent les devoirs. Personne d'autre ne peut aller rechercher la *Vivacia*. »

— Vous me l'avez déjà dit, concéda Grag d'une voix qui n'était pas dénuée de réticence. J'ai abandonné l'espoir que vous veniez avec moi maintenant. Je suppose que, même par ces temps troublés, ce serait considéré comme un mariage trop précipité pour être honnête. » Il lui retourna la main et en caressa la paume avec son pouce. Elle fut parcourue d'un frisson de plaisir. Il baissa les yeux et demanda : « Mais plus tard ? Les choses vont s'arranger... » Il réfléchit à ce qu'il venait de dire et eut un rire amer. « Ou empirer, peut-être. J'aimerais pouvoir me convaincre qu'avec le temps, vous serez à mes côtés et vous ferez partie de ma famille. Althéa, voulez-vous m'épouser ? »

Elle ferma les yeux, émue et peinée. C'était un homme bon, honnête et droit, beau, désirable et même riche. « Je ne sais pas, répondit-elle à mi-voix. J'essaye de voir plus loin et d'imaginer un temps où ma vie m'appartiendra, où je pourrai prendre mes décisions mais je suis incapable de voir si loin. Si tout va bien, si je récupère la

Vivacia, j'aurai encore à me battre pour la disputer à Kyle. Si je l'obtiens, je naviguerai avec elle. » Elle le regarda avec franchise. « Nous avons déjà parlé de tout cela. Je sais que vous ne pouvez pas quitter *Ophélie*. Si *Vivacia* revient en ma possession, je ne la quitterai pas non plus. Alors, où cela nous mène-t-il ? »

Il fit une moue désabusée. « Vous ne m'encouragez guère à souhaiter votre succès car, si vous obtenez ce que vous désirez, je vous perds. » En la voyant froncer les sourcils, il rit de bon cœur. « Mais vous savez que je le souhaite. Néanmoins, si vous échouez... eh bien, je vous attendrai. Avec *Ophélie*. »

Elle baissa les yeux et hocha la tête mais, dans son cœur, elle sentit un froid s'installer. Que signifierait échouer ? Une existence entière sans navire à elle. La *Vivacia* disparue à jamais de sa vie. La femme de Grag, passagère sur son navire à lui, qui surveillerait ses petits de crainte qu'ils ne passent par-dessus bord. Voir ses fils grandir et partir en mer avec leur père tandis qu'elle resterait à la maison, s'occuperait de son foyer et marierait ses filles. L'avenir lui parut soudain se resserrer en l'emprisonnant comme une nasse. Elle essaya de respirer, de se convaincre que sa vie ne ressemblerait pas à cela. Grag la connaissait. Il savait que son cœur était voué à la mer, pas à un foyer. Mais, de même qu'il acceptait qu'elle accomplisse son devoir envers sa famille aujourd'hui, quand ils seraient mariés, il attendrait d'elle qu'elle accomplisse son devoir envers lui. Pour quelle raison les marins prenaient-ils femme ? C'était bien pour avoir quelqu'un à la maison qui s'occupe de leur foyer et élève les enfants.

« Je ne peux pas être votre femme. » Stupéfaite, elle s'entendit prononcer ces paroles à voix haute. Elle se força à le regarder dans les yeux. « C'est ce qui m'empêche véritablement de vous aimer, Grag. Sachant que ce serait le prix à payer. Je pourrais vous aimer, ce ne serait pas difficile, mais je ne pourrais pas vivre dans votre ombre.

— Dans mon ombre ? demanda-t-il, perplexe. Je ne comprends pas, Althéa. Vous seriez ma femme, honorée par ma famille, la mère des héritiers Tenira. » Il était sincèrement blessé. Il cherchait ses mots. « Je ne peux offrir davantage. C'est tout ce que j'ai à donner à une femme. Cela et moi-même. » Sa voix baissa jusqu'au murmure. « Je croyais que cela suffirait pour vous conquérir. » Il ouvrit lentement la paume, comme s'il relâchait un oiseau.

A contrecœur, elle retira sa main. « Grag, aucun homme ne peut m'offrir davantage, ni mieux.

— Pas même Brashen Trell ? » demanda-t-il avec brusquerie, d'une voix sourde.

Un froid terrible saisit Althéa. Il savait. Il savait qu'elle avait couché avec Trell. Elle fut contente d'être assise. Elle s'efforça de composer son visage en luttant contre le rugissement qui lui emplissait

les oreilles. Sâ, elle allait s'évanouir ! C'était ridicule. Elle ne comprenait pas la violence de sa propre réaction.

Il se leva subitement et s'éloigna un peu de la table, les yeux perdus dans la forêt obscure. « Alors, vous l'aimez ? » Le ton était presque accusateur.

Le sentiment de culpabilité et la honte lui avaient asséché la bouche. « Je l'ignore, parvint-elle à dire d'une voix rauque, puis elle toussota pour s'éclaircir la gorge. C'est simplement quelque chose qui s'est passé entre nous. Nous avons bu tous les deux, la bière était droguée et...

— Je sais tout cela, fit-il brutalement, sans la regarder. *Ophélie* m'a tout raconté quand elle m'a prévenu. Je n'ai pas voulu la croire. »

Althéa baissa la tête dans ses mains. Prévenu. Le chagrin soudain l'engloutit. Elle douta qu'*Ophélie* l'ait jamais aimée. « Depuis combien de temps êtes-vous au courant ? » arriva-t-elle à articuler.

Il poussa un profond soupir. « La nuit où elle a insisté pour que je vous embrasse... elle me l'a dit plus tard. Je crois qu'elle s'est sentie, oh, je ne sais pas, peut-être coupable. Elle a eu peur que je sois blessé si je tombais trop profondément amoureux de vous et que je découvre que vous n'étiez pas... ce que j'attendais.

— Et pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé avant ? »

Elle leva la tête et surprit son haussement d'épaules. « J'ai cru que cela n'avait pas d'importance. Cela m'a tracassé, bien sûr. Je voulais le tuer, le salaud. Quelle bassesse... mais *Ophélie* m'a suggéré que vous aviez peut-être des sentiments pour lui. Que peut-être vous étiez un peu amoureuse de lui. » C'était une manière de question.

« Je ne crois pas », confia-t-elle à voix basse. Mais l'ambiguïté de sa réponse la surprit elle-même.

« Cela fait deux, fit-il remarquer amèrement. Vous savez que vous ne m'aimez pas. Mais vous n'êtes pas sûre pour lui.

— Je le connais depuis longtemps », dit-elle piteusement. Elle voulait assurer qu'elle ne l'aimait pas. Mais comment peut-on être amis depuis si longtemps sans éprouver une certaine forme d'amour ? Ce n'était pas si différent avec Davad Restart. Elle avait beau mépriser les actes du Marchand, elle le considérait pourtant comme un gentil oncle radoteur. « Trell a été mon ami pendant des années et mon compagnon de bord. Et ce qu'il s'est passé entre nous ne change rien à ces années-là. Je...

— Je ne comprends pas du tout, continua Grag doucement d'une voix où perçait la colère. Il vous a déshonorée, Althéa. Il vous a compromise. Quand je l'ai appris, j'ai été furieux. Je voulais le provoquer. J'étais sûr que vous le haïssez. Je savais qu'il méritait de mourir. J'ai cru qu'il n'oserait jamais revenir à Terrilville après ce qu'il avait fait. Quand il est rentré, j'ai voulu le tuer. Deux choses

seulement m'ont retenu. Je ne pouvais le supprimer sans révéler les raisons pour lesquelles je le défilais. Je ne voulais pas vous faire honte. Et puis, j'ai su qu'il était venu chez vous. J'ai cru qu'il allait peut-être vous faire une proposition honorable. Si vous aviez refusé... A-t-il proposé ? C'est de cela qu'il s'agit, vous vous sentez une sorte d'obligation envers lui ? »

Il y avait du désespoir dans sa voix. Il s'acharnait à comprendre.

Elle se leva et alla le rejoindre. Elle aussi contempla la forêt assombrie. Des ombres de branches et de troncs se mêlaient, s'éclipsaient. « Il ne m'a pas violée, dit-elle. Je dois vous l'avouer. Ce qu'il s'est passé entre nous n'était pas raisonnable. Mais ce n'était pas violent et je suis autant à blâmer que Brashen.

— C'est un homme. » Il prononça ces paroles sur un ton implacable et croisa les bras. « C'est lui qui est à blâmer. Il aurait dû vous protéger, non profiter de votre faiblesse. Un homme doit maîtriser son désir. Il aurait dû être plus fort. »

Elle resta muette de stupéfaction. Était-ce réellement ainsi qu'il la voyait ? Comme un être faible et impuissant, une personne qui devait être guidée et protégée par l'homme qui venait à être le plus proche d'elle ? Croyait-il honnêtement qu'elle n'aurait pas pu arrêter Brashen si elle l'avait voulu ? Elle sentit d'abord en elle une fêlure ; puis la colère se mit à croître. Elle avait envie de le déchirer avec des mots, de lui faire comprendre de gré ou de force que c'était elle qui menait sa vie. Puis la colère s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue. C'était inutile. Elle vit sa liaison avec Brashen comme un événement personnel qui les concernait eux, et eux seuls. Grag considérait qu'elle avait subi un tort, qu'elle en avait été changée pour toujours. Le fait allait à l'encontre de tous les principes du jeune Tenira. La honte et le sentiment de culpabilité ressentis par Althéa ne provenaient pas d'un préjudice qu'elle aurait subi mais de la crainte que sa famille en subisse les conséquences si la chose venait à s'ébruiter. Les deux conceptions lui parurent radicalement différentes. Elle savait, avec une certitude nouvelle, profonde, qu'ils ne pourraient jamais rien construire ensemble. Même si elle avait pu renoncer à ses propres rêves, même si elle avait décidé tout à coup de vouloir un foyer et des enfants, cette image d'elle-même, femme faible et sans défense, l'humilierait toujours.

« Il faut que je m'en aille, maintenant, annonça-t-elle brusquement.

— Il fait nuit ! protesta-t-il. Vous ne pouvez pas partir maintenant.

— L'auberge n'est pas loin, une fois que j'ai passé le pont. J'irai lentement. Et le cheval a l'air très calme. »

Il finit par se retourner et la regarder. Les yeux élargis, l'air vulnérable, il la supplia : « Restez, je vous en prie. Restez et parlons. Nous pouvons arriver à une solution.

— Non, Grag. Je ne crois pas. » Il y a une heure, elle aurait effleuré sa main, elle l'aurait embrassé pour lui dire au revoir. Maintenant, elle savait qu'elle ne pourrait jamais franchir la barrière qui s'était élevée entre eux. « Vous êtes bon. Vous trouverez une femme qui vous correspondra. Je vous souhaite tout le bonheur possible. Et quand vous verrez *Ophélie*, transmettez-lui aussi mes meilleurs vœux. »

Il la suivit dans le cercle dansant de lumière que dessinaient les lanternes de fer-blanc. Elle prit son verre et but une dernière gorgée de vin. Quand elle regarda autour d'elle, elle comprit qu'elle n'avait plus rien à faire ici. Elle était prête à partir.

« Althéa. »

Elle se retourna au ton affligé de sa voix. Il avait l'air tout à coup si gamin, si jeune. Il la contempla bravement, droit dans les yeux, sans chercher à cacher son chagrin. « La proposition tient toujours. J'attendrai votre retour. Soyez ma femme. Peu m'importe ce que vous avez fait. Je vous aime. »

Elle chercha à répondre avec sincérité. « Vous avez un noble cœur, Grag Tenira, dit-elle enfin. Adieu. »

CONSÉQUENCES

Depuis qu'on l'y avait traînée, Sérille n'avait pas quitté la cabine du capitaine. Elle passa les mains dans ses cheveux embroussaillés et tâcha de se rappeler combien de temps s'était écoulé. Elle se força à repasser les événements dans sa tête mais ses souvenirs étaient épars. Ils bondissaient, sautillaient, les moments de terreur et de souffrance jaillissaient, exigeant son attention alors même qu'elle refusait d'y penser.

Elle s'était battue avec le marin qui était venu la chercher. Elle avait voulu s'en aller avec dignité mais s'en était trouvée incapable. Elle avait résisté et il avait dû la traîner. Quand elle l'avait frappé, il l'avait simplement soulevée et balancée sur sa large épaule. Il puait. Les coups de pied et de poing qu'elle lançait en se débattant avaient amusé le matelot ainsi que les autres membres de l'équipage qui assistaient à son humiliation. Ses appels à l'aide n'avaient éveillé aucun écho. Les courtisans du Gouverneur qui avaient été témoins de son enlèvement n'avaient rien fait. Ceux qui par hasard l'avaient vue avaient affiché des expressions impassibles, s'étaient détournés, indifférents à son sort, ou avaient refermé les portes qu'ils avaient entrouvertes pour observer. Mais Sérille ne pouvait oublier la physionomie de Cosgo et de Keki alors qu'on l'emmenait. Lui souriait triomphalement, content de soi, tandis que Keki, la main traînant sur la cuisse de son compagnon, se secouait de sa stupeur pour regarder, fascinée et émoustillée.

Le matelot l'avait emportée dans une partie du navire qui lui était inconnue. Il l'avait poussée dans la cabine obscure du capitaine, puis avait fermé la porte au loquet. Sérille ignorait combien de temps elle avait attendu là. Des heures, sans doute, mais comment peut-on mesurer le temps en de pareilles circonstances ? Elle était passée de la rage au désespoir puis à la terreur. La peur ne l'avait pas quittée. Quand l'homme était enfin entré, elle était déjà épuisée par les cris, les larmes et les coups qu'elle martelait sur la porte. Lorsqu'il la toucha, elle s'effondra, au bord de l'évanouissement. Rien dans son

éducation d'érudite ni dans son séjour à la cour ne l'avait préparée à cela. Il eut facilement raison des efforts qu'elle faisait pour le repousser. Entre ses mains, elle n'était qu'un chaton teigneux. Il la viola, sans sauvagerie, avec indifférence. Il eut une exclamation de surprise en découvrant qu'elle était vierge, et il jura dans sa langue. Puis il continua à assouvir son plaisir.

Cela faisait combien de jours ? Elle l'ignorait. Elle n'avait pas quitté la cabine depuis lors. Le temps s'était fractionné entre les moments où l'homme était là et les moments où il était absent. Tantôt, il abusait d'elle. Tantôt, il faisait comme si elle n'existait pas. Il était d'une cruauté impersonnelle. Il ne la remarquait pas ; il ne faisait aucune tentative pour gagner son affection. Il lui montrait le même intérêt qu'il manifestait à son pot de chambre ou à son crachoir. Il ne lui adressait jamais la parole. Elle était là pour son usage quand il lui en prenait l'envie. Si elle rendait les choses difficiles, en résistant ou en suppliant, il la frappait. Il donnait des coups d'une main désinvolte, ouverte, sans effort, qui laissait à penser qu'il pouvait être beaucoup plus violent quand il le voulait. Une gifle lui avait ébranlé deux dents et son oreille avait bourdonné pendant des heures. L'absence de méchanceté, quand il cognait, était plus effrayante que les coups. Il ne se souciait nullement de faire mal.

Au début de sa captivité, elle avait envisagé de se venger. Elle avait fouillé dans la chambre, cherché ce qui aurait pu lui servir d'arme. L'homme n'était pas d'un naturel confiant. Ses coffres et ses placards étaient fermés à clé et ne prêtaient guère à l'indiscrétion. En revanche, elle découvrit sur son bureau des documents qui confirmèrent ses soupçons. Elle reconnut une carte du port de Terrilville, et de la région à l'embouchure du fleuve du désert des Pluies. Comme toutes les cartes qu'elle avait vues jusqu'ici, celles-ci comportaient de grands blancs. Elle trouva aussi des lettres mais elle ne lisait pas le chalcédien. Les documents mentionnaient des sommes d'argent et les noms de deux grands nobles jamailliens. Il s'agissait peut-être de renseignements sur la corruption ; ou d'une police de chargement. Elle remit tout soigneusement en place. Soit elle n'avait pas bien fait le travail, soit la rossée qu'il lui administra ce soir-là avait une autre raison. Quoi qu'il en soit, l'incident étouffa ses dernières velléités de résistance et de vengeance. Elle ne pensait même plus à survivre. Son esprit se retirait et laissait son corps fonctionner seul.

Après un certain temps, elle avait appris à finir les restes des repas du capitaine. Il ne mangeait pas souvent dans sa cabine mais ne lui donnait personnellement ni eau ni nourriture. N'ayant plus de vêtements mettables, elle passait le plus clair de son temps recroquevillée en boule dans un coin du lit. Elle ne pensait plus.

Quand elle cherchait confusément à sortir de son désarroi, elle ne voyait devant elle que d'atroces éventualités. Penser, c'était avoir peur : qu'il la tue aujourd'hui ; qu'il la livre à l'équipage ; qu'il la garde enfermée dans cette cabine pour toujours, toute sa vie ; et, pire que tout, qu'il la rende au Gouverneur, comme un jouet cassé qui ne l'amusait plus. Enfin, il pouvait la mettre enceinte. Et alors quoi ? Ce présent qu'elle subissait avait irrémédiablement détruit tout avenir. Elle ne voulait pas penser.

Parfois, elle regardait par le hublot. Il n'y avait pas grand-chose à voir. De l'eau. Des îles. Des oiseaux en vol. Les petits navires qui les accompagnaient. Parfois, ils disparaissaient pour réapparaître le lendemain, et leur aspect témoignait qu'ils avaient livré bataille : bois brûlé, voiles déchirées, hommes enchaînés sur le pont. Ils opéraient des descentes dans les colonies hors la loi de la Passe Intérieure, pillaient et prenaient les captifs pour les vendre comme esclaves. Ils paraissaient bien se débrouiller.

Un jour, on arriverait à Terrilville. Quand cette idée lui venait à l'esprit, Sérille avait l'impression de voir une petite lueur briller à travers une fissure. Si elle parvenait à s'échapper, si elle pouvait mettre pied à terre, elle garderait le secret sur son identité et sur ce qui lui était arrivé. C'était très important pour elle. Elle se rétractait à la perspective de continuer à vivre de la sorte. Elle ne pourrait plus être Sérille. Sérille était une savante douce et soignée, une érudite, une dame de la cour, une femme de mots et de pensées. Elle méprisait Sérille. Sérille était trop faible pour résister à cet homme. Sérille avait été trop follement orgueilleuse pour accepter la proposition du Gouverneur de coucher avec lui au lieu du Chalcédien. Sérille était trop lâche pour machiner la perte du capitaine ou même la sienne propre. Elle avait beau savoir que Terrilville représentait son ultime espoir, elle était incapable de se concentrer suffisamment pour échafauder un plan de fuite. Une partie essentielle d'elle-même était sinon détruite du moins en hibernation. Elle se détachait de Sérille et partageait le mépris des autres pour elle.

Son supplice prit fin aussi brusquement qu'il avait commencé. Un matelot ouvrit la cabine un jour et lui fit signe de le suivre.

Les mains serrées sur la couverture, elle se recroquevilla sur le lit du capitaine. En se raidissant dans l'attente d'un coup, elle se risqua à demander : « Où m'emmenez-vous ?

— Gouverneur », fut l'unique réponse. Soit il ne parlait pas leur langue, soit il jugeait le mot suffisant. Il désigna la porte de la tête.

Elle savait qu'il fallait obéir. Quand elle se leva et s'enveloppa dans la couverture, le matelot ne chercha pas à la lui enlever. La gratitude qu'elle en éprouva lui fit venir les larmes aux yeux. Après s'être assuré qu'elle suivait, il montra le chemin. Prudemment, comme

si elle s'aventurerait dans un monde inconnu, la couverture bien serrée autour d'elle, Sérille émergea de la chambre. Elle marchait à pas pressés, yeux baissés. Elle voulut regagner son ancienne cabine mais un cri de son guide la fit se ratatiner. Elle rentra dans le rang, et il la mena chez le Gouverneur.

Elle s'attendait qu'il frappe à la porte. Elle avait espéré disposer ainsi de quelques secondes pour se préparer. Mais il ouvrit à la volée et lui fit signe avec impatience d'entrer.

Elle pénétra dans un courant d'air infect et trop chaud. Les remugles du navire se mêlaient aux relents de maladie et de sueur. Sérille se recula mais le matelot, impitoyable, l'empoigna à l'épaule et la poussa dans la chambre. « Gouverneur », dit-il, et il referma la porte derrière lui.

Elle se risqua à avancer dans la pièce étouffante, silencieuse, plongée dans la pénombre. On avait fait un vague ménage : des vêtements étaient drapés sur les dossiers des sièges au lieu de traîner par terre ; les cendriers des herbes du Gouverneur avaient été vidés mais non nettoyés. L'odeur de fumée refroidie saturait l'atmosphère. On avait débarrassé la table des assiettes et des verres mais on voyait les auréoles poisseuses laissées par le cul des bouteilles. Derrière les rideaux épais du grand hublot, on entendait le bourdonnement d'une mouche entêtée qui se cognait à la vitre.

La pièce familière semblait accuser : Sérille cligna les yeux. C'était comme si elle s'éveillait d'un mauvais rêve. Comment se faisait-il que cette chambre, avec tout son désordre, existât encore, inchangée après tout ce qu'elle, Sérille, avait subi ? Elle promena un regard autour d'elle, son hébétude cédant peu à peu. Alors qu'elle était prisonnière, qu'elle était violée régulièrement, à un pont de distance, la vie avait continué pour le Gouverneur et sa suite. Son absence à elle n'avait rien changé pour eux. Ils avaient continué à boire et à dîner, à écouter de la musique et à jouer à des jeux de hasard. Les déchets, la pagaille de leur petite vie tranquille la mirent soudain en rage. Une force terrible la souleva et déborda. Elle aurait pu fracasser les chaises contre la table, briser le verre épais des hublots et lancer à la mer tableaux, vases et statuettes.

Mais elle ne fit rien de tout cela. Elle demeura immobile, à savourer sa furie jusqu'à ce qu'elle en soit entièrement remplie. Ce n'était pas de la force mais ça en tiendrait lieu.

Elle avait cru la pièce vide. Alors elle entendit un grognement qui provenait du lit défait. Serrant toujours la couverture autour d'elle, elle s'approcha, l'air majestueux.

Le Gouverneur était étalé là, dans un monceau de draps, le visage pâle, les cheveux plaqués sur le front par la sueur. L'odeur de la maladie flottait, lourde, autour de lui. Une couverture jetée par terre

puait le vomi et la bile. Alors qu'elle baissait le regard sur lui, il ouvrit les yeux. Il cligna ses paupières encollées de chassie, puis sembla se concentrer sur elle. « Sérille, chuchota-t-il. Tu es revenue. Sâ soit loué ! Je suis en train de mourir, j'en ai peur.

— Je l'espère bien. » Elle prononça chaque mot distinctement an le dévisageant. Il se ratatina sous son regard. Il avait les yeux caves et injectés de sang. Les mains crispées sur la couverture tremblaient. Avoir vécu tous ces jours dans la peur, et découvrir que l'homme qui l'avait livrée à ce sort était à présent souffrant et décharné, quelle ironie ! Dans sa maladie, son visage émacié avait fini par ressembler à celui de son père. Cette ressemblance la frappa douloureusement et la fortifia tout à la fois. Elle ne serait pas ce que Cosgo avait voulu faire d'elle. Elle était plus forte que cela.

D'un geste brusque, elle se dépouilla de sa couverture. Elle alla nue jusqu'à la garde-robe et en ouvrit les portes avec violence. Elle sentit ses yeux sur elle ; peu lui importait désormais, et c'était sa vengeance. Elle se mit à sortir les vêtements qu'elle jeta par terre, à la recherche de quelque chose de propre qu'elle pourrait revêtir. La plupart des habits sentaient la fumée des drogues et le parfum mais elle finit par trouver d'amples culottes blanches et une chemise de soie rouge. Les culottes étaient trop larges pour elle, elle les ceintura d'une fine écharpe noire. Un gilet brodé couvrit ses seins plus convenablement. Elle prit une brosse, en retira les cheveux et entreprit de remettre un peu d'ordre dans ses mèches sales. Elle brossa jusqu'à s'érafler le cuir chevelu comme si elle avait pu, par là, abolir le contact du Chalcédien. Cosgo l'observait d'un air morne et consterné.

« Je t'ai fait appeler, dit-il faiblement. Quand Keki est tombée malade. Alors, plus personne ne s'occupait de moi. On s'est tellement amusés, avant que tout le monde tombe malade, si vite. Le seigneur Durdent est mort juste après notre jeu, un soir. Et puis les autres ont commencé à être atteints aussi. » Il baissa la voix. « Je soupçonne qu'on nous a empoisonnés. Personne de l'équipage n'est touché. Seulement moi et ceux qui me sont fidèles. En plus le capitaine n'a pas l'air de s'en soucier. Ils m'ont envoyé des serviteurs mais beaucoup sont malades et les autres sont des imbéciles. J'ai essayé tous mes remèdes mais rien ne me soulage. Je t'en prie, Sérille, ne me laisse pas mourir. Je ne veux pas qu'on me jette par-dessus bord comme le seigneur Durdent. »

Elle se fit une tresse puis s'examina dans le miroir, en se tournant d'un côté puis de l'autre. Sa peau s'était distendue. Sur un côté, les bleus commençaient à disparaître. Elle avait une croûte de sang séché dans une narine. Elle ramassa une chemise par terre et s'y essuya le nez. Puis elle regarda à nouveau son reflet. Elle ne se reconnut pas. On aurait dit qu'un animal apeuré et furieux se tapissait

derrière ses yeux. Elle était devenue dangereuse. Voilà ce qui avait changé. Elle lui jeta un coup d'œil. « Et pourquoi m'en soucieraient-je ? Vous m'avez livrée à lui, comme un os qu'on jette à un chien. Et maintenant, vous comptez que je vais m'occuper de vous ? » Elle se tourna pour lui faire face et le regarda droit dans les yeux. « J'espère bien que vous allez mourir. » Elle détacha lentement les mots, désireuse de lui faire comprendre qu'elle était parfaitement sérieuse.

« Tu ne peux pas souhaiter ça ! gémit-il. Je suis le Gouverneur. Si je meurs sans héritier, Jamaillia va sombrer dans le chaos. Le Trône de Perle n'a jamais été vacant, durant dix-sept générations.

— Il l'est, maintenant, fit-elle remarquer d'une voix suave. Et quelle que soit la façon dont les nobles se débrouillent aujourd'hui, ils se débrouilleront de même quand vous serez mort. Peut-être qu'ils ne s'en apercevront même pas. »

Elle traversa la pièce et s'approcha des coffrets à bijoux. Les bijoux plus précieux devaient se trouver dans les coffrets les plus solidement bouclés. D'un geste désinvolte, elle souleva au-dessus de sa tête une boîte sculptée et la lança sur le sol. L'épais tapis sur le plancher amortit la chute. Elle n'allait pas s'abaisser à recommencer. Elle se contenterait d'or et d'argent. Elle ouvrit au hasard une autre boîte, choisit des boucles d'oreilles et un collier. Il l'avait congédiée comme une de ses créatures. Il allait payer pour ce qu'il lui avait fait, et de maintes façons. Ce qu'elle prenait aujourd'hui pourrait bien être sa seule source de richesse quand elle le quitterait à Terrilville. Elle empila des bagues à ses doigts et attacha une lourde chaîne d'or à sa cheville. Elle n'avait jamais porté autant de bijoux. Ils lui faisaient presque une armure. Maintenant, elle exhibait sa valeur à l'extérieur au lieu de l'enfermer à l'intérieur. Cette pensée ralluma sa colère.

« Que veux-tu de moi ? » demanda-t-il impérieusement. Il essaya de s'asseoir mais retomba en arrière en gémissant. Le ton n'était plus impérieux, il pleurnicha : « Pourquoi me hais-tu ainsi ? »

Il paraissait si sincèrement incrédule qu'elle répondit de but en blanc : « Vous m'avez livrée à un homme qui m'a violée régulièrement. Il m'a battue. Vous avez agi délibérément. Vous saviez ce que je subissais. Vous n'avez rien fait. Jusqu'à ce que vous ayez besoin de moi, vous ne vous êtes pas soucié de ce que je devenais. Vous vous en amusiez !

— Je ne vois pas que tu en aies beaucoup pâti, déclara-t-il sur la défensive. Tu marches et tu parles, et tu es toujours aussi méchante avec moi. Vous, les femmes, vous en faites des histoires ! Après tout, c'est la nature. Tu as été faite pour cela mais tu me l'as refusé ! » Il tirailla avec irritation sur sa couverture et marmonna : « Le viol n'est qu'une idée créée par les femmes, pour faire croire que l'homme leur vole ce qu'elles ont en quantité inépuisable. Le mal n'est pas

irréremédiable. La plaisanterie était un peu brutale, j'en conviens, et irréfléchie... mais je ne mérite pas de mourir pour autant. » Il se tourna face à la tête de lit. « Quand je serai mort, tu en verras sans doute bien d'autres », ajouta-t-il avec une satisfaction puérile.

Seule la justesse de sa dernière remarque empêcha Sérille de le tuer à ce moment-là. La profondeur de son mépris ne connut soudain plus de bornes. Il n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait ; pire, il semblait incapable de le comprendre. Il était inconcevable qu'il pût être le fils de ce Gouverneur sage et doux qui l'avait élevée au rang de Compagne. Elle réfléchit aux moyens d'assurer sa propre survie. Il lui fournit étourdiment la solution.

« Il faut que je te fasse des cadeaux, je suppose, que je te couvre d'honneurs, que je t'achète pour que tu prennes soin de moi, pleurnicha-t-il.

— Exactement », confirma-t-elle d'une voix froide. Elle serait la plus chère de toutes les femmes qu'il avait prostituées. Elle alla à un bureau qui était solidement fixé à la tête du lit. Elle le débarrassa des vêtements et d'une assiette de friandises moisies qui l'encombraient, prit du parchemin, une plume et de l'encre, puis tira une chaise pour s'asseoir. Son corps endolori protesta au changement de position. Elle hésita, sourcils froncés. Puis elle alla à la porte, l'ouvrit à toute volée. Le matelot de service la regarda d'un air interrogateur.

« Le gouverneur réclame un bain, dit-elle sur un ton tranchant. Faites apporter sa baignoire avec des serviettes propres et des seaux d'eau chaude. Et en vitesse. » Elle referma la porte avant qu'il ait pu réagir.

Elle revint au bureau et saisit la plume.

« Oh, je n'ai pas envie d'un bain chaud. Je suis bien trop épuisé. Tu ne peux pas me laver dans mon lit ? »

Peut-être lui laisserait-elle son eau quand elle en aurait fini elle-même. « Taisez-vous. Je voudrais réfléchir. » Elle ferma les yeux un instant, se recueillit.

« Que fais-tu ? demanda le Gouverneur Cosgo.

— Je rédige un document que vous allez signer. Taisez-vous ! » Elle pesait les termes. Elle inventait pour elle une nouvelle charge : envoyée permanente du Gouverneur à Terrilville. Il lui faudrait un salaire, une allocation pour des appartements convenables ainsi que des domestiques. Elle inscrivit une somme généreuse sans être exagérée. Combien de pouvoir devait-elle s'arroger ? se demandait-elle en écrivant avec fluidité sur le parchemin.

« J'ai soif, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Quand j'aurai fini et que vous aurez signé ceci, alors je vous donnerai de l'eau », dit-elle posément. En fait, il ne lui paraissait pas gravement malade. En sus d'une indisposition réelle, il souffrait

probablement du mal de mer, d'un excès de vin et d'herbes à plaisir. A cela s'ajoutait la défection des serviteurs et des serviles Compagnes, et le voilà qui se croyait mourant ! A merveille. Qu'il le croie ! Cela faisait parfaitement son affaire. La plume s'arrêta un instant en plein vol, Sérille inclina la tête en réfléchissant. Il y avait des émétiques et des purges dans les réserves de remèdes qu'il avait apportées. En lui prodiguant ses « soins », peut-être pourrait-elle veiller à ce qu'il ne se rétablisse pas trop promptement. Elle avait besoin de lui vivant mais seulement jusqu'à Terrilville.

Elle reposa sa plume. « Et si je prenais le temps de vous préparer un remède », déclara-t-elle gracieusement.